This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

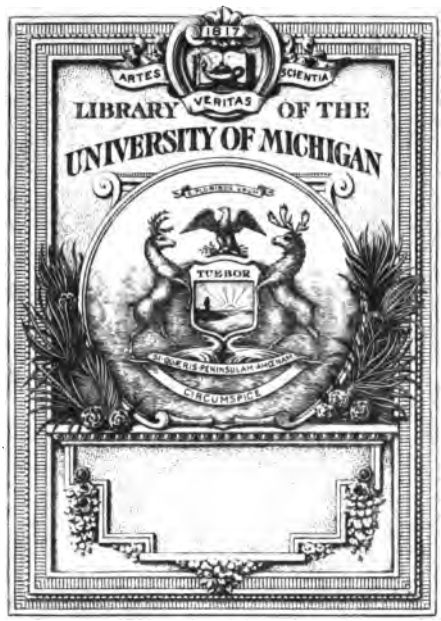
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1213
.A2
T37
v.31



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Pièces Contenues dans ce Volume

1822.

1 Thompson & Garrick
Jacquelin & Ourry — 23. Janvier

2 La chercheuse d'esprit
Dumersan & La Fontaine 15. Fevrier

3 Rataplan, ou le petit Tambour
Sewrin & Vizentini — 25. Fevrier

4 Vadeboncœur
Desaugiers & Gentil 16. avril

5 Le Premier prix
Depeuty & Villeneuve 13. mai

6 Les 2. Tureuse
Marechalle & C. Hubert 24. mai

7 Amelie ou les Contrariétés
Sewrin 2. Juillet

8 Les Freres rivaux
Ach.lle Dartois & Eugène 3. aout

Une Journée à Montmorency
Theaulon Ramond & Ferdinand 28. aout

près la Noce
[illegible]vier & Ernest 5. 7.bre

[illegible]ieuse en espagne
[illegible]giers et [illegible]vier 12. 7.bre

Suite des Pieces

12 L'Écarté
Jacquelin & Oury - - - 25.7.bre

13 Les Tailleurs de Windsor
Gabriel & Philibert - - 8.8.bre

14 Ninette à La Cour
Ourry & Dartois - - - 28.8.bre

15. Le Duel par Procuration
De Courcy & Rousseau - 5.9.bre

16 Le Fagotier ou la Scène enchantée
Sewrin & Oury - - - 18.9.bre

17 Les arrangeuses
Gersin & Gabriel - 28.9.bre

18. Les Dames à Martin
La Fontaine Belle & Tully - - 9.X.bre

Théâtre du vaudeville

THOMPSON

ET GARRICK,

OU L'AUTEUR ET L'ACTEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR Mm. J.-A. (Jacques André) JACQUELIN ET OURRY;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 23 Janvier 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ FAGES, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
THOMPSON, célèbre poëte anglais. . .	M. *Guillemin.*
GARRICK, fameux acteur anglais.	M. *Philippe.*
FANNY, nièce de Thompson.	Mlle. *Clara.*

La scène se passe à Londres et le théâtre représente un cabinet d'homme de lettres; un casier avec des cartons étiquetés, des rayons de bibliothèque, des livres épars. Table, papier, plumes et encre.

Nota. Le trait de générosité d'un acteur envers Thompson, qui forme le fond de la dernière scène de cette comédie, est rapporté comme historique par Laplace, dans son 6e. volume des *pièces intéressantes et peu connues*, mais nous attribuons à Garrick ce qui appartient à Quin. Nous avons pensé que ce nom que les Anglais prononcent *Couin*, serait désagréable pour des oreilles Françaises, et que Garrick, contemporain de Thompson, connu par son talent pour se métamorphoser, justifiait mieux les travestissemens employés dans cette comédie; c'est au public à juger si nous avons eu raison.

Pd. by Sauv. Dram. Fd. Rom. Dept
12-23-33

THOMPSON ET GARRICK,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

FANNY, GARRICK, *en habit de ville.*
(*Ils entrent chacun de leur côté*).

FANNY.

Eh quoi! c'est vous, Garrick, chez mon oncle?

GARRICK.

Moi-même,
Mon but est d'obtenir aujourd'hui ce que j'aime;
Je puis déjà compter d'honorables succès,
Un public indulgent, accueillant mes essais
Dans vingt rôles divers m'accorde son suffrage;
Riche de ses bontés et d'un bel héritage
De Thompson en ce jour j'attends tout mon bonheur,
Et Garrick de son choix ose espérer l'honneur.

Air : *Vaudeville de la Somnambule.*

Le dieu des arts retrouvant un grand maître
Dans les Saisons, dans leurs tableaux si frais,
Des fleurs que sa muse a fait naître
Couronne le Virgile anglais;
Et par une vertu magique
Que nos auteurs ont trop fait oublier,
En approchant de ce front poëtique,
La fleur des champs se transforme en laurier.

FANNY.

Toujours un grand artiste admire un grand poëte.

GARRICK.

Je veux prendre aujourd'hui mon cœur pour interprète,
Je lui peindrai si bien mes feux!...

FANNY.

Discours d'amant!
viez choisir un plus fâcheux moment.

GARRICK

ous conçois; son immortel génie
e nuit une noble insomnie,

Et ce matin.... Il dort.

FANNY.

Vous me comprenez mal,
Je crains pour nos projets un obstacle fatal.

GARRICK.

Vous m'effrayez, Fanny; pourrais-je lui déplaire?
Ai-je donc à ses yeux un tort involontaire?

FANNY.

Votre tort, cher Edmond....

GARRICK.

J'entends, c'est d'être acteur?
Mais ce n'en est pas un dans l'esprit d'un auteur.

FANNY.

Sans doute; et de votre art Thompson est idolâtre,
Lui-même avec succès écrit pour le théâtre.
Le seul tort qui vous nuit, Edmond, c'est votre bien,
C'est d'être riche enfin quand mon oncle n'a rien;
Perdez votre fortune et vous saurez lui plaire.

GARRICK.

Votre oncle vous chérit d'une étrange manière.

FANNY.

Le plus étrange encor, c'est que dans le moment
Où Thompson éconduit tout époux opulent,
D'un billet assez fort débiteur insolvable
Il craint non sans motif, qu'aujourd'hui le constable,
Se fasse au nom des lois ouvrir cette maison,
Et sans aucun égard le conduise en prison.

GARRICK.

Thompson, sur mon honneur, est un mortel unique.
Mais j'ai certaine idée.... Oui, par un tour comique
Je prétends le forcer à faire mon bonheur.

FANNY, *vivement.*

S'il s'agit de tromper, songez bien que mon cœur
N'y consentira pas.

GARRICK.

Quelle ardeur vous transporte!
Qu'il ne soit attrapé jamais que de la sorte!

FANNY.

Mais s'il s'appercevait....

GARRICK.

Allez, ne craignez rien;
L'art de se déguiser fait le bon

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Je suis une troupe entière
Qu'on voit dans un seul acteur :
Veut-on un vieillard grondeur,
Veut-on un franc militaire,
Un bayard, un freluquet,
Sans efforts et trait pour trait
Je puis offrir leur portrait.
Vrai rival de nos coquettes,
Ma figure, en un moment
Se décompose aisément,
Je jouerais jusqu'aux soubrettes!
Mais près de Fanny, je veux
M'en tenir aux amoureux.

(*Il sort*).

SCÈNE II.

FANNY, THOMPSON.

Thompson entre, des tablettes et un crayon à la main, en auteur qui compose.

Je voudrais ajouter ces vers à mon poëme....
Lisons, il faut d'abord se bien juger soi-même.
» La chaleur a vaincu les esprits et les corps ;
» L'âme est sans volonté, les muscles sans ressorts.
» L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
» Vainement à la nuit demandent la rosée.
» Sous un ciel sans nuage on voit de longs éclairs
» Serpenter sur les monts et sillonner les airs.
» La nuit marche à grands pas et de son char d'ébène
» Jette un voile léger que l'œil perce sans peine.
» La chaleur qui s'étend sur un monde en repos
» A suspendu les jeux, les chants et les travaux.
» Tout est morne, brûlant, tranquille et la lumière
» Est seule en mouvement dans la nature entière.
Allons, de ce morceau je suis assez content.

FANNY.

Chacun de vos lecteurs en pourra dire autant.

THOMPSON.

(*Il marche et s'arrête tout-à-coup vis-à-vis sa nièce.*)
J'en suis à mon Été.

FANNY.

Quel heureux privilége!
Vous voyez le soleil quand nous voyons la neige,

Vour rêvez tendrement assis sur le gazon,
Quand le froid nous contraint à garder la maison.
Revenez, s'il vous plaît, mon cher oncle, à la ville.

THOMPSON.

Pour voir un créancier qui m'aigrira la bile?

FANNY.

Le soin de mon bonheur vous fournirait, je croi,
De vos rians loisirs un plus heureux emploi.

Air : *Rien n'est tel que son pays.*
Ou : *Quelque chemin que tu prennes.*

Quand vous composez vos pièces,
Vous mariez vos amans,
Vos princes et vos princesses,
Vos valets, vos confidens.
Souffrez que je me récrie,
Il est un peu dur, je croi
De voir qu'ici l'on marie
Tout le monde... Excepté moi.

THOMSON.

De ton frivole amour tu me parles sans cesse.
Je sais que de Garrick partageant la tendresse,
Tu voudrais avec lui former un nœud flatteur,
Je n'y puis consentir;

FANNY.

Ce n'est pas à l'acteur
Que ce refus s'adresse?

THOMPSON.

Il serait sans excuses.
Peut-il n'être pas cher au favori des Muses
Cet interprète heureux qui traduit son esprit,
Qui sait faire valoir ce que sa plume écrit!
Quand l'un trace un beau vers, l'autre le rend sublime,
Et l'auteur et l'acteur qu'un même zèle anime,
De l'immortalité se frayant le chemin,
Y volent tous les deux en se donnant la main.

FANNY.

Pour refuser quelqu'un il faudrait le connaître,
Et Garrick est pour vous un étranger peut-être?

THOMPSON.

Air *De sommeiller encor ma chère.*

J'ai vu paraître sur la scène
Un acteur justement chéri,
De Thalie et de Melpomène
Le disciple et le favori.

Il change si bien de visage,
Que trompé comme le public,
J'ai toujours vu le personnage
Et je n'ai jamais vu Garrick.

FANNY.

Mais profitez au moins d'un si rare talent,
Dans votre Agamemnon il serait excellent,
Son nom vaut un succès; mari de votre nièce,
Quelle ardeur il mettrait à jouer votre pièce!

THOMPSON.

Sans doute: il doublerait ma réputation.....
Mais je ne puis former une telle union,
Tu connais mes motifs, je tiens à mon système,
J'en crois l'expérience, elle est ma loi suprême.

Air: *Daignez m'épargner le reste.*

Quand l'époux vaincu par l'amour
Choisit l'objet qui sait lui plaire,
L'hymen peut bien le premier jour
Prendre le bandeau de son frère.
Mais il tombe le lendemain,
Et l'époux que l'intérêt guide,
Se plaint d'avoir sans examen
De la femme obtenu la main,
S'il n'apperçoit qu'une main vide. (*bis*).

FANNY.

Ah! mon amant jamais ne parlerait ainsi!

THOMPSON.

Je réponds de l'amant mais je crains le mari.
D'ailleurs rien n'est perdu; qu'il conserve en son âme
Le vif désir qu'il a de t'obtenir pour femme,
Moi, grâce à mes Saisons, j'espère voir mon bien,
En peu de temps s'accroître et balancer le sien.

FANNY, *tristement.*

Je vois qu'à cet hymen il faut que je renonce.

THOMPSON.

Je ne m'attendais pas du tout à ta réponse.
Songe qu'on me demande une autre édition;
Ce livre est mon enfant de prédilection;
Je veux le corriger avec soin: j'aime à croire
Qu'il fera quelque jour ma fortune et ma gloire.

FANNY.

Tâchez en attendant de payer ce billet
Dont votre créancier a remis le protêt.

THOMPSON.

A troubler mon esprit je crois que tu t'amuses !
Créanciers et protêts effarouchent les Muses,
Elles me souriaient, tu les as fait partir.
Pour chercher de l'argent, allons, je vais sortir.

FANNY.

Moi, je vais terminer les dessins de l'ouvrage.

THOMPSON, *la conduisant*

Du public, j'en réponds, ils auront le suffrage,
Il est doux pour mon cœur d'être embelli par toi,
J'entends du bruit..... qui peut entrer ainsi chez moi ?

SCÈNE III.

THOMPSON, GARRICK, *en Constable.*

GARRICK, *à la cantonnade.*

Enfans, restez dehors, mais gardant votre zèle,
Songez à m'obéir si ma voix vous appèle.

THOMPSON, *à part.*

Au théâtre un héros n'a pas plus de fierté.

GARKICK, *à part.*

Il ne croit pas si bien dire la vérité,
(*haut*).
Vous devinez, monsieur, l'objet de ma visite ?

THOMPSON.

Eh, mais ! en vous voyant...

GARRICK.

On s'en doute assez vite ?
Est-ce monsieur Thompson, suis-je bien informé ?

THOMPSON.

C'est moi-même.

GARRICK.

Tant mieux, j'en suis vraiment charmé.
Toujours à vos talens j'ai su rendre justice.

THOMPSON.

Vous me voyez, monsieur, tout à votre service.

GARRICK.

J'en attends un de vous, c'est celui d'acquitter
Certain billet qu'ici je viens vous présenter.

THOMPSON.

Ah ! bourreau d'imprimeur ! libraire détestable !
Tenez, jugez, monsieur, si c'est un tour pendable :
ns votre état l'on doit se connaître à cela.

GARRICK.

Monsieur, je n'entends rien quand l'argent n'est pas là.

THOMPSON.

Vous ne démentez pas les gens de votre robe;
Dans cette affaire ci, c'est à moi qu'on dérobe
Mon temps et mon argent.

GARRICK, *à part.*

Quand je lui sers d'appui,
Cachons lui bien surtout que j'ai payé pour lui.

THOMPSON.

J'avais en devenant écrivain politique,
Tracé sur les abus un livre satyrique,
Le libraire l'achète et me signe un billet;
J'avais besoin de fonds, je passe son effet,
Le fripon fait faillite, arrive l'échéance,
Et voilà tout-à-coup le protêt, la sentence,
Qui viennent, assiégeant l'ennemi des abus,
A ses yeux mécontens en offrir un de plus.

GARRICK.

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.* (de M. Guillaume).

Du trait de ce libraire avide,
Moi même, je suis révolté.

THOMPSON.

Pour mieux me tromper, le perfide
Avec art m'a toujours flatté. (*bis*).
J'étais son appui, son idole,
Il me comblait d'égards, de soins....
Sur la route, un brigand du moins
N'embrasse pas celui qu'il vole. (*bis*).

GARRICK.

Dans ce nouvel écrit votre plume hardie,
Sans doute sur les grands versait la raillerie,
Qui sait? Peut-être même en dépit de la loi,
Vos traits portaient si loin qu'ils allaient... jusqu'au Roi.

THOMPSON.

Est-ce bien à Thompson que ce discours s'adresse?
Me croyez-vous, monsieur, capable de bassesse?
Si j'observe un abus, si je crains une erreur,
Je peux alors, je peux du rôle de frondeur
Me charger, convaincu que je sers ma patrie;
Mais attaquer l'objet de notre idolâtrie,

Contre un prince adoré, père des malheureux,
Répandre lâchement des libelles affreux!
Je brûlerais la main qui pourrait les écrire;
Je suis sujet fidèle et c'est assez vous dire,
Quel est mon sentiment sur de pareils écrits;
Qui sème des pamphlets recueille le mépris.

GARRICK, *à part.*

Voilà ce qu'on appelle un noble caractère.

TOMPSON.

Si vous n'étiez chez moi! ..

GARRICK, *à part.*

Que j'aime sa colère!

THOMPSON.

Mon indignation...

GARRICK.

Me cause un vrai plaisir.

THOMPSON.

Que dites-vous, monsieur?

GARRICK, *à part.*

J'ai pensé me trahir.

(*Haut*).

Ce mot dit sans dessein, n'était pas une épreuve;
De votre loyauté quand j'en obtiens la preuve,
De l'avoir prononcé je suis bien satisfait.

THOMPSON.

Laissons cela, monsieur, et voyons ce billet.

GARRICK.

Le voilà.

THOMPSON, *l'examinant.*

C'est bien lui... Scélérat de libraire!
Riche de mon travail, tu triomphes, corsaire!
Mais vainement ici ma voix te maudirait,
Et je vous suis, monsieur, dans la maison d'arrêt.
Permettez seulement que j'embrasse ma nièce,
Que je lui dise adieu.

GARRICK.

Votre sort m'intéresse.
Je vais vous le prouver.

THOMPSON.

Qu'est-ce à dire?

GARRICK.

Non, non.

Un homme tel que vous n'ira point en prison.

THOMPSON.

Si fait, parbleu! J'irai; car chacun m'abandonne;
Pour donner caution je ne trouve personne.

GARRICK.

Vous trouverez quelqu'un, j'en engage ma foi.

THOMPSON.

Et qui voudrait me rendre un tel service?

GARRICK.

Moi.

THOMPSON.

Vous payez pour les gens et vous êtes Constable?
Ah! vous méritez bien le nom d'inimitable!
J'accepte comme un prêt ce généreux secours;
Veuillez au moins, monsieur, me parler sans détours,
Ce noble procédé, cette obligeance extrême,
Me direz-vous à qui je les dois?

GARRICK.

A vous même.

Il ne sera pas dit qu'un poëte fameux,
Chez nous ne soit pas libre; ils sont si peu nombreux!

THOMPSON, *avec élan.*

Donnez-moi votre nom! Au temple de mémoire,
Je dois d'un si beau trait éterniser la gloire;
Je prétends que jamais il ne soit oublié,
Et je veux à mes vers joindre mon amité.

GARRICK.

Ah! je vous suis alors moi-même redevable.

THOMPSON, *prenant ses tablettes.*

Votre nom, s'il vous plait?

GARRICK.

Écrivez un Constable.

Air: *C'est un petit satellite.*

Je prétends qu'à votre estime
La compagnie ait des droits;
On va, grâce à l'anonyme,
Les vanter tous à la fois.
A prix d'or vous voyez comme

J'illustre tous les recors,
Il faut une forte somme
Pour payer l'honneur du corps.

(*Il s'échappe*).

SCÈNE IV.

THOMPSON, *seul.*

J'étais loin d'espérer un tel libérateur!
Cependant mon destin ne me faisait pas peur.
Un Poëte ne craint verroux, prison ni grille,
Et c'est là bien souvent que le vrai talent brille.
Affranchi des devoirs de la société,
C'est là que l'on compose en pleine liberté;
Pas le moindre embarras, à l'abri de l'envie,
Un loisir occupé sait embellir la vie;
Votre plume fait naître un riant univers;
On mange, on boit, on dort et l'on rêve des vers.
Le temps vous appartient, sans cesse on les retouche;
Et bientôt votre nom vole de bouche en bouche,
On enfante un chef d'œuvre!... ainsi j'ai donc raison,
Pour devenir célèbre, il faut être en prison.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Tel cet insecte vanté
Qui d'abord semble inhabile,
Dans un loisir inutile
Consume sa liberté.
Bientôt, captif volontaire,
Sa constance solitaire
Forme la trame légère,
Rivale heureuse de l'or;
Un vif instinct le seconde,
Et de sa prison féconde
On voit sortir un trésor!

SCÈNE V.

Le Même, GARRICK, *en Peintre.*

(*Il est suivi d'un homme qui porte un tableau couvert; il a sous le bras un carton de dessins, un crayon à la main et jette son manteau en entrant.*)

GARRICK.

Très-bien! ne bougez pas, gardez cette attitude

Et cet air inspiré!... belle tête d'étude!
Profil grec!.. quel bonheur de pouvoir le croquer!

THOMPSON.

Que cherchez-vous, monsieur, veuillez vous expliquer.

GARRICK, *le posant.*

Restez, restez ainsi, car je me sens en verve.

THOMPSON, *se fâchant.*

Vous pourriez en agir avec plus de réserve.

GARRICK, *le posant et dessinant.*

Au nom du goût!

THOMPSON, *à part.*

Cet homme a vraiment l'œil hagard.
(*Haut*) Et qui donc êtes-vous?

GARRICK.

Je suis le peintre Hogarth!

THOMPSON.

Hogarth que dès longtemps je désirais connaître,
Et dont tous les tableaux révèlent un grand maître?

GARRICK.

Mes portraits ont la vogue à la ville, à la Cour.

THOMPSON, *en riant.*

Je le crois.... Les portraits, c'est la fureur du jour.

Air : *C'est l'Amour, l'Amour.*

Non, non, je ne vis jamais
Un tel goût pour la peinture,
Notre siècle est je vous jure
Le siècle des portraits.

Devant la plus mince brochure,
De nos jours le plus mince auteur,
A soin de placer sa figure
Avec des vers en son honneur.
Et grâce à cet usage,
Que la mode prescrit,
On voit un sot visage
Devant un sot écrit.

Non, non, etc.

On peut dans la ville où nous sommes,
Sur les quais, sans avoir cherché,
Ramasser quinze ou vingt grands hommes
Que l'on achète bon marché.
Auprès d'une chanteuse,
On voit un général,

Et près d'une danseuse,
Un milord libéral.
Non, non, etc.

Qu'au tribunal chacun se porte
Pour une cause à grand fracas,
Aussitôt on grave à l'eau forte
Les accusés, les avocats;
A la ronde on esquisse
Les jurés, les greffiers,
Les huissiers de service,
Enfin jusqu'aux geoliers.
Non, non, etc.

GARRICK.

C'est trop vrai, mais gardez un moment le silence,
Je veux qu'on soit frappé de votre ressemblance,
Qu'on dise en vous voyant décorer mon salon:
Je connais cet auteur, c'est l'illustre Thompson,
Le voilà, c'est bien lui quand sa plume féconde
Traçait Coriolan, Tancrède et Sigismonde.

THOMPSON.

Votre indulgence en vain flatte ma vanité,
Je n'ai rien fait encor pour la postérité;
Et bien loin d'usurper ce qu'on doit au génie....

GARRICK.

Vous êtes trop modeste et dans ma galerie
Je prétends que chacun vienne vous admirer,
Près de Schespir, Fielding....

THOMPSON.

Ah! c'est trop m'honorer.

GARRICK, *continuant de dessiner.*

Le renom qu'un auteur longtemps ambitionne,
En trois coups de crayon, mon talent le lui donne;
Tel est des peintres seuls le privilége heureux;
La gloire a des rigueurs mais ce n'est pas pour eux.

Air : *Des Filles à marier.*

La musique et la poësie
Ont de nombreux admirateurs,
Mais la peinture en dépit de l'envie
Est la plus riche des trois sœurs.
Au poids de l'or nous servons la nature,
Les rois, les grands, l'amour et l'amitié,
Nous arrivons à la gloire en voiture,
Les autres arts n'y vont qu'à pié.

THOMPSON, *s'échauffant.*

Réprimez, croyez-moi, cette ardeur indiscrète,
Un peintre oser se mettre au-dessus d'un poëte!
Celui qu'à leurs concerts ont admis les neuf sœurs,
Peut seul de l'avenir savourer les douceurs.
On sait le nom d'Apelle, où voit-on ses ouvrages?
Ils ont du temps vainqueur essuyé les outrages,
Des mains des Grecs ravis il reçut un laurier,
Son talent les charmait, il est mort tout entier;
Ses pinceaux ont brillé d'un éclat éphémère,
Et depuis trois mille ans nous admirons Homère!

GARRICK.

Mais aussi quel transport et quel moment heureux
Pour l'artiste qui voit réaliser ses vœux,
Lorsqu'attiré vers lui l'impatient modèle
Empressé de savoir si son peintre est fidèle,
Des yeux suit son travail et jugeant de plus près,
Sur la toile animée a reconnu ses traits;
Quand il s'écrie enfin....

THOMPSON, *qui s'est approché et s'est reconnu.*

Ah! c'est moi!

GARRICK.

Doux suffrage!

THOMPSON.

Thompson vous résistait, il vous doit son hommage;
Mon art le cède au vôtre, oui, mon cœur en convient.

GARRICK.

Tous deux ont des lauriers, heureux qui les obtient!
(*Il met le dessin dans son carton.*)
Mais vous m'appartenez, j'emporte ma conquête.

THOMPSON.

Comment! sans mon aveu?

GARRICK.

Je sais, divin poëte,
Pour un pareil présent qu'il n'est rien d'assez beau,
Laissez-moi cependant vous offrir ce tableau.
(*Il le lui montre.*)
De ma reconnaissance il est pour vous le gage.

THOMPSON, *enchanté.*

Les Grâces de l'Albane!

GARRICK.

Oui, son plus bel ouvrage.

THOMPSON.

Il est d'un trop grand prix, je ne puis accepter....

GARRICK.

Ah! vous me laisserez, s'il vous plaît, m'acquitter.

THOMPSON.

Air : *Du pauvre diable.*

C'est un tableau que l'on couvrirait d'or,
Vous me l'offrez? je n'ose y croire.

GARRICK.

Lorsque Thompson m'abandonne un trésor,
De l'enrichir je me fais gloire.

THOMPSON.

Vous l'exigez, mais pour un pareil don
Combien je dois vous rendre grâces!

GARRICK.

De vos bontés quand je tiens Apollon,
Je puis bien vous laisser les Grâces.

Ensemble.

THOMPSON.

Quoi! ce tableau que l'on couvrirait d'or,
Il est à moi, je n'ose y croire,
Pour mon portrait me laisser un trésor?
J'unis la fortune et la gloire.

GARRICK, *à part.*

Bon! ce tableau que l'on couvrirait d'or,
Est à lui, j'obtiens la victoire,
Pour son portrait je lui laisse un trésor,
Je fais sa fortune et sa gloire.

(*Il sort*).

SCÈNE VI.

THOMPSON, *seul.*

Ma foi! j'aurais grand tort de me mettre en colère,
Un pareil incident ne saurait me déplaire.
De la bisarrerie, un talent sans égal...
Cet Hogarth est vraiment un peintre original.

SCÈNE VII.

Le Même, FANNY.

FANNY.

J'apporte vos dessins, mon cher oncle, et j'espère...

THOMPSON.

Ah! te voilà Fanny, tu ne sais pas, ma chère,
J'ai trouvé caution pour mon maudit billet,
Et puis Hogarth demain me donne mon portrait.

FANNY, *à part.*

J'entends, Garrick sait peindre et sous le nom d'un autre....
(*Haut*)
Mon bonheur cette fois va surpasser le vôtre,
Avoir devant mes yeux ce Portrait enchanteur
C'était depuis long-temps le rêve de mon cœur.
(*Montrant l'endroit de l'appartement où elle le placera*).

Air : *Faut l'oublier.*

Vous serez là! pour votre nièce
Quel mot charmant à répéter!
Vous aurez l'air de m'écouter
Et de répondre à ma tendresse.
Et quand Fanny retracera
Quelque frais tableau de village
Que dans vos vers on admira,
Pour la guider dans son ouvrage,
Vous serez là. (*bis*).

Vous serez là; malgré l'absence
Ainsi, je pourrai désormais
Vous parler de tous vos bienfaits
Sans que vous m'imposiez silence.
Puis, quand mon oncle sortira,
Si dans son ardeur indiscrète
Edmond dit soudain : me voilà!
Je craindrai moins le tête-à-tête,
Vous serez là. (*bis*).

THOMPSON, *souriant.*

Il ne faut pourtant pas trop croire à ma présence;
Cet excès de tendresse aurait son imprudence.

FANNY, *surprise.*

Ah! mon oncle! que vois-je?

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, GARRICK *en costume de riche directeur de spectacle.*

GARRICK.

Un homme sans façon,
Enchanté de vous voir, bonjour monsieur Thompson.

Pardon si je m'assieds, quoique des plus ingambes,
Je ne puis plus ma foi! me tenir sur mes jambes;
Les plaisirs du public me coûtent tant de soins
Qu'ils abrègent mes jours de dix ans pour le moins.

(Il feint d'appercevoir Fanny pour la première fois et se lève lourdement).

Mais je ne voyais pas.... C'est votre demoiselle?

THOMPSON.

C'est ma nièce, monsieur....

GARRICK *se rasseyant.*

Madame permet-elle?

FANNY.

Très-volontiers.

THOMPSON.

Fanny joint à quelque beauté
Des dons plus précieux, la douceur, la bonté,
De plus elle a du tact et souvent me conseille.

GARRICK, *prêt à témoigner sa satisfaction se remet tout de suite.*

Le bruit de votre nom a frappé mon oreille.
On m'a beaucoup vanté vos talens, votre esprit.

FANNY, *rendant à Thompson son compliment.*

On fait le plus grand cas de tout ce qu'il écrit.

GARRICK.

J'arrive d'Édimbourg; directeur de théâtre,
J'y trouvai de cet art un public idolâtre,
Il a fait ma fortune et le même moyen
A Londres, j'en suis sûr, pourra doubler mon bien.
Être franc et précis, monsieur, c'est ma coutume,
Je viens, argent comptant, acheter votre plume.

THOMPSON, *à sa nièce.*

Mais c'est une gageure, et je crois que chez nous
Tous les originaux se donnent rendez-vous.

GARRICK.

J'ai d'excellens sujets, ma salle est toute prête,
Mes décors sont finis et ma troupe est complette.
J'ouvre auprès de Saint-Paul, oui, c'est là que je veux
L'emporter, grâce à vous, sur vingt rivaux fameux.
Soyez mon fournisseur et nous pourrons sans peine
Tuer Cowent-Garden, enterrer Drury-Leine.
Prenez ce portefeuille et travaillez pour moi;
De ne jouer que vous je m'impose la loi.

THOMPSON.

C'est ce que je refuse. Entrant dans la carrière
Thompson à ses rivaux fermerait la barrière?
Je n'aurai de ma vie un tel excès d'orgueil.
Pour moi comme pour vous, évitons cet écueil.

GARRICK.

Je n'avais pas besoin que votre modestie
Assez mal à-propos se mît de la partie,
J'ouvre dans quinze jours, monsieur, il est urgent
Pour moi, de m'assurer un bon succès d'argent,
Ce sont ceux que j'estime, et vous venez de faire
Certain Agamemnon qui serait mon affaire.

THOMPSON, *à sa nièce.*

A toi seule j'avais confié ce secret,
Je l'ai placé très-bien à ce qu'il me paraît.

FANNY.

Moi, je n'en ai parlé qu'à milady Granville.

THOMPSON.

C'était un moyen sûr d'en instruire la ville.

GARRICK, *saisissant l'idée de Fanny.*

C'est son heureux babil qui m'a nommé l'auteur,
Monsieur, d'Agamemnon rendez-moi possesseur.

THOMPSON, *avec bonhomie.*

Impossible, monsieur; protégé de ma nièce
Garrick a bien le droit de jouer dans ma pièce.
Ce rôle lui convient; en lui faisant honneur
Il doit m'en faire aussi.

GARRICK.

Calmez votre frayeur,
Je suis sûr de Garrick.

THOMPSON.

Alors ma tragédie
Est à vous.

GARRICK.

Dès demain je veux qu'on l'étudie,

THOMPSON, *après avoir réfléchi.*

Pourtant à Drury-Lane on l'engagea, je croi,
Vous n'aurez pas Garrick.

GARRICK.

Bel obstacle ma foi!
On vient à bout de tout quand on a ma fortune;
Je paierai le dedit, c'est la marche commune.

FANNY, *à part.*

Oui, mais pour opérer ce miracle en ce jour
Il ne fallait rien moins que tout l'art de l'amour.

THOMPSON.

C'est pour toi, ma Fanny, que je m'en félicite,
Que la fortune encor nous rende une visite,
Ton bien égale alors au gré de mon désir
Celui de ton amant et je puis vous unir.

FANNY.

Mon oncle, soyez sûr de mon obéissance.
Mais puisqu'un directeur vous a payé d'avance,
Cet incroyable trait de vous mérite bien
Un peu de promptitude.

THOMPSON.

Oui certe, j'en convien;
Et je lui dois, muni d'une si forte somme
Un bon chef-d'œuvre au moins, si je suis honnête homme.

Air : *Mon galoubet.*

Pour son argent (*bis*).
Sans relâche
Il faut que je tâche
De plaire à cet homme obligeant.

FANNY.

Surtout soignez bien votre tâche,
Car le public parfois se fâche
Pour son argent. (*ter*).

THOMPSON, *à son bureau.*

Voyons d'abord mon plan... Serai-je jovial?
Non, j'aurai plutôt fait d'être sentimental.
John Bull est difficile et l'auteur qui l'amuse,
Peut se glorifier des efforts de sa muse.
Le cœur est un peu bête, on l'émeut aisément,
Mais on ne fait pas rire aussi facilement.

FANNY.

C'est très-juste.

THOMPSON.

Il me faut un sujet pour ma pièce.
Ton amour, mes refus... Vraiment ma chère nièce,
Tu peux me le fournir.

FANNY, *en riant.*

Cher collaborateur,
C'est bien sans le savoir que je serais auteur.

THOMPSON.

Mais par le temps qui court, c'est assez l'ordinaire.
Vîte un scènario... Voyons scène première,
Il faudrait quelque tour de la part de l'amant.

FANNY, *voyant Garrick entrer.*

S'il venait en ces lieux sous un déguisement?

THOMPSON.

Il vient, c'est convenu; c'est l'usage ma chère,
Mais il est reconnu.

FANNY.

Non, (*à part*). du moins je l'espère

THOMPSON.

Quelle est cette figure? on croirait voir d'abord
Le fantôme d'Hamlet.

SCÈNE X et dernière.

THOMPSON, FANNY, GARRICK, *l'air défait et enveloppé dans une large redingotte fourrée.*

GARRICK, *à part.*

Par un dernier effort
Assurons mon bonheur. (*Haut*). De ma convalescence,
Excusez la faiblesse... Avec peine j'avance.

FANNY, *allant au-devant de lui.*

Si vous preniez mon bras vous en marcheriez mieux!

GARRICK, *le saisissant.*

Qui ne l'accepterait? (*A part*). Moment délicieux?
(*Fanny quitte son bras et lui fait signe d'être prudent*).
(*à Thompson*).
D'être connu de vous je n'ai pas l'avantage,
Pourtant je viens vous rendre un éclatant hommage,
Car je vous dois beaucoup, mon cher monsieur Thompson.

THOMPSON.

Moi, je ne vous comprends en aucune façon.

GARRICK.

Il faut donc qu'à vos yeux je me fasse connaître:
En me voyant, déjà vous me nommez peut-être,
Oui, je suis Mylord Spleen, Écossais comme vous.

THOMPSON.

Spleen! ce nom est celui de tant de gens chez nous!

GARRICK.

Souffrez que nous fassions intime connaissance,
Car c'est à vous, monsieur, que je dois l'existence.

THOMPSON.

Je n'entends rien, mylord, à de pareils discours,
Apprenez-moi comment j'ai conservé vos jours.

GARRICK.

Je me voyais atteint de cette maladie
Si commune chez nous, le dégoût de la vie,
Mon médecin bientôt apperçut le danger,
Et sans lui, par prudence, il me fit voyager.

Air : *De l'Anglaise.*

Ecoutez les malheurs
De ce petit voyage,
Et sur mon sort, je gage
Vous verserez des pleurs.

En France,
Sous le ciel vanté
De la belle Provence,
Pour ma santé
J'avais été,
Il a plu tout l'été.

Pour les murs de Paris,
Partez, me dit mon hôte,
Vous guérirez sans faute
Au sein des jeux, des ris.

Au spectacle que je vais voir
On m'enfonce une côte;
Satisfait dès le premier soir
Moi, je dis : au revoir!

Le lendemain, hélas!
On mène le malade
Dans une promenade,
Où l'on ne marche pas.

Aux champs un médecin me dit
D'admirer la nature,
Voilà qu'en voiture
A grand bruit
Tout Paris m'y poursuit.

Pour distraire mes maux
Et pour fuir plus d'un piège,
A Bagnère, à Barrège,
Je vais prendre les eaux.

J'y trouve un Biribi fondé
Sur un vieux privilège,
Et jurant comme un possédé
Contre maint coup de dé.

Je reviens enrageant
D'avoir dans ma folie,
Gardé ma maladie
Et perdu mon argent.

FANNY, *souriant.*

Je plains votre malheur, mais je ne conçois guère
Comment mon oncle a fait ce que nul n'a pu faire.

GARRICK.

La chose est pourtant vraie ; oui, j'allais succomber...
(*à Thompson.*)
Dans les mains vos Saisons viennent à me tomber ;
O charme des beaux vers, céleste jouissance !
Vos tableaux sur mon âme ont eu tant de puissance,
Que de mes jours éteints rallumant le flambeau,
Ils ont depuis un mois sauvé Spleen du tombeau.

THOMPSON.

Air : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Ce succès me semble flatteur,
Mais y croire est-il bien possible ?

GARRICK.

Oui je vois en vous un docteur
Et même un docteur infaillible.

THOMPSON.

Je n'en saurais être très-vain,
Car j'ai dans cette conjoncture
Sans m'en douter fait une cure.

THOMPSON.

Vous êtes un vrai médecin.

FANNY, *à Thompson.*

D'un cœur reconnaissant vous aimez le suffrage.

THOMPSON, *à Garrick.*

Si j'ai sauvé vos jours, c'est mon plus bel ouvrage.

GARRICK.

Pour vous récompenser, en mylord, grandement,
Je vous avais, monsieur, mis sur mon testament ;

Mais là-bas, grâce à vous, moins pressé de descendre,
Je pourrais à présent vous faire trop attendre.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Remplissant ici deux emplois,
Je veux que pour me satisfaire
Le donateur soit à la fois
L'exécuteur testamentaire !
(*Il lui remet un contrat*).
Je ne puis trop vous honorer...

THOMPSON.

Mais quels projets sont donc les vôtres ?

GARRICK.

Vous hériterez sans me pleurer,
Et chez vous on peut rencontrer
Un héritier comme tant d'autres.

THOMPSON, *qui a parcouru le papier.*

Mais ce contrat, mylord...

GARRICK.

Mon dieu ! c'est moins que rien !
Mille livres sterling... pas le quart de mon bien.

THOMPSON.

Vois comme de ses dons, Fanny, le sort m'accable.

FANNY.

Monsieur pour un mourant me paraît fort aimable.

THOMPSON, *qui a surpris des signes d'intelligence.*

C'est un de ces mourans qui se portent fort bien.

GARRICK.

Pour compléter ma cure il est un bon moyen :
Votre nièce me plaît beaucoup, je vous proteste.

THOMPSON, *à part.*

C'est lui, j'en suis certain.

GARRICK.

Elle est sage et modeste ;
Près de ce bel objet qu'il est doux de guérir,
Vous sentez bien, monsieur, qu'on ne veut plus mourir.
Dînons ici tous trois ! La gaîté la plus vive
Vient prendre parmi nous la place d'un convive.
Par vous, par son pouvoir, ranimé, rajeuni,
Au dessert nous signons et j'épouse Fanny.

(*Il se dépouille de sa redingotte et paraît habillé comme à la scène première*).

THOMPSON.

C'est Garrick!

GARRICK, *à Fanny*.

Quel bonheur en ce jour est le nôtre!
(*à Thompson*).
Mon bien est à présent tout juste égal au vôtre.

Air : *Du vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Bien loin d'éluder votre loi
Je me suis hâté d'y souscrire,
Et vous ne voudrez pas, je croi
De vos promesses vous dédire.

THOMPSON.

Non, non, quatre fois dans un jour,
Trompé par un art qui m'étonne,
Je ne puis excuser l'amour.
(*Les unissant*).
C'est à l'hymen que je pardonne.

FANNY.

C'est pour doubler nos soins que nous nous unirons!

THOMPSON.

J'en suis bien sûr, mais vous, reprenez tous ces dons.

GARRICK.

N'est-ce pas votre bien? Époux de votre nièce,
Qu'il soit à vous, à moi, c'est la même richesse.

THOMPSON.

En générosité vous m'avez surpassé
Et vous méritez bien d'être récompensé.

GARRICK.

Le peintre des Saisons à ses frais paysages
Verra l'Europe entière apporter ses hommages,
Sa fortune est la gloire, et l'écho de nos champs
Chez nos derniers neveux répétera ses chants.

VAUDEVILLE.

THOMPSON.

Air : *Nouveau de M. Doche.*
Ou : *Vaudeville de jadis et aujourd'hui.*

Par cet Hiver qui nous moissonne,
Quand je me verrai visité,
Garrick sera dans son Automne,
Ma nièce encor dans son Été.
Dans leur Printemps, tout me l'assure,
Seront alors leurs rejettons;
Chez Thompson ainsi la nature,
Unira les quatre Saisons.

GARRICK.

Lourdis, dont mainte tragédie
A fait fuir le Public souvent,
Au printemps s'en prend à la pluie,
L'automne en accuse le vent,
L'été, la chaleur peu propice,
Dans l'hiver, les froids, les glaçons;
Faut-il donc pour qu'il réussisse,
Supprimer les quatre Saisons!

FANNY, *au Public.*

Ici, d'une Muse immortelle,
A peine esquissons-nous un trait,
Messieurs, en faveur du modèle,
Daignez excuser le portrait.
Accueillez dans cette journée,
Ses vers traduits par nos chansons,
Et venez voir toute l'année
Le chantre des quatre Saisons.

FIN.

LA

CHERCHEUSE D'ESPRIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE, DE FAVART,

REMISE AU THÉATRE, AVEC DES CHANGEMENS;

PAR MM. DUMERSAN ET LAFONTAINE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 15 FÉVRIER 1822.

PRIX 50 C.

PARIS,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE ROHAN, Nº. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI,

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme. MADRÉ, Fermière.....	Mme. Gonthier.
NICETTE, sa fille.....	Mlle. Jenny Vertpré.
M. SUBTIL, Notaire.....	M. Blondin.
ALAIN, son fils.....	M. Vernet.
L'ÉVEILLÉ.....	M. Bosquier.
FINETTE, Nièce de Mme. Madré....	Mlle. Félicie.

Le théâtre représente un endroit champêtre; à droite du spectateur, l'entrée de la maison de Madame Madré; à gauche, un bosquet; et auprès, un banc de gazon.

Nota. S'adresser, pour la Musique de cette pièce, à M. Simonnet, au théâtre des Variétés.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.

LA CHERCHEUSE D'ESPRIT,

COMÉDIE VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SUBTIL, Mme. MADRÉ, *sortant de chez elle.*

M. SUBTIL.

Ah! je vous rencontre à propos, madame Madré, j'allais vous voir.

Mme. MADRÉ.

Par quel hasard, M. Subtil?

M. SUBTIL, *mystérieusement.*

Je viens vous dire que j'ai dessein de me remarier.

Mme. MADRÉ.

De vous remarier? c'est drôle, j'ai aussi ce dessein-là, moi.

M. SUBTIL.

Ah! ah! je suis charmé de cette conformité. Cela m'encourage à vous faire une demande...

Mme. MADRÉ, *l'interrompant.*

Je vous devine, vous voulez m'épouser?

M. SUBTIL.

Pas tout-à-fait.

Mme. MADRÉ.

Comment l'entendez-vous donc?

M. SUBTIL.

C'est votre fille que je demande en mariage.

Mme. MADRÉ, *étonnée.*

Ma fille! ma fille Nicette?

M. SUBTIL.

Oui, Nicette! pourquoi pas?

Mme. MADRÉ.

Allons donc, vous plaisantez... Eh ! bon dieu, qu'en feriez-vous, Monsieur Subtil ?

M. SUBTIL.

Eh ! parbleu... j'en ferais ma femme.

Mme. MADRÉ.

Votre femme ; mais Nicette est un enfant, ça ne se doute de rien.

M. SUBTIL.

Tant mieux, morbleu ! j'aurai le plaisir de la former.

Mme. MADRÉ.

AIR : *Et pourtant papa.* (Du Nouveau Pourceaugnac.)

C'est une idiote,
Sans nul jugement;
Elle coud, tricote,
Machinalement.

M. SUBTIL.

C'est ce qu'il me faut.

Mme. MADRÉ.

Mais elle est si sotte
Qu'elle ne dit mot.

M. SUBTIL.

C'est un bon défaut. (*4 fois.*)

Mme. MADRÉ.

Comment, un homme d'esprit comme vous, un notaire royal, épouser une Agnès !

M. SUBTIL.

C'est pour la rareté du fait. Ma défunte n'avait que trop d'esprit, morbleu ! aussi, voilà pourquoi je veux épouser Nicette. Quelle heureuse simplicité !

Mme. MADRÉ.

Je ne sais, dieu me pardonne, où j'ai pêché cette petite niaise.

M. SUBTIL.

Que diriez-vous donc de mon fils, Madame Madré ?

Mme. MADRÉ.

Alain ? oh ! c'est différent ! c'est un bon garçon.

M. SUBTIL.

Oui, mais c'est un grand benêt.... Il ne tient guères de moi.

Mme. MADRÉ.

C'est ce que disait sa mère.

M. SUBTIL.

Je ne sais qu'en faire, en vérité!

Mme. MADRÉ.

Je saurais bien qu'en faire, moi; tenez, votre fils ne vaut rien pour votre étude; faisons-le entrer dans ma ferme... Il y a moyen de s'accommoder... troc pour troc... je vous accorde Nicette, vous me donnerez Alain?

M. SUBTIL.

Ma foi, j'y consens, madame Madré; Nicette mérite bien que je vous accorde Alain; touchez-là.

Mme. MADRÉ.

C'est un marché fait.

M. SUBTIL.

J'irai tantôt chez vous pour les articles des contrats.

Mme. MADRÉ.

Et nous ferons nos noces à l'abri de celle de Finette, ma nièce, qui épouse aujourd'hui l'Éveillé, comme vous le savez.

M. SUBTIL.

C'est convenu... Justement j'aperçois Nicette; laissez-moi la pressentir sur cette affaire... Surtout ne la brusquez pas, car vous l'intimidez.

Mme. MADRÉ.

Soyez tranquille...

SCÈNE II.

LES MÊMES, NICETTE, *sortant de la maison, d'un air rêveur.*

Mme. MADRÉ, *à M Subtil.*

Là... Voyez comme ça se tient... (*à Nicette*). Avancez.. levez la tête, saluez monsieur, et répondez sur ce qu'il vous dira.

(*Nicette salue niaisement*).

M. SUBTIL.

N'ayez pas peur, mon enfant, on ne veut pas vous faire de mal.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Approchez, aimable fille.

NICETTE.

Je suis assez près, je crois.

M. SUBTIL.

Je vous trouve bien gentille.

NICETTE.

On me l'a dit quelquefois.

M. SUBTIL.

Pour vous, hélas! je soupire,
Dans mon amoureux transport.
A cela qu'allez-vous dire?

NICETTE.

Que vous m'fait's rire bien fort.

M. SUBTIL.

L'amour, ce petit dieu traître,
M'a blessé d'un trait fatal.

NICETTE.

J'n'ai pas l'honneur de l'connaître;
Alors ça m'est bien égal.

M. SUBTIL.

Daignez souffrir que je lise
Mon bonheur dans vos beaux yeux.

NICETTE.

Voulez-vous que je vous l'dise,
Ça m'paraît bien ennuyeux.

M. SUBTIL.

Quoi! serais-je donc coupable,
En vous voyant d'être épris?

NICETTE.

Non, vous êt's bien excusable;
Mais franch'ment pour vous tant pis.

M. SUBTIL.

Ah! répondez à ma flamme,
A vos pieds vous me verrez.
(*Il se jette à ses genoux.*)
Cela vous plaît-il?

NICETTE.

Ah! dame,
Restez-y tant qu'vous voudrez.

Mme. MADRÉ, *à M. Subtil.*

Vous lui parlez hébreu. (*à Nicette*) Nicette, M. le notaire se présente pour être votre mari.

NICETTE.

Mon mari!

M. SUBTIL.

Oui, ma belle enfant.

AIR : *Du premier pas.*

A mes désirs ne soyez pas rebelle,
Et si d'hymen nous formons le lien,
Répondez-moi sans hésiter, ma belle,
M'aimerez-vous, me serez-vous fidelle?

NICETTE, *cherchant.*

Oh! dame.

Mme. MADRÉ.

Eh bien? achevez donc...

NICETTE.

Je n'en sais rien. (*Bis.*)

Mme. MADRÉ.

Voulez-vous bien vous taire, mademoiselle, est-ce ainsi qu'on doit répondre?

NICETTE.

Eh! mais je ne peux pas savoir ça, moi.

Mme. MADRÉ.

Il faut faire une révérence, et dire : *oui monsieur.*

M. SUBTIL.

Ma chère Nicette, est-ce que vous auriez de la répugnance pour moi?

NICETTE, *faisant la révérence.*

Oui, monsieur.

Mme. MADRÉ.

La petite impertinente.

NICETTE.

Dame! vous m'avez dit de dire comme ça.

Mme. MADRÉ.

Oui, d'abord; mais à présent il faut dire non.

M. SUBTIL.

Je vous demande si vous me trouvez digne d'être votre mari.

NICETTE.

Non, monsieur... (*Mad. Madré la tire par sa jupe.*) Je dis non, ma mère.

Mme. MADRÉ.

Quel discours! quel esprit matériel! Tenez, mademoiselle, vous ne serez jamais qu'une ignorante... à votre âge je savais tout, moi... hum!

M. SUBTIL.

C'est bon, c'est bon, madame Madré, on sait fort bien que vous fûtes précoce. (*à Nicette.*) Voyons, mon enfant, répondez à votre fantaisie.... je veux obtenir votre main.

NICETTE, *regardant sa main.*

Ma main! pourquoi faire?

M. SUBTIL.

Je vous chérirai sans cesse, il faut de votre côté que vous me payez de retour, vous en sentez-vous capable?

NICETTE.

Oui, Monsieur, certainement... je ne vois pas de mal à ça.

M. SUBTIL.

Elle dit oui, madame Madré, que je suis content.

NICETTE.

AIR: *Vaudeville de l'ours et le pacha.*

On a beau rir' de mes discours,
Moi j'ai l'âme sensible et bonne;
D'ailleurs on me dit tous les jours
Que l'on ne doit haïr personne.
Puisqu'il faut aimer son prochain,
De peur qu'à présent on n'me gronde;
Moi, je veux aimer à la ronde
Thibaut, Lucas, Thomas, Alain;
Enfin, j'aimerai tout le monde.

M. SUBTIL, *souriant.*

Un instant, ce ne serait pas mon compte.

Mme. MADRÉ, *se fâchant.*

Oh! c'en est trop: je perds patience; il n'y a pas moyen de causer avec elle. (*A Nicette.*)

AIR : *Vive le vin de Ramponneau.*

Vite, allez chercher de l'esprit ;
Allez, sotte,
Idiote.
Vite, allez chercher de l'esprit,
En vous voyant chacun rougit,
Rit.

M. SUBTIL, *à madame Madré.*

Apaisez-vous ;
Eh ! tout doux,
Entre nous,
Ce courroux
Me semble trop sévère.

NICETTE.

Mais apprenez-moi l'endroit
Où l'on peut, où l'on doit
Trouver d'l'esprit, ma mère.

Mme. MADRÉ.

Vite, allez chercher de l'esprit ;
Etc., etc.

(*Elle sort de mauvaise humeur ; M. Subtil s'en va en riant.*)

SCÈNE III.

NICETTE, *seule.*

Mon dieu, mon dieu ! ma mère me dit sans cesse, allez chercher de l'esprit, allez chercher de l'esprit ; et quand je demande où il y en a, elle ne le sait pas seulement ; elle hausse les épaules et se moque de moi.

AIR ; *Quel désespoir.*

Quel désespoir !
Être sans esprit à mon âge.
Quel désespoir !
Je pleure du matin au soir.
Il faudra voir
Si l'on en vend dans le village.
Quel désespoir !
Je pleure du matin au soir.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) V'là ce gros réjoui de l'Éveillé.

SCÈNE IV.

NICETTE, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Tout le village me l'envie.* (Du Sylvain).

V'là donc enfin que l'mariage
A ma chèr' Finette m'engage.
Quel bonheur d'être son mari !
Ell' voulait m'résister, jarni !
Mais j'l'empaume par mon langage,
Et l'cœur est bien vite attendri
Quand l'orateur a l'teint fleuri.
Elle est coquette,
La chèr' Finette.
Personn' jamais n'la sédulsit ;
Faut donc qu'j'ayons ben de l'esprit (*Bis*).

NICETTE, *à part.*

Il en a ; faut que j'l'y propose
D'm'en donner un' petite dose.
Oui, ce projet-là me sourit.

L'ÉVEILLÉ.

V'là donc enfin, etc., etc.

NICETTE.

M. l'Éveillé, j'ai quelque chose à vous demander.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'est-ce que vous désirez, mon enfant ?

NICETTE.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Pour obéir à ma mère,
Je cherch' partout de l'esprit ;
J'n'en veux que mon nécessaire :
Et je n'demand' pas d'crédit.
Je paîrai bien la personne.

L'ÉVEILLÉ.

Ça n'se vend pas, mon enfant ;
Apprenez que ça se donne.

NICETTE.

Ça ne me coût'ra pas tant.

Et comment ça se donne-t-il ?

L'ÉVEILLÉ.

Ah! diable! ce n'est pas facile à vous expliquer. Quelle innocence!... En vérité elle est toute drôlette.

NICETTE.

Allons, monsieur l'Éveillé, ne me faites pas attendre.

L'ÉVEILLÉ.

Vous êtes donc bien pressée.

NICETTE.

Oh! oui, afin que ma mère ne me gronde plus.

L'ÉVEILLÉ, *à part.*

Elle est vraiment à croquer. (*haut.*) Il faut vous faire plaisir.

NICETTE.

AIR : *Eh! lon lan la, landerirette.* (De Piron.)

D'vos bontés je suis confuse.
J'vous en récompenserai.

L'ÉVEILLÉ.

Puisque cela vous amuse,
Moi, pour faire à votre gré,
J'vous donnerai,
Loin que j'vous r'fuse,
J'vous donnerai,
Tout c'que j'en ai. *Bis.*

NICETTE.

Commençons l'expérience.

L'ÉVEILLÉ.

Je vois qu'il faut se presser :
Par un baiser ça commence.

NICETTE.

N'craignez pas de m'l'avancer.
Rien n'f'ra cesser
Ma r'connaissance ;
Dès que j'pourrai
J'vous le rendrai. *Bis.*

(*Il va pour l'embrasser; Finette sort de la maison et se met entr'eux deux.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FINETTE.

FINETTE.

Eh bien! Monsieur l'Éveillé, ne vous gênez pas.

L'ÉVEILLÉ.

Je suis pris.

NICETTE.

Pardi, ma cousine Finette, vous êtes bien insupportable de venir nous interrompre comme ça mal-à-propos.

FINETTE.

Oui dà.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Il vous faut donc de la fleurette.

L'ÉVEILLÉ.

Finette, calme ce dépit.
Apprends que la pauvre Nicette
Va partout cherchant de l'esprit. (*Bis.*)

NICETTE.

Il va m'en donner.

FINETTE.

Ma mignonne,
Je le lui défends.

NICETTE.

Eh! pourquoi!

FINETTE.

Je veux qu'il n'en donne à personne;
Car il n'en a pas trop pour moi.

NICETTE.

Eh! mais vous en avez tant.

FINETTE.

On n'en a jamais assez.

NICETTE.

Laissez-la dire, Monsieur l'Éveillé, donnez-m'en toujours.

FINETTE.

L'Éveillé se moque de vous; ça ne se donne point, ça vient tout seul.

NICETTE, *tapant du pied.*

Et quand ça vient-il donc?

FINETTE.

Dame, ça vient... ça vient quand ça vient; quelle question elle fait là.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Et l'amour vient.* (Du Bouffe.)

Nicette, un jour, vot' cœur battra
Sans que la cause en soit certaine;
Puis un nouveau désir naîtra,
Qui vous fera plaisir et peine.
Quelqu'un alors pourra, tout bas,
Vous apprendre cette science;
Mais jusques là n'y songez pas.

NICETTE.

L'esprit vient donc sans qu'on y pense?

L'ÉVEILLÉ.

Oui, l'esprit vient sans qu'on y pense.

FINETTE.

Oui précisément.

NICETTE.

Je n'y comprends rien.

L'ÉVEILLÉ.

C'est que vous ne savez pas ce que c'est que l'esprit.

NICETTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

L'ÉVEILLÉ.

C'est une belle chose.

NICETTE.

Eh! bien?

L'ÉVEILLÉ.

Ça sert beaucoup aux filles.

NICETTE.

Eh! bien?

L'ÉVEILLÉ.

C'est...

FINETTE.

Oh! c'est, c'est... Qu'elle aille apprendre d'Alain ce que c'est.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Chaumière indienne.*

Ma Finette, (*Bis.*)
Qu'est-ce donc qui t'inquiète ?
De Nicette (*Bis.*)
J'ai pitié
Par amitié.

FINETTE.

Bon ! c'est une coquette,
Sous ce petit minois
Sournois,
Qui voudrait en cachette
S'emparer de mes droits.

L'ÉVEILLÉ.

Ma Finette, (*Bis.*)
Qu'ici rien ne t'inquiète.
Oui, Nicette, (*Bis.*)
S'instruira
Comme ell' pourra.

ENSEMBLE.

FINETTE.

Mais Finette,
Oui, Finette,
Avec raison s'inquiète,
Et Nicette,
Oui, Nicette,
S'instruira
Comme ell' pourra.

(*Ils sortent en riant.*)

SCÈNE VI.

NICETTE, *seule.*

Là !... que je suis malheureuse ! personne n'aura-t-il pitié de moi ?

AIR : *J'arrive d'cheux nous.* (De Frosine.)

C't'esprit si d'siré,
J'en demanderai...
A chacun à la ronde ;
Mêm' je voyag'rai,
S'il le faut j'irai
Jusques au bout du monde.

SCÈNE VII.

NICETTE, ALAIN, *arrivant doucement du fond du théâtre.*

NICETTE, *qui s'en allait.*

Qui donc m'barr' le ch'min?
Ma fin' c'est Alain.

ALAIN, *s'arrêtant niaisement.*

Bonjour, Mamsell' Nicette!
Pourquoi c't'air chagrin?

NICETTE.

Pour y mettre fin,
D'esprit j'vais faire emplette!

ALAIN, *riant.*

Hé! hé! hé! hé!

NICETTE.

Qu'avez-vous à rire?

ALAIN.

Hé! hé! j'en ai envie toutes les fois que je vous rencontre.

NICETTE, *avec humeur.*

Est-ce que j'ai la mine risible?

ALAIN.

Hi! hi! hi! non, je ris d'aise quand je vous vois; et vous, est-ce que vous n'êtes pas bien aise de me voir?

NICETTE.

Oui, Alain.

ALAIN.

Stapendant vous avez l'air triste...

NICETTE, *renfonçant son chagrin.*

C'est que je ne suis pas gaie.

ALAIN.

Ah! c'est ça. Qu'est-ce qui vous chagrine?

NICETTE.

C'est de ne pas avoir d'esprit.

ALAIN.

Tiens... on prétend que je n'en ai pas non plus, et je vis bien sans ça.

NICETTE.

Oui, mais on dit que ça sert beaucoup aux filles.

ALAIN.

Où ça se trouve-t-il ?

NICETTE.

Ça vient tout d'un coup. Sans ma cousine Finette, l'Éveillé allait m'en donner; il en a, lui.

ALAIN, *avec galanterie.*

Je voudrais en avoir, je vous en ferais présent.

NICETTE, *avec politesse.*

J'aimerais mieux vous devoir ça qu'à un autre.

ALAIN, *plus poliment.*

Je ne demanderais qu'à vous faire plaisir.

NICETTE, *encore plus poliment.*

Je voudrais bien vous faire plaisir aussi.

ALAIN.

Vous me revenez mieux que toutes les filles du village.

NICETTE.

Et vous me plaisez mieux que...

ALAIN.

Que quoi ?

NICETTE.

Que Robin, mon mouton, qu'est pourtant ben gentil.

ALAIN, *enchanté.*

Tatigué ! sans savoir ce que c'est que de l'esprit, vous me donnez envie d'en avoir.

NICETTE.

AIR : *De la Reine, symphonie d'Haydn.* (Honorine.)

Cher Alain, ensemble cherchons :
Dès qu'j'en aurons,
Nous partagerons.

ALAIN.

V'là qu'est dit; comme vous je le veux.
J'en trouv'rons mieux
Quand nous serons deux.

NICETTE.

A la franquette
Tout s'partagera.

ALAIN.

Vot' part s'ra faite
Dès qu'il m'en viendra.
Et pour vous.

NICETTE.

Quoi pour moi ?

ALAIN.

Oui, pour vous Nicette tout sera.

ENSEMBLE.

NICETTE.

Quoi pour moi, Alain, tout sera ?

ALAIN.

Oui, pour vous, Nicette, tout sera.

NICETTE.

C'est bien honnête; allons en chercher au plutôt.

ALAIN, *lui donnant le bras.*

Allons... par où faut-il passer ?

NICETTE, *embarrassée.*

Ah ! je n'en sais rien.

ALAIN.

Attendez.

NICETTE.

Vous en avez?

ALAIN.

Non, pas encore, attendez.

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

On trouve de tout à Paris :
On doit en vendre là sans doute ;
N'vous embarrassez pas du prix ;
Nous en aurons coûte que coûte.
De c'voyage ne craignez rien,
C'est bien à tort qu'on le redoute ;
Et que sait-on, peut-être bien
Que nous en trouverons en route.

NICETTE.

Il a raison, peut-être bien
Que nous en trouverons en route.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme. MADRÉ.

Mme. MADRÉ.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que je vois ; où vont-ils ?

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Où donc voulez-vous aller ?
Avec cette innocente ?
Demeurez, j'dois vous parler.
(*A Nicette.*)
Et vous impertinente,
Pourquoi lui donner le bras
D'un petit air si tendre ?

NICETTE.

Moi, maman, je ne lui donne pas,
Mais je lui laisse prendre.

Mme. MADRÉ, *à part.*

Diantre ! ne les laissons pas seuls ensemble. (*Haut.*) Comment, petite sotte, vous ne rougissez pas d'agir ainsi ?

NICETTE.

Excusez-moi, maman ; je ne sais pas encore quand il faut rougir.

Mme. MADRÉ.

Allez, petite fille, allez mettre un fichu.

NICETTE.

Je n'ai pas froid, ma mère.

Mme. MADRÉ.

Allez, vous dis-je, et que je ne sache pas que vous parliez d'avantage avec Alain. Entendez-vous, que je ne le sache pas, ou sinon... hum !

NICETTE.

Non, ma mère. (*Elle rentre en regardant Alain à plusieurs reprises ; Alain la regarde aller. Et tous deux imitent madame Madré en disant*) hum !

SCÈNE IX.

ALAIN, Mme. MADRÉ.

Mme. MADRÉ.

Comment, Alain, vous vous amusez à causer avec une petite niaise?

ALAIN.

Moi, je ne m'amuse pas du tout, Madame Madré.

Mme. MADRÉ.

Pourtant près de Nicette... vous avez des intentions.... hein? (*Silence d'Alain.*) Eh bien! vous ne dites mot.... Un garçon d'esprit répondrait quelque chose.

ALAIN.

Peut-êt' ben, mais je n'ai pas d'esprit, moi.

Mme. MADRÉ, *se redressant.*

Il ne tient qu'à vous d'en avoir.

ALAIN.

Tout de bon?

Mme. MADRÉ.

Et je me charge de ce soin.

ALAIN, *d'un air joyeux.*

En vérité!

Mme. MADRÉ.

C'est très-facile.

ALAIN.

Oh! oh! que je vous serai obligé.

Mme. MADRÉ.

L'esprit voyez-vous, Alain, ne se façonne que par les femmes.

ALAIN.

Montrez, montrez moi ça, madame Madré.

Mme. MADRÉ.

Écoutez, il faut premièrement choisir une amoureuse.

ALAIN.

Qu'est-ce que c'est qu'ça... une amoureuse?

Mme. MADRÉ.

Ah! dame... c'est... c'est celle qu'on aime le mieux, qu'on préfère aux autres femmes.

ALAIN.

Bon, je vois ça d'ici; qu' faut y faire, quand on a choisi c't' amoureuse?

Mme. MADRÉ.

Rien de plus simple.

AIR : *Lorsque toi sortir de la case.*

D'abord, d'un' manièr' galante,
On l'aborde poliment,
On lui dit qu'elle est charmante, } *Bis avec Alain.*
En la r'gardant tendrement.

ALAIN.

Et puis après?

Mme. MADRÉ.

On lui présente
D'un air coquet
Un beau bouquet.

ALAIN.

Et puis?

Mme. MADRÉ.

La femm' devient tremblante,
Alain, comprenez-vous bien?

ALAIN.

Allez, je n'oublierai rien. *(bis.)*

DEUXIÈME COUPLET.

Mme. MADRÉ.

Ensuite l'on se lamente,
On parle avec sentiment;
D'une façon plus pressante, } *Bis avec Alain.*
On s'approche adroitement.

ALAIN.

Et puis après?

Mme. MADRÉ.

Avec audace,
D'un air badin,
Un peu malin,

On le risque et zeste on l'embrasse ; (*Elle lui tend sa joue.*)
Alain, comprenez-vous bien ?

ALAIN, *sans l'embrasser.*

Allez, je n'oublierai rien. *(bis.)*

Y n'y a qu'un seul chose qui m'embarasse, c'est que je n'vois pas l'esprit dans tout ça.

Mme. MADRÉ.

L'esprit commence alors à venir. (*Elle lui donne son bouquet.*) Tenez, éprouvons si vous avez bien retenu tout ce que je vous ai dit... Voilà mon bouquet.

ALAIN, *il prend le bouquet, et le met à son côté.*

Donnez, c'est bon. (*Il veut s'en aller, madame Madré le retient.*)

Mme. MADRÉ.

Où allez-vous ?

ALAIN.

Je vous dis que je comprends tout.

Mme. MADRÉ, *à part.*

Il paraît que son père lui a dit que je devais l'épouser. (*A Alain.*) Vous savez donc, mon cher Alain ?...

ALAIN.

Eh ! oui, oui, je sais... suffit...

Mme. MADRÉ.

A propos, vous êtes de la noce de Finette; je vous choisis pour mon danseur, et je vais acheter des rubans comme ça se pratique.

ALAIN.

Bon ! bon ! achetez toujours (*à part.*) Je donnerai tout à Nicette.

Mme. MADRÉ.

Voulez-vous venir avec moi ?

ALAIN.

Volontiers. (*Bas à Nicette, qui paraît.*) Oh ! oh ! attendez-moi là, mon amoureuse.... Je vais revenir, mon amoureuse. (*Madame Madré l'emmène.*)

SCÈNE X.

NICETTE, *avec des fleurs sur sa corniche et un fichu mis de travers ; elle se mire dans un seau d'eau qui est devant la ferme.*

Son amoureuse... Ma mère emmène Alain, pourquoi ne veut-elle pas que je lui parle? Depuis cette défense-là, j'ai toutes les envies du monde de me trouver avec lui... Il me vient mille choses dans la tête... D'où vient que je soupire? Rêvons un peu à tout ça.

(*Elle entre dans le bosquet.*)

SCÈNE XI.

NICETTE *dans le bosquet*, L'ÉVEILLÉ ET FINETTE, *arrivant du fond, se tenant par la main et sautant de joie.*

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Une petite fillette.*

Ah! quel plaisir, ma Finette,
D'être aujourd'hui ton mari.

FINETTE.

D'pis c'matin je te l'répète,
J'somm's ben contente, j'crois-ti.

L'ÉVEILLÉ.

En attendant,
C't heureux moment,
Faut que j't'embrasse.

FINETTE, *le repoussant.*

Ah! quelle audace!

L'ÉVEILLÉ.

Quelle mouche te pique donc?
C't'air farouch' n'est pas de saison.
Tatigué! qu'elle a l'œil fripon,
Auprès d'elle, jarnicoton!
Pons de l'esprit comme un démon.

NICETTE, *dans le bosquet.*

On parle d'esprit, écoutons.

FINETTE.

Je ne sais si c'est toi qui m'en donne, mais bien fin qui m'attraperait à présent.

L'ÉVEILLÉ.

Je me rappelle toujours notre première entrevue.

FINETTE.

Moi aussi.

NICETTE, *dans le bosquet.*

Je vais savoir comment l'esprit leur est venu.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Ils demandent dans leur langage.*

C'était au fond d'un vert bocage,
Je me promenais à l'écart,
A l'abri d'un épais feuillage,
Je te rencontrai par hasard;
Un doux sommeil sur ta paupière *(bis.)*
Se répandait tranquillement.

FINETTE.

Quand elle est près de son amant,
Femme cependant ne dort guère.

L'ÉVEILLÉ.

Mais toi ?

FINETTE.

Moi, j'en faisais semblant.

ENSEMBLE, ET NICETTE, *à part.*

Une femme alors ne dort guère;
Et Finette en faisait semblant.

L'ÉVEILLÉ.

Je regardais de ma cachette
Combien ton air était charmant;
J'osai prendre ta main blanchotte,
Et je la baisai tendrement;
Tu t'éveillas d'un air sévère; *(bis.)*
Et tu t'enfuis en te fâchant.

FINETTE.

Quand on s'y prend si gentiment,
La femme ne se fâche guère.

L'ÉVEILLÉ.

Mais toi ?

FINETTE.

Moi, j'en faisais semblant.

ENSEMBLE.

La femme ne se fâche guère,
Et Finette en faisait semblant.

FINETTE.

Mais pendant que tu me rappelles le passé, tu ne songes pas au présent, et la noce...

L'ÉVEILLÉ.

T'as morgué raison, apprête toi, j'allons venir te chercher pour nous marier. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

NICETTE, FINETTE.

NICETTE, *à part.*

V'là-t-il pas qu'elle l'empêche encore d'en dire d'avantage.

FINETTE.

Entrons à la maison pour terminer ma toilette. (*Elle va pour rentrer.*)

NICETTE, *la tirant par sa jupe.*

Ma cousine Finette! ma cousine Finette! écoutez donc. (*A part.*) Alain va venir, faut l'éloigner de chez nous.

FINETTE.

Qu'est-ce c'est?

NICETTE, *niaisement.*

Je viens vous dire comme ça (*à part.*) Elle en instruirait ma mère.

FINETTE.

Eh bien! quoi?

NICETTE.

Que M. le notaire m'a dit de vous dire que vous alliez chez lui tout d'suite... tout d'suite.

FINETTE.

Bah! est-ce qu'y aurait quenque anicroche à mon mariage?

NICETTE.

Dame! ça se pourrait bien... M. Subtil avait l'air tout drôle.

FINETTE.

J'vas aller voir ça; je te remercie toujours, y n'y a pas une minute à perdre. C'est que ça ne m'arrangerait pas.

(*Elle sort en courant.*)

SCÈNE XIII.

NICETTE, *seule.*

La v'là partie, c'est bon, j'aperçois Alain, je vais lui dire tout ce que j'ai entendu; mais commençons par essayer les semblans de ma cousine. (*Elle se jette sur le banc de gazon et fait semblant de dormir.*)

SCÈNE XIV.

NICETTE, ALAIN.

ALAIN.

Nicette! Nicette! où donc est-elle? Tiens... elle dort... Comment l'éveiller sans faire de bruit.

Air : *L'amour.*

Holà, Nicette, holà!
Sur c'gazon elle sommeille,
Ah! sans qu'elle s'éveille,
D'ces rubans ornons là.
(*Il les attache à sa ceinture.*)
Mes accens sont trop forts,
N'y parlons qu'à l'oreille,
Ce moyen f'ra merveille.
(*Il la chatouille avec une paille.*)

NICETTE.

Je dors.

ALAIN, *parlant.*

Ah! mais si elle dort....

Même air.

J'en ons à vous conter.
(*Il lui secoue le bras.*)
Ça, ça, qu'on se réveille

NICETTE.

J' vous dis que je sommeille.

ALAIN.

Faut pourtant m'écouter.

NICETTE, *lui tendant la main.*

De m'éveiller, enfin,
Trouv'rez-vous la manière ?

ALAIN.

Je reviendrai, ma chère,
Demain.

NICETTE, *se levant brusquement.*

Ce n'est pas la peine, me v'là réveillée; allons, baisez-moi la main, afin que je fasse semblant de me fâcher. Je sais comme vient l'esprit.

ALAIN.

Oh! je le sais bien aussi. L'esprit vient de l'amour.

NICETTE.

De l'amour ?

ALAIN.

Oui. J'allons vous expliquer ça; d'abord on choisit une amoureuse.

NICETTE.

V'la pourquoi vous m'avez dit tout à l'heure, attendez-moi là, mon amoureuse.

ALAIN.

Une amoureuse, c'est celle qu'on aime le mieux.

NICETTE.

C'est donc moi que vous aimez le mieux ?

ALAIN.

Sûrement. Quand on a choisi une amoureuse....

NICETTE.

Celle qu'on aime le mieux !

ALAIN.

On lui fait un compliment.

NICETTE.

Et puis après ?

ALAIN.

Quand on lui a fait un compliment, on lui donne des fleurs...

NICETTE.

Et puis après ?

ALAIN.

Et puis après on l'embrasse.

NICETTE.

Et puis après ?

ALAIN.

Et puis après ?

NICETTE.

Oui, quand on a embrassé?

ALAIN.

Quand on a embrassé... Ah ! tenez, j'allons faire la première expérience. Allons, prenez que vous v'là ; supposez que c'est vous ; moi je viens ; et je prends un air galant.

NICETTE.

Si c'était moi ?

ALAIN.

Oui, si c'était vous, j'ai un bouquet, et je vous dis mam'zelle, vous êtes jolie comme vous-même.

NICETTE, *riant.*

C'est bien gentil, ça m'amuse.

ALAIN.

Je ne trouve rien de plus joli que vous... Je m'avance...

NICETTE.

Je me fâche ?

ALAIN.

Non, vous ne vous fâchez pas. Vous allez voir. Y êtes-vous ?

NICETTE.

AIR : *Il capira* (*Figaro de Mozard.*)

V'là qu' j'y suis.

ALAIN.

Bell' Nicette, je vous aime.

NICETTE.

C'est cela même.

ALAIN.

Recevez ce beau bouquet.

NICETTE.

Placez l'donc à mon corset.

ALAIN, *il le lui place.*

Je crois que votre cœur palpite.

NICETTE, *mettant la main*

Il palpite. (*Bis.*)

ALAIN.

Je sens aussi l'mien qui s'agite.

NICETTE, *y mettant la main.*

Il s'agite. (*Bis.*)

ALAIN.

Prenons et baisons cette main.

NICETTE.

Cela m'émeut, cher Alain.

ENSEMBLE.

Ah ! quel trouble je ressens.
En ce moment j'comprends,
C'est de l'esprit (*bis.*) vraiment.
Ah ! c'est charmant.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en chercher... Mais ce n'est pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien, car il me semble que l'esprit ne commence qu'à me venir, et c'est si peu si peu...

ALAIN.

Je le crois bien, il y a encore l'embrassement. (*il l'embrasse.*)

NICETTE.

Oh ciel ! j'entends tousser vot' père; le v'là, cachez-vous derrière moi.

(*Alain se met à genoux derrière elle.*)

SCÈNE XV.

ALAIN, NICETTE, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

Belle Nicette, je viens pour les articles de mon mariage avec vous... Eh mais vous me paraissez émue.

NICETTE, *cachant Alain en étalant sa jupe.*

C'est que je suis à côté de ce qui me fait plaisir.

M. SUBTIL, *à part.*

Je lui fais plaisir ; l'aimable enfant ! que cette ingénuité a de charmes !

NICETTE, *d'un air niais, affecté.*

A propos, M. Subtil, voulez-vous me rendre un service ?

M. SUBTIL.

Tout ce que vous voudrez, mon enfant. Parlez.

NICETTE.

La noce de ma cousine se fait chez nous. Je n'ai pas achevé d'y ranger ; si ma mère venait, elle gronderait... Allez au-devant d'elle, et tâchez de l'amuser, je vous en prie.

M. SUBTIL.

Volontiers : où est-elle allée ?

NICETTE.

Elle est allée par là-bas, du côté de la fontaine.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Empêchez-la que d'ici,
Elle ne s'approche ;
L'Eveillé, Finette aussi,
Je crains leur reproche.
Ces méchans avec maman
De moi s'entretiennent.

M. SUBTIL.

Rassurez-vous mon petit cœur, je vais faire le guet. Qu'il est doux de garder ce qu'on aime. (*Il sort.*)

ALAIN.

Recevez ce beau bouquet.

NICETTE.

Placez l'donc à mon corset.

ALAIN, *il le lui place.*

Je crois que votre cœur palpite.

NICETTE, *mettant la main.*

Il palpite. (*Bis.*)

ALAIN.

Je sens aussi l'mien qui s'agite.

NICETTE, *y mettant la main.*

Il s'agite. (*Bis.*)

ALAIN.

Prenons et baisons cette main.

NICETTE.

Cela m'émeut, cher Alain.

ENSEMBLE.

Ah ! quel trouble je ressens.
En ce moment j'comprends,
C'est de l'esprit (*bis*) vraiment.
Ah ! c'est charmant.

ALAIN.

Je n'aurons que faire d'aller à Paris pour en chercher... Mais ce n'est pas le tout.

NICETTE.

Je m'en doute bien, car il me semble que l'esprit ne commence qu'à me venir, et c'est si peu, si peu.

ALAIN.

Je le crois bien, il y a encore l'embrassement. (*il l'embrasse.*)

NICETTE.

Oh ciel ! j'entends tousser vot' père ; le v'là, cachez-vous derrière moi.

(*Alain se met à genoux derrière elle.*)

Et puis l'on s'trouve, en moins d'un an,
Le pèr' de quelque gros enfant.
Les amis, les parens, tout le voisinage,
Quel remu' ménage.

(*Parlé.*) C'est à qui embrassera le marmot; mais passez-le moi donc que je le voie... Oh! le bel enfant! le bel enfant... Voilà une vieille commère qui dit: Voyons-le donc... Elle met ses lunettes... Il ne ressemble pas du tout à son père, du tout. Eh ben! à qui donc qui ressemble? Ah! il ressemble... Mauvaise langue... Ça m'est égal...

(*Chanté.*) Ah! que les maris sont heureux,
Bientôt je le serai comme eux.

NICETTE.

M. l'Éveillé, vous chantez toujours.

L'ÉVEILLÉ.

Dam'! j'ai ben des raisons pour ça, je me marie.

NICETTE, *soupirant.*

Ah! je voudrais ben être à vot' place.

L'ÉVEILLÉ.

Ça viendra... A propos, Nicette, vot' cousine est-elle prête? je venais la chercher.

(*Il va pour entrer dans la maison.*)

NICETTE, *se mettant devant l'Éveillé.*

Eh bien, elle est sortie. N'y allez pas.

L'ÉVEILLÉ.

Sortie... Queu conte!

NICETTE.

Oui; impatientée de ce que vous l'avez fait trop attendre... elle s'est en allée toute seule.

L'ÉVEILLÉ.

En vérité? et où est-elle?

NICETTE.

Ah dam'! écoutez, je vas vous dire ça tout bas. (*elle le pousse du côté opposé à la ferme, et lui parle bas à l'oreille*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, Mme. MADRÉ, M. SUBTIL.

Mme. MADRÉ, *à M. Subtil, qu'elle fait entrer dans la maison pendant que Nicette parle à l'oreille de l'Éveillé.*

Entrez, M. Subtil, entrez toujours, je vais vous envoyer Alain et Nicette.

(*Il entre dans la ferme avec Madame Madré.*)

NICETTE, *bas à l'Éveillé.*

Ne dites pas que je vous l'ai dit, au moins.

L'ÉVEILLÉ.

Non, non. Cela me contrarie; comment, au moment d'être not' femme.... (*Chantant.*)

Ah! que les maris sont heureux, etc., etc. (*Il sort.*)

NICETTE, *va pour entrer dans la ferme, elle aperçoit sa mère.*

En v'là bon d'un autre.

SCÈNE XIX.

Mme. MADRÉ, NICETTE.

Mme. MADRÉ.

Que faites-vous, Nicette? v'là un fichu drôlement mis.

NICETTE.

Dame! je suis si simple.

Mme. MADRÉ.

Pourquoi ces fleurs sur vot' bonnet? Voilà du nouveau. Je vous défends de vous ajuster comme ça; quand vous serez mariée, à la bonne-heure.

NICETTE.

Eh bien, ma mère! mariez-moi, je ne demande pas mieux.

Mme. MADRÉ.

Vot' mariage va se terminer tout à l'heure. Vot' futur est chez nous.

NICETTE, *vivement.*

Est-ce que vous le savez?

Mme. MADRÉ.

Eh vraiment, oui.

NICETTE.

Vous l'avez donc vu entrer?

Mme. MADRÉ.

Eh oui? vous dis-je. Qu'elle est bête!

NICETTE.

Et vous me permettez de me marier avec lui?

Mme. MADRÉ.

Oui, oui, esprit bouché; je le permets, je le veux, je l'ordonne.

NICETTE, *sautant de joie.*

Que je suis contente! que je suis contente! Alain, Alain.

Mme. MADRÉ, *voyant sortir Alain avec M. Subtil.*

Que vois-je?

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ALAIN, M. SUBTIL, ENSUITE FINETTE ET L'ÉVEILLÉ.

M. SUBTIL, *amenant Alain par l'oreille.*

Ne puis-je savoir, Alain, pourquoi je vous trouve chez Madame Madré?

ALAIN, *embarrassé.*

Ah! ah!

FINETTE, *arrivant toute essoufflée.*

Enfin vous voilà, M. Subtil, j'ai couru tout le village pour vous trouver. On dit que vous avez à me parler?

M. SUBTIL.

Moi!... qui vous a dit cela?

FINETTE.

C'est Nicette.

M. GUERIL, *surpris.*

Nicette!

L'ÉVEILLÉ, *arrivant de l'autre côté.*

Pardi, mamzelle Finette! est-ce que nous jouons aux barres? queu caprice vous prend d'être fâchée contre moi.

FINETTE, *allant à lui.*

Moi, fâchée!... qui vous a dit cela?

L'ÉVEILLÉ.

C'est Nicette.

FINETTE, *étonnée.*

Nicette!

Mme. MADRÉ.

Et vous, Alain, qui est-ce qui vous a fait entrer chez moi?

ALAIN, *riant.*

Hé, hé, hé, c'est Nicette.

Mme. MADRÉ.

C'est Nicette, c'est Nicette... m'expliquerez-vous tout ça à la fin?

NICETTE.

AIR : *Faut l'oublier.*

Vous m'aviez dit, p'tite innocente,
Que je n'sach' pas qu'monsieur Alain
Jase avec vous l'soir ou l'matin,
Et moi, qui suis obéissante,
Afin qu' personn' n'en fût instruit
Et qu'on n'vous l'apprit pas ma mère,
J'ons fait d'façon qu'chacun partit,
Et j'l'ons caché dans not' chaumière,
Vous me l'aviez dit, (*Bis.*)
Et j'l'ons caché dans not' chaumière.

ALAIN, *à Nicette.*

Elle l'avait dit?

NICETTE.

Elle m'l'avait dit.

Tous, riant.

Ah! ah! ah! quelle innocente!

Mme. MADRÉ.

Il est bien question de rire.

NICETTE.

Ma mère, j'ai vot' parole et j'en mourrais d'abord si je n'épousais pas Alain.

L'ÉVEILLÉ.

Tatigué, comme elle est innocente!

Mme. MADRÉ.

Oui-dà, mais qu'est-ce qu'aurait dit cela? Voyez cette petite morveuse.

NICETTE.

Ah dam'! c'est qu'Alain m'a donné de l'esprit.

ALAIN, *à Madame Madré.*

Je lui ait donné bien autre chose.

DEUXIÈME COUPLET.

Même air.

Vous m'aviez dit, près d'cell' qu'on aime,
D'abord faut prendre un air coquet,
Faut lui donner un beau bouquet;
V'là celui que j'tenais d'vous-même,
V'là l'ruban qu'vot' main suspendit
Ce matin à ma boutonnière,
Et pour qu'au mieux tout réussit,
Un baiser a fini l'affaire.

Mme. MADRÉ, *parlant.*

Un baiser!...

ALAIN.

Vous m'l'aviez dit. (*Bis.*)
Un baiser a fini l'affaire.

NICETTE, *à Alain.*

Ell' t'l'avait dit?

ALAIN.

Ell' l'm'avait dit.

Mme. MADRÉ.

Eh bien, M. Subtil, que dites-vous de cela?

M. SUBTIL.

Ma foi, madame Madré, je dis qu'ils sont plus fins que nous, et qu'il faut les unir pour arrêter les progrès de l'esprit.

Mme. MADRÉ.

J'y consens. Je voulais épouser un nigaud, tenez, je vous épouse, si vous voulez.

M. SUBTIL, *donnant la main à Madame Madré.*

Toppez là, voisine.

VAUDEVILLE.

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *De la servante justifiée.*

Souvent on cherche et l'on perd tous ses pas :
Esprit, talent on vous cherche à la ronde,
Mais ce qui doit consoler tout le monde,
On trouve aussi ce qu'on ne cherche pas.

TOUS.

Souvent on cherche et l'on, etc.

NICETTE, *au public.*

AIR : *Du vaudeville de l'intérieur d'une étude.*

De Favart cette œuvre légère,
Autrefois plaisait en tous lieux,
Doit-on se montrer plus sévère
Que ne l'étaient nos bons aïeux.
Son esprit, son joyeux délire
Du parterre charmaient l'ennui.
Messieurs, ici puissiez-vous dire :
Favart plaît encore aujourd'hui.

CHŒUR.

Souvent on cherche et l'on, etc.

FIN.

RATAPLAN,

OU

LE PETIT TAMBOUR,

VAUDEVILLE-ANECDOTE EN UN ACTE,

PAR MM. SEWRIN, Charles Augustin ET VIZENTINI,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du VAUDEVILLE, le 25 février 1822.

M'empêcher de mourir soldat,
C'est me ravir mon héritage.
SCÈNE XVIII.

PRIX : 1 FRANC 50 c.

PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, n° 51.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VIEUX-CANON, grenadier, sergent d'un régiment de ligne.	M. GUILLEMAIN.
L'EVEILLÉ, petit tambour, son fils adoptif	Mlle VICTORINE.
SANSONNET, petit fifre, camarade de l'Eveillé	M. GUÉNÉE.
MARCELLINE, mère de l'Eveillé. . .	Mme BRAS.
Le Père MICHAUD, marchand de vin-aubergiste.	M. PITROT.
GEORGETTE, servante.	Mlle PAULINE.

Chœur de Soldats avec armes et bagages.

La scène se passe dans un village d'Alsace, sur la route de Strasbourg à Paris.

RATAPLAN,

VAUDEVILLE-ANECDOTE.

Le théâtre représente une salle d'auberge. Dans le fond on voit la campagne.

SCENE PREMIERE.

MICHAUD, MARCELLINE.

MARCELLINE, *poursuivie par le père Michaud.*

Finissez donc, père Michaud.

MICHAUD.

Oh! vous ne m'échapperez pas aujourd'hui, madame Marcelline, il faut que vous écoutiez...

MARCELLINE.

Quoi!

MICHAUD.

Une chanson analogue à not' situation respective et réciproque.

AIR : *Trémoussez-vous.*

On dit que l'amour a des ailes,
Quand il vient s'offrir
Il faut le saisir ;
Il ne cherche que le plaisir ;
Un long désir
Le fait souffrir !..
Dépêchez-vous,
Décidez-vous,
Dépêchez-vous,
Belles,
En perdant du temps,
Vous allez perdre vos amans.

MARCELLINE.

Allons donc, taisez-vous ; si l'on vous entendait...

MICHAUD.

Ça m'est égal, je le dirais devant tout le monde.

MARCELLINE.

AIR : *Vaud. des petits Savoyards.*

Est-c'-là le vrai moyen de m' plaire ?
Pouvez-vous bien me presser tant ?

MICHAUD.

Je promets d'être moins pressant
Lorsque vous serez moins sévère.
Vous n' savez pas à quels tourmens
Nuit et jour vot' rigueur m'expose !...

MARCELLINE.

Je sais fort bien, je sais que d'puis huit ans,
Vous me chantez la même chose.

MICHAUD.

Dame, depuis huit ans vous êtes logée chez moi, depuis huit ans je vous offre ma main, depuis huit ans vous la refusez ; je vous le demande, y a-t-il dans le monde une femme aussi tenace ? Pourquoi ne voulez-vous pas être madame Michaud ?

MARCELLINE.

Pourquoi ? je vous l'ai déjà dit cent fois.

MICHAUD.

Parce que vous avez eu un fils de vot' premier mariage ? Eh bien, ce fils sera le mien, et nous nous hâterons ; si faire se peut, de lui donner une petite sœur.

MARCELLINE.

Oui ; mais où est-il ce cher enfant ? qu'est-il devenu ?... Tant que je ne l'aurai pas retrouvé...

MICHAUD.

Vous ne vous remarierez point ?

MARCELLINE.

Non.

MICHAUD.

Etes-vous bien sûre, au moins, qu'il ait échappé à ce fameux siége où vot' mari est mort ?

MARCELLINE.

Oui.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Dans ce jour de gloire et d'alarmes,
Mon époux me fut enlevé ;
Mais, par un de ses frères d'armes,
Mon cher fils, dit-on, fut sauvé.

MICHAUD.

Peut-être, hélas ! on vous fit cette histoire
Pour adoucir, pour calmer vos regrets.

MARCELLINE.

Le fait est sûr, aisément on peut croire
Au dévoûment d'un grenadier Français. (*ter.*)

MICHAUD.

Mais le nom de ce grenadier ?

MARCELLINE.

Je l'ignore.

MICHAUD.

Son régiment ?

MARCELLINE.

Je n'ai pu le savoir.

MICHAUD.

Vous ne savez ni son nom, ni son régiment, et vous croyez le découvrir ?

MARCELLINE.

Oui ! Depuis plusieurs jours je suis tourmentée... J'ai des pressentimens !... Enfin, je veux partir .. J'irai dans les places fortes, les villes de guerre... Partout !... Jusqu'à ce que je retrouve mon fils et le brave qui l'a sauvé.

MICHAUD.

Il faut bien être mère pour avoir de ces idées-là.

MARCELLINE.

AIR : *Monsieur, vous êtes bien honnête.* (d'Angéline.)

Oui, je pourrai le reconnaître,
Le sentiment est mon appui ;
Dès que je le verrai paraître,
Mon cœur seul me dira : c'est lui !
Une secrète intelligence
Me préservera de l'erreur ;
Guidé par la reconnaissance
On devine son bienfaiteur.

MICHAUD.

Eh bien, promettez du moins que si l'hasard vous rend vot' fils, vous serez ma femme, là !... J'attendrai encore un an, et huit que j'ai déjà attendu, ça me remettra à neuf.

MARCELLINE.

Je ne m'y engage pas, mais nous verrons.

Elle lui donne sa main.

MICHAUD, *la lui baisant.*

Chère Marcelline!... Je réfléchis, ne partez pas aujourd'hui; on m'a prévenu ce matin que nous allions avoir des troupes à loger.

MARCELLINE.

Vraiment ?

MICHAUD.

Vrai!... et je vous promets que depuis le tambour-major jusqu'au plus petit fifre... il n'y en aura pas un que je n'interroge moi-même.

MARCELLINE.

AIR : *Final du premier acte d'Aucassin.*

Il suffit, je vous devine,
Pèr' Michau, si vous pouviez...

MICHAUD.

Ah! ma chère Marcelline!
Aujourd'hui si vous vouliez!

MARCELLINE.

Prenez encor patience,
Nous verrons, je n' vous dis qu' ça.

MICHAUD.

Vous me rendez l'espérance,
J'entends de c't oreille-là.

MARCELLINE.

Songez du moins
Que j' compte sur vos soins.

MICHAUD.

Comptez du moins,
Comptez sur tous mes soins.

SCENE II.

Les Mêmes, GEORGETTE.

GEORGETTE, *accourant.*

Not' maître! not' maître! v'là des militaires qui s'rendent sur la place, et qui ont demandé, en passant, si la broche était mise.

MICHAUD.

Eh bien? vous ai-je trompée? la broche!... Marcelline, la broche! (*A Georgette.*) Sont-ils beaucoup?

GEORGETTE.

Oh j' vous en réponds ! mais ils disent comm' ça que c' n'est qu' l'avant-garde d'un régiment qui arrive ce soir.

MICHAUD.

Allons, allons, il n'y a pas d' temps à perdre ; en provision, Georgette, et prépare les chambres.

AIR *de la Joconde.*

V'là pour nous de bonnes affaires,
Qu' la gaîté fass' tous les apprêts,
Vous savez que nos militaires
A table ne boudent jamais.
A Marcelline. Avec eux, point d' coquetterie,
J' vous préviens que je suis jaloux.

MARCELLINE.

Pour l'être, attendez, je vous prie,
Que vous deveniez mon époux.

MICHAUD.

Ils sont galans autant que braves,
Mais quelquefois trop indiscrets.
Part. Je veux bien leur ouvrir mes caves,
Mais veillons nos femmes de près.

TOUS LES TROIS ENSEMBLE.

V'là pour $\frac{\text{nous}}{\text{vous}}$ de bonnes affaires,
Qu' la gaîté fass' tous les apprêts ;
$\frac{\text{Vous savez}}{\text{Nous savons}}$ que les militaires
A table ne boudent jamais.

Le père Michaud sort avec Marcelline.

SCÈNE III.

GEORGETTE, *seule.*

Qu'est-c' qu'il a donc, not' maître ?... Comme il est guilleret ! est-ce que madame Marcelline aurait consenti enfin... Ma foi, elle épouserait-là un fier magot.. avec une maison toute montée et j' dis qu' ça n'est pas à dédaigner pour elle qui n'a rien !.... Mais j' bavarde, moi... et l'ouvrage ?.. Dépêchons-nous...

SCÈNE IV.

GEORGETTE, L'EVEILLÉ, SANSONNET.

L'EVEILLÉ *paraît à la porte et parle à Sansonnet qui est resté derrière.*

Allons donc, arriveras-tu ?... Oh ! qu'il est lambin !... (*Il s'avance.*) La belle enfant, peut-on loger chez-vous ?

GEORGETTE.

Pourquoi pas, monsieur ?... (*A part.*) Oh ! le gentil petit soldat !

L'EVEILLÉ, *allant de nouveau à la porte.*

Sansonnet, viens donc... C'est ici que nous allons faire halte.

SANSONNET, *entrant d'un air fatigué.*

Ma foi, c'est bien heureux... Car ta caisse, ta marmite, tes fleurets... tout ça commençait à m' peser furieusement sur les épaules.

L'EVEILLÉ.

Un peu d' courage, mon garçon... il y a ici une jolie fille et du vin.

SANSONNET, *jetant par terre tout ce qu'il porte.*

Du vin et une jolie fille !... Commençons par le vin, car j'ai une soif qui m'étrangle.

L'EVEILLÉ.

Vous entendez, la belle enfant... du vin, et une bouteille aussi fraîche que vous.

GEORGETTE, *sortant.*

Dans une minute, monsieur l' tambour.

SCÈNE V.

L'EVEILLÉ, SANSONNET.

L'EVEILLÉ.

N'est-ce pas qu'elle est gentille, c'te petite ?

SANSONNET.

Ma foi, oui, elle a une mine avenante... J' lui dirais bien queuq' mots.

L'EVEILLÉ.

J' te l' conseille.

SANSONNET.

Pourquoi pas donc ?

L'EVEILLÉ.

Avec l'air que tu as ? Ne dirait-on pas que tu as fait aujourd'hui vingt lieues ?...

SANSONNET.

C'est vrai que j' suis un peu fatigué.

L'EVEILLÉ.

Fatigué!... Tu n'en peux plus!... Regarde, moi, je suis ferme sur mes jambes!... j'irais d'ici à Rome!

SANSONNET.

Oh! tes jambes! tes jambes!... t'as beau te moquer, va, mes jambes valent bien les tiennes.

L'EVEILLÉ.

Oui... ça fait de jolies flûtes!

SCENE VI.

Les Mêmes, GEORGETTE.

GEORGETTE, *plaçant deux verres et une bouteille sur la table.*

Vous êtes servis, Messieurs.

L'EVEILLÉ, *débouchant la bouteille et versant dans les verres:*

Ah! ah!... Est-ce du bon!... Vous l'avez pris derrière les fagots ?.. Nous allons voir ça... A vot' santé, la belle. (*Il boit.*) Tout d'un trait... tenez... glouc!

GEORGETTE.

Comme vous buvez l' vin pur!

L'EVEILLÉ.

Ça passe comme du petit lait... n'est-ce pas ?

GEORGETTE.

Mais à votre âge...

L'EVEILLÉ.

Avec cet habit-là, croyez-vous qu'on boit de l'eau ? Ah ben oui!

AIR : *Encore une victoire !*

Premier couplet.

Ne faut-il pas (*bis.*) le jour d'une victoire,
Quand on a fait ronfler l' canon,
Fair' sauter le bouchon ?
C'est en chantant la p'tit' chanson,
Eh ! trinque ! eh ! trinque ! et flon, flon, flon ?
Qu'on verse un coup à boire,
Un coup à boire !

Avec Sansonnet.

Deuxième couplet.

Lorsque l'on voit un œil fripon,
Vous devez bien le croire,
Le plus intrépide garçon
Sent troubler sa raison
En l'honneur d'un jeune tendron ;
Eh ! trinque ! eh ! trinque ! et flon, flon, flon !
On verse un coup à boire,
Un coup à boire !

Ils répètent les deux derniers vers en buvant.

GEORGETTE, *étonnée.*

Tiens... ce petit bonhomme ! ça parle comme un' grande personne !

L'EVEILLÉ.

Etes-vous mariée, la fille ?

GEORGETTE.

O mon dieu non, monsieur.

L'EVEILLÉ.

Tant pis.

GEORGETTE.

C'est ce que je dis tous les jours.

L'EVEILLÉ.

Cependant, vous n'devez pas manquer d'amoureux.

GEORGETTE.

Ah ! ben oui, des amoureux.

Air nouveau de M. Doche.

Lorsqu'on est riche et gentille,
On plaît de tout' les façons ;
Mais quand on est pauvre fille,
On trouve bien des garçons,

Pour le badinage,
Bon,
Pour le mariage,
Non.

Deuxième couplet.

On dit que je suis sauvage,
Eh! n'ai-je donc pas raison?
Qu'il s' présente un garçon sage,
De mon cœur je lui fais don,
Pour le mariage,
Bon!
Pour le badinage,
Non.

SANSONNET.

Eh bien, moi, mamselle, je serais capable de vous épouser.

GEORGETTE.

Laissez donc... vous repasserez demain.

L'EVEILLÉ *à Sansonnet.*

Tu as ton paquet, va-t-en.

GEORGETTE.

Je n'veux pas d'militaires.

L'ÉVEILLÉ.

Et vous avez raison, allez.

AIR : *Eh ma mère.*

A les en croir' sur parole,
Ils sont tous brûlans d'amour;
Mais comm' c't amour-là s'envole
Aussitôt que bat l' tambour.
Défiez-vous, par prudence,
De tous leurs galans propos;
Car j' dis qu'en fait de constance,
Ils n'en ont qu' sous leurs drapeaux. (*bis.*)

SANSONNET.

Ah! parle pour toi, si tu veux, mais non pour moi, mamselle, je suis....

L'EVEILLÉ.

Allons, allons, nous avons bien autre chose à faire qu'à parler d'amour. N'est-c' pas demain la fête de mon père? n'est-c' pas ce soir que j'dois lui donner mon bouquet?

SANSONNET.

A propos, c'est vrai.... je commande le souper, c'est toi qui régales.

L'EVEILLÉ.

Oui, et c'est toi qui payes.... la belle enfant! il nous faut une chambre particulière.

GEORGETTE.

Vous l'aurez.

L'EVEILLÉ.

Un repas solide.

GEORGETTE.

On est allé aux provisions.

L'EVEILLÉ.

Et des fleurs..... beaucoup de fleurs!

GEORGETTE.

Not' jardin est petit, mais il n'en manque pas.

L'EVEILLÉ.

En ce cas je mets vot' petit jardin en réquisition.... allez, ayez soin du papa; et moi je n'oublierai pas la fille.

GEORGETTE.

AIR *des Fraises.*

Lorsqu'il s'agit d' compliment
Vous n'êtes point avares...

L'EVEILLÉ.

Nous ne payons pas comptant ;
Mais nous donnons en entrant...
Il l'embrasse.
Des arrhes, des arrhes, des arrhes!

VIEUX-CANON, *qu'on entend au dehors.*

Allez vîte, mes amis, on distribue les billets de logement.

L'EVEILLÉ.

Ah! corbleu!... c'est la voix de mon père!... il n'faut pas qu'il nous voye.....

Il emporte à la hâte tous ses effets.

GEORGETTE.

Venez, venez par ici, je vas vous conduire....

Ils sortent tous trois par la gauche, Vieux-Canon et Marcelline entrent par la droite.

SCÈNE VII.

VIEUX-CANON, MARCELLINE.

MARCELLINE.

Entrez, monsieur.... je ne sais pas encore votre nom.

VIEUX-CANON.

Vieux-Canon, madame, pour vous servir.

MARCELLINE.

Entrez, vous allez vous rafraîchir.

VIEUX-CANON.

Non, j'attendrai mes camarades.

MARCELLINE.

Demandez et vous serez servi sur le champ.

VIEUX-CANON.

J' comptais bien trouver ici un bon logis, mais je n' m'attendais pas à rencontrer une hôtesse aussi prévenante.

MARCELLINE.

Je ne suis pas la maîtresse de la maison.

VIEUX-CANON.

Tant pis pour la maison, morbleu! car vous êtes bien faite pour l'achalander.

MARCELLINE.

Monsieur, votre régiment vient de Strasbourg.

VIEUX-CANON.

Oui, madame.

MARCELLINE.

Et vous allez en garnison à. . .

VIEUX-CANON.

A Paris.... bonne ville, n'est-ce pas? nous mènerons là une vie de bourgeois!

MARCELLINE.

Et peut-être bien qu' vous finirez par y épouser quelq' bourgeoise?

VIEUX-CANON.

Pourquoi pas? si j'en trouvais une qui vous ressemblât! ma foi....

MARCELLINE, *un peu plus familière.*

Eh! eh! on voit que vous avez du service, papa.

VIEUX-CANON, *de même.*

Un peu, la p'tit' mère, un peu, regardez ces trois chevrons....

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

J' suis un ancien, pour tel on me renomme,
Mais, bien portant, je vieillis sans regret;
J'ai tout ç' qu'il faut pour être encor bel homme,
Bon pied, bon œil, tout est au grand complet.
Qu'un tendron passe, aussitôt on le lorgne,
Que l' plaisir s'offre, aussitôt on y court,
Qu' l'enn'mi paraisse, on verra si j' suis borgne.
Que l' canon gronde, on verra si j' suis sourd.

MARCELLINE.

C'est vrai que vous êtes encore vert.

VIEUX-CANON.

A propos, madame, un petit tambour n'est pas venu loger dans votre auberge?

MARCELLINE.

Non, non, je n'ai vu personne.... Monsieur, vous avez sûrement fait les guerres d'Allemagne?

VIEUX-CANON.

Les guerres d'Allemagne..? parbleu!... j'ai fait dix campagnes... en Allemagne. Mais qu'est donc devenu ce petit sarpéjeu?...

Il fait un mouvement pour sortir.

MARCELLINE.

Monsieur, pardon... je voudrais encore vous demander..

VIEUX-CANON, *regardant vers le fond.*

Ah! voici de nos camarades... mon p'tit Rataplan sera peut-être avec eux. (*A Marcelline.*) A tantôt, la p'tite mère, nous jaserons à tête reposée.

SCENE VIII.

Les Mêmes, MICHAUD; plusieurs Soldats avec armes et bagage.

CHŒUR DE SOLDATS.

AIR : *Au billard.*

Allons vite,
Un bon gîte!
Apprêtez l' souper,
C'est l'artiq' dont il faut d'abord s'occuper.
Bonne chère et bon vin
Vont nous r'mettre en train,
Nous f'rons d'main
Du chemin.

VIEUX-CANON, *à Michaud.*

Sachez, not' ancien,
Que nous payons bien,
Fait's là-d'ssus votre thème.

MICHAUD.

Si vous payez bien,
C'est le sûr moyen
D'être servis de même.

CHŒUR.

Allons, vite, etc.

VIEUX-CANON, *à Michaud.*

Point d' vin frelaté,
Baptisé, gâté,
Ou j' vous envoie aux piautres.

MICHAUD.

Quand vous aurez bu
Du vin de not' crû,
Vous n'en voudrez plus... d'autres.

CHŒUR.

Allons, vite, etc.

MICHAUD.

Ma chère madame Marcelline, je vous en prie!.. donnez partout le coup-d'œil du maître.

MARCELLINE.

C'est que j'aurais voulu savoir de ce brave militaire...

MICHAUD.

Eh mon dieu! laissez-moi faire; tantôt j' les questionnerai tous les uns après les autres. Georgette?

GEORGETTE, *en dehors.*

Not' bourgeois?...

MICHAUD.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin cruello.*

Dresse la table au salon bleu,
Vite, que rien ne cloche,
Pour moi qui ne crains pas le feu,
Je tournerai la broche.

MARCELLINE.

Messieurs, je vais, en attendant,
Vous montrer votre logement.

MICHAUD, *bas à Marcelline.*

D' la prudence, Madame.

VIEUX-CANON, *à part.*

Où diable est mon p'tit garnement ?

A Marcelline.

Je r'tiens deux lits pour moi.

MARCELLINE, *étonnée.*

Comment !

VIEUX-CANON, *la lorgnant.*

Il n'en faudrait pas tant... pas tant...
Si vous étiez ma femme. (*bis.*)

MICHAUD, *se mettant tout-à-coup entr'eux.*

Venez, venez avec moi, mon sergent.... c'est moi qui vas vous conduire à vot' chambre.

VIEUX-CANON, *riant.*

Volontiers, mon vieux... en avant! pas de route!

Il s'en va en tenant son bras autour de la tête de Michaud.

(*On reprend le chœur :* Allons vite, etc.)

SCÈNE IX.

GEORGETTE, SANSONNET, L'EVEILLÉ.

GEORGETTE, *portant une pile d'assiettes, et venant de la coulisse à gauche.*

Est-il tourmentant, celui-là.. Laissez-moi, monsieur.. vous allez me faire casser quelque chose.

SANSONNET, *qui la poursuit.*

Casser! casser! je m' moque bien d' la casse.... faut que j' vous parle.

L'EVEILLÉ, *appelant du dehors.*

Sansonnet? Sansonnet?

GEORGETTE.

Tenez, v'là vot' petit camarade qui vous appelle.

SANSONNET, *agaçant Georgette.*

Je n' peux pas quitter.

L'EVEILLÉ, *paraissant à la porte du fond.*

(*Avec impatience.*) Eh bien? que fais-tu là?

SANSONNET.

Une déclaration.

L'EVEILLÉ.

De guerre?

SANSONNET.

D'amour.

L'EVEILLÉ.

Vieux-Canon est arrivé.

SANSONNET.

Qu'il se repose.

L'EVEILLÉ.

Encore tes folies.... Ne l'écoutez pas, mamselle, c'est un imbécille.

SANSONNET.

Ah!... dis-donc... si tu m'apostrophes encore...

L'EVEILLÉ.

Vous êtes trop gentille pour porter le nom de madame Sansonnet.

SANSONNET.

Mais voyez donc c' t'enfant d' troupe!

L'EVEILLÉ, *allant à lui.*

Enfant de troupe!... qu'est-c' que tu veux dire par là?

GEORGETTE, *les séparant.*

Eh bien? Eh bien? N'allez-vous pas vous battre?

SANSONNET.

Mais, mamselle, je ne veux pas non plus m' laisser molester par un mioche d' tambour, qui voudrait me mener a la baguette.

L'EVEILLÉ.

Mioche!... le fils de Vieux-Canon, un mioche!

SANSONNET.

Laisse-donc.... Vieux-Canon n'est pas plus ton père qu'il n'est ma mère!... tu sais bien que tu es...

L'EVEILLÉ.

Que je suis?.... Quoi?... qu'est-c' que j' suis?

SANSONNET.

Eh ben... t'es... t'es... un enfant d'hasard, quoi, un tapin...

L'EVEILLÉ.

Ah! tu m'injuries... (*Il tire son briquet ou sabre.*) Si t'as l'cœur aussi bon que la langue, v'là qui va te couper la parole.

SCENE X.

Les Mêmes, VIEUX-CANON, MICHAUD.

GEORGETTE, *criant.*

AIR : *Ça détalons.*

Accourez donc!

VIEUX-CANON, MICHAUD.

Quel bruit se fait entendre!

VIEUX-CANON, *à l'Éveillé.*

Eh quoi!
C'est toi!

L'EVEILLÉ, *voulant aller sur Sansonnet.*

Laissez-moi le pourfendre!

VIEUX-CANON.

P'tit diable, écoute-moi.

L'EVEILLÉ, SANSONNET.

En garde!

VIEUX-CANON ET MICHAUD.

Holà!

L'EVEILLÉ.

En garde!

VIEUX-CANON, *les séparant.*

Il faut savoir pourquoi.

GEORGETTE.

Ah! mon dieu! qu'il m'ont fait peur!

SANSONNET.

Monsieur Vieux-Canon, c'est vot' fils qui...

L'EVEILLÉ.

Il dit que j' suis un enfant d'hasard, que vous n'êtes pas mon père.

VIEUX-CANON.

Eh bien! de quoi diable te fâches-tu? Puisque c'est la vérité.

MICHAUD, *à part.*

Qu'entends-je?

L'ÉVEILLÉ, *voulant encore s'emporter.*

Mais il m'appelle tapin... Je ne souffrirai pas...

VIEUX-CANON.

Paix! monsieur!... — Comment, vous arrivez au repos et c'est pour vous battre ...

AIR : *Vous connaissez le grand Eugène.*

Vous êt's, dans l'état militaire,
Novices encor tous les deux,
Mais tous les deux bientôt, j'espère,
Vous apprendrez à vous gouverner mieux.
Entre soldats, jamais on n'se querelle,
Non, jamais on n'se désunit,
Lorsque l'on a le même zèle,
Lorsque l'on a le même habit.

Deuxième couplet.

L'EVEILLÉ.

Mais enfin quand le cas est grave...

VIEUX-CANON.

On ne doit pas être emporté.

L'EVEILLÉ.

Il faut pourtant, si l'on est brave,
Répondr' quand on est insulté.

VIEUX-CANON, *à part.*

C'est vrai, c'est vrai.

L'EVEILLÉ.

Lorsque votre ami vous outrage...

VIEUX-CANON.

On l'on lui pardonn', c'est mon avis,
Il vaut bien mieux employer son courage
Contre l'enn'mi de son pays.

Que ça ne recommence plus, morbleu! ou je vous fais mettre à la queue du régiment.

L'EVEILLÉ.

Ça serait dur!.. nous qui sommes toujours à la tête!

VIEUX-CANON.

AIR : *Lironfa* (de Gaspard l'Avisé)

Embrassez-vous, je vous l' conseille,
Puis vous irez boire bouteille,
Pour noyer c'te dispute-là.

L'EVEILLÉ.

Ça va !

SANSONNET.

Ça va !
Je n'ai pas plus d' fiel qu'un poulet.

A l'Éveillé. Est-c' fait ?

L'EVEILLÉ, *lui tendant la main.*

C'est fait.

SANSONNET.

J'ai z'eu des torts... tout l' monde en a !

VIEUX-CANON.

Embrassez-vous, n' parlez plus d' ça. (*bis.*)

L'EVEILLÉ ET SANSONNET, *s'embrassant.*

Embrassons-nous, n' parlons plus d' ça. (*bis.*)
— Touche-là.
— Touche-là.
— M'y voilà.
— M'y voilà.

Ils sortent tous deux bras-dessus bras-dessous.

Vieux-Canon veut les suivre, père Michaud le retient par le de sa redingotte.

SCENE XI.

VIEUX-CANON, MICHAUD, GEORGETTE, *dans le fond, occupée à dresser une table.*

MICHAUD.

Je voudrais vous dire un mot, mon sergent.

VIEUX-CANON.

Qu'est-c' que vous voulez, mon vieux ?

MICHAUD.

Il vous est échappé tout-à-l'heure une parole que je n'ai pas laissé tomber par terre.

VIEUX-CANON.

Au sujet de qui ? de quoi ?

MICHAUD.

Au sujet de ce petit tambour.

VIEUX-CANON.

Ah ! ah !.. de l'Eveillé ?.. de mon petit Rataplan ?

MICHAUD.

Tout justement.

AIR : *Vaud. des Amazônes.*

Ce Rataplan est votre fils,
Et vous n'êt' pas, dit-on, son père.
Faut pourtant qu' vous soyez son père,
S'il est vrai qu'il soit votre fils ;
Car si vous n'êtes pas son père,
Il ne n' peut pas être votre fils ;
Mais ce fils doit avoir un père,
De quel père est-il donc le fils ? (*bis.*)

VIEUX-CANON.

Ma foi, mon vieux... je serais bien embarrassé de vous l' dire... C'est une trouvaille que j'ai faite, il y a...oh ! oui !... il y a douze, treize, quatorze ans.

MICHAUD.

Une trouvaille !

VIEUX-CANON.

En Allemagne.

MICHAUD.

En Allemagne.

VIEUX-CANON.

Oui, c'était au siège d'Ebreinbreichteim.

MICHAUD.

Au siège des Brinbrèche... Racontez-moi donc ça, monsieur d'Vieux-Canon. Oh ! si vous saviez...Non, vous ne savez pas...Si vous pouviez savoir... Vous dites que c'est au siège de...

VIEUX-CANON.

Parbleu ! je m'en souviens... comme si c'était d'hier... Nous étions les assiégés. La nuit était superbe. Partout un silence... qu'interrompaient de temps en temps les cris des

védettes : Sentinelle, prenez garde à vous... A trois heures du matin, on entend la générale. — On court aux armes. — Trois coups de canon partis de la ligne des assiégeans deviennent le signal de l'attaque. — Malheureusement nous étions en trop petit nombre. — On bat la charge...

AIR *du Carillon de Dunkerque.*

Piano. D'ici je vois encore,
Au lever de l'aurore,
L'enn'mi de toutes parts
Escalader les remparts.

Plus fort. Plein d'une ardeur guerrière,
Un jeune militaire
Frapp' de taille et d'estoc ;
Mais il tombe au premier choc.

Tout-à-coup une femme,
Bravant l'fer et la flamme,
(Un enfant dans ses bras),
Précipit' vers lui ses pas.

Comm' rien ne l'en détache,
D'entre ses mains j'arrache
Ce pauv' p'tit innocent
Qui sourit en me r'gardant.

A moins d'être statue,
Qui n'aurait l'âme émue ?
J'éprouve un doux tic tac,
Et crac !...
Je l' mets dans mon sac !

Nous battons en retraite,
Mais j' défends ma conquête,
Plus fier de mon fardeau
Qu'si j'enl'vais un drapeau !

En lui sauvant la vie,
Je m' dis : « O ma patrie !
» C't enfant, p't-être, à son tour,
» Pourra te défendre un jour. »

MICHAUD, *ému.*

Ah ! mon sergent ! (*Il le presse*)

VIEUX-CANON.

Eh bien ? quoi donc ?... qu'est-ce qui vous prend ?

MICHAUD, *transporté.*

La joie... le plaisir... Ah! Marcelline!.. (*A Vieux-Canon.*) Dites-moi, quand vous avez sauvé ce pauvr' petit diable, il n'avait sur lui aucun papier... aucune chose qui.....

VIEUX-CANON.

Vraiment si... Il avait à son cou un médaillon... une figure... des cheveux... un tas d' brinborions d'or... parbleu! tout ça est encore là... dans mon sac...

MICHAUD.

O Dieu!.. si c'était lui!

VIEUX-CANON.

Qui, lui ?...

MICHAUD.

Mon cher monsieur d' Vieux-Canon!.. je n' dis pas... je n' dis pas... mais si on réclamait un jour c't enfant... si sa mère...

VIEUX-CANON.

Sa mère... c'est impossible!

MICHAUD.

Comment?

VIEUX-CANON.

Impossible, vous dis-je ? quelle apparence qu'elle ait échappé....

MICHAUD.

Mais enfin, si cela était... lui rendriez-vous son fils?

VIEUX-CANON, *réfléchissant.*

Bon-homme... vous m'en demandez beaucoup là!

MICHAUD.

Oui, mais apprenez... Oh! c'est sûr! d'après tout ce que vous m'avez dit... Apprenez que c' te mère existe.....

VIEUX-CANON.

Que dites-vous ? quoi ?.. mon petit sarpejeu retrouverait..... (*Il appelle.*) L'Eveillé! L'Eveillé!

MICHAUD, *l'arrêtant.*

Doucement! ne brusquons rien... une femme n'est pas un homme... une mère surtout, c'est sensible comme le diable! prenons-nous y avec ménagement.

VIEUX-CANON.

Ah! vous avez raison.... d'ailleurs il m' faut des preuves bien grandes... car nulle autre que sa mère....

MICHAUD.

Suivez-moi, il vous sera facile de vous en convaincre... ce portrait... ce médaillon... prenez vot' sac.

VIEUX-CANON.

Corbleu!... vous m' boul'versez là le corps et l'âme... mon pauvre p'tit l'Eveillé que j'ai...

AIR : *Du verre.*

Si j' n'écoutais que mon penchant,
M'en séparer serait pénible ;
Mais pour l' bonheur de cet enfant,
Je ne connais rien d'impossible !
Puiss'-t-il être heureux pour toujours,
Et ma tâche serait remplie !...
Le rendre à l'auteur de ses jours,
Ce s'rait deux fois l' rendre à la vie. (*bis.*)

Venez, père, nous allons démêler tout ça.

Il sort avec Michaud.

SCÈNE XII.

GEORGETTE *seule, et qui a écouté d'un air ébahi toute la scène précédente.*

Ouf!... je n'en reviens pas, moi!

AIR : *Ah! qu'il est drôle!*

J'ai l' cœur saisi de c' que j'ons vu,
Ah! le brave homme!
Malgré son ton brusque et bourru,
C'est un bonhomme!
En parlant
D' son petit Rataplan,
Il avait un air si content.
Mon Dieu! l'excellent homme!
S'il m' fallait choisir entre cent,
C'est lui qui s'rait mon homme.

SCÈNE XIII.

GEORGETTE, SANSONNET.

SANSONNET, *d'un air attendri.*

Ma foi, mamzelle, j'ai bien besoin d' venir me régayer auprès de vous.

GEORGETTE.

Oh! je n' suis pas non plus en train d' rire... c' que j' viens d'apprendre de vot' sergent...

SANSONNET.

Bah! c' n'est rien auprès de c' qui se passe là.

AIR : *Je suis bonne.*

La mèr' pleure,
L'enfant pleure,
Tout le monde est là qui pleure,
Tout à l'heure,
Que je meure,
Si j' n'étais pas tout en pleurs!
L'une pleure de tendresse,
L'autre pleure d'allégresse,
Moi, j' pleurais, je le confesse;
D' voir pleurer tant de pleureurs.

La mèr' pleure,
L'enfant pleure, etc.

GEORGETTE.

C'est donc bien vrai que ce p'tit tambour est le fils de Marcelline.

SANSONNET.

Pardi, ça a fait une surprise... un tintamarre... une scène!... qu'on ne s'entendait plus, quoi! la bonne femme d'un côté, l'Eveillé de l'autre, et Vieux-Canon... comm' ça. (*Il imite son attitude.*) Ah!.. s'il faut qu'il renonce à son bijou... ça s'ra un fier crève-cœur pour lui, car il l'aime! il l'aime!

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, MICHAUD.

MICHAUD, *accourant d'un air affairé.*

Georgette... va aider Marcelline à mettre le couvert... car, en vérité, elle n'est plus en état de rien faire, elle a les bras et les jambes cassés....

AIR : *Je vous en f'rai voir de belles.*

On peut l' dire, enfin son âme
Vient de s'ouvrir au bonheur ;
Il fallait voir la pauv' femme
Nous presser contre son cœur.
Prodique de sa tendresse,
En retrouvant son enfant,
Elle aurait, dans son ivresse,
Embrassé tout l' régiment !

SCÈNE XV.

Les Mêmes, VIEUX-CANON.

VIEUX-CANON, *au père Michaud et d'un air rembruni.*

C'est vous, vous que je cherchais, mon vieux. (*A Sansonnet.*) Laisse-nous, toi.

SANSONNET.

Allons, je ne peux rester nulle part, quand j' suis d'un côté on m' renvoie de l'autre.

MICHAUD.

Va-t-en aussi, Georgette... fais ce que je t'ai dit.

SANSONNET.

A la bonne heure, au moins, nous sortirons ensemble...

SCÈNE XVI.

VIEUX-CANON, MICHAUD.

MICHAUD.

Eh bien, mon sergent.... vous venez de jouir de votre ouvrage.... avouez que ce moment a été bien doux !

VIEUX-CANON, *cherchant à étouffer son chagrin.*

Bourgeois, il faut que vous me rendiez un service.

MICHAUD.

Deux services, si vous voulez.

VIEUX-CANON.

Pouvez-vous me procurer un cheval?

MICHAUD.

Un cheval?

VIEUX-CANON.

Oui... tout d' suite, tout d' suite, j'ai la permission du capitaine, il faut que je parte, que je prenne les devants, et sans qu'on en sache rien là-dedans.

MICHAUD.

Ah!... j'entends... vous voulez...

VIEUX-CANON.

Oui... parce que... voyez-vous.... si j'attendais à demain... la réflexion... les caresses... les larmes de cet enfant...

MICHAUD.

Tous cela vous attendrirait trop... et puisqu'il faut que vous vous en sépariez...

VIEUX-CANON.

Comm' vous dites.... je veux éviter les adieux.... eh bien!... ne v'là-t-i pas que j'ai le cœur gros?... Quel diable m'a conduit ici?... Je n' me repens pas de ce que j'ai fait... non... non... mais ne plus voir mon p'tit sarpejeu!... mille noms d'une pipe!...

Il prend sa pipe et la brise sous ses pieds.

MICHAUD.

Allons du courage... j'en aurai soin, moi, de c't enfant, comm' si je l'avait créé et mis au monde.

VIEUX-CANON.

Vous me l' promettez, père?

MICHAUD.

Oui!... oui!... je suis fâché seulement que vous ne puissiez pas être de mes noces.

VIEUX-CANON.

De vos noces?

MICHAUD.

Eh oui, Marcelline n'attendait qu'après cet enfant pour m'épouser... Adieu, mon sergent... voici le fils de Marcelline qui vous cherche sûrement.. sortez par ici...

VIEUX-CANON.

Oh! je saurai toujours bien lui échapper par un fausse manœuvre... — Occupez-vous seulement de me trouver un cheval.

MICHAUD.

Oui, oui, un cheval... (*à part en s'en allant.*) Et un notaire pour parapher mon bonheur.

Il sort.

SCENE XVII.

VIEUX-CANON, L'ÉVEILLÉ.

Dans toute la scène, Vieux-Canon n'ose pas jetter les yeux sur l'Éveillé, de peur de s'attendrir.

L'EVEILLÉ, *accourant avec inquiétude.*

Pourquoi donc que tu nous as quittés, père?

VIEUX-CANON.

N'étais-tu pas avec ta mère?...

L'EVEILLÉ.

Ma mère!.. ah!.. sans toi, elle n'aurait plus de fils!

VIEUX-CANON.

C'est pour cela que tu dois rester avec elle.

L'EVEILLÉ.

Sans doute... mais toi...

VIEUX-CANON.

Moi... que t'importe! ..

L'EVEILLÉ.

Que m'importe?... Est-c' que tu aurais le dessein de nous abandonner?... Si tu étais capable de cela, je ne sais pas ce que j'te ferais.

VIEUX-CANON.

Tôt ou tard, ne faudra-t-il pas que tu m'oublies?

L'EVEILLÉ.

AIR : *Faut l'oublier?*

Moi, t'oublier !.. que dis-tu, père?
Moi, t'oublier ! quel mot, hélas !
Méchant! non, non, tu ne sais pas
Le mal que tu viens de me faire!

VIEUX-CANON.

Si tu m'aimais
Tu l' prouverais,
En faisant ce que je t'ordonne.

L'EVEILLÉ.

Si je l'aimais !
Si je l'aimais !
Et c'est ton cœur qui me soupçonne;
Moi, t'oublier ! jamais, jamais.

ENSEMBLE.

VIEUX-CANON, *à part.*

Je sens que la force m'abandonne !

L'EVEILLÉ.

Moi, t'oublier ! non, non, jamais !

VIEUX-CANON.

Ne faut-il pas que je suive le régiment?

L'EVEILLÉ.

Eh! le régiment peut-il se passer de moi? si tu pars, je partirai.

VIEUX-CANON.

Ta mère...

L'EVEILLÉ.

Je ne cesserai de l'aimer... mais le devoir... l'honneur...

VIEUX-CANON.

Tu resteras, et si tu ne veux pas entendre la raison, c'est l' colonel qui te l'ordonnera.

L'EVEILLÉ.

Le colonel m'ordonner de m' séparer d' toi!... je m' battrai contre lui, contre tout le monde!...

VIEUX-CANON, *s'efforçant de prendre un ton d'autorité.*

Eh bien! monsieur... c'est moi, moi Vieux-Canon, votre ami, votre père, qui vous défends de me suivre.... voyons, vous batterez-vous aussi contre moi, monsieur le mutin?

L'EVEILLÉ, *lui sautant au cou.*

Toi... je t'embrasserai!.. mais réfléchis donc... est-c' que tu pourrais vivre sans ton p'tit Sarpejeu?

Marcelline entre sur ce tableau.

VIEUX-CANON, *à part.*

Mille bombes!... j'aimerais mieux être à la bouche d'un canon!

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, MARCELLINE.

MARCELLINE.

Ah! monsieur!... mon fils parle de m' quitter. Il serait encore séparé de moi!.. servez-vous du pouvoir que vous avez sur son esprit, pour le détourner d'un projet qui me désole.

L'EVEILLÉ.

Ma mère!...

AIR *de Lantara.*

Son cœur, j'en ai la certitude,
A tout bravé pour conserver mes jours,
Pourrai-je, sans ingratitude,
Lui refuser l' même secours? (*bis.*)
Oui, contre une rage ennemie,
J' veux à mon tour, je veux le protéger,
Et si le fer un jour tranche sa vie,
J' dois être là pour le venger.

VIEUX-CANON.

Laisse-moi... laisse-moi...

MARCELLINE.

AIR : *Vaudeville du Garde-moulin.*

Ton père est mort au champ d'honneur,
Mais ta mère a pu lui survivre,
Veux-tu renouv'ler ma douleur
En courant risque de le suivre?

L'EVEILLÉ.

Mon père, en mourant pour l'Etat,
N' m'a-t-il pas légué son courage.
M'empêcher de mourir soldat,
C'est me ravir mon héritage!

VIEUX-CANON, *à part.*

C'est un homme que c't enfant là!... c'est un homme!

MARCELLINE.

Mon fils... tu veux donc...

L'EVEILLÉ,

Eh non, non!... je ne veux... je ne dois vous quitter ni l'un, ni l'autre; mais voyez donc vous-même..... trouvez un moyen qui puisse nous mettre tous d'accord.

AIR : *L'amour ainsi qu' la nature.*

Au fond du cœur, je le gage,
Chacun me veut en partage,
Et moi, je veux, si je peux,
Vous posséder tous les deux.
Nous ne pourrions sans ombrage,
Nous voir aussi loin que ça...

J'y songe....

Il les prend chacun par une main et les réunit près de lui.

Tous deux, par un mariage,
Rapprochez ces distanc'-là. (*bis.*)

VIEUX-CANON, *souriant.*

Eh!... ce petit drôle... a des idées...

L'EVEILLÉ.

Vous voyez qu'il n' tient qu'à vous maintenant que nous ne nous quittions jamais.

VIEUX-CANON.

Il est sûr... et certain. . que... quand... si... si j'étais assez heureux... assez... (*A l'Eveillé.*) Je suis gauche comme une déroute... aide-moi donc, toi.

L'EVEILLÉ.

Eh! c'est une chose convenue, n'est-ce pas, ma mère?.. notre bonheur l'exige et les convenances s'y trouvent.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Déjà l'estime entre vous
Forme une amitié bien tendre,
Autant que je peux l'entendre
C'est assez pour être époux.
Quand au bien, à la naissance,
J'y vois peu de différence,
Mais enfin dans la balance
Si j' mets l'amour filial...
D'un côté je vois ma mère,
De l'autre il me faut un père,
Pour que le poids soit égal.

VIEUX-CANON.

Il a raison, corbleu! Marions-nous d'abord, j' vous ferai la cour ensuite.

MARCELLINE *lui serre la main en signe de reconnaissance et d'approbation.*

Comment lui résister ?

L'EVEILLÉ.

A la bonne heure, v'là qu'est parler! à présent, j' peux battre aux champs ?

AIR *du pas dansé par le tambour-major dans le ballet de la Servante justifiée.*

Hâtez-vous donc de former cette chaîne,
Embrassez-moi
Pour gage d' votre foi ;
Car vous m'avez bien causé de la peine,
Pour en venir
A c' moment de plaisir.

MARCELLINE et VIEUX-CANON.

Ah ! quel bonheur nous promet cette chaîne !
De bonne foi,
Mon enfant, comme toi,
Nous avons eu tous les deux bien d' la peine,
Pour en venir
A c' moment de plaisir.

MARCELLINE.

Entre vous et lui,
Dès aujourd'hui
Passant ma vie,
Je vais donc enfin,
Jouir du plus heureux destin!

VIEUX-CANON.

Me v'là rassuré,
Tout marche au gré
De mon envie.
A l'Eveillé. T'as ben joliment
Rapatrié le différent.

TOUS TROIS *reprennent.*

Ah ! quel bonheur nous promet cette chaîne, etc.

MARCELLINE.

Ah ! je pressentais
Que je r'verrais
Le fils que j'aime ;
Une secrète voix
Me l'a dit là plus de cent fois.
Un' secrète voix
Plus de cent fois
M'a dit de même,
Qu'un brav' comme vous
Pouvait seul être mon époux.

TOUS TROIS *ensemble.*

Ah ! quel bonheur nous promet cette chaîne, etc.

SCENE XIX.

Les Mêmes, MICHAUD.

MICHAUD *va auprès de Vieux-Canon et lui parle à l'oreille.*

Mon sergent... vous pouvez partir, il y a là un cheval, qui n'a point de selle, mais c'est égal...

VIEUX-CANON.

Taisez-vous donc.

L'EVEILLÉ, *qui a entendu.*

Comment? comment? partir?.. ah! monsieur l'sournois, vous vouliez déloger sans tambour.... (*Au père Michaud.*) Oh! que nous ne le laissons pas aller comm' ça!

MICHAUD.

Il reste donc? tant mieux! il sera témoin de ma félicité. Chère Marcelline! vous avez retrouvé votre fils, il faut à cet enfant un guide, un appui tutélaire; le notaire va venir et me voilà tout prêt.

L'EVEILLÉ, *à part.*

Allons, un père de plus qui m'arrive!.. (*Haut.*) Monsieur Michaud, ma mère vous remercie, mais elle ne peut accepter vos offres, je viens de la marier.

MICHAUD.

Marier!... à qui?

L'EVEILLÉ.

A mon sergent.

VIEUX-CANON.

Eh! mon dieu oui, mon vieux, c'est une affaire terminée!

MICHAUD.

Par exemple! j'étais loin de m'attendre à celui-là.

L'EVEILLÉ.

Que voulez-vous, il ne s'y attendait pas lui-même.

MICHAUD.

Vous n'en faites pas d'autres, madame, voilà la neuvième fois que l'notaire dresse mon contrat d'mariage....

On entend en ce moment la musique et la grosse caisse, ou bien un roulement de tambour.

VIEUX-CANON.

Qu'est-c' que c'est qu' ça?

SCENE XX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, GEORGETTE, *portant devant elle un éventaire rempli de bouquets*, SANSONNET *et plusieurs soldats, la bouteille et le verre à la main.*

L'EVEILLÉ.

Ce sont les tambours du régiment. (*A Georgette.*) Approchez, mamselle, et distribuez des bouquets à tout l'monde.

SANSONNET, *présentant un bouquet à Vieux-Canon.*

Monsieur Vieux-Canon, c'est demain vot' fête, l'Eveillé et moi, nous avions fait le projet de vous surprendre ce soir; mais comme on dit qu' vous voulez partir tout d' suite, je viens vous souhaiter, en même temps, bonne fête et bon voyage.

VIEUX-CANON.

Je vous remercie, mes amis, vous arrivez à propos.... je vous présente ma femme.

SANSONNET.

Vous vous mariez, mon sergent?

VIEUX-CANON.

Oui, c'est un peu tard, n'est-ce pas?

L'EVEILLÉ.

Mais enfin vaut mieux tard que jamais!

MICHAUD.

Vous êtes une cruelle, madame Marcelline, mais vous avez beau faire, vous aurez quelque chose de moi, je m' charge du présent d' la mariée.

SANSONNET.

Nous, des frais de noces, c'est une affaire de corps.

L'EVEILLÉ.

Et moi, du charivari; Sansonnet, prends ton fifre et moi ma caisse.... vous allez voir comme j'en pince.

VAUDEVILLE.

L'EVEILLÉ.

Il frappe sur son tambour avec la ritournelle.

AIR *de Chasse.*

Grand carillon! soyons dans l'ivresse,
Fêtons l'époux et l'ami tour-à-tour,
En vrais soldats, que notre allégresse
Eclate au son du fifre et du tambour.

CHŒUR.

Grand carillon, etc.

SANSONNET.

Le lendemain de votre mariage,
Notre sergent, si votre amour s'endort,
Attendez-vous à queuq' nouveau tapage,
Nous chanterons encor deux fois plus fort.

CHŒUR.

Grand carillon, etc.

Avec tambour et fifre.

VIEUX-CANON, *à Marcelline.*

Je vous aim'rai d'un amour bien sincère,
Ne craignez pas que j' coure à d'autr's attraits,
Je ne suis plus dans la troupe légère,
Un grenadier ne voltige jamais.

CHŒUR.

Grand carillon, etc.

MARCELLINE, *à Vieux-Canon.*

J' crois franchement
Que votre cœur s'attache,
Vous aimiez tant
Vot' petit Rataplan !
Ah ! les chevrons et la vieille moustache
Je le vois bien, n'empêch' pas l' sentiment !

CHŒUR.

Grand carillon, etc.

MICHAUD, *à Vieux-Canon.*

J' crois qu'à notre âge un époux se hasarde,
Vous n'irez plus parmi les éclaireurs,
D'un autr' côté, mon ancien, prenez garde,
En vous mariant, d' rester dans les traîneurs.

CHŒUR.

Grand carillon, etc.

L'ÉVEILLÉ, *à Vieux-Canon.*

Tambour-battant, lorsque je suis en route,
Fier, à ton rang, tu me suis l'arme au bras,
Au champ d'honneur le temps viendra sans doute
Où je pourrai suivre à mon tour tes pas.

CHŒUR.

Grand carillon, etc.

GEORGETTE, *à Marcelline.*

Votre bonheur vraiment me fait envie,
A c' brav' homm' là, vous pouvez vous fier ;
J'aim' le courage, et si je me marie,
Décidément il m' faut un grenadier.

CHŒUR.

Grand carillon, etc.

L'ÉVEILLÉ, *au parterre.*

C'est le tambour qui ranime la danse,
Il est surtout l'instrument du dieu Mars ;
Ah ! puisse-t-il faire, sans conséquence,
Rire à nos jeux, qui sont jeux de hasards !
Grand carillon, marquez la cadence,
Frappez des mains et du pied tour-à-tour,
En bon public, que votre indulgence,
Éclate au son du fifre et du tambour.

TOUS.

Grand carillon, etc.

IMPRIMERIE DE ROCQUET.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

VADEBONCŒUR,

OU

LE RETOUR AU VILLAGE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL,

REPRÉSENTÉ, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE MARDI 16 AVRIL 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD,
ET ALEX. DUVAL,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, nº 51.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte de CLAIRFOND, sous le nom d'Edouard.....	M. ISAMBERT.
PHILIPPE, dit VADEBONCŒUR...	M. PHILIPPE.
LA TULIPE, fermier de M. de Clairfond.	M. GUILLEMIN.
LE LOUP, intendant du château de Clairfond.....	M. EDOUARD.
JULIENNE, fille de La Tulipe.....	Mlle. CLARA.
TURLUTUTU, tambour et ménétrier du village	M. JUSTIN.
GROS-PIERRE, garçon de ferme.....	M. DOISY.
Un Domestique	M. RENÉ.

La Scène se passe dans un Village, près Paris.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

VADEBONCŒUR,

OU

LE RETOUR AU VILLAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un paysage. Dans le fond, fermé par une grille, on voit le parc. A la gauche du spectateur est un pavillon où loge l'intendant ; à la droite, une aile du château présentant un balcon. Sur le premier plan à gauche, la ferme du château, occupée par La Tulipe.

SCENE PREMIERE.

JULIENNE, *sortant de la ferme.*

Ah! mon dieu! on n'en revient donc jamais de ces armées! Pauvre Philippe! au moment de notre mariage, nous être vus séparés comme ça.

AIR : *de Bayard à Laferté* (par M. Plantade.)

La chose était à moitié faite,
Nos deux famill' étaient d'accord...
V'là qu'il part au son de la trompette,
Et d'puis six ans, j'l'attends encor.
Ah! j'ai ben peur, par c' que j'éprouve,
Qu' les vœux que j' fais n'soyont perdus.
L' bonheur manqué rar'ment se r'trouve...
Quand c'est parti, ça ne r'vient plus.

Et dire que depuis six mois, il ne nous a pas écrit un seul petit mot de lettre! ah! s'il n'est pas mort, c'est ben mal à lui.

Même air.

Quand au moment d'son mariage
Un futur s'en va batt' l'enn'mi,
Dans l' nouveau serment qui l'engage,
Je n' devons plus compter sur lui.

Pour que le sort nous le ramène
Je n' faisons qu' des vœux superflus...
Ou si l'bonheur veut qu'il revienne,
C'est son amour qui ne r'vient plus.

On entend un roulement de tambour interrompu par des éclats de rire.

SCENE II.

JULIENNE, LA TULIPE, TURLUTUTU avec un tambour crevé, les Paysans.

LE TAMBOUR, *dans la coulisse.*

Mais lâchez-moi donc, monsieur La Tulipe.

LA TULIPE, *l'amenant par l'oreille.*

Je t'apprendrai à tambouriner des sottises.

LE TAMBOUR.

Dam! moi, est-ce que c'est ma faute?

AIR: *Mon galoubet.*

Ho! ho! ho! ho! (*bis.*)

LA TULIPE.

Tais-toi, tais-toi, je te l'conseille.

LE TAMBOUR.

V'là-t-il pas un tambour ben beau,
C'est un' méchanc'té sans pareille.....
Non content d'm'arracher l'oreille,
Crever ma peau!

GROS-PIERRE.

C'est bien fait!

TOUS.

Oui, oui, c'est ben fait!

GROS-PIERRE.

Va achever ta tournée à c'te heure.

LA TULIPE.

Cet imbécille qui vient nous parler d'complimenter, d'fêter m'sieur l'intendant...

JULIENNE.

Comment! d'fêter monsieur l'intendant!.. est-ce que c'est sa fête?...

LA TULIPE.

Pardi! n'est-ce pas la Saint-Polycarpe!.. Ah! je te fêt'rai! et surtout au moment où j'venons d'en apprendre encore de belles sur son compte...

JULIENNE.

Quoi donc, mon père!

LA TULIPE.

Est-ce qu'il ne s'avise pas d'aller sur les brisées de la commune pour acheter l'petit bois qu'est en vente, et vous empêcher, un' fois qu'il sera à lui, d'y venir danser les fêtes et dimanches, comme de coutume.

TOUS.

Oh! le méchant homme!

TURLUTUTU.

C'est-il ben vrai c' que vous dit's là, monsieur La Tulipe?

LA TULIPE.

Pardi, je l'tenons de monsieur le maire lui-même.

LE TAMBOUR.

Eh bien! qu'est-ce que j' deviendrai donc, moi, qui est le ménétrier de l'endroit?

GROS-PIERRE.

Et nous qui n'avons que c'plaisir-là!

TURLUTUTU.

Oh! jarni, M. La Tulipe, puisque c'est comme ça, j' n'ons eu que c'que j' méritions, et vous m' tireriez l'autre oreille que j' vous dirais: c'est ben fait.

JULIENNE.

Mais queu raison peut-il donc avoir c' vilain homme, pour nous tourmenter comme ça?

LA TULIPE.

Ça s' devine; d'abord v'là deux ans que j' lui refusons ta main, première raison...; après ça, l'an passé j' n'ons pas voulu lui rendre les honneurs que je n' devons qu'au maître du château, deuxième raison; et enfin, c'est un caractère à l'envers des autres, il ne peut pas voir rire sans pleurer, troisième raison qui vaut bien les deux premières, et qui vous prouve que j' n'aurons pas d' bonheur ni d'repos, tant que M. d' Clairfond ne sera pas ici.

JULIENNE.

Et il y serait bientôt s'il savait comme on nous traite.

LA TULIPE, *mystérieusement.*

Chut! j' vas vous dire à tous quelque chose qu'il n' faudra redire à personne.

TURLUTUTU.

Bah ! qu'est-ce que c'est donc?

TOUS.

Ecoutons...

LA TULIPE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Le mois dernier, dans une lettre,
A m'sieu d' Clairfond j'ons fait l' récit
De c' que, contr' nous, ose s' permettre
C't intendant que tout l' mond' maudit,
Si ben qu'aux plaisirs de la danse
C' lui qui voudrait nous faire renoncer,
Pourrait bientôt lui-même, en récompense,
N'pus savoir sur quel pied danser. (*bis.*)

TOUS.

Oh ! queu joie ! queu joie !

LE PAYSAN.

Ah ! mon Dieu ! le v'là ! le v'là !

JULIENNE.

Qui ?

LE PAYSAN.

M'sieur Le Loup...

TOUS, *s'enfuyant.*

Le Loup ! je me sauve.

LA TULIPE.

Et moi je rentre... car je ne pourrais pas m'empêcher d' lui dire tout c' que j'ai sur le cœur, et ça n'est pas le moment... Viens, Julienne, suis-moi.

JULIENNE.

Oh ! ben volontiers, mon père, je ne suis pas plus curieuse que vous de le voir...

SCÈNE III.

M. LE LOUP, JULIENNE, ensuite LA TULIPE.

LE LOUP, *retenant Julienne sur le pas de sa porte.*

AIR : *Prenons d'abord, l'air bien méchant.*

Belle Julienne, un seul instant,
Ayez la bonté de m'entendre.

JULIENNE.

Non, monsieur, mon père m'attend,

LE LOUP.

Vous m'avez fait bien plus attendre.

Aux vœux du plus constant amour,
Tendre agneau ne soit plus rebelle...
Ton cœur devrait-il être sourd (*bis.*)
Lorsque c'est Le Loup qui t'appelle.(*bis.*)

JULIENNE, *à Le Loup qui la retient sur le pas de sa porte.*

Excusez, M. l'Intendant, une autre fois...

LE LOUP, *mystérieusement.*

Une autre fois... une autre fois... le moment ne sera pas aussi favorable...

JULIENNE.

C'est possible; mais je suis trop pressée...

LE LOUP, *la retenant.*

Un seul mot... c'est aujourd'hui la Saint-Polycarpe.

JULIENNE.

Oui, oui, on l'a tambourinée ce matin... eh bien!

LE LOUP.

Pendant ce couplet, La Tulipe revient une pipe à la bouche et écoute.

AIR : *Vive la Lithographie.*

J'espère que pour ma fête,
Julienne a depuis long-temps
Une offrande toute prête.

JULIENNE.

Non, monsieur, j' n'ons pas eu l'temps.

LE LOUP.

Quoi! pas une seule fleur!
Pas un compliment flatteur
Pour celui...

JULIENNE, *voulant s'échapper.*

J' suis en défaut;
Mais vous m'direz ça tantôt.

LE LOUP, *la retenant.*

Pour celui qui de vous plaire
S'occupe soir et matin...
Dont toute autre serait fière.

JULIENNE.

J'y penserai l'an prochain.

LE LOUP.

Pour celüi qui, quelque jour,
Peut devenir à son tour,

Le maître de ce château...

JULIENNE.

Quel bonheur pour le hameau !

LE LOUP.

Bref, pour celui, ma poulette,
Qui de tout le bien qu'il a
Paierait cette main blanchette.

Il lui prend la main.

LA TULIPPE, *frappant la sienne.*

Oui, mais on n'achèt' pas ça.

LE LOUP.

Comment ! c'est toi qui oses te permettre...

LA TULIPE.

C'est moi-même, La Tulipe, qui viens vous dire pour la dernière fois, en qualité d'ancien canonnier, qui doit s'y entendre, que vous tirez votre poudre aux moineaux.

LE LOUP.

Insolent !

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Peut-on à ce point méconnaître
Mes droits et mon autorité ?
Je représente ici ton maître.

LA TULIPE.

Il est bien mal représenté.

LE LOUP.

Tu vas savoir, si tu m'irrites,
Ce que l'on gagne en me bravant.

LA TULIPE, *lui fumant au nez.*

T'nez, c'te fumée et c'que vous dites,
Autant en emporte le vent.

LE LOUP, *lui arrachant sa pipe et la brisant.*

Ah c'est trop fort.

LA TULIPE, *furieux.*

Casser ma pipe ! mille bombes ! une pipe aussi vieille que son maître ; une pipe qui a fait vingt-neuf campagnes ; une pipe qui a eu l'honneur de fumer à côté de dix Maréchaux de France !...

LE LOUP.

Eh ! que me fait tout cela ?

AIR : *Du déjeûner j'entends l'heure qui m'appèle* (du Nouveau Pourceaugnac).

Un intendant
Doit punir une insolence ;
D'un intendant
On doit respecter le rang.

LA TULIPE.

Un vieux soldat
Ne souffre pas une offense ;
D'un vieux soldat
Respectez l'âge et l'état.

LE LOUP.

Ne te frotte pas, sur ma foi,
A des ennemis tels que moi.

LA TULIPE.

J'en ai frotté de plus madrés
Que vous n'joindrez quand vous voudrez.

Ensemble.

LE LOUP.

Un intendant
Doit punir une insolence ;
D'un intendant
On doit respecter le rang.
Et tout soldat
Qui le brave et qui l'offense,
D'un attentat
Est coupable envers l'état.

LA TULIPE.

D'un intendant
On peut narguer l'importance,
Quand c't' intendant
N'est qu'un fou, qu'un vieux pédant ;
Mais un soldat
Est au-dessus d'une intendance,
Quand ce soldat
A trente ans servi l'état.

Le Loup sort furieux par la coulisse à droite.

SCÈNE IV.

LA TULIPE, JULIENNE.

LA TULIPE.

Julienne, tu as vu comme ce méchant homme m'a traité. Qui offense le père, offense la fille ; par ainsi tu ne dois pas être moins furieuse contre lui que moi, et comme rien ne peut lui faire plus de peine que de te voir la femme d'un autre, je te donne vingt-quatre heures pour aimer quelqu'un, et huit jours pour l'épouser ; arrange-toi là-dessus.

Fausse sortie.

JULIENNE, *le retenant.*

Mais, mon père, vous m'avez promise à Philippe.

LA TULIPE.

Eh bien ! est-il là, ton Philippe ?

JULIENNE.

Non, mon père, mais il reviendra.

LA TULIPE.

Il reviendra, il reviendra ! quand ? Et puis, tiens, veux que j' te dise ?

AIR : *Du verre.*

Ton Philippe est un bon enfant ;
Mais en lui n'y a queuq' chos' qui m' vexe ;
C'est qu'à son air doux, innocent,
On ne l'aurait pas cru d' son sexe.
C' n'était qu' des soupirs, des hélas !
On eût dit d'une tourterelle,
Et La Tulipe n'entend pas
Qu' son gendre soit un' demoiselle.

Ainsi je te l' répète, vingt-quatre heures pour aimer, et huit jours pour épouser.

Il se dispose à rentrer et revient par réflexion ramasser les morceaux de sa pipe.

JULIENNE.

Pauvre garçon !

LA TULIPE.

Pauvre pipe !

JULIENNE.

AIR : *Qu'il est petit, qu'il est gentil !*

Moi qui ne brûlais que pour toi !

LA TULIPE.

Toi qui ne fumais que pour moi,
Compagne d' La Tulipe.

JULIENNE.

Si j' te perds, cher Philippe. . .
Non, rien ne te remplacera.

LA TULIPE et JULIENNE.

(*L'un indiquant sa bouche et l'autre son cœur.*)

O toi qui toujours étais là,
Adieu, adieu, adieu { ma pauvre pipe. / pauvre Philippe.

Il sort par la coulisse à gauche.

JULIENNE, *le suivant.*

Mais, mon père, comment voulez-vous !..

LA TULIPE.

C'est mon dernier mot... mariée c'te s'maine, ou fille toute ta vie.... (*Montrant sa pipe cassée.*) Allons en chercher une autre.

SCÈNE V.

JULIENNE.

Fille toute ma vie ! eh bien ! je l'aimerais encore mieux, quoique ça soit ben dur pourtant... C' pauvre Philippe, quand j'y pense.

AIR *du Vaudeville d'Othello.*

C'est ici qu'il m' fit ses adieux,
En partant pour la guerre,
Qu'il me jura les larm' aux yeux
Que j' lui s'rais toujours chère.
C'est ici qu'il m' prit un baiser,
Qu' vain'ment j' voulus lui refuser,
J' n'étais pas la plus forte.
Puis c'est là qu' se j'tant à mes genoux,
Il m' dit d'un air, d'un ton si doux,
Si doux, si doux!....

VADEBONCŒUR, *dans la coulisse.*

Que le diable t'emporte...

SCENE VI.

JULIENNE, VADEBONCŒUR, EDOUARD.

JULIENNE, *s'enfuyant du côté par où La Tulipe est sorti.*

Ah ! mon Dieu ! la vilaine figure !

VADEBONCOEUR.

Laisse-moi donc... M' rabacher depuis une heure que ma prétendue se sera lassée de m'attendre, que je suis un fou de compter encore sur elle ; qu'elle m'aura cru emporté par un boulet ; que je vais la retrouver avec deux ou trois marmots, et autres balivernes semblables... Corbleu ! si tu ne t'étais pas aussi bien conduit en route !...

EDOUARD.

Allons, allons, calme-toi... oui, ta Julienne t'es restée fidelle; je ne voulais que t'inquiéter un instant...

VADEBONCOEUR.

A la bonne heure.

EDOUARD, *fredonnant.*

AIR : *Non, non, Colette n'est pas trompeuse.*

Non, non Julienne n'est point trompeuse,
Elle t'a gardé sa foi;
Pourrait-elle être amoureuse
D'un autre berger que toi. (*Il éclate de rire.*)

VADEBONCOEUR.

Eh bien! oui, Monsieur le goguenard, oui, elle m'est restée fidelle, et tu vas en avoir la preuve... Holà! hé! père La Tulipe! Julienne! père Jérôme!... personne.

EDOUARD.

Cela ne commence pas mal.

VADEBONCOEUR.

Qu'est-ce que ça prouve? qu'ils ne s'doutaient pas qu'j'arriverais ce matin... (*Il cherche des yeux.*)

EDOUARD.

Que cherches-tu donc?

VADEBONCOEUR.

Je cherche si, en les attendant, je n'trouverions pas queuq' cabaret à qui parler.

EDOUARD.

Je n'en vois pas. Mais laisse-moi faire, je me charge de te verser bientôt du bon, et que je paierai, pour faire ma paix avec toi...

VADEBONCOEUR.

Ah! j'dis, alte-là... c'est moi qui régale; j'ai accepté sur la route, parce que je m'suis dit: v'là un garçon d'famille que l'hasard jette sus mon ch'min, i' va du même côté que moi, faut faire route ensemble; j'rencontrons un cabaret; il est plus cossu qu'moi, i' paie, c'est juste; mais aujourd'hui, me v'là arrivé sur mes terres.

EDOUARD, *à part.*

J'crois bien être aussi un peu sur les miennes.

VADEBONCOEUR.

C'est moi qui régale, et ça s' doit. Ah ! çà, mais, est-ce que tu n' penses pas à ton billet de logement ?

EDOUARD.

Tu as raison; je cours le chercher. (*à part.*) Il est tout trouvé.

VADEBONCOEUR *le rappellant.*

Ah ! dis donc, si, chemin faisant, tu venais à la rencontrer, dis-lui que je suis là.

EDOUARD.

A la rencontrer ! qui ?

VADEBONCOEUR.

Eh ! parbleu ! Julienne.

EDOUARD, *riant.*

Ah ! ah ! voilà bien les amoureux.

AIR : *Tu vas changer de fortune et d'emploi.*

Y penses-tu ? sans avoir vu jamais
Cette beauté ravissante et chérie,
Comment pouvoir reconnaître ses traits ?

VADEBONCOEUR.

Du hameau c'est la plus jolie,
Sans te parler de bien d'autres appas;
L' tendron charmant qui d' moi s'est rendu maître,
Vous a des yeux ! des pieds ! des mains ! des bras !
Tu n' peux pas manquer d' la reconnaître.

EDOUARD.

Ensemble.
D'après ce rare et séduisant portrait,
C'est, je le vois, une femme accomplie;
Pour ton bonheur et pour mon intérêt,
J'accosterai la plus jolie.

VADEBONCOEUR.

Dis lui, mon cher, qu' je r'viens un peu plus laid;
Mais comm' jadis l'aimant à la folie,
Et qu'à mes yeux, après la gloire, elle est
De tout's les femm's la plus jolie.

SCÈNE VII.

VADEBONCOEUR.

Bon luron, tout d' même, ça s'apprend au régiment, ça.. v'là moi, par exemple; on m'appelait Blanc-bec quand j'suis parti, et à présent, ah ! ah !

AIR *de la Fête du Village voisin.*

Je n' sommes plus c' garçon simple et maussade
Qui rougissait au moind' propos d'amour,
Qui s'enfuyait au seul bruit du tambour,
Et qui r'culait d'vant un' rasade.
A c't' heur' plus malin,
Et toujours en train,
Sans tendron, sans vin,
Corbleu ! j' s'rais malade. . .
D'puis qu' j'ai voyagé,
Oh ! comme j'ai changé ! . .
Le bruit d'un bouchon,
Pon, pon, pon, pon, pon,
Le bruit du canon,
Pif, paf, pouf, patapon,
Zon, zon,
Sur l' gazon,
Les flon, flon,
Les gloux, gloux,
V'là tous mes plaisirs, mes plaisirs et mes goûts,
Zon, zon,
Et flon, flon,
Et gloux, gloux,
V'là mes goûts. } (*bis.*)

Moi qui craignais d' me qu'reller et de m' battre,
A c't' heur', morgué, seul, j'en défierions deux ;
Moi, qui s'rais mort d'un' bouteille d' vin vieux,
J'en bois trois, sans en rien rabattre ;
Et d'vant un minois,
Loin d' fuir comme aut'fois,
Sans m' gêner, je crois
Que j'en courtis'rais quatre. . .
D'puis qu' j'ai voyagé,
Ah ! comm' j'ai changé ! . .

Le bruit d'un bouchon, etc.

SCENE VIII.

VADEBONCŒUR, LA TULIPE, JULIENNE.

JULIENNE, *se cachant derrière son père, qu'elle tient par la basque de son habit.*

Tenez, mon père, le v'là.

LA TULIPE.

Un dragon du... 17me. régiment.

JULIENNE, *de même.*

S'il pouvait nous donner des nouvelles de Philippe.

VADEBONCOEUR, *à part, en [illegible].*

Hé ! c'est l' père La Tulipe et sa fille. Peste [illegible] embellie !

JULIENNE, *à part.*

Qu'il est vilain !

VADEBONCOEUR.

Eh ! arrivez donc.

LA TULIPE.

Dam ! mon camarade, me v'là. [illegible] vot' service ?

VADEBONCOEUR, *à part.*

Ils ne m' reconnaissent pas. [illegible] C' qu'il y a pour mon service ? [illegible] nommé La Tulipe.

LA TULIPE.

La Tulipe ? le fermier de M. de [illegible] militaire ?

VADEBONCOEUR.

Oui, un ancien militaire.

LA TULIPE.

C'est moi.

VADEBONCOEUR.

Touchez-là : j'ai ben des choses à vous dire [illegible] d'un jeune soldat, très-joli garçon, [illegible]

JULIENNE, *vivement, quittant la bourse de son père et [illegible] à la gauche de Vadebonceur.*

Monsieur Philippe, peut-être ?

VADEBONCOEUR.

Comme vous dites, la belle enfant, et qu'il [illegible] amoureux en diable d'une jeune fille de ce pays, [illegible] comme un ange.

JULIENNE, *faisant la [illegible].*

C'est moi, Monsieur.

VADEBONCOEUR, *vivement.*

Mille citadelles ! je l'aurais deviné.

JULIENNE, *[illegible].*

Monsieur est bien poli.

VADEBONCOEUR.

Eh bien ! est-ce que je vous fais peur ? J'vois bien qu' vous n' me connaissez pas. J' vous dirai donc qu'au moment d' mon départ, mon ami, qu'i' m' dit, dit-il... Ah ! çà mais à propos d' ça, papa, connaissez-vous dans c' pays-ci un vieux proverbe qui dit qu' les paroles coulent mieux quand on les mouille...

LA TULIPE.

Si je l' connais !... Julienne, vas au Soleil d'or, nous chercher deux bouteilles du meilleur...

JULIENNE.

Mais, mon père, il allait nous dire des nouvelles de Philippe.

LA TULIPE.

Tu les sauras plus tard...

JULIENNE.

(*Fausse sortie.*) *A Vadeboncœur.* Monsieur l' Soldat, promettez-moi de n' pas parler d' Philippe que je n' sois revenue.

VADEBONCOEUR.

J' vous l' jure par ce baiser là.

(*Il l'embrasse vivement.*)

LA TULIPE.

Ah ! çà, dites donc, voisin !

VADEBONCŒUR.

Voulez-vous ben permettre?

LA TULIPE.

Il est temps.

VADEBONCŒUR, *à Julienne.*

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Pardon, si j' m'émancipe,
Jusqu'à vous embrasser,
C'est par l'ordre d' Philippe,
Ça n' peut vous offenser.

JULIENNE.

Si c'était pour vous-même,
J' saurais vous en punir ;
Mais d' la part de c' qu'on aime,
Bien loin d' faire rougir,
Ça fait (*bis*) toujours plaisir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

VADEBONCŒUR, LATULIPE.

VADEBONCŒUR.

Jolie enfant, parbleu! dites-donc, camarade, vous attendez apparemment le r'tour de son Philippe pour la marier?

LA TULIPE.

Oh! je l'attends, et je ne l attends pas.

VADEBONCŒUR.

Hein!

LA TULIPE.

C'est-à-dire que si dans huit jours il n'est pas ici...

VADEBONCŒUR.

Eh bien!

LA TULIPE.

Eh bien, le pauvre garçon n'aura pas besoin de se déranger.

VADEBONCŒUR.

Parce que?

LA TULIPE.

Parce que sa place sera prise.

VADEBONCŒUR.

Prise! et par qui, s'il vous plaît?

LA TULIPE.

Ah! çà, mais vous m' questionnez-là comme si l'affaire vous regardait.

VADEBONCŒUR.

C'est que Philippe et Vadeboncœur, voyez-vous, c'est tout un.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Philippe ne fit jamais d' campagne
Que son sabre ne fût le mien;
Et moi, je n' bus jamais d Champagne
Que mon verre ne fût le sien.
Partout, mém' chance fut la nôtre,
Partout, nous marchons du meme pas,
[illegible] nous n' se mariera pas
[illegible] n' soit celle de l'autre. (*bis*)

LA TULIPE.

Diable ! v'là une amitié qui va loin.

VADEBONCŒUR.

Pas si loin que vous croyez, papa Latulipe ; mais où donc avez-vous les yeux d'puis deux heures, pour ne pas reconnaître c'lui à qui vous avez promis vot' fille, il y a six ans, qui l'aime comme le premier jour, et qui vient...

LA TULIPE, *le regardant ébahi.*

Comment, tu s'rais...

VADEBONCŒUR.

Philippe, surnommé Vadeboncœur.

LA TULIPE.

Philippe!

AIR : *De la treille de sincérité.*

LA TULIPE.

Quoi ! c'est Philippe ! que je presse !
Oh, quelle ivresse
Je vous bien,
Qu'il n' faut désespérer de rien.

PHILIPPE.

Oui, c'est Philippe qui vous presse,
Ah ! quelle ivresse,
Vous voyez bien
Qu'il n' faut désespérer de rien.

PHILIPPE.

J'ai passé, loin d' vous et d' Julienne,
Six ans bien durs, j' peux m'en vanter,
Je ne regrettais pas ma peine
J'avais un prix à mériter ;
Mais j' n'ai rien perdu pour attendre,
Et, grâce à six ans de souffrances,
Je reviens digne d'être l' gendre
D'un ancien grenadier Français.

ENSEMBLE.

Quoi ! c'est Philippe, vos

SCENE X.

Les Précédens, JULIENNE, *accourant avec une bouteille à chaque main.*

Au nom de Philippe, elle reste interdite et immobile.

LA TULIPE.

La vois-tu avec ses deux bouteilles? Elle s'est mise sous les armes pour te recevoir.

VADEBONCŒUR, *lui prenant les deux bouteilles.*

Faut lui rendre l'salut.

LA TULIPE.

C'est trop juste.

VADEBONCŒUR.

Mais comme elle me regarde, donc.

JULIENNE.

Dam', m'sieur Philippe, c'est qu'à c' t'heure vous avez...

VADEBONCŒUR.

Des moustaches... Eh bien, sais-tu c' que ça prouve? Ça prouve que tout jeune que j'suis, l'ennemi n'm'a pas encore fait la barbe.

AIR : *Tout ça passe.*

Drès quinze ans, quand d' nos foyers
L' danger d' l'état nous arrache,
On rit d' voir des vieux guerriers
Sur nos fronts flotter l' panache;
Mais l' serment qui nous attache
Fait un homme d'un enfant,
Et valeur, taille et moustache
Tout ça pousse (3 *fois*) en un instant.

(*Il boit.*) Ah! çà, dis-donc, père Latulipe, sais-tu qu' c'est du ch'nu?

LATULIPE.

C'est, ma fine, vrai. (*à Julienne.*) Mais où diable as-tu déterré ça, toi?

JULIENNE.

Ah! dam, mon père, c'est une histoire.

LA TULIPE.

Bah!

JULIENNE.

Eh oui! comme j'allais chercher du vin, j'ai rencontré un jeune homme que je n'avais jamais vu, ça n' la pas empêché de me r connaître...

AIR : *Ce n'est pas lui.*

C'est Julienne qu'on vous appelle ?
— Monsieur, c'est moi.
D'un soldat amante fidelle !
— Monsieur, c'est moi.
D' La Tulipe fille chérie?
— Monsieur, c'est moi.
Et, du canton, la plus jolie ?
(*Baissant les yeux.*)
— Ce n'est pas moi. (3 *f.*)

VADEBONCŒUR.

V'là de la modestie.

LA TULIPE.

Dis-donc de la malice, elle sait bien qu'en penser, va.

JULIENNE.

Là-dessus, il m' dit : ma belle enfant, j'ai bien des choses à vous dire d' la part d' vot' prétendu.

Même air.

Puis il serr' ma main dans la sienne;
(*Jetant un cri.*)
— Ahi! — C'est pour lui.
Puis la baise en m' disant : Julienne,
Encor pour lui.
Puis m'embrasse d'un' force extrême :
Toujours pour lui.
Mais, tout bas, j' dis: ié, en moi-même :
Ce n'est pas lui. (3 *f.*)

Après ça, tenez, qu'il m' dit, en prenant des mains d'un p'tit garçon les deux bouteilles que v'là, faites-moi le plaisir d'porter ça d' ma part à vot' père, et dites-lui qu' ce n' s'ront pas les dernières.

VADEBONCŒUR.

Un joli garçon, pas vrai? uniforme bleu.

JULIENNE.

Justement.

VADEBONCŒUR.

J'sais c' que c'est. (*à part.*) L camarade m'a tenu parole, (*haut*) allons, à sa sante.

LA TULIPE.

C'est ben l' moins.

VADEBONCŒUR.

Ah! çà, c' n'est pas l' tout que d' boire... faut penser aux affaires, et puisque j'ai eu le malheur de perdre mon pauv' père, il y a six mois...

LA TULIPE.

Tu trouveras c' qui te r'vient entre les mains de ton oncle qui n' t'attend guères, va.

VADEBONCŒUR.

Vous l'avez connu, père La Tulipe? Hein! c'était-y un brave homme? et gai. et bout-en-train? J' l'entendons encore vous dire : « Allons, vive la joie, morgué! J'vieillissons, mais nos enfans grandissent, et ils en auront d'autres qui les chasseront de d'même, v'là l' monde... Par ainsi, en attendant l' moment de lever le pied, levons le coude. »

LA TULIPE.

C'est, morguenne, vrai..... allons, un coup à sa mémoire...

VADEBONCŒUR.

Deux, trois, quatre...

LA TULIPE.

Jusqu'à d'main, corbleu!... et ce ne sera pas assez encore. Ah! çà, c'est donc ben vrai que tes six ans d'absence ne t'ont pas refroidi sur le compte de Julienne?

VADEBONCŒUR.

Réfroidi, morgué!...

JULIENNE.

Ah! j'vous l'disais ben, mon père...

VADEBONCŒUR.

AIR *du Vaudeville des Amazones et de Scythes.*

Quand j' laisse ici parens, amis, maîtresse,
Les oublier! Jugez mieux d' Vad'boncœur....
L' bruit du canon n'étouff' pas la tendresse,
En changeant d' nom, j' n'avons pas changé d' cœur, (*bis.*)
Et j' cours prouver, fidèle à ma devise,
En embrassant tout l' village d' bonne foi;
Qu' mon amitié, ma gaîté, ma franchise,
Quand je reviens, tout revient avec moi.

Vadeboncœur sort.

JULIENNE.

Et moi, pour que tout l'pays l' sache plus' vîte, j' vas d' mon côté le dire à tous ceux que je rencontrerai... pas vrai, mon père?

LA TULIPE.

Va, va, mon enfant.

Julienne sort.

SCENE XI.

LA TULIPE, *seul.*

Elle en perdra la tête, c'est sûr; la friponne n'avait pas tort de tenir à lui... mais, du moins, c'est un homme à c'te heure... le v'là comme je le désirais.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

J' voulais pour gendre un bon vivant
Qui, toujours gai dans son ménage,
M' rappelât en chantant et buvant,
Ce que je faisais à son âge;
Et j' vois qu' Philippe est un luron
Qui, tour-à-tour, saura t'nir tête,
A sa femme, dans la maison,
A son beau père, à la guinguette.

SCÈNE XII.

LA TULIPE, EDOUARD.

EDOUARD.

N'est-ce pas vous, brave homme, qui vous nommez La Tulipe?

LA TULIPE.

Pour vous servir, mon camarade, si j'en étais capable.. (*le regardant fixement*) eh mais! attendez donc, n' seriez-vous pas l' joli garçon qui nous a envoyé tout-à-l'heure d'un certain vin?

ÉDOUARD.

Comment l'avez-vous trouvé?

LA TULIPE.

Presque aussi vieux que moi; mais comment se fait-il qu' sans nous connaître...

ÉDOUARD, *tirant une lettre de sa poche.*

Reconnaissez-vous cette écriture?

LA TULIPE.

Eh! mais... c'est la lettre que j'ai écrite à notre jeune maître, au sujet de M. Le Loup.

EDOUARD.

Chut! parlez plus bas.

LATULIPE, *le regardant plus fixement.*

Jarni, queu' soupçon!..., vot' âge, vos traits....

EDOUARD.

Plus bas, vous dis-je...

LA TULIPE.

Ah! si vous êtes l' fils de M. de Clairfons, dites le moi, j'sommes dignes de vot' confiance, par l'attachement que j'avions pour vot' père

ÉDOUARD.

Eh bien, oui, c'est moi, mais le plus grand secret...

LA TULIPE.

Queu joie! queu bonheur! mais quoi! vous êtes venu à pied, comme ça!.

EDOUARD.

Non, j'ai quitté ma voiture à six lieues d'ici pour n'être pas reconnu, et c'est à peu de distance de là que j'ai rencontré Vadeboncœur avec qui j'ai achevé la route.

LA TULIPE.

Mais pourquoi cet incognito?

EDOUARD.

J'ai un projet...

LA TULIPE.

Bah! qu'est-ce que c'est donc?

EDOUARD.

Tu le connaîtras plus tard, qu'il te suffise de savoir que j'ai commandé, en arrivant, un repas pour tout le village.

LA TULIPE.

Là... juste comme son père... il commence par une bonne action.

ÉDOUARD.

Et que c'est là, le verre à la main, et en présence de M. l'Intendant que je veux... mais je crois entendre du bruit, appelle-moi toujours ton camarade.

LA TULIPE.

Ah! ben, oui... est-ce que ça m' serait possible... j'aimons mieux vous laisser, car j'aprions beau me taire, ma joie en dirait toujours trop... adieu, M. le Comte, mais, je vous en prie, ne me laissez pas trop long-temps ce secret-là sur le cœur, car il finirait par m'étouffer, c'est sûr..... Adieu, monsieur le comte.

EDOUARD.

Sois tranquille. (*La Tulipe rentre chez lui*)

SCÈNE XIII.

EDOUARD, JULIENNE.

JULIENNE, *toute essoufflée.*

Oh! je n'en puis plus, je l'ai dit à plus de cent personnes.

EDOUARD.

Ah! c'est vous, ma belle enfant?

JULIENNE.

C'est l' jeune homme aux bouteilles. Monsieur le soldat me reconnaît?...

EDOUARD.

Il suffit de vous avoir vue une fois.

JULIENNE.

Vous êtes ben honnête, mais où est donc Philippe?

EDOUARD.

Philippe! est-ce que vous l'aimez toujours?

JULIENNE.

Si je l'aime! je crois ben... c' n'est pas l'embarras, il n'est plus gentil comme autrefois.

EDOUARD.

Vraiment?

JULIENNE.

Au lieu de c't air timide, de c'te voix douce qu'il avait avant de partir, il vous a une manière de vous parler et d'vous regarder... si drôle enfin, qu'tout à l'heure quand j'l'ons r'vu, il m'a fait plaisir et peur tout à-la-fois.

ÉDOUARD.

Croyez-vous être vous-même comme vous étiez il y a quatre ans?

AIR :

Non, à son âge comme au vôtre
Fille et garçon changent beaucoup,
Force chez l'un, grâce chez l'autre,
Se développent tout-à-coup.
S'il n'avait pas, en partant pour la guerre,
L'œil hardi, l'air entreprenant,
Vous n'aviez pas non plus, ma chère,
Ce que vous avez maintenant.

JULIENNE.

C'est vrai... et puis comme mon père aime mieux qu'il soit comme ça, moi...

EDOUARD.

Vous êtes obligée de dire comme lui, mais, voyons, là tandis que nous sommes seuls, faites-moi vos petites confidences... est-ce que depuis le départ de Vadeboncœur, aucun jeune homme du village?...

JULIENNE.

Du village? ni de la ville, Monsieur.

EDOUARD.

Allons, allons, la main sur le cœur, on m'a parlé...

JULIENNE.

Du petit Justin, je gage, le fils du fermier Michaud. Oh! mon Dieu, peut-on dire des menteries comme ça...

EDOUARD.

AIR : *Parlez, parlez petite amie* (des Deux Jaloux.)

Je vous y prends, petite amie,
Ce n'est pas moi qui l'ai nommé;

JULIENNE.

Ah! n'allez pas, pour ça, j'vous prie,
Croire que Justin est aimé. (*Bis.*)

EDOUARD.

Mais de votre bouche, ma chère,
Pourquoi son nom est-il sorti ?

JULIENNE.

C'est qu'il est l' seul qu'aurait pu m' plaire,
Vu qu' du hameau c'est l' plus genti,
Surtout d'puis qu' Philippe est parti.

ENSEMBLE

EDOUARD.

Et votre cœur s'est laissé prendre,
Pourquoi, pourquoi rougir si fort ?
On ne peut pas toujours attendre ;
En amour les absens ont tort.

JULIENNE.

Un cœur donné n' peut plus se r'prendre
Et Philipp' même serait mort,
Que j' n'aurais pas cessé d' l'attendre,
Vous voyez bien qu' vous avez tort.

Loin de Philippe un' seule envie
Occupait mon cœur nuit et jour,
C'était de d'venir plus jolie,
Pour mieux lui plaire à son retour.

EDOUARD.

Ensemble

Heureux Philippe, en conscience,
Méritait-il un sort si doux!
C'est un modèle de constance
Et l'on en voit si peu, chez nous !
Heureux Philippe, en conscience,
Méritait-il un sort si doux !

JULIENNE.

Oui, son amour et sa constance,
Lui méritaient un prix plus doux,
Nous nous aimions depuis l'enfance ;
Nous étions nés pour être époux.

EDOUARD.

Ah ! çà, malgré cette fidélité à toute épreuve, vous me permettrez bien de vous voir quelquefois en qualité de voisin.

JULIENNE.

Comment, de voisin ?

EDOUARD.

Oui, je vais habiter le château.

JULIENNE.

Vous ?

EDOUARD.

J'y ai un billet de logement.

JULIENNE.

Au château ? oh ! ben, vous n'y êtes pas encore ; en tout cas, je vous plains, allez...

EDOUARD.

Pourquoi donc cela ?

JULIENNE.

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

L'intendant de ce domaine
A l' cœur plus dur qu'un rocher.
Il n'a pas figure humaine,
Personn' n'ose en approcher,
Vous y s'rez mal, sur ma foi.

EDOUARD.

Mon enfant, rassure-toi,
J'y serai (*ter*) comme chez moi. (*Ter.*)

SCÈNE XIV.

Les Précédens, VADEBONCŒUR.

VADEBONCOEUR.

Ouf, je n'en peux plus. M'ont-ils entouré ? m'ont-ils embrassé ! C'est que d'abord ils ne voulaient pas me reconnaître.

JULIENNE.

J'crois ben, puisque moi-même qui avais toujours pensé à vous, j'ai eu de la peine... Ah ! mon Dieu ! v'là encore c' vilain M. Le Loup.

VADEBONCOEUR.

Le Loup ! qu'est-ce que c'est que ça ?

JULIENNE.

L'intendant du château.

EDOUARD, *à part.*

Ah ! je vais donc le connaître !

JULIENNE.

Il est ben laid, pas vrai ? tenez, regardez... eh ben ! il est encore pus méchant...

EDOUARD, *à part.*

Si je pouvais l'entendre sans en être vu !...

VADEBONCOEUR.

Oh ! quel air en dessous ! qu'est-ce donc qu'il rumine comme ça ?

JULIENNE.

Pardine', encore quelq' méchanceté contre mon père, parce qu'il lui a refusé ma main.

VADEBONCOEUR.

Ta main !... est-ce qu'il aurait voulu ?

JULIENNE.

Je crois ben, mais...

VADEBONCOEUR.

Ah ! corbleu ! j'allons en découdre...

EDOUARD.

Bon ! il vient se mettre entre deux feux... car je lui garde aussi une rancune.

VADEBONCOEUR.

AIR ; *Le voilà* (de la Clochette.)

Le voilà ! le voilà !...

EDOUARD.

De peur qu'il n' nous échappe,

En indiquant la gauche à la droite.

Mets toi là
Et moi là.

VADEBONCOEUR.

Qu'il n'm'échauff' pas trop ou j' tape

JULIENNE, *indiquant sa maison.*

Et moi d'là (*bis.*)
Je verrai tout c' qui s' pass'ra...

TOUS.

Le voilà ! le voilà ! (*Bis.*)

SCÈNE XV.

Les Précédens *cachés*, LE LOUP.

LE LOUP.

Midi sonne ! et pas encore un bouquet, un compliment ! mais je ne serai pas toujours simple intendant ; car pour peu que le jeune Clairfons reste encore absent quelques années, ou ne revienne plus du tout (car on ne peut pas prévoir les

chances de la guerre); en continuant de m'arrondir comme je le fais, je ne vois pas de raison pour ne pas devenir un jour propriétaire de ce château et dépendances; (*haussant la voix.*) c'est alors que j'aurai mon tour... et nous verrons si monsieur La Tulipe fera encore l'insolent...

EDOUARD, *faisant l'écho.*

L'insolent !

LE LOUP, *surpris d'abord et continuant.*

Je sais tous les propos qu'a tenus sur mon compte le vieux roquentin.

VADEBONCOEUR, *faisant l'écho.*

Le vieux Roquentin !

LE LOUP, *plus surpris et poursuivant.*

Mais je te l'ai dit... maudit invalide... tu me le paieras!...

EDOUARD, *toujours caché.*

Tu me le paieras !

LE LOUP.

Ah ! ah ! voilà un écho que je ne connaissais pas; (*continuant.*) car, que serais-je maintenant si ces bruits s'étaient répandus ?...

VADEBONCOEUR, *écho.*

Pendu !

LE LOUP.

Pendu ! oh ! ceci n'est plus un écho... c'est un tour que quelque vaurien me joue...

Edouard et Vadeboncœur paraissent.

EDOUARD, *saluant Le Loup.*

Pardon, Monsieur, si je vous importune...

LE LOUP.

Ah! ah! serait-ce ces gens-là.

ÉDOUARD.

Pourriez-vous m'enseigner le château de Clairfons!

LE LOUP, *s'en allant.*

Il est derrière vous.

VADEBONCOEUR, *le retenant.*

Et son intendant?

LE LOUP.

Il est devant.

ÉDOUARD, *lui présentant un papier.*

En ce cas, voici...

LE LOUP.

Une lettre ?

VADEBONCOEUR.

Non, un billet...

LE LOUP.

De qui?

ÉDOUARD.

De logement.

LE LOUP.

De logement? je n'ai pas de place.

EDOUARD.

Il m'en faut si peu!

LE LOUP.

Si peu!.... à peine ai-je un pauvre petit coin disponible.

VADEBONCOEUR.

Un petit coin?.... c'est tout ce qu'il faut à un militaire.

EDOUARD, *à part.*

Ah! sans mon projet!...

VADEBONCOEUR.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Un petit coin (*bis.*)
A toujours su me satisfaire;
Un petit coin (*bis.*)
C'est mon seul vœu, mon seul besoin.
Entre ma maîtresse et mon verre,
Au monde entier, moi, je préfère
Un petit coin. (*4 fois.*)

ÉDOUARD.

Il a raison...

LE LOUP.

Eh! Monsieur, il ne s'agit pas d'avoir tort ou raison... mais seulement....

EDOUARD.

Même air.

Un petit coin, (*bis.*)
Où personne ne vous regarde,
Un petit coin (*Bis.*)
N'entraîne ni tracas, ni soin.

Le fou s'agite, court, hasarde,
Et plus heureux, le sage garde
Son petit coin. (*4 fois.*)

LE LOUP.

Eh bien! allez-en chercher un ailleurs, le château de Clairfons n'est pas une caserne.

AIR : *Vaudeville du jaloux malade.*

Si j'avais la faiblesse extrême,
La sottise de les loger,
Je me verrais bientôt, moi-même,
Obligé de déménager.
Du château, tous les jours, la porte
S'ouvrirait à vingt régimens.

VADEBONCOEUR.

Il serait du moins, de la sorte,
Habité par de braves gens. (*Bis.*)

LE LOUP.

Pour qui me prenez-vous, messieurs?

EDOUARD.

Pour l'homme le plus prévenant, le plus hospitalier que je connaisse.... mais où me logez-vous décidément?...

LE LOUP.

Je vous l'ai déjà dit... (*à part.*) oh! la bonne occasion de me venger de ce vieux La Tulipe?

ÉDOUARD.

Eh bien?

LE LOUP, *montrant la maison de La Tulipe.*

Là.

VADEBONCOEUR.

Impossible, la place est prise.

LE LOUP.

Par qui?

VADEBONCOEUR.

Par moi...

ÉDOUARD.

D'ailleurs, mon billet porte....

LE LOUP.

Vous aimez tant les petits coins... vous ne pouviez être mieux servi... La Tulipe, La Tulipe?

SCENE XVI.

Les Précédens, LA TULIPE.

LA TULIPE.

Eh ben! qu'est-ce qu'il y a encore?

LE LOUP.

Il y a, qu'il faut loger ce militaire.

ÉDOUARD.

Qui? moi, être à charge à ce brave homme! non, non.

LA TULIPE.

A charge! un camarade!... Jamais.

VADEBONCŒUR.

Oui, mais deux!

LA TULIPE.

Pardine! l' beau mérite d'obliger, s'il n'en coûtait rien.

AIR : *A soixante ans.*

Au champ d'honneur vous avez pris ma place;
Même drapeau, mêm' cause nous unit,
Un frère aîné vous le demande en grâce,
V'nez partager et sa table, et son lit. (*bis.*)
Souvent l' soldat que m'opposait la guerre,
Dans son malheur, fut par moi recueilli. (*bis.*)
Et pourquoi donc ne f'rais-j' pas pour un frère
Ce qu'autrefois j' faisais pour un enn'mi. (*bis.*)
Oui, pour un ennemi.

ÉDOUARD.

Vous êtes un brave... touchez-là.

LA TULIPE.

Ainsi, vous acceptez?

ÉDOUARD.

Non: mon billet de logement est pour le château, et je logerai au château.

VADEBONCŒUR.

Et il logera au château....

LE LOUP.

Encore? C'est une atteinte à la propriété, une violation du droit des gens.

ÉDOUARD.

Tout ce que vous voudrez, mais ce sera comme ça.

AIR *du vaud.* d'*Encore une folie.*

Oui, je saurai,
Bongré, malgré,
Faire ouvrir cette porte.

VADEBONCOEUR.

Et morbleu, malheur au valet
Qui nous résisterait.

LE LOUP.

Contre ces deux
Audacieux
Courons chercher main forte. (*Il sort furieux.*)

VADEBONCŒUR.

Que le diable emporte,
Ma foi,
Et ton escorte et toi. *Sonnant la cloche du château.*
Vit', sonnons les gens d' l'intendant
J'en s'rons r'çus p'têtr' plus poliment.

EDOUARD, *au valet qui se présente.*

C'est un billet de logement.

LE VALET.

Nous n'en recevons guères
Mais c'est toujours un vrai plaisir,
Un devoir d'accueillir
Ensemble. De braves militaires.

EDOUARD et VADEBONCŒUR.

Nous sommes militaires.

LA TULIPE.

Ce sont des militaires.

(*Le valet les fait entrer dans le château.*)

SCÈNE XVII.

LA TULIPE, JULIENNE.

LA TULIPE.

Ah ! v'là donc enfin tous mes vœux accomplis, et dire qu'il faut me taire, morgué.

JULIENNE.

Dites-donc, mon père, quand je serai mariée, est-ce qu'on m'appèlera madame Vadeboncœur.

LA TULIPE.

Et pourquoi pas ? le grand malheur ! ... (*Regrettant à sa première idée.*) Eh bien, non, monsieur le Comte dira tout ce qu'il voudra, je n' pouvons pas être heureux tout seul.

JULIENNE.

Où qu' vous allez donc, mon père?

LA TULIPE.

Laisse-moi faire ? *Il sonne à la cloche de la ferme.*

AIR : *Clic et clac.*

Habitans de ce village,
Hâtez-vous tous d'accourir,
Ce bruit d'un heureux présage,
Est le signal du plaisir.

CHOEUR.

Habitans, etc.

LA TULIPE, *aux Villageois.*

M'sieu d' Clairfond va reparaître,
Et le plaisir avec lui,
Notre gaité doit renaître,
A commencer d'aujourd'hui.

TOUS.

Queu bonheur pour le village !
Not' chagrin va donc finir ?
J' pourrons danser sous l'ombrage,
Sans qu'on veuill' nous en punir.

TURLUTUTU.

Eh bien ! si j'dansions un petit rigaudon en réjouissance de cette bonne nouvelle.

TOUS.

C'est ça, un rigaudon.

LA TULIPE.

Oui, mais motus, parce que c'est encore un secret... entendez-vous, jeunes filles.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, VADEBONCŒUR.

VADEBONCŒUR, *au balcon du château.*

Oh! le v'là installé pourtant. Eh ben, qu'est-ce que vous faites donc là, vous autres?

JULIENNE.

J'allons danser en réjouissance de....

LA TULIPE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut !

VADEBONCŒUR.

Danser! j'en suis, attendez-moi.

LA TULIPE.

Allons, mon p'tit Turlututu, souffle-nous un rigaudon sans coacq, si tu peux.

TURLUTUTU.

Dam', j' ferons ce que j' pourrons.

LA TULIPE.

Allons, jeunesse en place.

VADEBONCŒUR, *accourant.*

Me v'là, me v'là.

Il chante le refrain connu.

Non, il n'est pas de fête
Où Vadeboncœur n'est pas.

LA TULIPE.

Allons, partez d' là.

On forme deux contredanses.

VADEBONCOEUR.

AIR *du Vaudeville de la Visite à Bedlam.*

En avant les entrechats,
Faut, comm' dit le vieux proverbe,
Qu' les moutons sautions sur l'herbe,
Tandis qu'le loup n'y est pas.

CHOEUR, *en dansant.*

En avant, etc.

LA TULIPE.

V'là trop long-temps que j' souffrons,
Et morguienne, faut qu' ça change,
C'est sottise qu' d'êtr' trop bons,
Fait's-vous brebis, l' loup vous mange.

CHOEUR.

En avant, etc.

LA TULIPE, *à Julienne.*

Il d'sire être mon gendre, mais
Ma Julienne est trop jolie,
Pour qu' son père mett' jamais
Le loup dans la bergerie.

CHOEUR.

En avant, etc.

UN PAYSAN.

Gare ! gare ! v'là Le Loup.

TOUS.

Qu'est-ce que ça fait ?

La danse continue et est interrompue par l'arrivée de Le Loup.

SCENE XIX.

Les Précédens, LE LOUP, *survenant*, EDOUARD.

LE LOUP, *voyant Edouard au balcon.*

Que vois-je ? des danses devant la grille du château ! et ce militaire chez moi malgré ma défense ! mais vous n'y resterez pas long-temps, les autorités m'ont rendu justice. (*On rit.*) Riez, riez, mais rira bien qui rira le dernier. Ce petit bois où l'on va tous les dimanches chanter, danser et rire à mes dépens... va m'être adjugé ce soir même.

VADEBONCOEUR, *à part.*

Ce soir ?...

EDOUARD, *à part, quittant le balcon.*

Le méchant homme !

LE LOUP.

Vous viendrez demain me faire des excuses, des prières pour le r'avoir, il ne sera plus temps.

VADEBONCOEUR, *à part.*

Ah ! quelle idée ! oui, corbleu ! il ne sera pas dit... courons vîte... (*Il sort précipitamment.*)

EDOUARD.

Et si je vous disais, M. l'Intendant, que le seul coupable ici, c'est moi...

LE LOUP.

Vous ?

EDOUARD.

Moi-même.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR *de Jean de Paris.*

LE LOUP

Au mépris de l'intendance,
Au mépris de ma défense,
Vous osez agir ainsi?
C'en est trop, sortez (*bis.*) d'ici.

EDOUARD.

Oh! vous êtes trop poli,
Mais soit dit en confidence,
Ce domaine est à mon gré,
J'y suis bien, j'y resterai.

LE LOUP.

Parler de cette manière,
Ah! je tombe de mon haut,
Monsieur le militaire, (*bis.*)
Me prenez-vous pour un sot. (*bis.*)

EDOUARD.

Oui, je vous le dis encore (*bis.*)
Je vous honore,
Mais ce domaine est à mon gré, (*bis.*)
J'y suis bien, j'y resterai.

LE LOUP.

Vous?..

EDOUARD.

J'y veux être à la tête
Du grand banquet qu'apprête
Le village pour vous fêter.

LE LOUP et LES VILLAGEOIS *surpris.*

Un grand banquet pour $\begin{matrix}\text{ma}\\\text{sa}\end{matrix}$ fête
Va s'appréter.

EDOUARD.

Et j'entends que l'on vous y traite
Comme l'on doit vous traiter.

LE LOUP *se radoucissant.*

Puis qu'ils réparent l'offense,
J'oublie aussi ma vengeance.

EDOUARD.

Parlez plus bas,
Il faut garder le silence
Jusqu'au moment du repas.

LE LOUP *gaîment.*

Ils voulaient donc me surprendre.

EDOUARD.

Ils désiraient vous surprendre.

LE LOUP.

Mais où faudra-t-il me rendre?

EDOUARD.

Ici !

LE LOUP.

Vraiment, on me surprend
Très-agréablement.

EDOUARD.

Nous y boirons cent bouteilles
Des meilleurs, des plus vieilles.

LE LOUP.

Nous y boirons, etc.

EDOUARD.

A vous ?

LE LOUP.

A moi, vraiment,
On n'est pas plus galant.

LA TULIPE, *aux Villageoises.*

Vous, des fleurs les plus vermeilles,
Allez remplir vos corbeilles.

TOUS

Oui, des fleurs, etc.
Oh ! vraiment,
Le tour sera charmant.

Le Loup reconduit Edouard dans le château et rentre chez lui.

SCENE XX.

LA TULIPE, VADEBONCOEUR.

LA TULIPE.

Jarni ! qu' c'est bon d' rire aux dépens d'un méchant!

VADEBONCOEUR, *un papier à la main.*

Oui, c'est bon, et j'allons rire aussi, nous; tiens, mon vieux, tiens, regarde.

LA TULIPE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

VADEBONCOEUR.

Le contrat de vente du petit bois que notre aimable intendant voulait acheter pour empêcher le village de danser, et que je venons de lui souffler.

LA TULIPE.

Bah ! et avec quoi donc ?

VADEBONCOEUR.

Eh ! pardine ! avec la succession de mon pauvre père,

donc. . . tout y a passé. . . mais c'est tout d' même. . . j'y aurais plutôt mangé ma solde de dix années. . .

LA TULIPE.

Bien, mon garçon, touche là. . .

VADEBONCOEUR.

Et je donnerai c' te propriété-là à Julienne pour son présent de noce. Ah ! çà, à quand le mariage ?

LA TULIPE.

A quand ? ma fine ! mon garçon, j'ai réfléchi. . . et j'ons arrêté de ne vous marier qu'au retour de M. de Clairfond.

VADEBONCOEUR.

Bah ! v'là ben encore une autre fantaisie, à c'te heure.

LA TULIPE.

N'y a pas d' fantaisie. . . j' voulons qu' ma fille soit heureuse, et la signature de M. de Clairfond, au contrat, n' pourra que porter bonheur à vot' mariage.

VADEBONCOEUR.

Tant que vous voudrez, papa, mais je n' pouvons plus attendre.

AIR *du Vaud. de l'Ecu de six francs.*

J' sais que l' nom d'un maître qu'on aime,
Sur un contrat n' peut qu'honorer,
Mais j'aurons plus tard un baptême
Où son nom pourra figurer. . .
Couronnes donc sur l' champ not' flamme,
Car i' faut ben, l' fait est constant,
Pour que l' parrain tienn' l'enfant,
Que d'abord je tienne la femme. (*bis.*)

LA TULIPE.

Eh ! bien, mon ami, console-toi, tu vas dîner tout-à-l'heure, ici-même, avec lui.

VADEBONCOEUR.

Avec M. de Clairfond ?

LA TULIPE.

Oui, te dis-je. . . (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Tiens, regarde ce qu'on apporte là-bas.

VADEBONCOEUR.

Comment, des tables, des bouteilles, des bouquets. . .

LA TULIPE.

Eh ben ! que dis-tu de ça ?

VADEBONCOEUR.

Ce que je dis . . . ma fine, que j'ai aussi ben fait d'arriver aujourd'hui que demain.

SCENE XXI.

Les Précédens, des Paysans *apportant deux tables abondamment garnies, qu'ils placent sur les côtés du théâtre.*

AIR : *Vol' coco.*

Préparons
Les flacons,
Arrachons
Les bouchons,
Disposons,
Garnissons
Chaque table.
Célébrons
Et chantons,
Verre en main,
Jusqu'à d'main,
L'hôte aimable
Qui nous trait' si ben.

VADEBONCŒUR.

Si c'est de c'te façon
Que d' monsieur de Clairfond
On fête chaqu' retour,
Qu' ne revient-il chaque jour.

CHŒUR, *entrant et disposant les tables.*

Préparons
Les flacons, etc.

CHŒUR *de femmes portant des bouquets.*

Accourons, (*bis*).
Célébrons, (*bis*)
Et fêtons, (*bis*)
Tout's à table, (*bis*)
Verre en main, (*bis*)
Jusqu'à d' main, (*bis*)
L'hôte aimable
Qui nous trait' si ben.

SCENE XXII.

LA TULIPE, VADEBONCŒUR, LE LOUP, sortant de chez lui en grande tenue, un gros bouquet à la boutonnière, et presque aussitôt M. de Clairfond, en grand uniforme de colonel.

LE LOUP.

Mes amis, mes enfans, il m'est bien doux...

CHOEUR, *voyant paraître M. de Clairfond.*

AIR : *Honneur, honneur.* (De Pierrot.)

Hommage, honneur au maître du château,
Pour nous (*bis*) quelle fête
S'apprête,
Chanter, chanter son nom si doux si beau
Est un plaisir pour nous toujours nouveau.

Pendant ce chœur, Le Loup qui ne voit pas le comte de Clairfond, prend ces complimens pour lui et salue en essuyant des larmes d'attendrissement, puis au premier mot de M. de Clairfond, il se retourne et reste stupéfait.

EDOUARD DE CLAIRFOND.

Mes bons amis, vous regrettiez mon père,
Consolez-vous, il renaît dans son fils...
A sa mémoire emplissez votre verre,
Ainsi qu'au jour qui nous a réunis.

CHOEUR.

Hommage, honnneur, etc. (*On boit.*)

LE LOUP.

Ensemble
O ciel! ô ciel! voici bien du nouveau!
Oh! maladroit! quelle faute j'ai faite!
C'était, c'était le maître du château.
La peste soit de son incognito.

VADEBONCOEUR.

Oh! ventrebleu, voici bien du nouveau, etc.

LE LOUP.

C'est lui-même et moi qui lui ai refusé...

VADEBONCOEUR.

Et moi qui le tutoyais...

LE LOUP.

Permettez-moi, M. le Comte, de me joindre à ces braves gens....

ÉDOUARD DE CLAIRFOND.

Je vous en dispense.

LE LOUP.

Croyez, M. le comte, que si j'avais pu prévoir que c'était à vous...

ÉDOUARD DE CLAIRFOND.

Des lettres m'avaient instruit de votre conduite; cependant je voulais bien en douter encore, mais, grâce à mon incognito, je viens de m'en convaincre par moi-même.

LE LOUP.

Si vous saviez...

Et maître d' choisir mon tombeau,
Si je n' meurs pas sous mon drapeau
Je veux mourir à table,

CHŒUR.

Mourir à table.

JULIENNE, *quittant sa place et s'avançant vers le Public.*

Messieurs, nous aurions ben souhaité
Que c' couvert fût capable,
D' vous r'cevoir tous à not' côté,
Impossibilité;
Mais j' voulons une indemnité,
Et c'est pour boire à vot' santé,
Qu' j'allons nous r'mettre à table,
Nous r'mettre à table.

CHŒUR.

Mais j' voulons une indemnité,
Et, c'est pour boire à vot' santé,
Que j' nous mettons à table.

TOUS.

A table! à table!

Tous les convives se lèvent pour chanter ce refrain, présentent leur verre au public et boivent, tandis que le rideau se baisse.

TABLEAU GENERAL.

FIN.

LE

PREMIER PRIX,

OU

LES DEUX ARTISTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. CHARLES DUPEUTY ET FERDINAND DE VILLENEUVE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 13 MAI 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, n°. 15.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE RÉZOFF, seigneur Russe décoré d'un ordre étranger....	M. *Henri.*
ALFREDA, sa fille.....	Mlle. *Clara.*
ARMAND DERCOURT, jeune peintre d'histoire.....	M. *Gobert.*
COURVILLE, son ami, peintre d'histoire et de genre.....	M. *Philippe.*
TIMOLÉON, DE Ste.-ROSE jeune homme à la mode, fat et ridicule....	M. *Armand.*
BERNARD, maître d'un hôtel garni.	M. *Guillemin.*
Domestiques.	

La Scène se passe à Paris, dans un riche hôtel garni de la rue de la paix.

IMPRIMERIE DE HOCQUET

LE PREMIER PRIX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente le salon d'un riche hôtel garni, une table et quelques sièges.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, *seul, assis à la table, et occupé à régler quelques comptes.*

Dieu merci... voilà tout mon registre rempli ; et je n'ai pas un coin dans mon hôtel qui ne soit occupé. Heureux Bernard !... quelle bonne idée tu as eue là de troquer ton modeste restaurant du Pays Latin, à *vingt-deux sous* par tête, contre cet hôtel brillant de la rue de la Paix, dont aujourd'hui tu es propriétaire, grâces aux fréquentes visites des étrangers qui abondent en foule dans ce quartier ;... car, moi, je ne loge pas de Français... ou le moins possible... et le tout par patriotisme.

AIR : *Pégase.*

Il suffit qu'on soit de la France
Pour que je me montre loyal,
Car j'ai beaucoup de conscience,
Et l'esprit très-national ;
Aussi les Français, je parie,
Trouvent mes fra is toujours légers ;
Mais, par amour pour ma patrie,
J'écorche tous les étrangers.

(*Prenant son registre, et pointant chaque article.*) Nous disons donc : le n°. 1, habité par un gros milord ; le n°. 2, la porte en face, par une jeune chanteuse du Bouffes, qui m'a payé trois mois d'avance en fort belles guinées ; le n°. 3, par un jeune colonel allemand ; il fait la cour à ma

femme,... mais il paie double, et, d'ailleurs, madame Bernard est vertueuse... ça m'est égal... etc., etc. Au premier, mon plus bel appartement occupé par M. le comte de Rezoff, seigneur russe fort distingué... mille francs par mois; avec lui, mademoiselle Alfréda, sa fille.... Il n'y a pas jusqu'à mon petit belvédère du sixième qui ne soit loué.. par un jeune artiste..., M. Armand, peintre d'histoire, rempli de talent... Il ne voulait pas loger chez moi d'abord, trouvant le quartier trop cher;... pourtant je lui ai fait entendre que je serais raisonnable, et il s'est décidé.... Va-t-il être étonné, quand je lui dirai que ça ne lui coûtera que cent cinquante francs par mois!... Une pièce superbe pour un artiste!... six pieds carrés... c'est pour rien!... Mais, que diable... faut bien y mettre un peu du sien!... D'abord, moi, faire aller le commerce et protéger les arts, je ne connais que ça... Ce qui me contrarie, c'est que M. de Rezoff quitte mon hôtel, aujourd'hui, pour retourner en Russie.... C'est fâcheux;... mais je considère le total de son mémoire, et c'est consolant. Ah! ah! quelqu'un sort de son appartement. C'est mademoiselle Alfréda, sa fille.

SCÈNE II.

ALFREDA, BERNARD.

ALFREDA.

Mon père est-il rentré?

BERNARD.

Pas encore, Mademoiselle... Vous savez qu'il est allé, ce matin, à l'institut, pour voir, avant son départ, le tableau de M. Armand. C'est aujourd'hui le dernier jour de l'exposition, et ce soir, sans doute, nous saurons s'il a remporté le prix.

ALFREDA, *à part.*

Je suis d'une inquiétude!...

BERNARD.

C'est un bien aimable jeune homme que ce M. Armand! il est plein de mérite... son tableau est superbe!

ALFREDA.

Vous croyez, M. Bernard.

BERNARD.

Oui, Mademoiselle... et, en fait de tableaux, je m'y connais... mon père en vendait.

ALFREDA.

Vous pensez donc qu'il remportera le prix ?

BERNARD.

Je n'y mettrais aucun doute, s'il n'avait pas pour concurrent M. Courville, son ami intime, peintre déjà très-célèbre.... Moi, qui ai toujours aimé les artistes, je ne puis m'empêcher d'admirer le caractère de ces deux Messieurs ;... l'un, M. Courville, est vif, léger, généreux, plein de facilité, et sacrifierait tout à ses plaisirs... son talent, sa réputation même ;... c'est au point qu'au lieu de travailler pour la postérité, il a mieux aimé travailler pour les marchands de nouveautés ;... il a fait des enseignes, des lythographies, des tableaux de genre ; enfin, il a gagné, sans y penser, des trésors qu'il a dépensés de même ; l'autre, M. Armand est sage, réfléchi, rangé ;... ne connaît que son art, ne songe pas à l'argent, n'ambitionne que la gloire, et ne craint pas de s'imposer les plus grandes privations, pour ne se livrer qu'à ses études d'histoire. Aussi, celui-là deviendra un jour l'honneur de l'école française.

ALFREDA.

Ainsi, M. Armand....

BERNARD.

Serait couronné si on lui rendait justice ;... mais il n'a pas de protecteurs, et son ami en a beaucoup.... Au surplus, tout cela doit vous être à-peu-près indifférent.... Vous allez, dit-on, former avec M. Timoléon de Sainte-Rose, un mariage brillant et qui vous promet les jours les plus heureux.

ALFREDA, *à part.*

Des jours heureux !... Pauvre Armand !

BERNARD.

Mais, j'entends une voiture ; c'est lui, sans doute, qui vient de rentrer avec M. votre père.... Je me retire.... Adieu, Mademoiselle.... (*Il sort.*)

SCENE III.

TIMOLÉON, LE COMTE, ALFRÉDA.

TIMOLÉON, *à la cantonnade.*

Tomy, que mon tilbury m'attende à la porte de l'hôtel... Cher Comte, j'espère que nous avons été bon train.... quatre minutes pour venir de l'institut... C'est que, voyez-vous, Timoléon de Ste.-Rose ne craint personne, à Paris, pour la manière de tenir ses guides et de lancer le coup de fouet;... c'est au point qu'au bois de Boulogne ou à Longchamps, tout le monde me montre au doigt.

ALFREDA.

Eh bien! mon père, quelle nouvelle?

LE COMTE.

Je ne sais rien encore, ma chère Alfreda... J'ai prié, j'ai sollicité;... et si notre cher protégé n'obtient pas la récompense due à son talent, du moins j'aurai tout fait pour lui être utile.

ALFREDA.

Que de bonté, mon père, et quelle reconnaissance M. Armand n'aura-t-il pas pour vous?

TIMOLÉON.

En vérité, Mademoiselle, vous êtes bien bonne de prendre tant d'intérêt à cet... artiste;... car, je vous le demande, qu'a-t-il fait de si beau?

ALFREDA.

Ce qu'il a fait, Monsieur, ce que tout le monde n'aurait peut-être pas eu le courage de faire à sa place; n'a-t-il pas consacré sa jeunesse aux travaux les plus assidus et les plus pénibles? n'a-t-il pas renoncé à tous les plaisirs, pour servir encore, par les beaux arts, la gloire de son pays? Oui, Monsieur, et s'il n'obtient pas le premier prix, ce sera une bien grande injustice.

TIMOLÉON.

Eh! mon Dieu, belle Alfreda, avec quelle chaleur vous prenez sa défense!... Savez-vous que si on était méchant on pourrait croire que... Son tableau m'a paru bien;...

je ne dis pas le contraire;... il est même supérieur à tous les autres;... mais, ce n'est pas une raison ça... Moi, d'abord, si l'on veut, je tiens tous les paris pour son concurrent Courville.

LE COMTE.

Je serais désolé qu'il ne réussît pas;... car je porte beaucoup d'intérêt à ce jeune homme.

TIMOLÉON.

Vous m'étonnez... Ah çà! mais, qu'a-t-il donc de si attrayant, votre M. Armand, un jeune homme froid . qui ne se met point à l'anglaise, qui ne joue jamais à l'écarté... qui, dans sa vie, n'a peut-être pas eu un duel;... enfin, qui ne se doute pas de ce que c'est que le bon genre.

ALFREDA, *avec ironie.*

Ah! son arrêt, dans votre bouche, est sa condamnation....

TIMOLÉON.

Comment donc.... de l'ironie... Ah çà! mais, vous ne vous rappelez donc pas qu'au bal de l'ambassadeur, où vous aviez eu la bonté de le présenter.... Il est venu en culotte courte;... mais, ça ne m'étonne pas... Vous autres, étrangers, vous ne pouvez pas savoir ce qu'on entend par un jeune homme à la mode.... Tenez, je vais vous l'apprendre.

AIR *nouveau de Doche.*

Pour devenir l'oracle de la mode,
Pour être enfin cité dans un salon,
Ecoutez bien, voilà, je crois, le code
Que suit toujours un homme du bon ton:
De l'élégance un parfait coryphée,
Jusqu'à midi dormant sous l'édredon,
Passe en sortant des bras du dieu Morphée,
Entre les mains du coiffeur Michalon:
De déjeûner c'est l'instant, il se hâte,
Pour être prêt aussi plus promptement,
Il n'est qu'une heure au nœud de sa cravatte,
Qu'avec grand soin il met négligemment;
Puis s'habillant à la Russe, à l'Anglaise,
De son pays il perd le ton léger;
Car maintenant pour être à la Française,
Il faut en France avoir l'air étranger;

Chez Tortoni le bon genre l'appelle,
Il y descend d'un léger tilbury,
En fredonnant la romance nouvelle
De Blangini
Ou de Romagnesi ;
Là, tour-à-tour, parlant de politique,
De ses chevaux,
Ou des romans nouveaux,
Il se prétend connaisseur en musique
Et prend parti
Contre ou pour Rossini ;
Puis vers l'Etoile il vole en équipage,
Et sur le siége on le voit se percher,
Car en voiture, à présent c'est l'usage,
Le bon ton veut qu'on ait l'air d'un cocher ;
Parfois aussi s'écartant de la foule,
Et chez Le Page un instant s'arrêtant,
Au pistolet il va faire une poule,
Ou bien assaut chez Grisier ou Bertrand.
Mais il est tems de reprendre sa course,
Vite il se rend dans le quartier Feydeau,
Et va manger en allant à la Bourse,
Quelques gâteaux, chez Félix ou Suleau ;
Quand du dîner l'heure se fait entendre,
D'un grand quart d'heure il se trouve en retard,
Car il sait bien qu'il faut se faire attendre,
C'est distingué d'arriver un peu tard ;
Après le thé, sans rien dire il s'esquive,
Et s'en va droit à
L'Opéra Buffa ;
Pendant qu'on chante, avec bruit il arrive,
Et par bon ton
Bâille une heure au balcon ;
Il est minuit, au bal il faut paraître,
De bien danser il s'inquiète peu,
C'est trop commun, aussi va-t-il se mettre
Sitôt qu'il entre, à la table de jeu ;
A l'écarté, suivant la loi commune,
Il gagne ou perd sans jamais dire un mot ;
Et bien souvent y risque sa fortune ;
C'est amusant..... et surtout comme il faut.
Le bal finit, on soupe, il se retire,
Un élégant n'a jamais d'appétit,
Avec la nuit pour lui le jour expire,
Et dans son lit,
Du jour il fait la nuit.
Pour devenir l'oracle de la mode,
Pour être enfin cité dans un salon,
Voilà, je crois, oui, voilà bien le code
Que suit toujours un homme du bon ton.

Ainsi vous voyez bien que votre monsieur Armand ne fait rien de tout cela... Ah ! belle Alfreda, si jamais vous êtes madame de Sainte-Rose, je veux que vous soyez à la mode... mais pourquoi donc ce petit air rêveur ?... vous avez du chagrin, je vois ça... c'est comme moi... au moment de quitter Paris, je suis désolé de me défaire de ma petite jument isabelle... une bête charmante qui faisait le désespoir de tous les coureurs de la capitale... mais j'oublie auprès de vous que j'ai des affaires très-essentielles à terminer... il s'agit de la pointe d'un gilet nouveau et des glands d'un manteau que Barbichon doit m'apporter aujourd'hui... c'est que je serais perdu de réputation si j'arrivais sans ça à St.-Pétersbourg... Adieu, ce sera l'affaire d'un moment, et dans cinq minutes je suis à vous.

Il sort en faisant un salut à la mode.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ALFREDA.

LE COMTE.

Eh bien! ma fille .. en effet, Timoléon n'avait pas tort de te trouver pensive... D'où vient donc ton chagrin ?

ALFREDA.

Mon père...

LE COMTE.

Pourquoi ce trouble et que signifient ces yeux baissés?

ALFREDA.

C'est que... l'injustice que va éprouver monsieur Armand.

LE COMTE.

Achève...

ALFREDA.

N'allez pas croire au moins...

LE COMTE.

Non, sans doute, non, je ne crois pas que ton cœur soit pour quelque chose dans l'intérêt que tu lui portes... cependant... j'ai remarqué certaines circonstances qui m'avaient fait soupçonner... Hier, par exemple, au cercle du ministre, on vint à parler de lui, de son tableau...

avec quel plaisir tu écoutais tous les éloges qu'on lui adressait... et quelle contrariété tu parus éprouver, lorsqu'on cita le tableau de Courville comme l'un des plus remarquables de l'exposition... Tu pâlis et tu rougis tour à tour... et lorsque tu t'aperçus que je te regardais, tu détournas la tête pour me cacher ton émotion.

ALFREDA, *troublée.*

Ce n'était pas là le motif...

LE COMTE.

Alfreda... tu me caches quelque chose... aurais-je donc perdu ta confiance...

ALFREDA.

Mon père, je n'ose...

LE COMTE.

Allons, parle... parle sans crainte...

ALFREDA.

Eh bien!...

AIR *de l'Ignorante* (de Romagnesi,)

Je rougis, je soupire
Lorsque je l'aperçoi;
A peine je respire
Quand il est près de moi;
Je reconnais d'avance
Jusqu'au bruit de ses pas;
Je tremble en sa présence,
Et je crains son absence;
Pourtant.... je n'aime pas. (*bis.*)

Même air.

Un jour loin, de la France,
S'il faut me marier,
Et par obéissance
Jurer de l'oublier,
Je pourrais sans murmure
Obéir, mais hélas!
Malgré moi, j'en suis sûre,
Je deviendrais parjure;
Pourtant..... je n'aime pas. (*bis.*)

LE COMTE, *à part.*

Bon... je sais à quoi m'en tenir.

SCENE V.

ARMAND, LE COMTE, ALFREDA.

ARMAND, *sans les voir.*

C'en est donc fait... je n'aurai pas le premier prix... tout le monde est contre moi... tout le monde... jusqu'à mon professeur lui-même, qui n'a pas craint de me déprécier aux yeux de l'Institut.

ALFREDA, *bas au Comte.*

Comme il a l'air triste! mon père, essayons de le consoler.

ARMAND.

O rêve du bonheur... te voilà donc évanoui! je ne serai pas couronné... je n'irai pas à Rome... je devais m'y attendre... sans protecteurs, sans amis.

ALFREDA, *haut.*

Monsieur Armand, vous nous avez donc oubliés?

ARMAND.

Ah! pardon mademoiselle... Monsieur le Comte, je ne vous voyais pas.

LE COMTE.

Ne perdez pas encore tout espoir.

ARMAND.

Hélas! il ne m'en reste plus.

ALFREDA.

Aussi vous n'avez peut être pas fait assez de démarches... si vous aviez su vaincre votre caractère.

LE COMTE.

Oui, si vous aviez voulu consentir à m'accompagner chez plusieurs membres de l'Institut, sans doute nous aurions pu... vous savez quel est l'intérêt que je vous porte... quelle est mon estime, mon amitié pour vous... et surtout combien il me tarde de m'acquitter de toute la reconnaissance que je vous dois...

ARMAND.

Vous, monsieur le Comte... de la reconnaissance envers moi.

LE COMTE.

Oui, Armand.

AIR : *Faut l'oublier.*

Jadis, au milieu des alarmes,
J'allais périr quand votre bras
Sut à de farouches soldats
Soustraire un ennemi sans armes ;
En ce jour je vous jurai bien
Que contre le sort implacable,
Pour vous, je serais un soutien ;
Et quand le malheur vous accable,
Je m'en souvien. (*bis.*)

ARMAND.

Même air.

Cet instant pour moi fait renaître
Un souvenir plein de douceur ;
Tous deux alors au champ d'honneur,
Nous apprîmes à nous connaître ;
Ce tems heureux, je le sens bien,
Dut se graver dans ma mémoire,
Et dans un cœur tel que le mien,
Car c'était un jour de victoire,
Je m'en souvien.

LE COMTE.

Du courage, mon ami... tôt ou tard il faudra bien qu'ils rendent justice à votre mérite.

ARMAND.

Je n'y compte plus, et, dès aujourd'hui, je quitte cet hôtel.

ALFREDA.

Quoi, avant notre départ ?

ARMAND.

Oui, mademoiselle, la nécessité m'y force...

LE COMTE.

Armand, je vous devine... mais promettez-moi qu'avant de nous quitter, je pourrai vous voir seul ici... j'ai quelque chose à vous proposer.

ALFREDA, *à part.*

Que veut-il lui dire?

ARMAND.

Il suffit, monsieur le Comte, je m'y trouverai... croyez que je n'oublierai jamais le souvenir de toutes vos bontés.

TRIO *de Doche.*

Loin de ces lieux je vais penser à vous.

LE COMTE ET ALFREDA.

Pensez, pensez toujours à nous.

ARMAND.

A vous.

LE COMTE ET ALFREDA.

Ensemble.

A nous.
Conservez toujours l'espérance,
Mon cher / Monsieur Armand ne vous affligez pas,
Croyez que malgré l'absence,
Nous ne vous oublierons pas.

ARMAND.

Je perds pour jamais l'espérance,
Et sans retour je vais vous fuir, hélas!
Mais mon cœur le sent d'avance,
Je ne vous oublierai pas.

Le Comte et Alfreda rentrent dans leur appartement.

SCENE VI.

ARMAND seul, puis TIMOLEON.

ARMAND.

Que veut-il dire?... aurait-il deviné que malgré moi j'adore sa fille... Oh! non, j'ai su cacher à tous les yeux un amour sans espérance.... et mademoiselle de Rézoff elle-même ignorera toujours mon fatal secret.

TIMOLÉON, *en costume de voyage outré.*

(*Entrant sans voir Armand.*) Ah, là là... j'ai cru que ça n'en finirait pas... il n'y a rien de douloureux comme une séparation, pour peu qu'on ait un peu de sensibilité... des femmes charmantes qui se désespèrent, et des amis... Ah! dieu, de bons amis qui ne voulaient pas me laisser aller sans que je leur payasse encore un bon déjeûner... vrai... ça fend le cœur... Dieu merci, les larmes sont versées, les malles sont faites, et me voici prêt à partir. (*apercevant Armand*) Ah! ah! qu'est-ce que c'est que ça... je crois vraiment que c'est mon prétendu rival... parbleu! avant de monter en chaise, je ne serai pas fâché de lui dire deux mots. (*Haut.*) Mon ami, (*Armand le regarde sans répondre*) c'est à vous que j'adresse la parole.

ARMAND.

A moi?

TIMOLÉON.

Oui, monsieur l'artiste...

ARMAND, *à part.*

Que signifie cet air de mépris?

TIMOLÉON.

Je sais que vous vous permettez de soupirer en secret pour la belle Alfreda... et je vous prie de me dire sur le champ ce qu'il en est.

ARMAND.

On vous a mal informé; non, monsieur, non, je ne suis point un rival pour vous.

TIMOLÉON.

Eh bien! à la bonne heure, parlez donc au moins.

ARMAND.

Devenez son époux... Monsieur, maintenant mon seul désir est qu'elle fasse votre bonheur, et surtout que vous puissiez faire le sien... alors je n'aurai plus de vœux à former.

TIMOLÉON.

Voilà tout ce que je désirais... A présent, le diable m'emporte si je vous en veux... c'est au point que je vous promets ma protection.

ARMAND, *à part.*

Quel ton insultant!

TIMOLÉON.

Oui, je sais que vous allez vous trouver réduit à faire des portraits, et je vous pousserai un peu... vrai, ça sera un plaisir pour moi.

ARMAND.

Monsieur, auriez-vous réellement l'intention de m'offenser?

TIMOLÉON.

Moi, du tout, mon cher... je veux vous être utile.

AIR : *Que d'Etablissemens nouveaux.*

Oui, je vous recommanderai
Près de plus d'un grand personnage,
Et de ma main leur écrirai,
Pour qu'ils vous donnent de l'ouvrage;
Moi-même, si je ne partais,
Je vous confierais ma figure.

ARMAND.

Ah ! c'en est trop !

Apprenez, Monsieur, que jamais,
Je n'ai fait de caricature. (*bis.*)

TIMOLÉON, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est bien ça... vous croyez peut-être me faire de la peine, en m'appelant caricature.. mais du tout... vous me faites plaisir... ça me prouve que je suis le *nec plus ultrà* du bon genre... cependant, mon ami, si vous me disiez ça pour m'insulter, savez-vous que j'aurais le droit de me fâcher...

ARMAND.

Et monsieur, comme il vous plaira, je n'ai pas oublié que j'ai porté l'épée, et si vous l'exigez, sortons...
(*Il ouvre son habit et laisse voir une croix d'honneur attachée sur une veste militaire.*)

TIMOLÉON.

Dutout, du tout... diable! je suis enchanté d'apprendre que vous êtes un brave... il fallait donc me dire ça... moi j'allais vous faire un mauvais parti bien innocemment, je vous jure... la réparation que vous m'avez donnée me suffit, et je suis entièrement satisfait, parce que, voyez vous, moi, si j'ai une mauvaise tête, ce n'est que par bon ton... du reste je ne suis pas méchant.

AIR *du Vaud. de M. Guillaume.*

On me connaît pour ma bonne méthode,
Je suis cité parmi les plus adroits.
Aussi je vais, pour observer la mode,
Sur le terrain cinq ou six fois par mois. (*bis.*)
Oui, franchement, partout on me renomme,
Et les duels sont mes amusemens;
Car je me bats, non pour tuer mon homme,
Mais pour tuer le temps.

Ainsi donc, sans rancune... nous nous sommes tous deux conduits en homme d'honneur... mais je suis désolé de vous quitter. M. et mademoiselle de Rezoff m'attendent pour partir... je me rends auprès d'eux... Adieu, mon cher monsieur Armand.

ARMAND, *froidement.*

Je vous salue.

TIMOLÉON, *rentrant chez le Comte.*

Fallait donc me dire tout de suite que vous étiez un brave.

SCENE VII.

ARMAND, seul.

Et voilà l'homme auquel monsieur de Rézoff conférait le bonheur de sa fille? Oh! non, je ne puis le croire; cependant ils vont partir ensemble. Ah! je le sens, j'ai eu peine à contenir ma fureur, et si je restais plus longtems en ces lieux, je me trahirais malgré moi... mais hélas! comment faire? Dans l'espoir d'obtenir la seule récompense à laquelle j'aspirais, j'ai épuisé jusqu'à mes derniers moyens d'existence, et je me trouve absolument sans aucune ressource. Me verrai-je donc forcé de négliger mes études, pour vivre du fruit de mon travail, ou bien d'avoir la honte de découvrir ma cruelle position... Que dis-je? la honte... nos plus grands peintres, Raphaël lui-même n'a-t-il pas été victime des caprices du sort.

AIR : *Quand la fortune avare de ses dons.*

Célèbre par ses longs malheurs,
Et plus célèbre encor par son génie,
S'il fut réduit à broyer des couleurs,
Pour subvenir aux besoins de la vie;
Par ma détresse, à ce peintre fameux,
De ressembler mon âme est fière.
Malgré ses travaux glorieux,
Si Raphaël fut malheureux,
Dois-je rougir de ma misère. (*bis.*)

SCÈNE VIII.

ARMAND, COURVILLE.

COURVILLE, *à la cantonnade.*

Hola! eh.. quelqu'un .. Bernard, Lapierre, St.-Jean, qu'on me prépare un appartement.

ARMAND.

Qu'entends-je? c'est la voix de Courville.

COURVILLE, *en entrant, lui serrant la main.*

Eh ! bon jour, mon cher Armand, que je suis donc content de te revoir.

ARMAND.

Tu arrives sans doute à l'instant ?

COURVILLE.

Oui, mon ami, des bords de la Tamise où j'avais été pour étudier le genre anglais, et surtout gagner de l'argent, mais je n'ai rien fait de tout ça, va, au contraire.

AIR *du vaudeville de la Petite Sœur.*

Des Walter Scott, des Lord Byron,
Voulant voir la terre classique,
Pour y travailler par pratique,
Je me rendis vite à London :
C'est l'asyle du romantique. (*bis*).
Mon voyage m'a coûté cher,
Mes dépenses ont été folles ;
Car, au lieu d'études, mon cher,
Moi, je n'ai fait que des écoles. (*bis.*)

Ah çà, mais, qu'as-tu donc ?... comme te voilà triste ! est-ce que tu serais victime d'une passion malheureuse, par hasard ? Je me souviens qu'avant mon départ, la fille du comte de Rézoff, chez lequel nous étions très-bien reçus l'un et l'autre....

ARMAND.

Courville, qui peut te faire présumer ?...

COURVILLE.

Eh bien !... comme tu te troubles...

ARMAND.

Qui a pu te dire ?...

COURVILLE.

Parbleu, ce n'est pas toi ;... tu le caches à tout le monde, et tu n'as jamais voulu en convenir avec moi ; moi, ton meilleur ami.... Mais, c'est égal ;... va,... je te connais, et je t'ai deviné tout de suite.

ARMAND

Eh bien ! oui ; .. oui, mon cher Courville, je l'aime à l'adoration... Mais, je ne le dis qu'à toi, qu'à toi seul ; garde toujours ce secret, au nom de notre amitié ;...

d'ailleurs, je ne puis être heureux, je ne l'obtiendrai jamais.

COURVILLE.

C'est bien ça... toujours sentimental... c'est comme moi... Tiens, tel que tu me vois, j'ai du chagrin aussi, sans que ça paraisse;... j'en maigris à vue d'œil;... regarde plutôt;... c'est une aventure épouvantable; une femme charmante, adorable, délicieuse, mon cher, et que j'aimais.., Ah!...

ARMAND.

Comment, tu aurais aussi le malheur?...

COURVILLE.

Mon Dieu, oui

AIR: *Vos maris en Palestine.*

J'adorais une cruelle,
Je devais l'aimer toujours,
Et j'étais déjà, près d'elle,
Resté fidèle huit jours. (*bis.*)
Ah! du sort quel coup perfide!

ARMAND.

C'est donc un objet divin,
Sensible et vertueux?...

COURVILLE.

Heim?...
C'était une Danaïde
De la Porte Saint-Martin.

Mais, au bout de huit jours, crac elle m'a planté là pour un petit baronnet, assez joli garçon;... d'un blond un peu hasardé.... très-foncé en guinées, et c'est ce qui m'a perdu.... Mais, ne parlons plus de ça;.... c'est une indignité... Toi, c'est bien différent, tu aimes, et je gagerais que tu es aimé.

ARMAND.

Non, non;... ne crois pas;... d'ailleurs, quels titres puis-je avoir auprès de M. de Rézoff; ma famille est honorable, il est vrai, mais presqu'entièrement ruinée, tu le sais.

COURVILLE.

Qu'est-ce que ça fait donc, ça?... Tu n'as rien... c'est peu de chose; mais, tu es artiste, et c'est beaucoup... surtout auprès de M. de Rézoff, qui est enthousiaste des beaux arts, et qui considère particulièrement les gens de

notre profession... Il a toujours eu du goût, cet homme-là.

ARMAND.

Si j'avais eu le premier prix, peut-être aurais-je pu espérer...

COURVILLE.

A-propos, tu m'y fais penser, c'est aujourd'hui le dernier jour de l'exposition. J'avais oublié que j'étais revenu à Paris pour ça... Tu sais donc quelle est la décision?...

ARMAND.

A-peu-près, Courville, c'est toi que l'on désigne.

COURVILLE.

En vérité... c'est singulier;..si tu n'avais pas concouru, ça ne m'étonnerait pas, parce que, vois-tu, les autres, je m'en moque; mais, toi, je reconnais ta supériorité sur moi;... avec ça que j'ai fait mon tableau en huit jours, avant de partir... Il faut donc que tu te sois trompé.

ARMAND.

Je ne sais; mais, tu n'ignores pas combien j'ai de détracteurs... et il est bien certain que j'ai été desservi auprès de nos juges.

COURVILLE.

Parce qu'ils sont tous jaloux, vois-tu.

ARMAND.

Oui; on ne m'aime pas, et toi tu as su te faire chérir de tout le monde.

COURVILLE.

Au fait, je me rappèle qu'avant mon départ, j'ai donné de fameux dîners; ils s'en souviennent sans doute, et ils ont peut-être eu égard à ça;... mais alors, que veux-tu faire?

ARMAND.

Fuir de ces lieux;... renoncer, pour jamais, au bonheur.

COURVILLE.

Du tout, il faut prendre patience.

ARMAND.

Hélas, tu ignores que je suis dans une position affreuse.

COURVILLE.

Comment?...

ARMAND.

J'ai tout sacrifié à mes études ; j'ai persisté à ne pas vouloir faire de portraits, à ne pas donner de leçons, enfin, je n'ai pas même de quoi payer ce que je dois au maître de cet hôtel ;... sans cela, tu ne m'aurais peut-être plus trouvé ici.

COURVILLE.

En vérité... c'est à ce point-là... (*A part.*) Pauvre Armand !.... (*Haut.*) Eh bien ! je vais t'en prêter de l'argent.

ARMAND.

Quoi !... tu aurais...

COURVILLE.

Rien... J'avais gagné des trésors à Londres... mais... plus personne... C'est égal, va... je saurai en trouver. (*A part.*) Est-ce qu'il n'y a pas là les enseignes et les lythographies ?... Je vais en envoyer une en pension chez Martinet ;... ça ne sera pas la première fois.

ARMAND.

Mon ami, je ne souffrirai pas...

COURVILLE.

Comment... tu ne souffrirais pas ;... moi, j'ai bien souffert que tu m'obligeasses dans le temps... (*à part*) Précisément, en déjeûnant au café anglais, j'ai vu une bonne tête, une tête excellente ;... je l'ai croquée, et c'est mon affaire.

ARMAND.

Que veux-tu dire ?

COURVILLE.

Quant à ça, ça ne te regarde pas... Sais-tu aussi que c'est peut-être un peu de ta faute si tu te trouves dans cette position-là ; tu aurais dû suivre mes conseils... Avant mon départ, par exemple... je voulais te lancer à l'Opéra... tu y aurais eu du succès.

ARMAND.

Mais, tu sais que j'y suis allé quelquefois....

COURVILLE.

Oui, pour voir le spectacle ; mais, ça n'est pas ça.... C'est au foyer, dans les coulisses, surtout, qu'on fait de bonnes connaissances... Tiens, à la nouvelle salle, c'est délicieux.

AIR : *Paris est comme autrefois.*

C'est là, mon cher, qu'un artiste
Fait sa réputation,
Et saisit, à l'improviste,
Des traits d'observation :
Dans la salle ou le foyer,
Et même sur l'escalier,
Un tableau,
Toujours nouveau,
Vient s'offrir à son pinceau.
Si je soulève le voile,
Quel aspect s'offre à mes yeux ?
Le derrière de la toile
Est encor plus curieux.
Ici, la reine des bois
Que, dans l'ombre, j'aperçois,
En cerf a changé, dit-on,
Plus d'un moderne Actéon ;
Là, le Dieu qui tient la foudre,
Vient supplier, en ami,
Un rédacteur de *la Foudre*
De dire du bien de lui.
D'un poste de vétérans,
On fait de fiers Musulmans,
Qui sont, tour-à-tour, Payens,
Arabes, Juifs ou Chrétiens ;
Ou bien l'on forme, sans peine,
Des artisans du quartier,
Une phalange romaine
A trente sous le guerrier.
Un tambour de légion
Fait un noble centurion,
Et même, dans un licteur,
J'ai reconnu mon frotteur.
J'ai vu le dieu de la guerre,
Avec un air sans façon,
Priser dans la tabatière
De Cerbère ou de Pluton.
Un vieux crésus allemand,
Marchandant
Le sentiment,
Met, pour ses plaisirs secrets,
Les vestales au rabais.
D'un lourd banquier britannique,
Minerve obtient le mouchoir ;
Junon parle politique,
Et Psyché lit *le Miroir ;*
Flore accepte des Bonbons
D'un colonel de dragons,
Et lui jure amour constant,
En faisant un battement ;

Tandis que, brûlant pour elle,
Un gros milord bourgeonné,
Reçoit de la demoiselle
Un coup de pied dans le né....

ARMAND, *l'interrompant.*

Ami, j'ai vu comme toi
Bien des abus, mais je croi
Qu'au lieu de tout dénigrer,
Nous devons tout admirer....
Aux accords de Polymnie,
Terpshicore unit ses jeux,
Et la Nature embellie
Paraît plus riche à nos yeux.
Ce superbe monument,
Bâti par enchantement,
Vient offrir, de toutes parts,
Un nouveau temple aux beaux arts.
Noble séjour du génie,
Tu dois faire, pour jamais,
L'orgueil de notre patrie,
Et l'honneur du nom français.
Oui, notre grand Opéra,
Qu'en tout temps on admira,
Malgré ses nombreux défauts,
Et les faiseurs de bons mots,
Est une école féconde
Dont les sublimes travaux,
Chez tous les peuple du monde,
N'auront jamais de rivaux.

bis ensemble.

COURVILLE.

Armand, console-toi, dans un moment tu n'auras plus d'inquiétude.

ARMAND.

De grâce, explique-toi.

COURVILLE.

Non, te dis-je. Tiens, justement, j'aperçois Bernard; j'ai besoin de lui parler seul; laisse-nous ensemble un instant, et ensuite viens me retrouver ici.

ARMAND.

Mais enfin...

COURVILLE.

Je te répète que ça ne te regarde pas; ainsi, va-t-en.

(*Il le pousse dehors.*)

SCENE IX.

COURVILLE, BERNARD.

COURVILLE.

Ah! te voilà, Bernard. Bon... précisément, j'ai à te parler.

BERNARD.

Eh! quoi, c'est vous, M. Courville; déjà de retour de votre voyage... Parbleu, vous arrivez à propos; tout Paris parle de vous, de votre tableau... On vous cite comme celui que l'institut va couronner.

COURVILLE.

Il se pourrait. (*A part.*) Ah çà, ça serait donc vrai; Armand ne se serait pas trompé (*Haut.*) Et, franchement, que pense-t-on de cette prochaine décision?

BERNARD.

Ce qu'on en pense?... Mais, dame, vous allez peut-être vous fâcher...

COURVILLE.

Eh! non. Voyons, parle; il m'importe beaucoup de le savoir.

BERNARD.

Eh bien! Tenez, puisqu'il faut vous le dire, je ne vous cache pas que, moi qui m'y connais, je regarde ça comme une injustice criante qu'on va faire à M. Armand.

COURVILLE.

Tu crois?

BERNARD.

Oui .. j'ai vu les deux tableaux; le vôtre est très-bien, certainement, je ne dis pas le contraire; mais, le sien est cent fois mieux, et c'était-là l'opinion générale.

COURVILLE, *à part.*

Ce qu'il dit là pourrait bien être, au moins.

BERNARD.

Et puis, si vous saviez que de peines il s'est données, pour réussir aussi bien qu'il l'a fait.

COURVILLE.

Tu penses donc que son tableau?...

BERNARD.

Est un chef-d'œuvre!

COURVILLE.

Mais, quel est le motif?...

BERNARD.

Ah! voilà précisément... Par malheur, avant l'exposition, une innovation du plus grand effet, qu'il avait imaginée, a été blâmée par son professeur. Fier du suffrage de tous ses amis, M. Armand a persisté à la conserver, et, par là, s'est fait un ennemi dont la voix est très-influente dans la décision.

COURVILLE.

Alors, je vois ce que c'est; ce n'est que pour ça qu'on me désigne, moi... Eh bien! c'est une injustice.

BERNARD.

Comment, c'est même une abomination;..... car, au fait, monsieur Courville, vous n'avez pas besoin de ça, vous... au lieu que lui, c'est son unique espérance.

COURVILLE, *à part, sans l'écouter.*

Il faut que je voie son tableau, que je m'assure de la vérité.

BERNARD.

Au surplus, ce que j'en dis, ce n'est certainement pas par animosité contre vous... Vous le savez, j'ai toujours aimé et estimé les artistes... surtout ceux qui sont logés chez moi;.... mais ce pauvre M. Armand, ça aurait si bien fait ses affaires; la pension qu'il aurait eue du Gouvernement, l'honneur d'être envoyé à Rome, la réputation que ça lui aurait faite.... il aurait été heureux, content.... (*A part.*) Il aurait payé son mémoire.

COURVILLE, *de même.*

Il me vient une idée... Oui... c'est cela. (*Haut.*) Bernard, ne parlons plus de ça... mon ami; il faut que tu me rendes un service... j'ai besoin d'argent.

(*Il tire de son calpin une feuille sur laquelle est un dessin.*)

BERNARD.

Ah! ça ne m'étonne pas; je vous reconnais bien là, toujours le même.

COURVILLE.

Va vîte chez mon marchand, porte-lui ce modèle de lythographie... Tu lui diras que c'est de moi; d'ailleurs, il le reconnaîtra bien tout de suite; va.

BERNARD.

J'y cours; mais, combien en voulez-vous?

COURVILLE.

Cent écus, pas moins.

BERNARD, *examinant le dessin.*

C'est que c'est très-bien... il n'a jamais mieux réussi... avec ça, le sujet est à succès... si je pouvais...

COURVILLE.

Eh bien! va donc vîte, je suis pressé.

BERNARD.

C'est que je réfléchissais... Tenez, écoutez, monsieur Courville, vous savez que j'ai toujours estimé votre talent d'une manière toute particulière... Eh bien! si vous y consentez, je vais vous compter moi-même la somme... Hein... qu'en dites-vous?

COURVILLE.

En vérité, tu voudrais?...

BERNARD.

Certainement, vous connaissez bien mon système... Faire aller le commerce et protéger les arts, je ne connais que ça, (*à part.*) d'autant plus que je pourrai peut-être en tirer vingt-cinq louis.... Nous disons donc que c'est cent écus qu'il vous faut. (*Il fouille dans sa poche.*)

COURVILLE.

Oui, donne.

BERNARD.

Cent écus... ça se trouve précisément le montant du mémoire de M. Armand; je l'avais là, par hasard, tout acquitté, dans ma poche. (*Il le tire.*)

COURVILLE, *le prenant.*

Vraiment... Eh bien! tiens, changeons.

BERNARD.

Quoi! en vous donnant ce papier?...

COURVILLE.

Tu ne me dois plus rien... Surtout, silence avec tout le monde, entends-tu !

BERNARD.

Je vous devine... Quel beau trait !... Me payer mon mémoire ! Ah ! M. Courville, vous êtes bien digne d'être artiste.... Cependant...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

On va dire encor, je vous jure,
Que trop souvent
Et trop légèrement,
Vous consacrez à la caricature,
Votre temps et votre talent.

COURVILLE.

D'un tel défaut, moi, je m'honore ;
Car, mon cher, jamais, à mes yeux,
D'un artiste même fameux,
Le crayon ne se déshonore,
Lorsqu'il oblige un ami malheureux. (*bis.*)

BERNARD.

Vous avez raison, mais je vous quitte... je me rends, de ce pas, chez M. le comte de Rézoff ; nous avons à régler ensemble, avant son départ : malheureusement pour moi, c'est aujourd'hui qu'il retourne en Russie, et dans quelques heures, il ne sera plus ici... au revoir, M. Courville.

Il sort.

COURVILLE.

Ah! diable... M. de Rézoff part aujourd'hui... je n'ai pas de tems à perdre... Bon, voici Armand.

SCÈNE X.

ARMAND, COURVILLE.

COURVILLE.

Mon ami, tiens, prends vîte, voilà ton mémoire, tu ne dois plus rien à Bernard.

ARMAND.

Courville, qu'as-tu fait ?... je ne puis accepter.

COURVILLE.

Ah çà, tu veux donc que je me fâche avec toi... dans le tems, ne m'as-tu pas prêté de l'argent, quand j'en manquais, et ça m'arrivait souvent.

ARMAND.

Je ne m'en souviens plus.

COURVILLE.

Je m'en souviens, moi, et j'espère que tu n'as pas l'intention de m'humilier.

ARMAND.

De grâce, reprends ce papier.

COURVILLE.

Je te dis de me laisser tranquille.. je cours à l'Institut, je vais voir ton tableau... et... et je ne te dis que ça.

AIR : *de Caroline.*

Adieu, je m'en vais, le tems presse,
Je dois profiter des instans,
Désormais bannis la tristesse,
Il faut tout espérer du tems. (*bis*)

ARMAND.

A ton bon cœur, qui pourrait croire
Que nous nous disputons le prix.

COURVILLE.

Si nous sommes rivaux de gloire,
Avant tout, nous sommes amis. (*bis*)

ENSEMBLE.

ARMAND.

Je ne puis bannir ma tristesse,
Mais malgré mes cruels tourmens,
Sois bien sûr que de ta tendresse
Mon cœur se souviendra long-tems.

COURVILLE.

Adieu, je m'en vais, etc.

SCÈNE XI.

ARMAND seul, puis ALFREDA.

ARMAND.

Généreux ami, tôt ou tard je saurai bien m'acquitter envers toi... mais maintenant que je suis libre, ayons le courage... Ciel, la voilà.

ALFREDA, *en entrant, à part.*

C'est lui... (*haut.*) et quoi, vous me fuyez, monsieur Armand ?

ARMAND.

Pardon, mademoiselle, au moment de votre départ, je craignais que ma présence ne vous fût importune, et je m'éloignais.

ALFREDA.

Quoi, sans nous dire adieu ? est-ce donc ainsi qu'on doit se séparer des personnes qui nous aiment... Vous oubliez donc la promesse que vous avez faite à mon père, d'avoir avec lui un entretien secret.

ARMAND.

C'est vrai... le trouble où je suis, le chagrin que j'éprouve...

ALFREDA.

Du chagrin ?... vous en avez donc aussi, M. Armand ?

ARMAND.

Oh! oui... beaucoup... (*se reprenant.*) la certitude que j'ai acquise de ne pas obtenir le premier prix...

ALFREDA.

Et c'est là tout ce qui vous cause de la peine?

ARMAND.

Oui, mademoiselle.

ALFREDA.

J'avais cru qu'un autre motif... si vous aviez eu un secret, par exemple.

ARMAND.

Un secret ?... Eh bien! oui... j'ai un secret, mais il est là... et l'on voudrait en vain tenter de me le ravir.

ALFREDA.

Que vous êtes heureux de pouvoir ainsi commander à vos sentimens.

ARMAND.

De grâce, ne m'interrogez plus, je dois me taire.

ALFREDA.

Pourquoi?

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant* (de Romagnesi).

Vous pouvez de votre tourment,
Sans crainte m'apprendre la cause
Car la douleur, je le suppose,
Souvent s'augmente en la cachant,
Et s'oublie en la partageant ;
Si tout bas votre cœur soupire,
Tant qu'en ces lieux je demeurais,
Vous deviez me le cacher..... ; mais
Je crois que l'on peut tout se dire,
Lorsqu'non se quitte pour jamais.

Même air.

Moi-même, peut-être, à mon tour,
Si vous aviez été sincère,
J'aurais pu cesser de me taire,
Et vous avouer sans détour,
Quel est mon secret, en ce jour ;
Mes yeux auraient su vous instruire
De mon trouble, de mes regrets,
Du sentiment que j'éprouvais :
Car je crois qu'on peut tout se dire,
Lorsqu'on se quitte pour jamais.

SCENE XII.

Les Mêmes, LE COMTE.

LE COMTE, *à part, sans se montrer.*

Que vois-je ?... écoutons.

ARMAND, *à part.*

J'ai peine à me contenir... mais non, non, ayons le courage de faire un dernier effort... (*haut.*) J'ai su vous comprendre, mademoiselle, et, puisque vous l'exigez, je vais parler.

LE COMTE, *à part.*

Que va-t-il dire ?

ARMAND.

Indigne de l'honneur de jamais prétendre à votre main je n'ai pas dû élever mes espérances jusqu'à vous ;... oui, si tant de graces, tant d'attraits, si vos yeux si doux et si expressifs, si tous vos charmes réunis n'ont pu trouver mon cœur insensible, j'ai dû renfermer en moi-même un sentiment qui n'aurait fini qu'avec ma vie...

non, mademoiselle, je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimée.

LE COMTE, *se montrant.*

Paraissons !

ALFREDA.

Ciel !... mon père !

ARMAND.

Monsieur le Comte !

ALFREDA, *à part.*

Du moins, cachons-lui mon trouble... (*haut.*) Adieu, monsieur Armand.

ARMAND.

Adieu, mademoiselle.

ALFREDA, *en sortant.*

Je ne le verrai donc plus !

SCÈNE XIII.

LE COMTE, ARMAND.

ARMAND, *à part.*

Comment lui cacher l'agitation où je suis ?

LE COMTE, *de même.*

Il vient de trahir son secret... maintenant je sais tout... Tâchons de profiter de son émotion.

ARMAND, *haut.*

Monsieur le Comte, il y a quelques instans vous m'avez fait promettre de me trouver ici... seul ... je suis prêt à vous écouter.

LE COMTE.

Bien, mon cher Armand... vous me voyez très-affligé du malheur qui vous arrive, de l'injustice dont vous allez être la victime, car je ne dois pas vous cacher que les nouveaux renseignemens que je viens de recevoir de l'Institut, m'annoncent encore une nouvelle opiniâtreté à vous refuser le prix.

ARMAND.

Je le sais... aussi, quoique pénible, le sacrifice en est déjà fait.

LE COMTE.

Et votre cœur n'est pas indigné de cette décision qui va vous ravir peut-être pour jamais toutes vos espérances?

ARMAND.

Que puis-je opposer à la voix de mes juges?

LE COMTE.

Rien... je ne l'ignore pas, et je partage votre douleur... mais pourtant s'il était un moyen de réparer ce malheur.

ARMAND.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'il ne tient qu'à vous d'acquérir une gloire à laquelle il vous était si doux de prétendre.

ARMAND.

Eh quoi!...

LE COMTE.

Oui, si votre patrie est ingrate envers vous... si elle vous refuse la récompense que votre mérite et la justice réclament... écoutez la voix d'un ami qui vous chérit tendrement, qui ne desire que votre bonheur... dans quelques instans, vous le savez, nous allons retourner en Russie... consentez à nous y suivre... consentez à consacrer votre talent à notre pays, et je me charge de votre sort... là, les artistes, moins nombreux, sont plus recherchés... mieux appréciés... la fortune et la gloire vous souriront de toutes parts.. votre nom sera bientôt cité de bouche en bouche... enfin, vous obtiendrez en peu de temps une réputation et des honneurs qui sont si dignes de vous...

ARMAND.

Ah! M. le Comte... que me proposez-vous... moi fuir le pays qui m'a vu naître...

LE COMTE.

Vous le devez... s'il est injuste envers vous.

ARMAND.

Et qui prouve encore que la couronne à laquelle je prétendais m'ait été ravie par injustice... si je me suis permis quelques murmures sur l'arrêt de l'Institut... c'est que sans doute alors j'étais guidé par le premier mouvement d'un

faux orgueil, et peut-être me plaignais-je à tort d'un jugement dicté par l'équité seule... d'ailleurs... en fuyant mon pays... n'est-ce pas moi que je punirais.

LE COMTE.

Armand... malgré moi j'admire votre noble caractère, votre désintéressement... mais songez donc au bonheur qui nous attend, si nous partons ensemble... combien il serait doux pour nous de ne plus nous séparer.

ARMAND.

Eh ! quoi, je pourrais rester toujours auprès de vous? (*à part*) Ne jamais la quitter...

LE COMTE

Oui... et une fois réunis dans notre patrie... la fortune ne sera peut-être pas le seul bien que je vous destine... je connais votre cœur... vous devez m'entendre...

ARMAND.

Ah ! M. le Comte... n'abusez pas de ma crédulité.... moi... je pourrais encore entrevoir le bonheur... mais que dis-je... quitter la France, quitter... oh ! non... jamais... je serai malheureux... mais du moins je le serai dans mon pays... j'y veux mourir.

AIR : *de la Sentinelle.*

Vous le savez naguère enfant de Mars,
De mon pays j'embrassai la défense,
Et maintenant élève des beaux-arts,
Je dois encor mes travaux à la France.

LE COMTE.

Fils des climats que vous aurez choisis
Pour y porter votre génie,
Partout vous aurez des amis,
L'artiste est de tous les pays,
Et l'univers est sa patrie.

ARMAND.

Non, je ne puis consentir...

LE COMTE.

Ainsi donc, M. Armand... vous me... refusez... je ne devais pas m'attendre à tant de persévérance de votre part.

ARMAND.

Ah ! croyez que je sais apprécier...

LE COMTE.

On vient... ce sont eux... nous allons partir... nous séparer pour jamais... ne me le reprochez pas... c'est vous qui l'aurez voulu.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, ALFREDA, TIMOLÉON, BERNARD, Domestiques *portant des paquets.*

TIMOLÉON, *sortant de l'appartement et donnant la main à Alfreda.*

AIR : *Noble dame pensez à moi* (Nocturne de Blangini.)

Pour moi cessez d'être rebelle,
Bientôt vous recevrez ma foi.

ALFREDA à ARMAND.

Adieu, monsieur.

ARMAND.

Mademoiselle,
Soyez heureuse loin de moi....

ENSEMBLE.

ALFREDA ET ARMAND, *à part.*

Hélas ! pour moi plus de beaux jours ; (*bis.*)
Il faut le / la quitter pour toujours.

LE COMTE, *de même.*

Hélas ! pour eux plus de beaux jours ; (*bis.*)
Ils vont se quitter pour toujours.

TIMOLÉON.

Adieu donc Paris, mes amours ;
Adieu, mais non pas pour toujours.

BERNARD.

Hélas ! malgré mes beaux discours, (*bis.*)
Je vais les perdre pour toujours.

TOUS.

Adieu, adieu.

Alfréda, avant de s'éloigner, jette un regard de tristesse sur Armand. Timoléon s'en aperçoit et veut l'emmener.

Le Comte serre la main d'Armand qui détourne les yeux pour cacher son émotion.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, COURVILLE.

COURVILLE, *accourant une couronne à la main.*

Eh bien!... qu'est-ce... qui y a-t-il, des chevaux... une chaise de poste... un moment... arrêtez... voilà le premier prix.

ARMAND.

Que veux-tu dire...

COURVILLE.

Ecoutez moi... tous.

AIR *des Comédiens:*

En te quittant, pénétré de ta peine,
Et m'accusant, en secret, de tes maux,
A l'institut où le devoir m'entraîne,
Bientôt j'arrive et vois nos deux tableaux.
Devant le tien, je m'arrête et j'admire,
Devant le mien je recule honteux;
Car, j'en conviens, je n'ai jamais fait pire,
Et, par malheur, tu n'as jamais fait mieux.
Soudain je vais, en sortant de la salle,
Chez chaque juge invoquer l'équité,
Pour m'épargner la honte et le scandale
D'avoir un prix qu'un autre a mérité.
Le croirait-on, ils ont eu l'audace
De soutenir que mon ouvrage est bien,
Que j'ai des droits à la première place.
Je leur réponds qu'ils n'y connaissent rien.
Voyant qu'en vain je menace ou je prie,
Qu'à les fléchir il me faut renoncer,
Vite je cours, j'entre à l'académie.
Il était temps, on allait prononcer.
Arrêtez-vous, juges inexorables,
Leur dis-je à tous, enflammé de courroux;
Vous refusez en vain d'être équitables,
Vous le serez aujourd'hui malgré vous.
Oui, puisqu'ici tel est votre suffrage,
Qu'un de nous deux doit l'emporter, eh bien!
A son tableau donnez donc l'avantage,
Car du concours je retire le mien.

Ces mots enfin vers l'équité sévère,
De l'institut a ramené l'esprit ;
Chacun m'entoure, et l'assemblée entière,
De tous côtés, m'approuve et m'applaudit.
Mais le bruit cesse, on n'entend plus personne.
Alors, au sein d'un silence profond,
Le président élève la couronne,
Et la décerne en prononcant.... ton nom.

TOUS.

Est-il possible !

COURVILLE.

Oui, tu l'obtiens cette palme si belle,
Et j'ai couru, mon cher, dans mon ardeur,
Pour t'annoncer cette heureuse nouvelle,
Et, le premier, te presser sur mon cœur.

ARMAND.

Courville... est-ce une illusion...

COURVILLE.

Non, te dis-je... ils ont donné à toi la couronne, et à moi le plaisir de te l'apporter.. tiens, la voilà.

ARMAND.

Eh quoi! tu viens de me sacrifier ce premier prix, qui fait l'ambition de tant d'artistes.

COURVILLE.

Laisse-moi donc... s'ils m'avaient fait l'injustice de me le donner j'en aurais rougi toute la vie.

LE COMTE.

Je n'y tiens plus... tant de noblesse, de générosité me transporte.. Armand, je ne vous propose plus de fuir une patrie qui vient de vous accorder une si belle récompense.

ALFREDA.

Eh quoi! mon père.

LE COMTE.

Oui, mes enfans, venez tous sur mon cœur... je m'établis en France, et désormais ne nous quittons plus.

TIMOLÉON.

D'après tout ça, il me paraît clair que je serai forcé de partir sans vous, pour St.-Pétersbourg; eh bien! soit... bah! c'est assez comme il faut de voyager tout seul.

ARMAND.

Ah! monsieur le Comte, que de reconnaissance, et toi, Courville, je n'oublierai jamais ton généreux sacrifice.

VAUDEVILLE.

LE CÔMTE, *à Courville.*

AIR *nouveau de Doche.*

En dépit des traits de l'envie,
Grâce à vous il a réussi,
Mais s'il obtient de sa patrie
Le prix de peinture aujourd'hui,
Par un dévouement magnanime,
Vous le modèle des amis,
De l'amitié la plus sublime,
Vous méritez le *Premier Prix.*

TIMOLÉON.

On vante chez les Ecossaises
La candeur, la fidélité;
Le sentiment chez les Anglaises,
Et chez les Russes la beauté.
Mais, en France, on sait que les femmes
Ont tous ces charmes réunis,
Et c'est à vous seules, Mesdames,
Qu'on doit donner le *Premier Prix.*

ARMAND.

Déjà fière de la couronne,
Dont elle avait orné son front,
La France, aux lauriers de Bellonne,
Unit les palmes d'Apollon.
Aux yeux de l'Europe ravie,
Pendant la paix, notre pays,
Des beaux arts et de l'industrie,
Obtient encor le *Premier Prix.*

BERNARD.

Les mets, les vins de ma patrie
Furent toujours mon seul régal;
Car j'ai, même en gastronomie,
Beaucoup d'esprit national.
En dépit de la mode anglaise,
Des rosbiffs, des macaronis,
Pour moi la cuisine française,
Aura toujours le *Premier Prix.*

COURVILLE.

Le Tasse illustra l'Italie ; (*)
Et notre rivale Albion,
Pour sa gloire fut la patrie
Et de Shakespear et de Milton.
De Cervantes l'Espagne est fière ;
Mais, certes, dans tous les pays,
Corneille, Racine et Molière,
Auront toujours le *PremierPrix*.

ALFREDA *au public.*

La scène est une académie,
Où, dans l'espoir de réussir,
Tous les élèves de Thalie,
Devant vous viennent concourir.
Heureux nos Auteurs si leur pièce
Obtenait quelques accessits ;
Car ils sentent trop leur faiblesse,
Pour aspirer au *Premier Prix*.

(*) Parmi les nombreuses coupures que la censure dramatique a fait subir à la pièce, on peut citer celle-ci.

Le couplet finissait par ces quatre vers :

» De Cervantes l'Espagne est fière ;
« Mais, certes, de tous les pays,
« Celui qui vit naître *Voltaire*,
« Aura toujours le *Premier Prix*. »

ŒUVRES de L. B. PICARD, Membre de l'Institut, (Académie Française.) 10 volumes in-8°., imprimés par MM. Firmin DIDOT, sur beau papier satiné; prix : 7 francs le volume, ornés d'un nouveau portrait de l'Auteur, gravé par Allais, d'après Boilly père.

SOUSCRIPTIONS.

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN, (20 volumes in-8°.) ornées du portrait de l'Auteur, gravé par Bresonnier, d'après Boilly père.

ŒUVRES D'ALEXANDRE DUVAL, 8 ou 10 volumes in-8°. ornées d'un portrait de l'Auteur, gravé par Tardieu, d'après Boilly père.

L'édition de ces Œuvres est aussi confiée aux soins de MM. Firmin DIDOT.

On distribue chez BARBA, Editeur-Propriétaire, le Prospectus de ces divers ouvrages.

OUVRAGES NOUVEAUX.

ALMANACH DES SPECTACLES . . . . . 3 f.

LE BEAU-PÈRE ET LE GENDRE, ou Pigault-Lebrun et Victor Augier, 2 volumes in-12. 5

LE SOLDAT LABOUREUR, par M. Dumersan, 3 volumes in-12. avec figures.

LES

DEUX TURENNE.

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

LA MORT DE KLÉBER, tragédie en trois actes, par M. *Jacinthe Leclère*. Prix,..... 2 f. » c.

La même, papier vélin satiné..... 4 »

LES DEUX PENSIONS, tableau en un acte mêlé de couplets; par MM. Maréchalle et Ch. Hubert... 75

TROIS VENDÉENNES; par M. G., papier vélin, satiné..... 1 »

LES

DEUX TURENNE,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE EN UN ACTE;

DE MM. MARÉCHALLE ET C. HUBERT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 24 Mai 1822.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS, { Mme SÉDILLE, lib., boulevard du Temple, no 16,
DUVERNOIS, lib., Cour des Fontaines, passage d'Henri IV, nos 7 et 10.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Maréchal de TURENNE.....	M. Henry.
MICHEL, soldat surnommé TURENNE.	M. Guillemin.
LESEC, procureur fiscal.....	M. Pitrot.
THOMAS, aubergiste.....	M. Hypolite.
SUZETTE, sa fille.....	Mlle Clara.
MACLOU, amant de Suzette.....	M. Guénée.
PAYSANS ET SOLDATS.	

La Scène se passe dans un petit village près d'Arras.

Imprimerie de Chaignieau fils aîné.

LES

DEUX TURENNE,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une hôtellerie. A la droite est un petit bâtiment saillant ayant une grande croisée ouvrant en face du public. A la gauche est une maison sur le côté de laquelle est une tonnelle. Au levé du rideau, Thomas, Suzette et Maclou sont en scène. Thomas dicte à sa fille un placet pour M. de Turenne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, MACLOU, SUZETTE.

SUZETTE.

Comment, mon père, vous voulez que j'écrive à M. de Turenne?

THOMAS.

Oui, mademoiselle.

SUZETTE.

Mais, mon père, il n'viendra pas.

MACLOU.

Si vous pouvez compter sur quelqu'chose, c'est ben là-d'sous.

THOMAS.

Et moi, j'vous dis qu'il viendra; j'connais M. d'Turenne par ce qu'on m'en a dit.

AIR : *Vaud. du Printemps.*

Cent fois en déguisant sa gloire,
On a vu ce héros vainqueur,
Se délasser d'une victoire,
Sous l'humble toit du laboureur ;
L'orgueil est une maladie,
Qui n'atteignit jamais son cœur ;
Et c'est que pour sauver sa patrie,
Qui s'souvient qu'il est grand seigneur.

SUZETTE.

Quoi que vous en disiez, mon père, je crains ben qu'il se fâche, qu'il ne trouve ça ben hardi. L'inviter à déjeuner comm'ça sans façon !

MACLOU.

Suzette a raison, père Thomas, on n'invite pas un maréchal de France comme on invite un autre individu.

THOMAS.

Encore une fois, je n'ai rien à craindre. On ma rapporté de lui mille actions qui prouvent ben qu'cest un modèle de bonté, de douceur, de modération, et surtout de modestie; il est capable de venir ici, tout seul, sans décoration, comme un simple soldat enfin; Ainsi ne répliquez plus et écrivez. (*Il dicte.*) « A monsieur le plus grand capitaine du monde. » (*A Maclou.*) Heim? Aurais-tu trouvé cela, toi?

MACLOU.

Ma foi, non, c'est une signification qui n'est pas à ma portée.

THOMAS, *dictant.*

« Monseigneur, vous avez chassé les Allemands de ce village;
« c'est fort bien, mais, en fuyant, ils ont tout emporté; c'est
« fort mal ; comme dans c'pays où vous êtes attendu, vous ne
« trouverez rien, je vous invite à déjeuner et vous préviens
« que vous n'aurez que quatre bouteilles de vin vieux que
« j'ai sauvées des griffes de ces messieurs, et un excellent jambon
« avec lequel je suis, en vous attendant, monseigneur, votre
« humble serviteur Thomas, aubergiste, à la Poule noire. »

MACLOU.

V'là un placet fièrement ben tourné. Ah ! queu style ! queu style !

THOMAS.

V'là comme on écrit à un maréchal de France ; mais donne-moi cela bien vîte, ma fille, je n'ai pas un instant à perdre, et je vais moi-même essayer de présenter mon placet à ce grand homme.

AIR : *A boire ! à boire !*

Turenne, (*ter.*)
Lorsqu'après toi je vais courir,
Une peine (*ter.*)
Est un plaisir.
Mes chers amis, quoiqu'on en glose,
D'être ben r'çu, je le suppose,
Moi j'ai trouvé le vrai moyen,
Puisque je vais offrir mon bien
Et que je ne demande rien.
Turenne, etc.

MACLOU.

Dites donc, papa Thomas, c'est ben d'penser aux autres, mais il est bon aussi d'penser à soi, il n'y a rien ici, excepté vot' jambon, ainsi....

THOMAS.

Il y a pour M. de Turenne, c'est tout ce qu'il me faut.

MACLOU.

C'est joliment régalant pour nous.

Turenne, (*ter.*)
Lorsqu'après toi je vais courir,
Une peine (*ter.*)
Est un plaisir.

(*Thomas sort.*)

SCÈNE II.

MACLOU, SUZETTE.

SUZETTE.

Est-il bon enfant mon père de croire comme ça qu'M. de Turenne va accepter un déjeuner chez nous !

MACLOU.

Dame ! qui sait ?

SUZETTE.

Tiens, est-il drôle avec son qui sait? Si t'étais maréchal de France, toi, y viendrais-tu ?

MACLOU.

Qu'on m'fasse maréchal de France, nous verrons.

SUZETTE.

C'est pas pour dire, mais j'en serions fièrement contente; j'taimons ben, mon p'tit Maclou, mais j'taimerions ben davantage encore.

MACLOU.

Oh ! sans doute, toi qu'a toujours des idées de grandeur, et qui est coquette comme un p'tit loup.

SUZETTE.

Moi, coquette ?

MACLOU.

Non, tu n'oses pas; hier encore j'tai ben vu écouter les douceurs de M. l'Sec, le procureur de ce bailliage qui je dis t'en contais et joliment, y a une demi-heure.

SUZETTE.

Te v'là encore avec ta jalousie.

MACLOU.

Moi, d'la jalousie, je suis méfiant, soupçonneux, mais je ne suis pas jaloux. (*On entend le tambour.*)

SUZETTE.

Quel est c'bruit?

MACLOU.

C'est pas ben difficile à d'viner, c'est le bruit du tambour.

SUZETTE.

C'sont les Français qui prennent possession d'ce village ; que j'suis donc contente! tiens en v'là queuqu's uns qui viennent de ce côté.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *un détachement de grenadiers ayant un officier à leur tête.*

(*Ils entrent dans la cour de l'hôtellerie.*)

L'OFFICIER, *à Suzette.*

Bonjour, ma belle enfant.

MACLOU.

Eh ben ! qu'est-ce qu'ils viennent donc faire ici ?

SUZETTE.

Soyez les bienvenus, messieurs les militaires.

MACLOU, *bas.*

Voulez-vous ben n'pas les r'garder comm'ça, mam'selle.

SUZETTE.

J'les aime moi les Français.

L'OFFICIER.

Votre hôtellerie est, à ce qu'il me paraît, la plus forte de ce village.

MACLOU.

Oui, monsieur l'officier, c'est ici qu'on est le mieux servi.

L'OFFICIER.

En ce cas, fais donner un morceau à manger et un coup à boire à ces braves gens-là.

MACLOU.

Monsieur, les ennemis ont passé par ici, et j'sommes à sec.

L'OFFICIER.

Tu disais qu'on était bien servi ici.

MACLOU.

Oui, monsieur, quand il y a quelque chose à servir; mais pour le moment, il n'y a rien du tout, et c'est peut-être un peu de votre faute.

AIR : *du Pélerin.*

Ils ont eu si chaud en s'sauvant,
Qu'j'ons fourni leur rafraîchissement ;
Traitant chacun d'nous comme un nègre ;
Ils buvaient tout jusqu'au vinaigre
Chez les marchands de vin du pays ;
Ils ont tout pris.

Il fallait voir dans chaque maison
Comme ils agissaient sans façon ;
On fit, dans ces jours de tristesse,
Des sacrifices d'toute espèce ;
D'mandez à tout l'mond' dans c'pays,
Ils ont tout pris.

UN SOLDAT, *à son officier.*

On nous trompe, car j'aperçois dans cette cuisine de quoi faire un bon repas.

L'OFFICIER.

Eh bien ! mes amis, prenons la cuisine d'assaut, nous paierons tout.

SUZETTE, *devant la porte.*

Non, messieurs, vous n'prendrez rien.

UN SOLDAT.

Qui nous en empêchera?

SUZETTE.

Qui? moi, et pour cela je n'ai qu'un mot à dire.

MACLOU, *à part.*

V'là l'jambon de M. de Turenne joliment exposé !

SUZETTE, *se mettant devant la porte.*

Ce déjeuner est préparé pour M. de Turenne.

(*Tous les soldats s'arrêtent.*)

L'OFFICIER.

Pour M. de Turenne ! Mes amis, respectons le déjeuner de notre maréchal.

AIR : *A soixante ans.*

Toujours, dans les champs de la guerre,
En lui nous trouvons un appui ;
Ce que pour nous cent fois on l'a vu faire,
Une fois faisons-le pour lui.
Ce déjeuner, que nous quittons sans peine,
Va réparer ses forces aujourd'hui,
Et chacun de nous sait ici
Que prolonger les jours du grand Turenne,
C'est abréger les jours de l'ennemi.

MACLOU.

Voyez un peu c'que c'est qu'un beau nom ! Si au lieu d'leur dire : c'déjeuner-là est pour M. de Turenne, on leur avait dit : c'est pour M. de Maclou, il serait déjà mangé, c'est sûr.

L'OFFICIER.

Allons, mes amis, puisque nous sommes cantonnés dans ce village, cherchons ailleurs.

SUZETTE.

AIR *du Petit tambour.*

Pardon si j'avons osé
Vous faire quelque résistance ;
Croyez qu'dans cette circonstance
Je n'vous aurions rien r'fusé.

L'OFFICIER.

Un semblable aveu m'enchante ;
J'aime assez et j'en convien,
Une fillette charmante
Qui ne me refuse rien.

(*Il l'embrasse.*)

MACLOU.

Holà ! s'il vous plaît, holà,
Monsieur, j'vous en conjure,
Pour cajoler ma future,
R'venez quand je n's'rai pas là.

CHŒUR.

Pardon si j'avons osé, etc.

(*L'officier et les soldats sortent.*)

SCENE IV.

MACLOU, SUZETTE.

MACLOU.

Eh ben ! te v'là contente, on vient de t'embrasser.

SUZETTE.

Est-ce ma faute, vilain jaloux.

MACLOU.

C'est peut-être d'la mienne?

SUZETTE.

T'as ben vu que j'nai pas pu faire autrement.

MACLOU.

Elle n'a pas pu faire autrement ! V'là c'qu'elles disent toutes; mais ça n'me convient pas, j'vous en avartis.

SUZETTE.

Voyez-vous ça ! fallait donc le dire plus tôt, ça aurait encore été tout d'même.

MACLOU.

AIR : *Je t'aimerai* (de Blangini.)

En attendant que notre hymen se fasse,
C'sont des baisers qu'devant moi l'on vous prend;
J'nous marierons; mais jusqu'là, de grâce,
Ne souffrez pas que tout l'monde vous embrasse,
En attendant. (*bis.*)

SUZETTE.

Même air.

En attendant l'mari dont la constance,
M'fait espérer plus d'un heureux moment,
Un doux baiser se r'çoit sans conséquence;
Plus d'une fillett' prend ainsi patience,
En attendant. (*bis.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

MICHEL, *en dehors.*

Eh bien ! eh bein ! où sont-ils donc ?

MACLOU.

Encore un militaire ! Mam'selle, songez ben à c'que j'viens d'vous dire; n'ouvrez pas la bouche si l'on vous parle, et fermez les yeux si l'on vous r'garde.

SUZETTE.

Mon petit Maclou, j'aurai ben soin de n'en rien faire.

MICHEL.

Enfin v'là du monde. (*Il entre dans l'hôtellerie*)

MACLOU.

Que cherchez-vous, monsieur ?

MICHEL.

Je cherche quelqu'un.

MACLOU.

Eh ben ! il me semble que je suis quelqu'un, et....

MICHEL.

C'est possible; mais j'aime mieux avoir affaire à cette belle enfant. (*Il va pour embrasser Suzette, Maclou se met au milieu d'eux.*)

MACLOU.

Doucement, monsieur l'militaire, c'est ma future.

MICHEL.

C'est différent; respect aux propriétés. (*Il l'embrasse.*)

MACLOU.

A la bonne heure !

MICHEL.

Mais dites-moi, ma belle enfant....

SCENE IV.

MACLOU, SUZETTE.

MACLOU.

Eh ben ! te v'là contente, on vient de t'embrasser.

SUZETTE.

Est-ce ma faute, vilain jaloux.

MACLOU.

C'est peut-être d'la mienne ?

SUZETTE.

T'as ben vu que j'nai pas pu faire autrement.

MACLOU.

Elle n'a pas pu faire autrement ! V'là c'qu'elles disent toutes; mais ça n'me convient pas, j'vous en avartis.

SUZETTE.

Voyez-vous ça ! fallait donc le dire plus tôt, ça aurait encore été tout d'même.

MACLOU.

AIR : *Je t'aimerai* (de Blangini.)

En attendant que notre hymen se fasse,
C'sont des baisers qu'devant moi l'on vous prend;
J'nous marierons; mais jusque-là, de grâce,
Ne souffrez pas que tout l'monde vous embrasse,
En attendant. (*bis.*)

SUZETTE.

Même air.

En attendant l'mari dont la constance,
M'fait espérer plus d'un heureux moment,
Un doux baiser se r'çoit sans conséquence;
Plus d'une fillett' prend ainsi patience,
En attendant. (*bis.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

MICHEL, *en dehors.*

Eh bien ! eh bein ! où sont-ils donc ?

MACLOU.

Encore un militaire ! Maun'selle, songez ben à c'que j'viens d'vous dire; n'ouvrez pas la bouche si l'on vous parle, et fermez les yeux si l'on vous r'garde.

SUZETTE.

Mon petit Maclou, j'aurai ben soin de n'en rien faire.

MICHEL.

Enfin v'là du monde. (*Il entre dans l'hôtellerie*)

MACLOU.

Que cherchez-vous, monsieur ?

MICHEL.

Je cherche quelqu'un.

MACLOU.

Eh ben ! il me semble que je suis quelqu'un, et....

MICHEL.

C'est possible ; mais j'aime mieux avoir affaire à cette belle enfant. (*Il va pour embrasser Suzette, Maclou se met au milieu d'eux.*)

MACLOU.

Doucement, monsieur l'militaire, c'est ma future.

MICHEL.

C'est différent ; respect aux propriétés. (*Il l'embrasse.*)

MACLOU.

A la bonne heure !

MICHEL.

Mais dites-moi, ma belle enfant....

MACLOU.

Elle n'a pas le temps de vous écouter.

MICHEL.

Cependant....

MACLOU.

Elle a ben autre chose à faire.

MICHEL.

Dites-moi seulement si vous avez vu de bons lurons portant le même uniforme que moi?

SUZETTE.

Oui, monsieur, mais ils sont partis.

MACLOU.

Et j'vous conseillons d'faire comme eux.

MICHEL, *à part.*

Il me paraît qu'ici on ne n'se pique pas de politesse; allons, Michel, toi que ton courage et ta patience ont fait surnommer le Turenne de ta compagnie...

SUZETTE.

Il parle de M. de Turenne.

MACLOU.

Si c'était lui....

MICHEL.

Cours après tes camarades. (*Haut.*) Ah ça! décidément vous ne pouvez pas me dire où ils sont?

SUZETTE.

Nous n'en savons rien au juste, monsieur; ils ont quitté ces lieux pour aller visiter toutes les cuisines et tous les celliers de ce village.

MICHEL, *fâché.*

Visiter toutes les cuisines et tous les celliers du village sans moi, c'est affreux! n'avoir pas attendu Turenne!

SUZETTE, *surprise.*

Turenne!....

MACLOU.

J'en avais comme un pressentiment. Quoi ! c'est là lui ?

SUZETTE.

Ah ! mon Dieu ! j'en suis toute tremblante; mon père l'avait ben dit qui viendrait sans cérémonie : c'est un bel homme, au moins.

MACLOU.

Et ce père Thomas qui n'est pas ici !

SUZETTE.

J'pouvons toujours lui offrir une chaise.

MICHEL.

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

Oui, leur conduite me fait peine ;
Sans moi partir. Ah ! le trait est affreux.
Ils savent pourtant que Turenne
N'est vraiment bien qu'au milieu d'eux.
C'qui m'console, en un cas semblable,
Mauvais buveur, mais bon soldat,
C'est qu'aujourd'hui si j'suis l'dernier à table,
D'main je s'rai le premier au combat.

SUZETTE, *à Maclou.*

Il s'ra le premier au combat ? C'est ben lui, j'espère.

MACLOU.

Pardine, j'n'en ai pas douté un moment d'puis qu'il l'a dit.

SUZETTE et MACLOU, *apportant une chaise.*

Monsieur, voulez-vous ben prendre.... la peine de vous asseoir ?

MICHEL.

Non, non, j'vais r'joindre mes amis.

MACLOU.

Assisez-vous un peu, monsieur, j'vous en prions.

SUZETTE.

Oui, monsieur, nous vous l'demandons comme une grâce.

MICHEL, *surpris.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'ils ont donc? mais tout à l'heure vous vouliez me voir au diable.

SUZETTE.

Et à présent nous voudrions toujours vous voir près de nous.

MICHEL.

C'est bien aimable à vous, ma belle enfant. Ah ça ! déjeunet-on ici ?

SUZETTE.

Certainement, monsieur. (*A Maclou.*) Il a reçu l'placet d'mon père, il n'y a pas de doute.

MACLOU.

L'père Thomas va venir.

MICHEL.

Le père Thomas ?

SUZETTE.

Et il sera ben enchanté de vous voir.

MICHEL.

Ah ! ah ! Est-ce qu'il me connaît ?

SUZETTE.

Oh ! non, monsieur, mais c'est égal, il vous attend. Toi, reste ici.

MACLOU.

Non, non, j'irons plus vîte à nous deux.

AIR *de la Fête du village voisin.*

J'courons pour vous r'cevoir
Exprès chercher notr' père ;
Vous fêter et vous plaire
Est son plus doux espoir.

MICHEL.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Pourquoi donc tant de façon?
Votre conduite m'étonne ;
Chacun de vous déraisonne.

SUZETTE.

Monsieur, vous êtes bien bon;
Excusez noir' verbiage :
Pour qu'en vistu' vous rendre hommage
A tous les gens du village,
J'allons faire votr' portrait.
Ah ! pour nous quel jour de fête !
Oui, nous en perdrons la tête.

MICHEL, *riant.*

Je crois que c'est déjà fait. (*bis.*)

SUZETTE, MACLOU.

J'pourons pour vous r'cevoir, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

MICHEL, *seul.*

Ils vont tout de bon chercher papa. A ça ! qu'est-ce qui leur a donc passé par la tête ? Si j'avais un habit galonné, leurs politesses me surprendraient moins, mais. . . Qu'importe, après tout, puisqu'il me paraît que cela se terminera par un bon déjeuner, chose assez rare en ce moment dans ce pays.

Air *du Village voisin.*

Pour alléger le fardeau de la vie,
Le bien toujours est à côté du mal ;
Quoique chacun en murmure, au total
D'pein's et d'plaisirs elle est suivie.
Hier le canon
Faisait bond, bond, bond,
Et nous menaçait, hélas ! avec fureur ;
Changeant aujourd'hui,
Le sort m'offre ici
Au lieu des bonds bonds du canon,
Les glous glous d'un flacon
Et les lon lan là, les lan là de la chanson.

Oui, profitons de ce qui se présente,
Car l'avenir n'offre rien de certain.
Comm' je pourrais bien déchanter d'main,
Il est juste qu'aujourd'hui j'chante
Séduisans flons flons,
Piquantes chansons,
Rendez en ce jour mon oreille contente.
Car, changeant de ton,
Demain le canon
Peut-être viendra remplacer le flon flon,
Les glous glous glous, les glous glous du flacon,
Et les lon lan là, les lan là de la chanson.

Mais personne ne vient, et je commence à m'ennuyer. Est-ce que la politesse de ces gens-là se bornerait à me laisser là tout seul comme une sentinelle perdue. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Enfin quelqu'un vient de ce côté; ce sont nos jeunes gens avec tout le village..... Est-ce que ce gros rougeot qui est avec eux serait l'papa? Oh! oui, il y a quelque chose de paternel dans cette bonne figure-là.

SCÈNE VII.

MICHEL, THOMAS, SUZETTE, MACLOU, *Villageois et Villageoises.*

AIR : *Chœur de Joconde.*

Quel beau jour
Luit enfin sur ce village;
Il présage
Gloire et bonheur tour à tour;
Acceptez ce juste hommage
D'notre amour il est le gage,
Quel honneur!
Vive à jamais monseigneur.

MICHEL, *à part.*

A qui donc tous ces complimens-là s'adressent-ils? (*Il regarde autour de lui.*) Ça ma terriblement l'air d'être à moi.

THOMAS, *à part.*

V'là ben ce héros tel que me l'a dépeint l'officier à qui j'ai remis mon placet.

MICHEL, *à part.*

En vérité, je ne sais pas ce que cela veut dire.

THOMAS, *à part.*

Quelle bonté dans ses traits, quelle simplicité dans ses habits!

MICHEL.

Mes amis, dites-moi donc, je vous prie....

THOMAS.

Ah! monseigneur! je n'osais espérer... monseigneur!

SUZETTE.

Nous étions loin de penser, monseigneur....

MACLOU.

C'est vrai, monseigneur, je ne pouvais pas croire....

MICHEL.

L'un ne pouvait pas croire, l'autre n'osait espérer, celui-là était loin d'penser.... voilà qui me paraît clair.

THOMAS.

Monseigneur, daignez nous entendre.

MICHEL.

Oui, entendons-nous.

THOMAS.

Je ne demande pas mieux.

MICHEL.

D'abord, pour qui me prenez-vous?

THOMAS.

Pour le plus grand capitaine du monde.

MICHEL.

Ça viendra peut-être; mais, de grâce, n'anticipons pas sur les événemens. Je ne suis pas ce que vous croyez.

THOMAS.

On m'avait bien dit, monseigneur, qu'en venant ici vous voudriez garder l'incognito, mais je vous aurais reconnu entre mille.

MACLOU.

Oui, oui, nous vous aurions reconnu entre mille.

MICHEL.

Vous m'auriez reconnu.... mais pour qui?

SUZETTE.

Vous vous êtes nommé devant nous tout à l'heure, ainsi...

MICHEL, *à part, en riant.*

Ah ! Je me rappelle.... Je conçois à présent les politesses, les lauriers, les monseigneurs. (*Haut.*) Vous croyez voir en moi Turenne ?

SUZETTE.

Vous ne pouvez pas nous dire le contraire, monseigneur.

MICHEL.

Je le suis, en effet, mes amis....

MACLOU.

Enfin il en convient.

MICHEL.

Mais il y a Turenne et Turenne.

THOMAS.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il n'en existe qu'un pour nous,
Un seul a droit à notre hommage;
Nous sommes certains que c'est vous;
Ne vous cachez pas davantage :
Il n'en est qu'un, je l'dis tout haut,
Qu'on puiss'citer pour sa vaillance,
Et l's étrangers trembleraient trop
S'il en existait deux en France.

MICHEL.

Il n'en est qu'un, j'en conviens ; mais encore une fois, je ne suis pas ce un-là.

THOMAS.

Pardonnez-moi, monseigneur, pardonnez-moi, vous l'êtes et vous aurez la bonté, j'en suis sûr, d'accepter à déjeuner chez moi.

MICHEL.

Non, mon brave, je ne le puis.

THOMAS.

Daignez combler mes vœux, monseigneur, nous vous en prions... à genoux. (*Tous les paysans se groupent autour de lui.*)

MICHEL, *à part.*

Ah ! c'est aussi pousser la politesse un peu trop loin.

AIR *des Petits Savoyards.*

Leur mépris est trop fort. (*bis.*)

THOMAS.

Nous agissons d'la sorte
Pour vous retenir chez nous.

MICHEL, *à part.*

Que l'diable les emporte.
Ah ! d'honneur, ils sont fous.

THOMAS.

Monseigneur, déjeunez chez nous.

TOUS.

Ah ! cédez-nous ! (*bis.*)

MICHEL, *à part.*

Malgré moi, ces bravs gens prétendent
Ici me faire déjeuner :
Ce qu'à genoux d'autres demandent,
Ils s'mettent à g'noux pour le donner.

TOUS.

Accepterez-vous ?

ENSEMBLE.

MICHEL.

Non, non.

THOMAS.

Ah ! daignez, monsieur de Turenne,
Goûter mon vin et mon jambon.

MICHEL.

Rendons-nous, car j'accrois leur peine
En m'obstinant à dire non.

(*A part.*) Il me semble que j'en ai fait assez pour leur prouver qu'ils se trompaient; et maintenant il y aurait de la cruauté à moi de refuser plus long-temps leur déjeuner. (*Haut.*) Allons, allons, mes amis, puisque vous le voulez absolument, j'accepte; mais songez bien que c'est vous qui m'y forcez.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive monsieur d'Turenne !

MICHEL, *à part.*

Allons, puisqu'il le faut, faisons le maréchal de France.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive monsieur d'Turenne !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LESEC.

LESEC.

C'est bien, mes amis; oui, certainement, vive monsieur de Turenne ! vive monsieur de Turenne ! Ah ça, pourquoi crions-nous comme ça ?

SUZETTE, *à Lesec.*

Silence ! monsieur de Turenne est ici.

LESEC, *surpris.*

Monsieur de Turenne est ici ?

SUZETTE, *le lui montrant.*

Le voilà.

LESEC, *s'approchant de lui.*

Monseigneur, souffrez....

MICHEL, *à part.*

Allons, voilà déjà un importun; il me paraît que ce n'est pas tout plaisir que d'être grand seigneur.

LESEC, *continuant.*

Monseigneur, souffrez.....

MICHEL.

Eh bien! c'est dit, je souffre.... de vous entendre; ainsi finissez.

LESEC, *à Thomas.*

Ah! comme il est aimable!

THOMAS, *à Lesec.*

Certainement, qu'il est aimable, il a accepté à déjeuner chez moi.

LESEC.

Chez vous! Voilà ce que je ne permettrai pas; si toutefois monseigneur veut bien le permettre, comme procureur de ce bailliage, ma maison est la seule où l'on puisse dignement recevoir M. de Turenne, et c'est chez moi, monseigneur, c'est chez moi que vous déjeunerez.

MICHEL.

Ma foi, non, je suis bien ici et j'y reste.

LESEC.

Au moins monseigneur me permettra de le servir à table, de lui verser à boire.

MICHEL.

Comment, monsieur le procureur, un homme comme vous, verser à boire à un homme comme moi!

LESEC.

Un homme comme vous, monseigneur! est-il quelqu'un au-dessus d'un maréchal de France!

AIR : *Voulant de ses œuvres complètes.*

Leur renommée est sans égale,
Puisque l'on dit que de Paris
Ils ont meublé la cathédrale
Des drapeaux de nos ennemis.

MICHEL.

Aussi le Roi, par grandeur d'âme,
Pour récompenser leurs travaux,
A surnommé ses maréchaux
Les tapissiers de Notre-Dame.

LESEC.

Et vous avez l'honneur, monseigneur, d'être un de ces tapissiers-là. (*A part.*) Eh ! mais j'y songe. (*Haut.*) monseigneur, j'ai une grâce à vous demander.

MICHEL.

Parlez, mais dépêchez-vous.

LESEC, *montrant Suzette.*

Depuis quinze ans, monseigneur, j'aime cette petite qui n'en a encore que seize, ce qui vous prouve que je suis le premier en date; je l'épouse aujourd'hui....

MACLOU, *surpris.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il dit donc là?

LESEC, *continuant.*

Et je désirerais que vous me fissiez l'honneur de signer au contrat.

THOMAS.

Mais, monsieur Lesec....

LESEC, *à Thomas.*

Cela ne te regarde pas; tais-toi. Puis-je espérer, Monseigneur....

MICHEL.

Tout ce que vous voudrez, je n'y tiens pas; mais, par exemple, je tiens à déjeuner.

THOMAS.

Monseigneur, je vais vous faire servir.

MICHEL, *à part.*

Plus heureux que mes camarades, je vais donc faire un bon repas! Eh ! mais il ne serait pas généreux de profiter seul de

ma bonne fortune. (*Haut.*) Thomas, est-ce qu'il ne serait pas possible d'envoyer quelques brocs d'vin aux soldats qui sont dans ce village ?

THOMAS.

Il m'en coûte de vous refuser, monseigneur, mais je n'ai que ce qui vous est destiné.

MICHEL.

Tant pis ; quand il y a pour un, il y a bien pour deux ; mais il n'y a pas pour trente.

LESEC, *à part.*

C'est un sacrifice, mais je dois le faire pour m'assurer tout-à-fait sa protection. (*Haut.*) Je suis assez heureux, monseigneur, pour pouvoir favoriser *vos intentions paternelles*, j'ai une pièce de vin, une seule, et c'est avec plaisir que je vais moi-même la faire porter à vos soldats.

MICHEL.

Quoi ! vous voulez....

LESEC.

Combler jusqu'au moindre de vos désirs.

MICHEL.

Ceci passe la plaisanterie, et je ne souffrirai pas....

LESEC.

Pardonnez-moi, monseigneur, vous souffrirez.... vous ne voudriez pas me désobliger.

MICHEL.

Non, certes. (*A part.*) Après tout, ça n'peut pas leur faire de mal.

THOMAS.

Monseigneur, en attendant le service, daignez faire un tour dans mon jardin.

MICHEL.

Un tour dans votre jardin ! mais, de grâce, ne me promenez pas trop long-temps ; si c'est pour me donner de l'appétit, c'est inutile, je vous en avertis.

Heureusement, ce n'est pas encore fait; j'espère parler en particulier à M. de Turenne : à coup sûr il ne voudra pas faire mon malheur.

TURENNE.

Certainement, je ne viens pas ici pour cela.

SUZETTE.

AIR : *del Senor Barrao.*

Il s'montrera traitable,
Aussi j'vais en ce jour
Le bien servir à table
Pour qu'il serv' mon amour;
Si j'peux lui dire un mot,
Oh!
Sans doute il me répondra,
Ah!
Et j'verrons aussitôt
Oh!
Le procureur de là,
Ah!

TURENNE, *à part.*

S'il y a du procureur dans cette affaire, ce sera difficile à arranger.

SUZETTE.

Vers Maclou, tout m'entraîne,
Et j'n'y voyons pas d'mal;
J'n'épous'rais qu'avec peine
C'vieux procureur fiscal,
S'il s'obstine comme un sot,
Oh!
A former c't'hymen-là,
Ah!
Il sentira bientôt,
Oh!
Ce qu'il en arrivera,
Ah!

TURENNE, *à part.*

Ce sera bien agréable pour monsieur le procureur. Mais approchons. (*Haut à Suzette.*) Ma belle enfant, c'est ici l'auberge de la Poule Noire?

SUZETTE.

Oui, monsieur.

TURENNE.

Et vous êtes la fille....

SUZETTE.

De la Poule Noire, oui, monsieur.

TURENNE.

Comment se nomme votre père?

SUZETTE.

Thomas, monsieur.

TURENNE, *à part.*

Je ne me suis pas trompé. (*Haut.*) Mon enfant, je désirerais le voir.

SUZETTE.

Monsieur, si vous voulez l'voir, j'vous conseillons de r'venir plus tard, car il est occupé dans ce moment-ci, voyez-vous.

TURENNE, *à part.*

Ce brave homme se donne beaucoup de peine pour me recevoir, j'en suis sûr. (*Haut.*) Dites-lui, je vous prie, que je viens pour déjeuner.

SUZETTE.

Raison d'plus pour que je n'le dérangions pas; nous n'avons rien du tout à vous donner.

TURENNE, *surpris.*

Rien?

SUZETTE.

Du tout, du tout.

TURENNE.

AIR: *Vaud. du dîner de Madelon.*

Est-ce une plaisanterie?
Quand je viens pour déjeuner,
Quoi! dans cette hôtellerie,
On n'a rien à me donner!

SUZETTE.

Je n'puis combler votre attente,
Et, monsieur, pour en finir,
Je suis bien votre servante,
Mais j'nai rien à vous servir.

MACLOU, *dans la coulisse.*

Gare ! gare !

SUZETTE.

C'est Maclou qui apporte le déjeuner.

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

Ah ! quel contretemps funeste,
V'là l'jambon qu'on vient d'dresser;
Faut-il qu'en ces lieux il reste
Exprès pour le voir passer ?

TURENNE.

Lorsqu'en ces lieux l'on m'attend,
Cet accueil froid me surprend.

MACLOU.

C'est tout chaud, tout bouillant.

Encore à causer avec un militaire ? Prenez-moi vîte ça des mains, aussi ben ça m'brûle.

SUZETTE.

C'est vrai tout d'même.

C'est tout chaud, tout bouillant, etc.

V'là justement M. de Turenne qui entre par la petite porte.

(*Elle entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XI.

TURENNE, MACLOU.

TURENNE.

Mon ami, pour qui donc est ce jambon ?

MACLOU.

C'est pour un grand homme ; c'n'est pas pour vous.

TURENNE.

Ah ! c'est pour un grand homme !

MACLOU.

Oui, pour monsieur d'Turenne.

TURENNE.

Et le vin ?

MACLOU.

C'est encore pour monsieur d'Turenne.

TURENNE.

Je vois qu'il est impatiemment attendu.

MACLOU.

Mieux qu'ça, il est arrivé.

TURENNE, *surpris.*

Ce garçon me connaîtrait-il ?

MACLOU.

Si vous étiez v'nu un peu plus tôt, j'vous l'aurais fait voir. C'est là qu'il déjeune.

TURENNE.

Il se pourrait mon ami; (*à Maclou*) va trouver M. de Turenne, et dis-lui qu'un soldat, accablé de fatigue, demande la permission de s'asseoir à sa table et de partager son déjeuner.

MACLOU, *riant.*

Ah ben ! par exemple, que j'aille dire ça à M. de Turenne, j'n'oserons jamais. (*Apercevant Lesec.*) Mais t'nez, v'là quelqu'un qui va se charger de vote' commission, c'est notre procureur fiscal ; il est bien avec M. d'Turenne, c'est lui qui, à mon détriment, veut dev'nir l'époux d'Suzette, de c'te petite boulotte qu'vous avez vue là tout à l'heure.

TURENNE.

Ah ! je sais. Mais, sois tranquille, mon garçon, je te réponds qu'il n'épousera pas ta Suzette.

MACLOU.

Vrai ! ah ! vous me rendez l'existence et j'vas r'muer toute la maison pour vous trouver un bon déjeuner.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. LESEC.

LESEC.

AIR ; *Comme il m'aimait.*

Comme ils ont bu ! (*bis.*)
Dans quel état ils vont se mettre !
Comme ils ont bu ! (*bis.*)
De mon mérite on est imbu ;
Mon vin, dont je n'étais plus maître,
Ne fit que paraître et disparaître.
En ont-ils bu !

MACLOU.

Dites donc, monsieur le procureur, vous qui avez du crédit auprès d'monsieur de Turenne, protégez ce brave homme-là.

LESEC.

Que veut-il ?

MACLOU.

Pas grand'chose.... La faveur de déjeuner avec monsieur de Turenne.

LESEC.

Mais où avez-vous donc la tête ? Est-ce que c'est possible ? M. de Turenne peut, sans se compromettre, recevoir un procureur comme moi ; mais un soldat comme vous !

TURENNE.

Un soldat comme moi ? oui, monsieur, je suis soldat, et je m'honore de l'être.

AIR : *Il nous faudra quitter l'Empire.*

Ce titre au temple de mémoire
Peut-être un jour doit me porter,
Et si souvent on l'a couvert de gloire,
Qu'il est beau de le mériter

Sous un grand Roi qui sagement gouverne,
Et fait marcher l'honneur d'un pas égal.
Chaque soldat dans sa giberne
A le bâton de maréchal.

LESEC.

Eh bien ! mon ami, tâchez de l'en faire sortir. Mais je ne puis me charger de votre demande; je jouis, il est vrai, d'un certain crédit auprès de monsieur de Turenne. mais vous concevez bien que je ne puis l'employer pour le premier venu, lorsque j'en ai besoin pour moi, et. quand il s'agit surtout d'un déjeuner, vous devez bien penser que, si une pareille demande était faisable, je la ferais d'abord pour moi.... parce que, moi.... toujours moi.

TURENNE.

Cependant, monsieur de Turenne....

LESEC.

Vous ne le connaissez pas ?

TURENNE.

Pardonnez-moi, c'est un homme très-simple, et que l'on vante trop peut-être.

LESEC.

Que l'on vante trop ? Et ses victoires, monsieur ?

TURENNE.

Ses victoires, il ne les doit qu'au courage de ses soldats.

LESEC.

Et que feraient les soldats sans le général.

TURENNE, *sévèrement.*

Ce que ferait le général sans le soldat.

LESEC.

Mon ami, vous parlez là de choses qui vous sont tout à fait étrangères, et c'est peut-être pourquoi vous n'y entendez rien.

TURENNE.

M. Lesec me permettra-t-il de lui faire observer qu'un procureur fiscal devrait être un peu moins impertinent.

LESEC.

Un impertinent, moi ?

MACLOU.

Bon, ça s'échauffe.

LESEC.

L'apostrophe me suffoque.

MACLOU.

Il lui a dit joliment son fait.

LESEC.

AIR : *C'est Lucifer échappé de l'enfer.*

D'un procureur
Redoute la fureur :
Je t'invite
A partir vîte ;
D'un procureur
Redoute la fureur ;
On craint tout de monseigneur :
Son audace est incroyable.
Qui peut donc la lui donner ?
Je voudrais le voir au diable !

MACLOU.

Moi, j'voudrais l'voir déjeuner.

(*Ils sortent, l'un entre à gauche, l'autre à droite.*)

SCÈNE XIII.

TURENNE, *seul.*

Le ridicule personnage ! il a toute l'importance de la nullité et toute l'insolence d'un homme qui se croit du crédit ; il va, en bon courtisan, prodiguer la louange à celui dont il attend peut-être déjà quelque faveur ; mais l'aventure qui m'arrive ici est tout à fait étrange, et je crois qu'il serait prudent de m'assurer de ce M. de Turenne.

SCÈNE XIV.

TURENNE, MACLOU.

MACLOU, *portant une assiette avec une serviette dessus, etc.*

Victoire ! victoire ! je ne dirai pas que je suis plus heureux qu'amoureux, parce que, voyez-vous, l'amour avant tout; mais j'dirai qu'jai ben du bonheur, et vous encore davantage.

TURENNE.

Explique-toi!

MACLOU.

Quand j'vous ai vu, vous m'avez plu tout d'suite; et je me suis dit : V'là un luron à qui j'veux du bien.

TURENNE.

Grand merci.

MACLOU.

A force d'chercher, on trouve; réjouissez-vous, v'là d'quoi déjeuner.

TURENNE.

Tu ne pouvais m'apprendre une nouvelle plus agréable.

MACLOU.

Vite, mettez-vous là, n'faut pas qu'ça refroidisse.

TURENNE.

Voyons, que ma m'apportes-tu ?

MACLOU.

Un bel œuf à la coque qu'vient de pondre la seule poule qu'on nous ait laissée.

TURENNE, *riant.*

Je te sais gré de ton attention.

MACLOU.

AIR : *La Folie a plus d'un masque.*

Les cohortes menaçantes
Que les Français ont fait plier,

A nos poules innocentes
Ne faisaient aucun quartier.
Bref, dans leur fureur cruelle,
J'voyais l'moment où bientôt
Il ne nous serait resté qu'celle
Qui sert d'enseigne là-haut.

TURENNE, *à part.*

Ce déjeuner n'est pas très-digne d'un maréchal de France; mais, en refusant, j'affligerais peut-être ce brave garçon. (*Haut.*) Mon ami, offert de si bon cœur, ce léger repas me semblera excellent; mais veux-tu me rendre un nouveau service?

MACLOU.

Volontiers; quoi qui faut que j'fasse?

TURENNE.

Il faut porter cet écrit à celui qui commande les troupes cantonnées dans ce village.

MACLOU.

C'n'est pas difficile. (*Frappant à la fenêtre du cabinet*) Suzette! veille à la maison; j'sors.

TURENNE.

Surtout, dépêche-toi.

MACLOU.

J'cours comme un cerf, d'puis qu'vous m'avez dit que j's'rai l'mari de Suzette. (*Il sort.*)

Le cabinet s'ouvre et l'on voit Michel à table ayant autour de lui Lese, Thomas et Suzette occupés à le servir.

SCÈNE XV.

TURENNE, *mangeant son œuf sous la tonnelle;* MICHEL, *à table dans le cabinet;* THOMAS, *lui changeant d'assiette;* SUZETTE, *lui coupant du pain;* LESEC, *à la croisée.*

LESEC.

Eh bien! eh bien! qui est-ce qui a donc frappé?

SUZETTE.

C'n'est rien, c'est Maclou.

TURENNE, *à lui-même.*

Messieurs les courtisans riraient bien s'ils me voyaient ainsi. Turenne, après avoir vaincu les Allemands et sauvé la France, peut être réduit sous une tonnelle à se contenter d'un pareil repas. Mais dois-je m'en plaindre? Hier mes soldats marchaient à la gloire, et ils en avaient moins encore.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Contre le besoin et la crainte
Opposant un cœur affermi,
Loin de faire entendre une plainte,
Ils s'écriaient : Marchons à l'ennemi.
Moins le général que le père
De ces braves et vieux guerriers
Je dois partager leur misère
Quand je partage leurs lauriers.

LESEC.

Monseigneur, vous ne buvez pas.

MICHEL.

Je n'ai jamais tant bu, je vous jure, jamais je n'ai fait un meilleur repas.

TURENNE.

Je crois que de la vie je n'ai fait un plus maigre déjeuner.

AIR *du Fou de Péronne.*

Ce repas, je suppose,
Ferait peu de jaloux;
Mais, faute d'autre chose,
D'un œuf contentons-nous.
Flatteurs et parasites,
Je serais à l'abri
De vos tristes visites,
Si je traitais ainsi.

ENSEMBLE.

MICHEL, *dans le cabinet.*

Versez, versez encore.

TURENNE, *sous la tonnelle.*

Bien peu je me restaure.

MICHEL.

Comme je me restaure,
Je prétends que l'aurore
Me trouve ici demain
Verre en main.

TURENNE.

Car en ces lieux encore
Je désire du vin,
Mais en vain.

MICHEL.

Oui, cette hôtellerie
Est un séjour divin,
J'y vois femme jolie,
J'y bois d'excellens vins:
Votre accueil me transporte.
Si j'étais à Paris,
En traitant de la sorte,
Combien j'aurais d'amis!

Reprise comme ci-dessus.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MACLOU, *ensuite des Soldats et des Villageois.*

MACLOU, *accourant.*

Les v'là, les v'là, j'les amène, ils viennent chanter la bonté de M. de Turenne, et j'espère que vous allez faire comme eux; j'leux ai remis votre lettre, et, pour me suivre, ils ne se le sont pas fait dire deux fois, allez.

CHŒUR.

Les soldats arrivent, ils s'adressent à M. de Turenne; Maclou et les villageois chantent sous la fenêtre du cabinet où ils croient que déjeune Turenne.

AIR *de Corisandre.* (Porte Saint-Martin.)

Gloire à Turenne,
Son âme humaine
Chasse la peine
Loin du soldat.

TURENNE.

Nobles soutiens de la patrie,
J'aime à vous guider au combat,
Et je dois veiller sur la vie
De ceux qui veillent sur l'Etat.

LESEC, *toujours à la fenêtre du cabinet.*

Il faut absolument que je leur prouve qu'ils sont dans l'erreur. (*Il sort du cabinet.*) Encore ce soldat!

L'OFFICIER.

Monseigneur, nous nous rendons à vos ordres.

LESEC, *aux soldats.*

Mais tournez-vous donc de ce côté pour adresser vos hommages à qui de droit....

L'OFFICIER, *à Turenne.*

Nous vous remercions aussi du vin que vous avez eu la bonté de nous envoyer.

LESEC.

Mais, mon Dieu, ce n'est pas à lui que vous en êtes redevables.

TURENNE.

Du vin, mes amis! Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

L'OFFICIER.

Monsieur le procureur nous l'a apporté.

LESEC.

Sans doute, de la part de M. de Turenne, et non pas de la part de cet homme à qui j'avais intimé l'ordre de sortir d'ici.

L'OFFICIER.

De sortir d'ici?

TURENNE.

Laissez-le dire, mes amis, c'est un sot.

LESEC, *à part et furieux.*

Ah ! c'est trop abuser de ma patience ! donnons un exemple de sévérité. (*Haut.*) Savez-vous bien que je suis l'ami de M. de Turenne ! Savez-vous bien qu'il me protège !

TURENNE, *riant.*

Ah ! il vous protége ! (*A part.*) Effrayons-le un peu. (*Aux soldats.*) Mes amis, arrêtez monsieur le procureur.

LESEC.

Qu'est-ce à dire ? M'arrêter ? Il serait fort, celui-là !

TURENNE, *aux Soldats.*

AIR *des Gardes marine.*

Saisissez, sans plus attendre,
Ce fat qui vient l'excéder.
S'il n'est pas bien bon à prendre
Il sera bon à garder.

LESEC.

Moi, procureur du bailliage,
Me faire un pareil outrage !

MICHEL, *quittant le cabinet.*

Je ne dois pas davantage
Souffrir un pareil tapage.
Qui fait ce bruit infernal ?
Que vois-je ! . . . Mon général !

LES VILLAGEOIS.

Quoi ! c'est lui ?

LES SOLDATS.

Oui, c'est lui.
Oui, c'est de Turenne.

LES VILLAGEOIS.

Quoi ! c'est lui ?

LES SOLDATS.

Oui, c'est lui.
Vraiment, la chose est certaine.

TOUT LE MONDE.

Enfin voilà le grand homme
Que le monde entier renomme.
Puisque voilà monseigneur,
Celui-ci n'est qu'un imposteur.

TURENNE.

Quoi! c'est un soldat de mon armée qui se comporte ainsi! Ton action est indigne d'un brave. Tu as en vain compté sur ma bonté; et, quoi qu'il m'en coûte, je saurai punir.

L'OFFICIER.

Ah! mon général! grâce pour Turenne.

TURENNE, *surpris.*

Turenne! qu'est-ce que cela signifie?

MICHEL.

Mon général, c'est mon nom de guerre.

AIR *de Préville et Taconet.*

Le nom d'un si grand capitaine
Est un fardeau lourd à porter:
Je l'avouerai, si je l'ai pris sans peine,
C'est à regret que je vais le quitter.
Des noms fameux en tout temps j'fus l'apôtre:
Je les aimais au sortir du berceau,
Je les ai tous classés dans mon cerveau,
Et monseigneur, enfin, j'n'ai pris l'vôtre
Qu'faute d'pouvoir en trouver un plus beau.

LESEC, *à part.*

Et j'ai servi un simple soldat! Quelle mistification!

TURENNE.

Tu n'en as pas moins abusé de ces braves gens.

MICHEL.

J'ai fait tous mes efforts pour leur persuader qu'ils se trompaient; mais ils se sont obstinés à voir en moi le grand Turenne, et avec ce nom-là, mon général, je ne pouvais pas reculer.

THOMAS

Il dit vrai, monseigneur, le desir de vous posséder, nous a

fait prendre le change, et nous nous sommes mis à ses genoux pour lui faire accepter votre déjeuner.

TURENNE.

Tu t'es donc aussi servi de mon nom pour faire parvenir du vin à tes camarades ?

MICHEL.

Quand on m'a forcé d'être Turenne, on m'a forcé à faire du bien, c'était le premier devoir de l'emploi.

TURENNE.

A ce titre je te pardonne.

LESEC.

Eh moi ! monseigneur, comment vous faire oublier mon irrévérance?

TURENNE.

En payant la noce de ces jeunes gens que je marie. (*A Michel.*) Quant à toi, tu y danseras ; mais, corbleu ! tu n'y mangeras qu'un œuf. Thomas, je n'oublierai jamais votre bonne intention.... Partons, mes amis..

CHŒUR.

AIR *de Jean de Paris.*

Vive à jamais (*bis*) le bon, le grand Turenne,
De sa bonté (*bis*) célébrons les effets.
A pardonner (*bis*) sa grande âme l'entraîne,
Et sa valeur (*bis*) le conduit aux succès.

(*Turenne et les soldats sortent.*)

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, *hors* TURENNE.

LESEC.

J'en suis pour ma femme, mon argent et mon vin.

MICHEL.

Moi je reste à la noce, mon général l'a dit.

SUZETTE.

Sais-tu, Maclou, que v'là un heureux quiproquo pour nous?

THOMAS.

Il n'est pas aussi heureux pour monsieur le procureur.

VAUDEVILLE.

AIR *de la bergère Châtelaine.*

Mon âme fut charmée
En voyant qu'monsieur L'sec,
Pour rafraîchir l'armée,
Mettait sa cave à sec ;
En donnant son Turenne,
Il avait son projet :
Il croyait que Turenne
L'en récompenserait.
S'il fut si bon, morguenne,
En un jour aussi beau,
Ce fut par quiproquo.

MACLOU.

La gloire est ma devise :
Pour n'être que Maclou,
Il faut que je le dise,
J'n'étais pas né du tout.
Mon œil verrait sans peine
L'enn'mi . . . . mais pas d'trop près.
J'ai d'un grand capitaine
Les goûts . . . . mais en temps d'paix.
Si je n'suis pas Turenne,
D'la nature, en un mot,
Ce fut un quiproquo.

LESEC.

Par suite d'une injure,
Un gascon stupéfait
Reçut, sur la figure,
Un vigoureux soufflet.
De ce méchant apôtre
Vengez-vous, lui dit-on :
Quelle erreur est la vôtre,
Répliqua le gascon,
Il était pour un autre :
M'en venger s'rait d'un sot,
J'l'ai r'çu par quiproquo.

MICHEL.

On dit quand on s'engage,
Et j'le crois en effet,
Que l'jour du mariage
On n'sait pas trop c'qu'on fait.
A sa femme gentille
Pierre dit sans façon :
Dans neuf mois ma famille
S'augment'ra d'un garçon.
Au bout d'quatr' mois une fille
Vient ; il dit aussitôt :
Grand Dieu ! quel quiproquo !

L'OFFICIER (1).

S'agit-il d'amourettes,
L'Français vif et galant
Peut bien, près des fillettes,
Se tromper de serment ;
Pour la France fidèle,
Il va s'sacrifier,
Sachant qu's'il meurt pour elle,
Il n'meurt pas tout entier :
Que la gloire l'appelle,
Entre elle et son drapeau,
Jamais de quiproquo.

SUZETTE, *au public.*

Dans un coin de la salle
On m'a dit, en secret,
Qu'une forte cabale
S'armait d'un long sifflet
Et que l'public sévère,
Fatigué d'ce tableau,
Allait dans sa colère
Fair' baisser le rideau.
Ah ! messieurs du parterre,
Prouvez, par un bravo,
Que c'est un quiproquo.

(1) Ce couplet a été supprimé par la Censure.

FIN.

AMÉLIE,

OU

LE CHAPITRE DES CONTRARIÉTÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR M. SEWRIN;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 2 JUILLET 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SAINT-CÉRAN, colonel d'un régiment de lanciers.	M. *Gobert.*
ÉDOUARD DE TILMONT, capitaine au même régiment.	M. *Armand.*
GASPARD, jardinier, ancien lancier. .	M. *Guillemin.*
AMÉLIE, femme d'Édouard.	Mlle. *Clara.*
ERNESTINE DE BLANVAL, jeune veuve, recherchée par le colonel de Saint-Céran.	Mlle. *Victorine.*
Mme. DE BELLEMARRE, tante d'Amélie.	Mme. *Guillemin.*
SUZANNE, femme de chambre d'Amélie.	Mme. *Closel.*
Un Brigadier de lanciers.	M. *René.*
Chœur de villageois et de villageoises.	

La scène se passe au château de Tilmont, situé sur la grande route, à trois lieues de Nevers.

AVIS.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, toutes personnes qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer parties ou tout des susdites Pièces. QUOY.

De l'Imprimerie de Nôtrot, rue de Cléry, N°. 9.

AMÉLIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE Ier.

Le théâtre représente à droite, au premier plan, le pavillon d'un château. Le lieu où la scène se passe est une terrasse qui donne sur la grand' route; la terrasse est située obliquement, depuis l'avant-scène jusqu'au fond du théâtre. Le parapet qui la borne est surmonté d'un treillage qui forme des arcades, à travers lesquelles on voit la campagne. Sous chaque arcade est un pot de fleurs. Au premier étage du pavillon, sur le côté, est une fenêtre avec un balcon, garni au pourtour de jalousies ou de persiennes.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, *seul et regardant sur le bord de la terrasse.*

Rien encore!.. C'est agréable pourtant un château placé sur le bord du grand chemin... j'aime ça, moi... de c'te terrasse je vois tous ceux qui vont et viennent .. avec ça que la route est fréquentée... c'est la plus belle pour aller à Nevers. . j' m'amuse surtout à regarder les diligences qui passent, y en a-t-il à présent! Y en a-t-il! Et de toutes les façons?

Air : *Comme faisaient nos pères.*

Autrefois on voyageait mal
Dans de grosses voitures,
Ben pesantes, ben dures,
Qui fatiguaient l'homme et l' cheval.
Grâce à la mode,
C'est pus commode,
Oui, d'puis la mode,
C'est vraiment pus commode,
Les voyageurs sont mieux traités,
Mieux suspendus, moins cahottés,
Maint'nant on n' voit, on n' voit de tous côtés
Que des célérifères,
Ou des vélocifères...
Qui valent bien les pataches d' nos pères.

(*Il regarde encore*). C'est singulier qu'ils ne viennent pas encore... si j'avais une longue vue...

SCÈNE II.

GASPARD, SUZANNE.

SUZANNE, *sortant du pavillon.*

Qu'est-ce que vous regardez là, monsieur Gaspard?..

GASPARD.

Ah! c'est vous, mamselle Suzanne... venez donc ici... dites-moi un peu, vous qui avez de bons yeux, si vous n' voyez rien venir de loin.

SUZANNE.

Non.

GASPARD.

Vous n' voyez pas des armes qui brillent, là bas, là bas... et des plumets blancs.

SUZANNE.

Des armes! des plumets! non.

GASPARD.

C'est drôle. Cependant ils n' doivent pas tarder, s'il est vrai qu'ils vont à Nevers ce soir.

SUZANNE.

Qui?

GASPARD.

Qui! faites donc l'étonnée. Est-ce qu'on ne sait pas que l' régiment de lanciers, où est l' mari de not' jeune maitresse, change de garnison, qu'il est parti, il y a cinq six jours, de Lunéville, qu'il doit arriver ce soir à Nevers par c'te route là...

SUZANNE, *riant.*

C'est vrai.

GASPARD.

Et qu' nous verrons not' brave maître, monsieur l' capitaine Edouard!, passer à c' matin devant l' château, à la tête de sa compagnie.

SUZANNE.

Oui, et madame espère bien qu'il s'arrêtera ici quelque temps. Elle est [illegible] d'une grille...

GASPARD.

C'est si naturel!... Et mais, dame? mon ancien régiment. Vous n' l'avez jamais vu, mamselle Suzanne?

SUZANNE.

Non.

GASPARD, *faisant un geste comme s'il se battait.*

Ah!..

SUZANNE, *reculant.*

Ah! mon dieu! Vous me faites peur!

GASPARD.

Oh! ne craignez rien... j' plante des choux maintenant, n'y a plus d' danger.

SCÈNE III.

Les Mêmes, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Gaspard, il est près d'onze heures, le régiment de mon mari ne tardera pas sûrement à passer. Va bien vîte cueillir les plus beaux fruits du jardin, et tu diras qu'on serve le déjeûner dans ce pavillon.

GASPARD.

Oui, madame, et du plus loin que j'entendrai les trompettes, ton ton ton ton, j' viendrai vous avertir.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE.

Eh bien, madame, vous êtes contente.

AMÉLIE.

Non... je suis bien contrariée, Suzanne. Madame de Blanval qui m'a fait demander à dîner.

SUZANNE.

Pour aujourd'hui! oh!.. au moment où vous attendez monsieur Edouard; il fallait donc répondre que vous ne dîniez pas chez vous.

AMÉLIE.

Sans doute, mais Ernestine m'en voudrait; c'est une amie d'enfance, et j'ai craint de la refuser.

SUZANNE.

Au reste, je pense bien que monsieur Édouard passera au moins une huitaine de jours avec vous.

AMÉLIE.

Croirais-tu, Suzanne, que voilà déjà deux grands mois qu'il est parti.

SUZANNE.

Deux mois que vous êtes veuve! C'est bien long, madame! (*A part*). Pauvre petite femme!

AMÉLIE.

Air : *Du petit Chaperon rouge.*

Le premier mois de son absence,
De son retour j'ai l'espérance,
Qui me console quelquefois
Le premier mois, le premier mois.
Mais malgré toute ma constance,
Je perds courage et patience
Le second mois, le second mois.
Dans cette longue attente,
Hélas! je me tourmente,
Le jour, la nuit, je ne sais pourquoi,
Au moindre bruit je tremble d'effroi!

SUZANNE.

Le premier mois, tout nous enchante,
La campagne paraît charmante,
On aime à voir les champs, les bois,
Le premier mois, le premier mois.
Mais voir toujours la même chose,
Ah! quel ennui tout cela cause
Le second mois, le second mois.
Le cœur alors soupire,
En secret il désire,
Là, toujours là, certain je ne sais quoi,
Là, toujours là, vient nous faire la loi.

AMÉLIE.

Il est certain que je ne m'amuse pas beaucoup ici dans l'absence d'Edouard.

SUZANNE.

Le moyen de se divertir... avec madame de Bellemarre, votre tante... fort respectable d'ailleurs, mais qui pour vous distraire, se croit obligée de vous lire, soir et matin, tous les journaux qu'elle reçoit de Paris.

AMÉLIE.

Ah! comme elle m'impatiente quelquefois!.. (*Avec bonté*). Mais ma tante est âgée, il faut bien lui passer quelque chose. On sonne à la grille!

SUZANNE, *allant voir dans le fond.*

C'est la voiture de madame de Blanval!

AMÉLIE.

Déjà?

SUZANNE.

Faites dire que vous n'êtes pas visible.

AMÉLIE.

Oh non, non... je n'ose pas... va au-devant d'elle.

SUZANNE.

La voici.

SCÈNE V.

Les Mêmes, ERNESTINE DE BLANVAL, *suivie d'un vieux domestique.*

ERNESTINE.

Eh! bonjour, ma chère Amélie!

AMÉLIE.

Te voilà, Ernestine!

ERNESTINE.

Tu as peut-être trouvé ma demande indiscrète.

AMÉLIE.

Ah! tu sais que j'ai toujours du plaisir à te voir.

ERNESTINE, *au vieux domestique.*

Dubois, le chemin est beau, je ne repartirai que ce soir, à neuf heures. (*Le domestique se retire*).

SUZANNE, *bas à Amélie.*

Ce soir! à neuf heures!

AMÉLIE, *bas à Suzanne.*

Qu'y faire? Je ne peux pas la renvoyer. (*Haut*). Suzanne, allez dire à ma tante, que c'est madame de Blanval qui vient passer la journée avec nous.

ERNESTINE.

Et que j'irai tout à l'heure lui présenter mes devoirs.

SUZANNE.

Oui, madame. (*A part, en s'en allant*). Sans être bien fine, moi, je parirais deviner le motif de cette visite là.

SCÈNE VI.

AMÉLIE, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Es-tu heureuse, ma bonne amie, d'habiter si près de la

grand' route? Tu vois au moins des figures humaines; moi, je suis enterrée là bas, dans un vieux château bâti, je crois, du temps des croisades, et flanqué de quatre tourelles, qu'on prendrait pour autant de prisons.

AMÉLIE.

Ton oncle devait les faire abattre?

ERNESTINE.

Bon! il y a mille ans qu'il dit cela, il n'en fera rien. D'un autre côté pourtant, je t'admire quelque fois, ma chère Amelie; avoir un mari jeune, aimable, et te résoudre à passer loin de lui des mois entiers!

AMÉLIE.

Mais, ma bonne amie, quand il est à son régiment, il faut bien...

ERNESTINE.

Il faut!.. il faut... non... une femme est toujours maîtresse de faire ce qu'elle veut... et si, à présent que je suis veuve, je formais un autre engagement, je réponds bien que je suivrais mon mari, dût-il aller au bout du monde.

Air : *Vaudeville du Code et l'Amour.*

Malgré leur vertu, leur courage,
Messieurs les français sont légers;
Et pour le plus heureux ménage,
L'absence a toujours des dangers.
Souvent par trop de confiance,
Femme s'expose à des regrets;
L'époux de loin peint sa constance,
Elle en est plus sûre de près. } *bis.*

AMÉLIE.

Est-ce que tu penses à te remarier?

ERNESTINE.

Mais, j'en ai eu un instant l'idée... M. de Saint-Céran me faisait la cour il y a quelque temps.

AMÉLIE.

M. de Saint-Céran! le colonel d'Edouard?

ERNESTINE.

Précisément; mais mon oncle, très-sévère sur le chapitre de la moralité, prétend que c'est un mauvais sujet.

AMÉLIE.

M. de Saint-Céran protège Édouard et lui veut beaucoup de bien... ton oncle a tort d'en dire du mal.

ERNESTINE, *riant.*

Oh! ne crains rien, ma bonne amie; un mauvais sujet! Les hommes ne se fâchent jamais de cette épithète-là, et ils ont bien raison.

Air : *De la walse du comédien de Paris.*

Un homme a-t-il la tête un peu légère,
Un esprit vif.. un cœur souvent parfait!..
Sitôt qu'il plaît ou bien qu'il cherche à plaire,
On dit de lui : c'est un mauvais sujet!
Il se jouera d'une innocente femme,
(Ça.... j'en conviens, ces messieurs mentent bien),
Et pour que tout aille au gré de sa flamme,
Sermens d'amour ne lui coûteront rien.

Il est léger... mais qu'un danger réclame
En même temps son courage et son bras,
On le verra, défenseur de sa dame,
Courir pour elle au-devant du trépas.
Insinuant, plein de ruse et d'adresse,
En fait d'honneur, jamais franc à demi,
Sans conséquence il trompe une maîtresse,
Il rougirait de tromper un ami.

Tout à la fois séduisant et perfide,
Tendre et volage, il aime le plaisir;
Dans les combats, téméraire, intrépide,
La gloire alors est son premier désir!..
Mauvais sujets!. c'est ainsi qu'on appelle
Ces jeunes gens étourdis, indiscrets,
Mais que l'État ait besoin de leur zèle,
Il peut compter sur d'excellens sujets.

AMÉLIE.

Je vois, d'après cela, que tu ne hais pas trop... les mauvais sujets.

ERNESTINE.

Mais non, au total, ils sont fort aimables.

AMÉLIE.

Ernestine, tu sais que le régiment de mon mari est attendu ce soir à Nevers.

ERNESTINE.

Eh! oui, je sais cela. Je t'avouerai même, ma chère amie, que ma visite est un peu intéressée. M. de Saint-Céran me croit à Paris en ce moment, et je ne serais pas fâchée, quand il passera, qu'il m'aperçût là... comme par hasard... avec toi, sur la terrasse de ton château.

AMÉLIE.

Par la même occasion tu verras Édouard.

ERNESTINE.

Ton mari! Oh je l'embrasserai de bien bon cœur; mais je te le répète, ma chère Amélie, ne lui laisse pas tant de liberté, car enfin tu ne peux pas répondre de ce qui peut arriver.

AMÉLIE.

Qu'est-ce que tu me dis là?.. mais sais-tu bien que tu me rendrais jalouse.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, GASPARD.

GASPARD, *criant.*

Madame! madame!

AMÉLIE.

Eh! mon dieu, vous m'avez effrayée, Gaspard! qu'est-ce que c'est?

GASPARD.

Excusez, madame. C'était de joie! J'viens d'monter là haut dans le... comment qu'vous appelez ça? dans le berve-dère.

AMÉLIE.

Eh! bien?

GASPARD.

J'ai regardé par le térescope... ils arrivent!

AMÉLIE.

Vraiment!

GASPARD.

Ils sont tout au plus à... (*on entend de loin le bruit des trompettes*). Tenez, tenez, tenez, madame, entendez-vous? ton, ton, ton, ton, ton... (*il regarde*). Les v'la au bout des murs du parc... ils entrent dans le chemin creux... (*Les trompettes sont plus rapprochées*).

AMÉLIE.

Air : *De Nina. Il m'appelle sa bonne amie.*

Ah! ma bonne, ma chère amie!
Conçois-tu bien tout mon bonheur?
De plaisir mon âme est ravie,
Comme je sens battre mon cœur!

TOUS.

De plaisir mon âme est ravie!
Je sens aussi battre mon cœur.

(Trompettes, fanfares plus rapprochées).

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, Groupes de Villageois, *accourant de l'autre côté de la terrasse, sur une colline qui occupe le fond du théâtre.*

CHŒUR, *dans le fond.*

Air : *Chantons Nina.*

Accourez tous, accourez vîte.

GASPARD.

Voyez, voyez les curieux!
Comme on s'empress', comme on s'agite!

CHŒUR.

A cette place, oui, nous serons bien mieux. (*bis*).

MAD. DE BELLEMARRE, *paraissant sur le balcon au premier étage du pavillon.*

Air : *Veux-tu me faire une promesse.*

Gaspard... Gaspard, vont-ils bientôt paraître?

TOUS.

Oui, oui, madame, les voici!

MAD. DE BELLEMARRE.

Tant mieux! tant mieux! je reste ici,
Je les verrai de ma fenêtre.

CHŒUR.

Les v'là! les v'là! l'beau régiment!

MAD. DE BELLEMARRE.

Eh oui, vraiment!

CHŒUR.

L'beau régiment!

TOUS.

Ah! c'est charmant! (3 *fois*).

AMÉLIE, *se levant sur la pointe des pieds comme pour voir de plus loin.*

Reprise de l'air : *il m'appelle sa bonne amie.*

Ernestine ! ma bonne amie !
Je l'apperçois ! ah ! quel bonheur !

(*Dans son impatience, elle monte sur une chaise et agite en l'air un mouchoir blanc, elle descend aussitôt de la chaise et achève avec émotion*).

De plaisir mon âme est ravie !
Comme je sens battre mon cœur !

ENSEMBLE.

ERNESTINE ET MAD. DE BELLEMARRE.

Je partage, chère Amélie,
Toute ta joie et ton bonheur.
De plaisir mon âme est ravie,
Je sens aussi battre mon cœur !

SUZANNE, GASPARD, *et les chœurs dans le fond.*

Braves soutiens de ma patrie,
Je vous revois, ah ! quel bonheur !
De Plaisir mon âme est ravie,
Je sens aussi battre mon cœur !

MAD. BELLEMARRE, *sur le balcon.*

Les beaux hommes !

GASPARD.

Madame, v'la monsieur l'capitaine !

AMÉLIE, *se penchant sur le bord de la terrasse.*

Édouard !

ERNESTINE, *à Amélie.*

Monsieur de Saint-Céran vient à nous.

Amélie et Ernestine saluent comme si le colonel était devant elles.

ERNESTINE, *comme si elle répondait à une question du colonel.*

Oui, monsieur, il y a trois semaines que je suis dans ce pays.

AMÉLIE, *comme parlant à son mari.*

Edouard, est-ce que vous ne vous arrêtez pas ? — Si votre colonel le permet. — Certainement qu'il ne refusera pas... (*Changeant de ton tout à coup comme si elle parlait au colonel*). Comment donc, monsieur le colonel, ma tante sera très-flattée de votre visite. (*On voit la tante qui salue sur le balcon ; après un moment de silence, Amélie continue*) Je vous remercie, monsieur. (*Elle change encore de ton et en prend un plus familier, comme si elle parlait à son mari*).

Édouard va vîte et... oui... oh! si le régiment fait halte, vous aurez bien le temps de déjeûner avec nous; mon ami, nous allons au-devant de toi... Viens, viens, ma chère Ernestine.

MAD. DE BELLEMARRE.

Ma nièce! attendez-moi, je descends...

AMÉLIE, *s'en allant et entraînant Ernestine.*

Dépêchez-vous, ma tante... vous nous retrouverez à la grille. Suzanne, dis qu'on serve le déjeûner.

SUZANNE.

Oui, madame... et un couvert de plus pour M. le colonel? (*à part, en s'en allant*). J'en étais sûre.

MAD. DE BELLEMARRE, *quittant le balcon.*

Les beaux hommes! Ah! les beaux hommes!

GASPARD, *de loin aux paysans.*

Air : *Un esprit présent.*

Courez, mes amis,
Les v'là z'en repos dans la plaine.
Courez, mes amis,
Leur offrir le vin du pays.

Des soldats français!
Tant qu'on voudra, qu'il nous en vienne!..
Des soldats français
Sont toujours bons à voir de près.

CHOEUR, *ils descendent de la colline.*

Courons, } mes amis,
Courez, }
Descendons } vîte dans la plaine.
Descendez }
Courons, } mes amis,
Courez, }
Leur offrir le vin du pays.

SCÈNE IX.

GASPARD, *seul et regardant de loin.*

Queu coup d'œil!.. ça me rappelle mon jeune temps, et tous mes anciens camarades de régiment!..

Air : *De la Fête du village voisin.*

Ah! le beau corps!.. partout on le renomme!
J'ous fait trembler l'enn'mi plus d'une fois.
Nous étions tous, tous de joyeux grivois,
Et nous nous battions, dieu sait comme!..

Sous l'habit d'l'ancier,
J'avais l'air guerrier!..
Sans meutir j'étais, oui, j'étais un bel homme!
Au bruit du canon,
Au son du clairon,
Sitôt qu'on chargeait,
Qu'on criait :
En avant!..
Pan, pan, pan, pan, pata pan! pan, pan, pan!
J'étais un luron,
Un diable!.. un vrai démon! } *bis.*

Après la guerre, où, dam! chacun s'expose!
La paix queuq'fois, la paix v'nait à son tour,
Et c'est alors que nous faisions l'amour,
Ne pouvant plus faire autre chose.
Car, dans son état,
V'là comme est l'soldat!
Jamais, jamais, non, jamais il n'se repose.
Quand nous rentrions
Dans nos garnisons,
Sitôt que j'voyais l'œil fripon
D'un tendron,
Un joli bras rond,
Un petit pied mignon...
J'étais un luron,
Un diable!.. un vrai démon!.. } *bis.*

(*Il va vers le fond et regarde*).

Ah! ah!.. est-ce qu'on est déjà sorti de table? le déjeûner n'a pas été long... V'là monsieur et madame qui s'en vont sous la grande charmille... Bon!.. la vieille tante qui court après eux!.. ils s'passeraient bien d'elle, je crois... Tiens, tiens, madame de Blanval qui vient de ce côté... oh!.. et monsieur l'colonel qui la guette de loin... ils ont p'têt des secrets à s'dire... retirons-nous.

SCÈNE X.

ERNESTINE, le colonel SAINT-CÉRAN, GASPARD.

ERNESTINE.

Où sont-ils donc?.. je croyais trouver Amélie et son mari sur la terrasse.

LE COLONEL, *d'un air mystérieux.*

Madame de Blanval.

ERNESTINE.

C'est vous, monsieur le colonel! ... Édouard?

LE COLONEL.

Je ne sais, tout le monde a disparu, et vous même...

GASPARD.

Mon colonel, les v'là là-bas qui entrent dans le parc.

LE COLONEL.

Éloigne-toi, sot !

GASPARD.

Merci mon colonel. (*Il s'en va en riant d'un air malin*).

SCÈNE XI.

ERNESTINE, LE COLONEL.

ERNESTINE.

Je vais les rejoindre.

LE COLONEL, *la retenant.*

Eh! madame, laissez un peu de liberté à ces pauvres époux, je vous assure qu'ils ne sont pas du tout fâchés de se promener de leur côté.

ERNESTINE.

Mais, monsieur...

LE COLONEL.

Charmante Ernestine, de grâce, demeurez, j'ai tant de choses à vous dire !

ERNESTINE.

Je ne suis point disposée à les écouter, ainsi, monsieur, permettez...

LE COLONEL.

Non, non, j'ai bien remarqué déjà que vous aviez de l'humeur contre-moi, et je veux savoir ce qui peut exciter votre courroux.

ERNESTINE.

Vous l'ignorez, monsieur? Comment, je suis à vous entendre, l'objet de tous vos vœux, un ordre vous appelle à votre régiment, vous partez, vous m'écrivez des lettres où le cœur n'était pour rien, et j'apprends que bientôt vous adressez à vingt femmes, des hommages que je n'ambitionne plus assurément.

LE COLONEL.

madame, l'envie s'est plu à vous faire

ERNESTINE.

De faux rapports?

LE COLONEL.

Oui, madame.

Air : *Du vaudeville des Maris ont tort.*

J'ai vu tant de femmes jolies
Victimes de la trahison;
J'ai vu le monde et ses folies,
Le temps a mûri ma raison. (*bis*).
Plus que jamais soumis et tendre,
Vrai partisan de la beauté,
En garnison je viens de prendre
Des leçons de fidélité.

ERNESTINE.

Des leçons de fidélité!

LE COLONEL.

Cela vous étonne, madame?

On doit par honneur et par zèle
Se dévouer dans notre état,
» Tout à son pays, à sa belle!..»
C'est la devise du soldat. (*bis*).
Pour les servir, pour les défendre,
Avec courage et loyauté,
C'est en garnison qu'il faut prendre
Des leçons de fidélité.

ERNESTINE.

Je vous crois, monsieur; cependant, madame de Fervac vous a été proposée en mariage.

LE COLONEL.

Madame de... c'est vrai... mais tout autre que moi n'eût pas résisté à la tentation; jugez de mon amour, je vous ai sacrifié cent mille livres de rente.

ERNESTINE.

Sacrifié! pourquoi avez-vous reçu son portrait?

LE COLONEL.

Son portrait? oh c'est vrai, mais...

ERNESTINE.

Vous avez eu pendant quinze jours une correspondance très-active, très-suivie.

LE COLONEL.

Une!.. c'est encore vrai, mais...

ERNESTINE.

Et ces lettres, ce portrait, vous les avez e-

LE COLONEL.

Je les ai?.. Eh bien, oui, je les ai!.. mais je vous proteste qu'il ne m'a manqué qu'une occasion pour les renvoyer.

ERNESTINE.

Monsieur de Saint-Céran, vous n'êtes pas de bonne foi.

LE COLONEL.

C'est singulier, toutes les femmes m'en disent autant.

ERNESTINE

Toutes!

LE COLONEL.

Ecoutez, ma chère Ernestine, ce sont les lettres et le portrait de madame de Fervac qui sont cause des querelles que vous me faites..

ERNESTINE.

J'avoue...

LE COLONEL.

Passez-vous ici le reste de la journée?

ERNESTINE.

J'ai dit qu'on mit mes chevaux à neuf heures.

LE COLONEL.

A neuf heures?.. à cinq, mon régiment entre à Nevers. Il me faut une heure pour mettre ordre à quelques affaires, à six, je remonte à cheval, et pour vous prouver que je n'ai plus de liaisons avec madame de Fervac, je reviens ici à sept heures, vous apporter lettres, cheveux, billets, portrait, nous ferons, si vous le voulez, un autodafé de tout cela.

ERNESTINE.

Nous verrons bien si vous tenez votre parole.

LE COLONEL.

Pourrai-je alors compter sur la vôtre?

ERNESTINE.

Retirez-vous, monsieur de Saint-Céran, je vous en prie.

LE COLONEL.

Vous quitter déjà!

ERNESTINE.

Je retourne auprès d'Amélie.

LE COLONEL.

Ne me [illegible] peine, la voilà qui revient avec

SCÈNE XII.

Les Mêmes, AMÉLIE, ÉDOUARD, Mme. DE BELLEMARRE.

ERNESTINE, *allant au-devant d'Amélie.*

Ah! je te cherchais partout, ma chère amie.

MAD. DE BELLEMARRE.

Eh! mon dieu, mon neveu, vous allez d'une vîtesse .. j'ai un mal incroyable à vous suivre.

LE COLONEL.

Eh bien, capitaine, vous venez de visiter les bosquets du parc?

ÉDOUARD.

Oui... les bosquets... La chère tante ne nous a pas quittés un instant.

MAD. DE BELLEMARRE.

Vous m'avez fait assez courir!.. ces jeunes gens ont des jambes!.. Ah!.. j'ai cru vingt fois qu'ils allaient m'échapper.

ÉDOUARD.

Mais, ma tante, rien ne vous obligeait de venir avec nous.

MAD. DE BELLEMARRE.

Rien!.. rien!.. vous croyez ça?... Et notre nouvelle cascade que je voulais vous faire voir?

LE COLONEL, *riant à part.*

Ah! ah!.. ce pauvre Édouard!..

AMÉLIE.

J'ose espérer que monsieur le colonel voudra bien vous permettre de passer quelques jours avec nous.

LE COLONEL.

Madame, je serais trop heureux de faire quelque chose qui vous fût agréable.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, SUZANNE, et un Brigadier lancier.

SUZANNE.

Monsieur le colonel, on vous demande.

LE BRIGADIER, *lui remettant une lettre.*

Un ordonnance vient d'apporter cette lettre de la part du général commandant la division.

LE COLONEL, *ouvrant la lettre.*

Mesdames, je vous demande pardon... Ah! ah!.. ceci vous regarde aussi, mon cher Édouard. (*Il lit*). Monsieur le colonel, je sais que plusieurs officiers de votre régiment ont leurs familles dans le Nivernais, je vous invite à prendre les mesures nécessaires pour qu'aucun d'eux ne s'écarte de la route qui vous a été tracée. Le corps que vous commandez devant faire partie de la grande revue qui a lieu demain, il est indispensable que tous les officiers s'y trouvent. Je vous dirai même qu'il n'est pas encore certain que votre régiment reste à Nevers.

AMÉLIE, *à part.*

Qu'entends-je?

LE COLONEL, *achevant de lire.*

Veuillez donc, jusqu'à ce que vous receviez des ordres ultérieurs à cet égard, n'accorder à qui que ce soit, la permission de s'absenter. J'ai l'honneur d'être, etc. Diable! je sais bien des personnes qui vont être contrariées de cela. (*Au brigadier*). Il suffit, dites au major qu'il fasse sonner à cheval, nous allons partir.

LE BRIGADIER.

Oui, mon colonel.

AMÉLIE, *d'un air triste et inquiet.*

Édouard, vous allez encore me quitter.

LE COLONEL.

Je suis fâché de ce contretemps, mais vous l'avez entendu, mesdames, grande revue demain, j'espère que nous aurons le bonheur de vous y rencontrer. (*A Édouard*). Je n'oublierai pas, mon cher Édouard, l'accueil gracieux que j'ai reçu chez vous. (*Il salue Amélie, puis se retournant du côté d'Ernestine, il lui dit*). Cela ne change rien à nos projets, ce soir, à 7 heures, je viens remettre en vos mains, les tendres épîtres de madame de Fervac. Madame de Bellemarre veut-elle bien agréer mes excuses. (*A Suzanne*). Adieu, friponne. (*A Édouard*). Je suis au désespoir de vous séparer, mais le temps presse, Édouard, je vous attends. (*Il s'en va*).

ÉDOUARD.

Je vous suis, mon colonel. (*Il fait un signe à Suzanne*).

SUZANNE.

Madame de Blanval n'a point vu la nouvelle cascade ?

ERNESTINE.

Non, on dit qu'elle est charmante. (*A part*). Laissons-les se dire adieu.

MAD. DE BELLEMARRE.

C'est moi qui en ai fait exécuter le plan, je veux vous montrer cela. (*Elle sortent toutes trois*).

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, AMÉLIE.

ÉDOUARD, *à part.*

C'est bien heureux que nous soyons un moment seuls !

AMÉLIE, *à part.*

Ernestine a raison, peut-être, et je veux suivre ses conseils. (*Haut*). Mon ami, arrangez-vous comme vous voudrez, mais si votre régiment ne reste pas à Nevers, je vas avec vous, d'abord, je ne vous quitte plus.

ÉDOUARD.

Amélie !

AMÉLIE.

Non, je n'ai plus envie de passer, comme je l'ai fait, des mois entiers sans vous voir.

ÉDOUARD.

Mais écoute donc.

AMÉLIE.

Non, non, je n'écoute rien, je m'ennuie trop ici quand vous n'y êtes pas. (*A part.*). D'où vient donc qu'il insiste ? (*Haut*). Édouard, si vous vous opposez à toutes mes raisons, je croirai que vous ne m'aimez point.

ÉDOUARD.

Ma bonne amie, il faut que je parte. Je n'ai pas le temps de t'expliquer tous les motifs....

AMÉLIE.

Quels motifs pouvez-vous avoir ?

ÉDOUARD.

En ce cas, écoute-moi, Amélie... ce soir après la retraite, je tâcherai de m'échapper, et je te promets de revenir ici pour me concerter avec toi sur les moyens d'effectuer le rapprochement que tu désires.

AMÉLIE.

Ce soir? mais l'ordre du général?

ÉDOUARD.

Pourvu que je sois demain à la revue, sois tranquille, on ne saura rien.

AMÉLIE.

Et ton colonel?

ÉDOUARD.

Tu entends bien que je ne le mettrai pas dans la confidence. (*Plus bas*). Si tu crains l'indiscrétion de tes gens, renvoie-les de bonne heure, tu laisseras la petite porte du pavillon entr'ouverte, je sauterai par-dessus le vieux mur du parc, et j'arriverai ici à l'insçu de tout le monde, sans que Suzanne et Gaspard même, se doutent de la moindre chose.

AMÉLIE.

Vous m'assurez bien, Édouard, qu'il n'y a aucun danger pour vous.

ÉDOUARD.

Non, non, je repartirai à la pointe du jour. (*Il l'embrasse*). (*On entend de loin la trompette qui sonne à cheval*).

SCÈNE XV.

Les Mêmes, GASPARD, ensuite SUZANNE, Mme. DE BELLEMARRE, ERNESTINE et LE COLONEL.

GASPARD, *accourant.*

Air : *Chœur final de la Dot.*

Pardon, pardon, mon capitaine,
Du départ voilà le signal.
On se rassemble et dans la plaine,
La troupe remonte à cheval.

Mme. DE BELLEMARRE, *accourant avec madame de Blanval et Suzanne.*

J'entends qu'il faut partir bien vîte,
Et je reviens, mon cher neveu.
Ne croyez pas que je vous quitte
Sans vous redire encore adieu.

LE COLONEL, *revenant.*

Eh bien, eh bien, cher capitaine,
Vous n'entendez pas le signal?
Il faut donc que je vous entraîne,
Le régiment est à cheval. (*bis*).

ÉDOUARD.

Air : *De Gaspard.*

Reçois mes adieux, Amélie.

LE COLONEL.

Recevez les miens, je vous prie.

ÉDOUARD, *bas à sa femme.*

Nous nous retrouverons ce soir.

AMÉLIE, *bas.*

Ce soir?

ÉDOUARD, *bas.*

Ce soir.

LE COLONEL, *bas à Ernestine.*

Nous allons bientôt nous revoir.

ERNESTINE, *bas.*

Ce soir?

LE COLONEL, *bas.*

Ce soir.

(*Haut*). Adieu, mesdames.

ÉDOUARD, *à sa femme.*

Chère amie!
Je sens que c'est bien malgré moi
Que je m'éloigne encor de toi.

LE COLONEL, *l'entraînant.*

Je vois qu'il ne s'en ira pas...
Capitaine, prenez mon bras.

Air : *Une croisade est déclarée.*

C'est à regret que je vous quitte,
Allons donc, allons vîte,
Mon cher Edouard, il faut partir,
Le devoir nous appelle!..
Au devoir montrez-vous fidèle.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD, *à Amélie.*

C'est à regret que je te quitte.
Le temps presse, allons vîte,
Colonel, nous pouvons partir.
Au devoir qui m'appelle,
Je veux être toujours fidèle.

AMÉLIE.

C'est à regret que je vous quitte,
Cher Édouard, partez vîte,

ENSEMBLE.

Puisqu'on ne peut vous retenir,
Mais mon cœur vous rappelle;
A sa voix revenez fidèle

ERNESTINE, *au colonel.*

Puisqu'il faut enfin qu'on nous quitte,
Partez donc, partez vite,
Oui, mais songez à revenir,
Un serment vous rappelle,
Tâchez d'être une fois fidèle.

MAD. DE BELLEMARRE, GASPARD ET SUZANNE.

Un vrai soldat jamais n'hésite,
Avec gloire et mérite,
Sous les drapeaux veut-il servir?
Au devoir qui l'appelle,
Il se montre toujours fidèle.

TOUS.

Il faut partir.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le petit salon de l'appartement d'Amélie, il est élégamment meublé. On y voit un métier à broder, une table ronde, sur laquelle sont deux flambeaux allumés, et plusieurs journaux; un canapé, une cheminée avec des candelabres garnis de bougies, des vases de fleurs etc., deux portes latérales, l'une à droite, mène à la chambre à coucher, l'autre donne sur un petit escalier dérobé. Dans le fond, une porte à deux battans.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on voit madame de Bellemarre avec des lunettes, elle est assise près de la table, et lit le Moniteur. Amélie, de l'autre coté, travaille au métier à broder. Ernestine, debout près de la cheminée, regarde sans cesse à la pendule, et manifeste par tous ses mouvemens, l'impatience qu'elle éprouve. Amélie paraît aussi agitée, et peu occupée de l'ouvrage qu'elle fait.

ERNESTINE, *à part et regardant à sa montre.*

Neuf heures!.. et il ne vient pas!

MAD. DE BELLEMARRE *tenant le Moniteur.*

Mais écoutez donc, mesdames...

AMÉLIE.

Ma tante, laissez-là votre Moniteur, il est tard, et je crain que votre santé.

MAD. DE BELLEMARRE.

Non, non, ma nièce, je n'ai plus que six colonnes à lire.

AMÉLIE.

Demain, ma tante!

MAD. DE BELLEMARRE.

Ecoutez au moins les nouvelles de la Turquie. (*Elle rend ses lunettes et lit*).

Air *de Doche.*

» De Constantinople on écrit
» Que le treize, pendant la nuit...

(*D'un air effrayé*).

Ah! grands dieux!.. ah! ma chère Amélie!

(*Elle lit*).

» Les janissaires révoltés
» Vers le sérail se sont portés...

(*Sa frayeur augmente à mesure qu'elle lit*).

» Un grand nombre a perdu la vie,
» On a décapité l'aga!..

(*S'interrompant avec effroi*).

Décapité l'aga!..
» Le grand visir et cœtera...

(*Répétant*).

Le grand visir! et cœtera!

(*Lisant*).

» Et le quatorze, un incendie
» A consumé le faubourg de Péra!

(*Avec effroi*).

Le faubourg de Péra!
Ah! je frémis lorsque j'y pense!..

(*Voyant que les jeunes femmes ne lui répondent rien elle jette le journal sur la table, se lève, et leur dit:*

Mesdames... vous n'écoutez pas!

AMÉLIE, *à part.*

Quel supplice! l'heure s'avance,
Et ma tante n'en finit pas!

ERNESTINE, *à part.*

Quel supplice! l'heure s'avance,
Le perfide ne revient pas!

MAD. DE BELLEMARRE, *avec effroi.*

Le grand visir!.. l'aga!..
Le faubourg de Péra!..
Ah! je frémis, lorsque je pense
A tous ces malheurs là!

ERNESTINE, *à part.*

Je suis d'une colère!.. Ah! monsieur de St.-Céran!.. C'est ainsi que vous tenez vos promesses!..

AMÉLIE, *à part.*

Édouard qui ne veut pas qu'on sache... que faire?.. S'il arrivait en ce moment. (*Elle feint d'avoir un grand mal de tête et parait si contrariée, qu'enfin madame de Bellemarre s'en apperçoit*).

MAD. DE BELLEMARRE.

Quelque chose vous tourmente, ma nièce... vous souffrez?

AMÉLIE.

Oui, ma tante... je suis un peu fatiguée... j'ai besoin de repos.

MAD. DE BELLEMARRE.

Eh! mais mon dieu, ma chère amie, que ne le disiez-vous plutôt!

ERNESTINE.

Que je ne te gêne pas, Amélie... j'ai demandé mes chevaux pour neuf heures.

MAD. DE BELLEMARRE.

Neuf heures sont passées... il n'y a qu'à sonner Suzanne, pour savoir... (*Elle tire le cordon de la cheminée*).

AMÉLIE.

Je ne te chasse pas, Ernestine, mais...

ERNESTINE, *prenant son chapeau.*

Point de façons avec moi... tu aurais tort.

SCÈNE II.

Les Mêmes, SUZANNE, ensuite GASPARD.

SUZANNE, *un bougeoir à la main.*

Madame a sonné?

MAD. DE BELLEMARRE.

La voiture de madame de Blanval?

LE COLONEL, *revenant.*

Eh bien, eh bien, cher capitaine,
Vous n'entendez pas le signal?
Il faut donc que je vous entraîne,
Le régiment est à cheval. (*bis*).

ÉDOUARD.

Air : *De Gaspard.*

Reçois mes adieux, Amélie.

LE COLONEL.

Recevez les miens, je vous prie.

ÉDOUARD, *bas à sa femme.*

Nous nous retrouverons ce soir.

AMÉLIE, *bas.*

Ce soir?

ÉDOUARD, *bas.*

Ce soir.

LE COLONEL, *bas à Ernestine.*

Nous allons bientôt nous revoir.

ERNESTINE, *bas.*

Ce soir?

LE COLONEL, *bas.*

Ce soir.

(*Haut*). Adieu, mesdames.

ÉDOUARD, *à sa femme.*

Chère amie!
Je sens que c'est bien malgré moi
Que je m'éloigne encor de toi.

LE COLONEL, *l'entraînant.*

Je vois qu'il ne s'en ira pas...
Capitaine, prenez mon bras.

Air : *Une croisade est déclarée.*

C'est à regret que je vous quitte,
Allons donc, allons vîte,
Mon cher Edouard, il faut partir,
Le devoir nous appelle!..
Au devoir montrez-vous fidèle.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD, *à Amélie.*

C'est à regret que je te quitte.
Le temps presse, allons vîte,
Colonel, nous pouvons partir.
Au devoir qui m'appelle,
Je veux être toujours fidèle.

AMÉLIE.

C'est à regret que je vous
Cher Édouard, pa

ENSEMBLE.

Puisqu'on ne peut vous retenir,
Mais mon cœur vous rappelle;
A sa voix revenez fidèle

ERNESTINE, *au colonel.*

Puisqu'il faut enfin qu'on nous quitte,
Partez donc, partez vite,
Oui, mais songez à revenir,
Un serment vous rappelle,
Tâchez d'être une fois fidèle.

MAD. DE BELLEMARRE, GASPARD ET SUZANNE.

Un vrai soldat jamais n'hésite,
Avec gloire et mérite,
Sous les drapeaux veut-il servir?
Au devoir qui l'appelle,
Il se montre toujours fidèle.

TOUS.

Il faut partir.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le petit salon de l'appartement d'Amélie, il est élégamment meublé. On y voit un métier à broder, une table ronde, sur laquelle sont deux flambeaux allumés, et plusieurs journaux; un canapé, une cheminée avec des candelabres garnis de bougies, des vases de fleurs etc., deux portes latérales, l'une à droite, mène à la chambre à coucher, l'autre donne sur un petit escalier dérobé. Dans le fond, une porte à deux battans.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on voit madame de Bellemarre avec des lunettes, elle est assise près de la table, et lit le Moniteur. Amélie, de l'autre coté, travaille au métier à broder. Ernestine, debout près de la cheminée, regarde sans cesse à la pendule, et manifeste par tous ses mouvemens, l'impatience qu'elle éprouve. Amélie paraît aussi agitée, et peu occupée de l'ouvrage qu'elle fait.

NE, *à part et regardant à sa montre.*

.. et il ne vient pas!

l'embrasse). Ah!.. que j'emporte mes journaux?.. Le Moniteur!.. O dieu! c'est si intéressant! Mais non... je me ruine.

Air : *Monsieur, vous êtes bien honnête.*

De tous ces papiers la lecture
Me cause un effroi sans pareil,
Et ces nouvelles, j'en suis sûre,
Troubleraient encor mon sommeil;
Je crains trop, si je les achève,
Que mon esprit épouvanté,
Toute la nuit ne voye en rêvé
Le grand visir décapité!

Bonsoir, ma nièce, bonsoir.

(*Elle sort par le fond*).

AMÉLIE, *seule.*

Ah! il faut espérer que je n'éprouverai plus de semblables contrariétés.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE, *revenant par le fond.*

Madame de Blanval est partie, il fait un clair de lune superbe, et...

AMÉLIE, *vivement.*

Que voulez-vous?

SUZANNE, *s'arrêtant étonnée.*

Rien, madame, je venais voir si...

AMÉLIE, *vivement.*

Allez-vous en, que tout le monde se couche, et qu'on me laisse... je n'ai besoin de personne.

(*Elle prend un des flambeaux allumés qui sont sur la table et rentre dans sa chambre à coucher*).

SUZANNE, *interdite.*

Oh! oh!.. qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE V.

SUZANNE, GASPARD.

GASPARD, *entrant mystérieusement par la petite porte à gauche qui donne sur l'escalier dérobé. Il a sa lanterne à la main.*

Mamselle Suzanne?..

ERNESTINE, *à part.*

Quel supplice! l'heure s'avance,
Le perfide ne revient pas!

MAD. DE BELLEMARRE, *avec effroi.*

Le grand visir!.. l'aga!..
Le faubourg de Péra!..
Ah! je frémis, lorsque je pense
A tous ces malheurs là!

ERNESTINE, *à part.*

Je suis d'une colère!.. Ah! monsieur de St.-Céran!.. C'est ainsi que vous tenez vos promesses!..

AMÉLIE, *à part.*

Édouard qui ne veut pas qu'on sache... que faire?.. S'il arrivait en ce moment. (*Elle feint d'avoir un grand mal de tête et parait si contrariée, qu'enfin madame de Bellemarre s'en apperçoit*).

MAD. DE BELLEMARRE.

Quelque chose vous tourmente, ma nièce... vous souffrez?

AMÉLIE.

Oui, ma tante... je suis un peu fatiguée... j'ai besoin de repos.

MAD. DE BELLEMARRE.

Eh! mais mon dieu, ma chère amie, que ne le disiez-vous plutôt!

ERNESTINE.

Que je ne te gêne pas, Amélie... j'ai demandé mes chevaux pour neuf heures.

MAD. DE BELLEMARRE.

Neuf heures sont passées... il n'y a qu'à sonner Suzanne, pour savoir... (*Elle tire le cordon de la cheminée*).

AMÉLIE.

Je ne te chasse pas, Ernestine, mais...

ERNESTINE, *prenant son chapeau.*

Point de façons avec moi... tu aurais tort.

SCÈNE II.

Les Mêmes, SUZANNE, ensuite GASPARD.

SUZANNE, *un bougeoir à la main.*

Madame a sonné?

MAD. DE BELLEMARRE.

La voiture de madame de Blanval?

GASPARD, *entrant avec une lanterne allumée.*

Je venais tout justement dire à madame que les chevaux sont mis.

ERNESTINE.

En ce cas, je vais partir...

GASPARD, *à Madame de Blanval.*

J' vous préviens, madame, qu'il y en a un de vos chevaux, qui boite un peu.

ERNESTINE, *riant.*

Ah! mon oncle n'en a pas d'autres.

Air : *De Marianne.*

Tout est chez lui de même allure,
Tout y rappelle le vieux temps,
Et de ses chevaux, j'en suis sûre,
Le plus jeune a vingt ou trente ans.
L'un, le Rolland,
Très-peu vaillant...
L'année entière
Dort sur la litière,
L'autre à l'écart,
C'est le César!..
Descend, dit-il du cheval de Bayard!..
Tous ces noms là sont beaux, sans doute,
Mais j'ai bien peur que tôt ou tard,
Et le Rolland et le César
Ne nous laissent en route. (3 *fois*).

Bonne nuit, ma chère Amélie... j'ai l'honneur de saluer madame de Bellemarre.

MAD. DE BELLEMARRE, *saluant.*

Madame...

AMÉLIE, *déjà plus contente de voir Ernestine qui s'en va.*

A demain, Ernestine... nous nous retrouverons sans doute à la revue?

ERNESTINE, *de loin.*

A la revue! moi!.. Oh! non, certainement!.. (*A part*). Le traître! Je promets bien de ne plus le voir.

(*Ernestine sort, précédée de Suzanne et de Gaspard qui l'éclairent*).

SCENE III.

AMÉLIE, Mme. DE BELLEMARRE.

AMÉLIE, *à part.*

Enfin, elle est partie!

MAD. DE BELLEMARRE.

Je vous demande un peu ce qui a pu l'engager à demeurer si tard?.. Il y a des personnes qui sont d'une indiscrétion!..

AMÉLIE.

Ma tante!.. Il y a plus de deux heures que je désire être seule.

MAD. DE BELLEMARRE.

Seule!.. vous êtes indisposée, ma nièce, je ne vous quitte pas.

AMÉLIE.

Non, non... ma tante, je vous remercie... j'aime mieux...

MAD. DE BELLEMARRE.

Ah!... je comprends pourquoi l'on est triste... cet ordre du général, qui enjoint aux officiers de ne pas s'éloigner de leur corps... n'est-ce pas que c'est venu là bien mal à propos?

AMÉLIE, *à part.*

Elle ne s'en ira pas!

MAD. DE BELLEMARRE.

Air : *Mon procès avant tout.*

Je vois bien ce qui vous chagrine,
Et je conçois tous vos regrets.
Pauvres enfans! oui, je devine,
On a dérangé vos projets. (*bis*).
Mais mon neveu, qu'un bon esprit dirige,
A son état tient par zèle et par goût.
Avec l'honneur jamais il ne transige,
Il est français, le devoir avant tout.

AMÉLIE, *à part.*

J'ai une frayeur horrible qu'il ne vienne!

MAD. DE BELLEMARRE.

Voilà, ma chère, voilà comme
Se comportait feu mon époux!
Il m'adorait!.. et le digne homme
Était toujours à mes genoux!..
Mais il était militaire dans l'âme!..
Quand son devoir l'appelait... tout à coup
Il me quittait en me disant : madame,
» Séparons-nous, le devoir avant tout!

AMÉLIE.

Ma tante... décidément je me retire.

MAD. DE BELLEMARRE.

Non, non, restez, restez... c'est moi qui vous laisse... puisque vous l'exigez... bonsoir, ma chère Amélie... (*Elle*

l'embrasse). Ah!.. que j'emporte mes journaux?.. Le Moniteur!.. O dieu! c'est si intéressant! Mais non... je me ravise.

Air: *Monsieur, vous êtes bien honnête.*

De tous ces papiers la lecture
Me cause un effroi sans pareil,
Et ces nouvelles, j'en suis sûre,
Troubleraient encor mon sommeil;
Je crains trop, si je les achève,
Que mon esprit épouvanté,
Toute la nuit ne voye en rêvé
Le grand visir décapité!

Bonsoir, ma nièce, bonsoir.

(*Elle sort par le fond*).

AMÉLIE, *seule.*

Ah! il faut espérer que je n'éprouverai plus de semblables contrariétés.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, SUZANNE.

SUZANNE, *revenant par le fond.*

Madame de Blanval est partie, il fait un clair de lune superbe, et...

AMÉLIE, *vivement.*

Que voulez-vous?

SUZANNE, *s'arrêtant étonnée.*

Rien, madame, je venais voir si...

AMÉLIE, *vivement.*

Allez-vous en, que tout le monde se couche, et qu'on me laisse... je n'ai besoin de personne.

(*Elle prend un des flambeaux allumés qui sont sur la table et rentre dans sa chambre à coucher*).

SUZANNE, *interdite.*

Oh! oh!.. qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE V.

SUZANNE, GASPARD.

GASPARD, *entrant mystérieusement par la porte à gauche qui donne sur l'escalier dérobé*

Mamselle Suzanne?..

SUZANNE, *vivement et à l'exemple de sa maîtresse.*

Que voulez-vous?

GASPARD, *étonné.*

Oh! oh! que signifie?..

SUZANNE, *contrefaisant Amélie.*

Allez-vous en, que tout le monde se couche, madame n'a besoin de personne.

GASPARD, *s'avançant.*

Vous avez de l'humeur, mamselle Susanne?

SUZANNE, *riant.*

Non... c'est madame qui en a, et je vous répète ce qu'elle vient de me dire, à l'instant même.

GASPARD.

Ah!.. elle est en colère, madame?

SUZANNE, *avec malice.*

Oui.

GASPARD.

C'est pas l'embarras, il y a d' quoi.

SUZANNE.

Comment?

GASPARD.

Pardi...

Air : *De Lisbeth.*

Un pareil dépit se conçoit,
Quant à moi je n'la blâme guère...
Lorsqu'on attend.. lorsque l'on croit ..
Et puisque... pas du tout... on s'voit...
Vous comprenez?.. la chose est claire.
Madame n'a pas tort vraiment,
Et quoiqu'elle dise ou qu'elle fasse,
J'crois bien qu'vous en feriez autant,
Si seulement vous étiez une heure à sa place.
Oui, morgué, mettez-vous à sa place!

SUZANNE.

Tout ce que je devine, moi, c'est que madame ne veut pas que nous la gênions... ainsi, bonsoir, monsieur Gaspard.

GASPARD.

Mais écoutez donc, écoutez donc.

SUZANNE.

En [illegible] dépêchez-vous, car si elle vous retrouvait ici...

GASPARD.

[illegible]mselle Suzanne, qui avez passé par l'escalier dans ce colidor?

Air *De Doche.*

On use envain d'adresse...
Des valets curieux
Nous observent sans cesse
Et lisent dans nos yeux.
Les femmes infidèles!..
Je les plains bien!
Mais comment donc font-elles?
Je n'en sais rien.

Pour moi, je n'aurais pas la force de mentir; je sens que mon trouble me trahirait tout de suite!.. (*Elle écoute tout à coup*). Hein?.. j'ai cru entendre. (*Elle va écouter près de la porte*). Ah! c'est singulier... le moindre bruit me cause... je ne puis pas dire ce que j'éprouve... (*Elle entr'ouvre la porte et dit à voix basse*). Édouard... est-ce toi?..

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, LE COLONEL SAINT-CÉRAN.

LE COLONEL, *entrant tout à coup.*

Mesdames... excusez, je...

AMÉLIE, *surprise et troublée.*

(*A part*). O ciel!.. que vois-je?.. (*avec embarras*). Monsieur...

LE COLONEL, *s'appercevant de l'embarras d'Amélie et du changement de sa toilette.*

Ah! madame, je crains d'avoir commis une indiscrétion des plus grandes... je vous croyais en compagnie.

AMÉLIE.

Non, non... monsieur... mais comment se fait-il?.. on a dû vous prévenir... en entrant...

LE COLONEL.

Permettez que je me justifie. J'espérais trouver encore ici madame de Blanval.

AMÉLIE.

Madame... de Blanval?.. elle est partie il y a près d'une heure.

LE COLONEL.

On me l'a dit en effet... mais d'après l'assurance qu'elle m'avait donnée, pardon!.. j'ai douté que ce rapport fut exact, et votre concierge n'a point osé résister à mes instances.

AMÉLIE, *à part.*

Grand dieu! si Edouard.... (*haut et d'un ton à faire sentir au colonel qu'il ne doit pas rester.*

Air : *Du pot de fleurs.*

En ces lieux, contre mon attente,
Je vous vois, monsieur... permettez,
Que je fasse avertir ma tante...

(*Elle va pour sortir*).

LE COLONEL, *la retenant*

Non, restez, de grâce, restez!..
Du respect que l'on doit aux femmes
Jamais nous ne nous écartons.
A l'ennemi nous résistons,
Mais nous cédons toujours aux dames.

(*D'un débit plus pressé*). Vous êtes l'amie de madame de Blanval, je peux tout vous confier. L'aimable Ernestine m'a fait espérer que j'obtiendrais sa main; son aveu formel ne tient plus qu'à une petite condition... des lettres... un portrait!.. Oh! c'est une histoire!.. sans doute vous la reverrez avant moi; veuillez bien lui dire que j'ai été fidèle à mes engagemens, et que je suis venu tout exprès pour lui remettre ce paquet cacheté. (*il montre le paquet cacheté*).

AMÉLIE, *toujours impatiente d'être seule.*

Monsieur le colonel...

LE COLONEL, *saluant pour se retirer.*

Adieu, madame... (*revenant sur ses pas*). Ah! je ne veux pas pourtant... je ne dois pas vous quitter sans vous donner au moins quelques nouvelles du cher Édouard.

AMÉLIE.

Édouard! (*bas*). je tremble!

LE COLONEL.

En arrivant à Nevers, il a fallu envoyer sur le champ vingt-cinq hommes de piquet chez le général de la division, et je l'ai désigné pour commander ce poste.

AMÉLIE.

Comment, monsieur... c'est mon mari que...

LE COLONEL.

Oui, il est en ce moment de service auprès du général, à qui je l'ai vivement recommandé.

AMÉLIE, *à part.*

Et moi qui l'attendais!

LE COLONEL.

J'ai fait de lui l'éloge [illegible], et je ne doute point qu'on ne l'accueille

AMÉLIE, *à part.*

Ah ! qu'il a bien fait de ne pas venir !

LE COLONEL, *souriant.*

Entre nous, je ne lui soupçonne qu'un défaut.

AMÉLIE.

Un défaut... lequel, je vous prie ?

LE COLONEL.

Je le crois un peu jaloux.

AMÉLIE.

Jaloux ?

LE COLONEL.

Oui, quel motif a-t-il pour vous reléguer au fond de cette campagne, et vous dérober ainsi à tous les yeux ? Pour moi, je ne suivrai point son exemple ; je mènerai ma femme partout, et j'espère, en épousant madame de Blanval, que ce sera pour vous une occasion de vous rapprocher de votre amie.

AMÉLIE.

Assurément je serais charmée... mais, encore une fois, pardon, monsieur le colonel... en tout autre moment, votre visite...

LE COLONEL.

Oui, oui... madame... Vous avez raison, j'oublie, en vous parlant, toute la gêne que ma présence doit vous causer... Je vais tâcher au moins que mon indiscrétion n'ait aucune suite fâcheuse, comptez sur mon obéissance et mon respect. (*Comme il va pour sortir par la petite porte, il rentre aussitot et la referme brusquement en s'écriant :* madame ! je dois vous prévenir...

AMÉLIE, *effrayée.*

Quoi donc ?

LE COLONEL.

Quelqu'un monte par cet escalier !

AMÉLIE, *désolée.*

Quelqu'un !.. ciel !..

LE COLONEL, *fâché lui-même de cet incident.*

Madame...

AMÉLIE, *ne sachant que faire.*

Fuyez, monsieur !

LE COLONEL, *embarrassé.*

Par où ?

ÉDOUARD, *en dehors.*

Amélie!

AMÉLIE, *la tête perdue.*

Grand dieu!..

LE COLONEL, *voyant la porte de la chambre à coucher entr'ouverte.*

Cette porte!.. (*il s'y précipite en disant*): rassurez-vous, madame, je mourrais plutôt que de vous compromettre

AMÉLIE, *désolée, se jette sur un fauteuil, le dos tourné vers la petite porte par laquelle Édouard entre.*

Ah! que je suis malheureuse!

SCÈNE IX.

AMÉLIE, ÉDOUARD, *en redingotte bleue et chapeau rond.*

ÉDOUARD, *courant vers Amélie.*

Amélie!..

AMÉLIE, *sans se détourner et d'une voix tremblante.*

Édouard!..

LE COLONEL, *à part et entr'ouvrant la porte.*

Que vois-je? ah! c'est ici que le capitaine vient faire son service. (*Il se retire*).

ÉDOUARD, *étonné.*

Eh! bien? qu'as-tu donc, ma bonne amie?

AMÉLIE.

Rien... rien...

Air: *Canon de quinze ans d'absence.*

Laissez-moi!.. (*à part*). de quel trouble
Mon cœur est agité!

ÉDOUARD.

Ton embarras redouble
Ma curiosité:
Parle... ma chère amie!..
De grâce... explique-toi...

AMÉLIE, *le repoussant malgré elle.*

Édouard! . je vous en prie!..
Laissez-moi! laissez-moi!

ÉDOUARD.

Comment... tu me boudes? Ah! je vois ce que c'est, tu m'en veux de ce que je suis venu si tard; je t'assure, ma chère amie, qu'il n'y a pas de ma faute. (*très-haut*). Mon

colonel ne s'est-il pas avisé, en arrivant, de m'envoyer de garde auprès du général, je l'aurais maudit cent fois!

AMÉLIE, *craignant que le colonel n'entende.*

Edouard, parlez avec plus de respect de votre colonel.

ÉDOUARD.

J'étais si en colère!.. Enfin, sans un de mes amis, capitaine comme moi, qui m'a offert de prendre ma place, j'aurais été forcé à te manquer de parole.

AMÉLIE, *élevant un peu la voix.*

Vous avez mal fait, monsieur... très-mal fait de quitter votre poste.

ÉDOUARD, *avec tendresse.*

C'est toi qui me fais un pareil reproche?

AMÉLIE, *élevant la voix.*

Oui, monsieur... votre colonel se fâchera et il aura raison...

ÉDOUARD.

Oh! non, non... n'aie pas peur, il sait fort bien qu'au régiment nous nous rendons souvent de ces services là.

AMÉLIE, *d'un ton suppliant et doux.*

Edouard, voulez-vous être raisonnable?

ÉDOUARD, *étonné.*

Raisonnable?

AMÉLIE.

Oui, et me prouver que vous m'aimez?

ÉDOUARD, *souriant.*

Ma bonne amie, en doutes-tu?

AMÉLIE.

En ce cas.., Edouard... allez-vous en!

ÉDOUARD.

Comment?.. que je m'en aille?

AMÉLIE.

Oui, je vous le demande en grâce!

ÉDOUARD.

Mais, ma chère... c'est une plaisanterie?

AMÉLIE.

Non... je ne plaisante pas.

ÉDOUARD.

Parbleu, il serait singulier qu'un mari n'eût pas le droit de rester avec sa femme.

AMÉLIE.

Demain, Edouard... nous nous reverrons demain.

ÉDOUARD, *avec une sorte d'humeur.*

C'est donc quelque caprice qui te passe par la tête?

AMÉLIE.

Ce n'est ni caprice, ni humeur... c'est un sacrifice que j'exige de vous.

ÉDOUARD.

Ma bonne amie...

AMÉLIE, *désolée et à part.*

Que devenir?

ÉDOUARD, *avec une humeur un peu marquée.*

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Répondez donc, quel motif, que j'ignore,
Rend ma présence importune à vos yeux?
En vérité, je ne puis croire encore
Que tout cela soit sérieux!.. (*bis*).

(*D'un ton plus doux*).

Eh bien, te prenant pour modèle,
Je vais à mon tour te gronder. (*bis*).
Puisqu'entre époux, souvent on se querelle,
Pour le plaisir de se racommoder. (3 *fois*).

Amélie... je n'ai pas vu les changemens que tu as faits à ton appartement.

(*Il va pour entrer dans la chambre à coucher*).

AMÉLIE, *vivement.*

Edouard!.. n'entrez pas!

ÉDOUARD.

Amélie!.. vous vous troublez! (*Il fait un pas vers la porte*).

AMÉLIE, *plus vivement encore.*

N'entrez pas! (*Elle tombe dans un fauteuil*).

ÉDOUARD, *troublé à son tour.*

Que signifie?.. Je veux savoir...

(*Il entre dans la chambre à coucher*).

AMÉLIE.

Édouard!.. (*Seule et hors d'elle-même*). Ah!.. Que va-t-il penser?.. Imprudente!.. Qu'ai-je fait? (*Elle cache sa figure avec son mouchoir*).

ÉDOUARD, *sortant de la chambre avec étonnement.*

Personne?

AMÉLIE, *bas.*

Qu'entends-je?

ÉDOUARD, *voyant Amélie en pleurs, court à elle.*

Amélie! mon Amélie! Pardon de t'avoir soupçonnée!

AMÉLIE, *à part.*

Je ne peux plus y tenir... mon cœur est serré... je vais lui avouer tout. (*Haut*). Édouard... (*En ce moment on frappe avec précipitation à la porte du fond*).

ÉDOUARD, *vivement et avec inquiétude.*

Quel est ce bruit?

SUZANNE, *en dehors.*

Madame?

MAD. DE BELLEMARRE, *aussi en dehors.*

Ma nièce? ma nièce!..

AMÉLIE, *effrayée.*

C'est ma tante!

MAD. DE BELLEMARRE, *en dehors.*

Etes-vous encore là, ma nièce? ouvrez, ouvrez vîte.

AMÉLIE, *courant ouvrir.*

Viendrait-on m'annoncer quelque malheur?

SCÈNE X.

Les Mêmes, Mme. DE BELLEMARRE, *en déshabillé de nuit*, SUZANNE.

MAD. DE BELLEMARRE, *entrant d'un mouvement pressé.*

Vous ne savez pas, ma chère Amélie... (*Surprise en voyant Édouard*). O dieu! Édouard avec vous, ma nièce!

ÉDOUARD.

Eh! bien? quoi? ma tante? Ne suis-je pas chez ma femme?..

MAD. DE BELLEMARRE.

Sans doute... sans doute... mais vous ne pouvez pas rester ici.

ÉDOUARD.

Qu'y a-t-il donc? Expliquez-vous, ma tante.

AMÉLIE.

Vous me tenez dans une inquiétude mortelle!

MAD. DE BELLEMARRE.

Apprenez que madame de Blanval...

AMÉLIE, *avec effroi.*

Ernestine!.. Eh bien?

SUZANNE, *très-vîte.*

Un de ses chevaux s'est abattu à la descente de la montagne, impossible de le faire relever...

MAD. DE BELLEMARRE.

Et madame de Blanval, ne pouvant plus continuer sa route, a été obligée de revenir à pied.

ÉDOUARD.

Amélie... je cours au-devant d'elle?

MAD. DE BELLEMARRE.

Eh! non, non, non, non, mon neveu... arrêtez!.. Je ne sais comment tout cela s'est arrangé, mais c'est monsieur de St.-Céran lui-même qui la ramène ici.

ÉDOUARD.

Mon colonel!.. Qu'entends-je?.. Ah!.. (*Il embrasse Amélie très-précipitamment et va pour sortir par la petite porte de coté*). Adieu, ma chère amie... Je me sauve!

AMÉLIE.

Non, Édouard, demeurez, je vous en prie! Je l'exige.

ÉDOUARD, *étonné.*

Allons, tu veux à présent que je reste?

AMÉLIE.

Demeurez... cachez-vous un moment, c'est moi qui cours prévenir Ernestine de notre embarras. (*Elle sort*).

SCÈNE XI.

Les Mêmes, excepté AMÉLIE.

MAD. DE BELLEMARRE.

Air : *Une fille.*

Mais qui vous agite ainsi!
Quelque chose vous tourmente?

ÉDOUARD.

Vous même, ma chère tante,
Expliquez-moi tout ceci.
C'est une énigme sans doute,
Envain j'observe, j'écoute,
Ma science est en déroute
Et mon esprit en défaut...
Je crois qu'il faut être femme,
Ou bien le diable .. madame,
Pour en deviner le mot.

(*Il entre dans la chambre à coucher*).

MAD. DE BELLEMARRE.

Mais tout cela ne me dit pas pourquoi monsieur le colonel.. Suzanne?

SUZANNE.

Madame, je suis aussi étonnée que vous... on vient... nous allons sûrement savoir...

SCÈNE XII.

ERNESTINE, AMELIE, M. DE SAINT-CERAN, Mme. DE BELLEMARRE, SUZANNE, GASPARD, EDOUARD, *caché*.

GASPARD, *avec sa lanterne.*

Je l'avais bien prévu, moi, que c'maudit cheval qui boitait..

MAD. DE BELLEMARRE, *à Ernestine.*

Comment vous trouvez-vous, madame?

ERNESTINE, *gaîment.*

Très-bien, j'ai eu plus de peur que de mal.

LE COLONEL.

Je suis enchanté de l'accident, car convenez, madame, que vous étiez partie bien courroucée contre moi, et que vous m'avez cru capable de manquer à ma parole.

ERNESTINE.

Quant à cela, monsieur, convenez aussi, que vous êtes un peu sujet à caution.

LE COLONEL.

Jamais!.. je serais venu à minuit, plutôt que de vous laisser, en cette occasion, le moindre doute sur la sincérité de mes promesses.

ERNESTINE.

Cela me raccommode avec vous, et je tiendrai mes engagemens, puisque vous avez rempli les vôtres. (*Elle montre le paquet cacheté que lui a remis le Colonel*).

LE COLONEL.

Ah! vous me comblez de joie!... Hâtez donc le jour heureux...

ERNESTINE.

Un moment!.. J'y mets encore une petite condition.

LE COLONEL.

Craignez-vous [illegible] Fervac...

ERNESTINE.

Non, non, il ne s'agit plus de l'inquiétude que peut causer une rivale, mais du bonheur de mon amie. (*Elle tend la main à Amélie*).

AMÉLIE, *bas à Ernestine.*

Il est là...

ERNESTINE, *bas.*

Laisse-moi faire. (*Haut, au colonel*). Pourrais-je être heureuse, et savoir Amélie dans la tristesse? Depuis deux mois éloignée de son mari...

LE COLONEL, *bas et à part.*

Nous y voilà.

ERNESTINE.

Elle attendait son retour avec une impatience...

LE COLONEL.

Bien naturelle sans doute... et je prévois ce que vous m'allez demander.

ERNESTINE.

Un congé de quinze jours pour le capitaine Édouard.

LE COLONEL.

C'est de toute impossibilité, madame, j'en suis fâché, mais les ordres du général sont si positifs...

ERNESTINE.

Mais un colonel est bien aussi quelque chose, et vous pouvez...

LE COLONEL.

Non, madame, pour ce qui regarde le service, je suis, je dois être inflexible!

ERNESTINE.

Mais enfin, monsieur, si Édouard était malade, il faudrait bien...

LE COLONEL.

Oh! c'est différent cela, madame.

ERNESTINE.

Air : *Vaudeville de la vallée de Barcelonnette.*

Eh bien, monsieur, dans ce moment,
Il est fort mal, je vous l'assure.

LE COLONEL.

Non, non, vous vous trompez...

ERNESTINE.

Comment?
J'en ai la preuve sûre!

LE COLONEL.

Vraiment?

ERNESTINE.

J'en ai la preuve sûre.

LE COLONEL.

Oh! d'après cette preuve là,
Je me tais...

ERNESTINE.

Je vous le conseille.

LE COLONEL, *avec malice, en montrant Amélie.*

Madame pourtant vous dira
Qu'il se porte à merveille! (*bis*).

ERNESTINE, *à part à Amélie.*

Soupçonnerait-il...

LE COLONEL.

En doutez vous encore, madame?.. (*Il va vers la porte de la chambre à coucher*). Capitaine Edouard, avancez à l'ordre.

ÉDOUARD, *paraissant.*

Présent!.. mon colonel...

ERNESTINE.

Allons, allons, vous saviez...

LE COLONEL.

Je sais tout, moi, madame.

ERNESTINE.

Vous riez, mais...

LE COLONEL.

Non, madame, ceci est très-sérieux.

Air : *De Doche.*

De son devoir Édouard s'est écarté,
Vous compteriez envain sur l'indulgence,
Il est coupable et ma sévérité,
Doit éclater en cette circonstance;
Il faut que nos lois aient leur cours,
Sa faute est trop digne de blâme!..
Il gardera les arrêts quinze jours..
Près de sa femme! (*bis*).

ÉDOUARD, *vivement.*

Ah! mon colonel, je n'y manquerai pas. (*Il embrasse Amélie*).

AMÉLIE, *reme*[illegible]

Monsieur?..

ERNEST[illegible]

Quinze jours d'arrêts! [illegible] veraient la pu-

nition trop forte; mais j'espère que vous ne vous en plaindrez pas.

LE COLONEL.

Mon cher Edouard, si vous m'aviez prévenu de votre rendez-vous, je vous aurais prévenu du mien; en nous concertant mieux, du moins nous eussions épargné à madame beaucoup de peine et d'inquiétude.

ÉDOUARD.

En effet, je suis encore à concevoir pourquoi Amélie.

LE COLONEL, *riant.*

Oh! nous vous conterons tout cela.

ERNESTINE, *à Edouard.*

J'épouse monsieur de Saint-Céran; j'espère, monsieur le jaloux, que vous ne tiendrez plus votre femme cachée au fond du Nivernais.

AMÉLIE.

Oh! non... je ne quittte plus Edouard.

ERNESTINE.

Et tu feras bien. Souviens-toi de mes conseils.

VAUDEVILLE.

LE COLONEL.

Air: *Vaudeville de Farinelli.*

Ma vie est bien un vrai roman,
Qu'on peut intituler *folie*,
Il n'a ni conduite, ni plan,
Mais du moins l'intrigue varie.
Par maint épisode souvent,
J'ai su justifier mon titre .. (*bis*).
Comme il faut un dénouement,
L'hymen est mon dernier chapitre.

ERNESTINE.

L'amateur d'opéra-buffa,
Dédaigne l'opéra-comique,
Les noms en *i*, les noms en *a*,
Sont les seuls dieux de la musique!
Pour nous convaincre, il n'a, dit-on,
Que *Rossini* sur son pupitre. (*bis*).
Mais *Boyeldieu*, *Kreutzer*, *Berton*,
Par bonheur ont voix au chapitre.

MAD. DE BELLEMARRE.

La fureur de certaines gens,
Vrai, quelquefois m'impatiente!

Je n'ai que cinquante-trois ans...
Ils veulent m'en donner soixante.
Sur mon âge, dans tous les cas,
On peut consulter le registre... (*bis*).

Oh! mais!.

C'est qu'une femme n'aime pas
A plaisanter sur ce chapitre.

ÉDOUARD.

Bien des gens n'ont pas vu le feu,
Et leur parler de notre gloire,
C'est vraiment leur parler hébreu.
Ils s'obstinent à n'en rien croire,
Taisons-nous donc à notre tour,
Le temps est un plus juste arbitre. (*bis*).
Sur son burin l'histoire un jour,
Gravera ce fameux chapitre.

LE COLONEL.

De Rabelais le souvenir,
Excite encor maiute saillie,
On se rappelle avec plaisir,
Sa joyeuse philosophie.
Il fut chanoine de Saint-Maur,
Et digne d'en porter le titre. (*bis*).
Il buvait bien, il mangeait fort!..
C'était le plus gras du chapitre.

GASPARD, *à Suzanne.*

Je suis, vous l' savez, bon garçon,
Ah! si vous le vouliez, mam'selle,
J' vous épous'rais, là, sans façon,
Et j' vous réponds que j' s'rais fidèle.

SUZANNE.

Oh! très-fidèle assurément!
On peut le dire à juste titre,
Je serais, en vous épousant,
Fort tranquille sur ce chapitre.

AMÉLIE, *au Public.*

Ce soir, j'ai souffert cous amment,
Des contrariétés sans nombre,
De la critique en ce moment,
Nous redoutons le regard sombre.
L'auteur, comblé de vos bontés,
Vous ferait une belle épitre, (*bis*).
Si de nos contrariétés,
Vous n'augmentez pas le chapitre.

FIN.

LES

FRÈRES RIVAUX,

OU

LA PRISE DE TABAC,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ACHILLE DARTOIS, EUGÈNE ET THÉODORE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 3 Août 1822.

Prix : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 124, près la rue Saint-Honoré,

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JULIE DE MELVILLE, jeune veuve.....	Mlle. VICTORINE.
PROSPER, cousin et amant de Julie...	M. ISAMBERT.
LÉONIDAS RIGAU, capitaine de hussards en retraite (un œil de moins), amoureux de Julie.....	M. JOLY.
MATHIEU RIGAU, notaire royal, âgé, et goutteux, amoureux de Julie.....	M. PITROT.
THÉRÈSE, jeune paysanne, servante de Julie.....	Mlle. MINETTE.
LIONNET, jeune jardinier, amoureux de Thérèse.....	Mlle. CLARA.

La scène est à la campagne, à 5 ou 6 lieues de Rheims.

LES FRÈRES RIVAUX,

OU

LA PRISE DE TABAC.

Le Théâtre représente un jardin ; à gauche un pavillon ; à droite, et en face, un autre pavillon et une serre, avec une porte basse : à côté de chaque pavillon, une chaise verte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIEU, LÉONIDAS, THÉRÈSE.

LÉONIDAS, *en grande tenue.*

En avant ! en avant !

MATHIEU.

Halte-là !...

THÉRÈSE.

Donnez-moi d'abord un prise, M. Mathieu Rigau... une prise donc !

LÉONIDAS.

Quel goût pour le tabac !

THÉRÈSE.

Il faut bien aimer quelque chose.

AIR : *J'ai du bon tabac.*

Quand j'vois du tabac
Dans un' tabatière,
J'n tabac
ti c tac.

Il n' m'en faut qu'un' pris' le matin
Et j'ai d' l'esprit comme un lutin.

Quand j'vois du tabac, etc.

LÉONIDAS ET MATHIEU.

Prends donc du tabac
Dans $\frac{sa}{ma}$ tabatière,
Puisque le tabac
Te cause un tic tac.

THÉRÈSE.

Le vôtre a un je n' sais quoi...

MATHIEU.

Un montant... c'est du tabac de Virginie.

THÉRÈSE.

De Vir... (*Elle éternue.*) ginie!... C'te demoiselle a de bon tabac! vous lui en ferez mon compliment.

LÉONIDAS.

Nous n'avons que deux mots à te dire.

THÉRÈSE.

Oui, voyons quoiqu' vous voulez?

LÉONIDAS.

Tu sauras...

MATHIEU.

Halte-là... Mon frère, il faut qu'elle se pénètre bien.

THÉRÈSE, *éternuant.*

Oui... je me pénètre....

LÉONIDAS.

Le diable t'emporte avec tes éternûmens!

MATHIEU.

Tu sais que c'est par nos soins que tu es entrée dans cette maison...

THÉRÈSE.

Puisque je l'sais, c' n'est pas trop la peine de me l'dire... Après...

LÉONIDAS.

Voici le fait : nous aimons tous les deux Mme. de Melville, ta maîtresse; Valmon, son oncle et notre ami, veut qu'elle épouse l'un de nous.

THÉRÈSE.

Je l'sais. J'sais de plus que Monsieur l'notaire, après la

mort de son vieux mari, prétend avoir trouvé dans ses papiers deux titres...

MATHIEU.

En voici un.

LÉONIDAS.

Et voici l'autre.

MATHIEU.

Lesquels titres nous donnent à mon frère et moi les droits les plus évidens sur cette terre, la seule propriété de Mme. de Melville.

THÉRÈSE.

La v'là ben riche, après.

MATHIEU.

Nous venons de voir ta maîtresse, et lui avons déclaré que par générosité nous renonçons à tous nos droits, à condition qu'elle fera son mari de moi... ou de lui...

THÉRÈSE.

Sacrifice pour sacrifice, quoi!

MATHIEU.

Croirais-tu qu'elle est embarrassée du choix?

THÉRÈSE.

Pas possible! Mais puisque vous êtes venus vous loger dans la maisonnette du parc, vous pouvez prendre patience... En attendant, amusez-vous à jardiner. (*Montrant les pavillons.*) Vous avez dans ces deux pavillons des instrumens *oratoires!*... et comme elle se promène souvent ici, ça fait que chacun pourra causer seul avec elle à son tour.

MATHIEU.

C'est ce que nous ne voulons pas justement; et comme j'aime les choses en règle, j'ai dressé à cette occasion un petit traité où tu vas voir que tu es intéressée.

THÉRÈSE.

Voyons un peu. Ça doit être drôle, de l'amour par-devant notaire.

MATHIEU. *Il lit.*

« Les soussignés, Mathieu Rétif Rigau, notaire royal, » à Épernay; et Léonidas-Alexandre Rigau, capitaine de » hussards, en retraite...

THÉRÈSE, *l'interrompant.*

Ça commence bien.

LÉONIDAS.

J'aurai la veuve et la terre.
En avant!

MATHIEU.

Non, halte-là!

ENSEMBLE.

Faut-il que tu sois mon frère...

THÉRÈSE, *se mettant entre eux.*

N'allez pas vous tuer pour ça.

LÉONIDAS.

Sans cela... une... deux...

MATHIEU.

On connaît vos vivacités.

LÉONIDAS.

Oh! moi quand on me pique, en avant!

MATHIEU.

L'autre jour à Rheims, votre querelle avec le jeu
Prosper, le neveu de notre ami Valmon... pour une v
tille?...

LÉONIDAS.

Pour une vétille! Ce petit Monsieur, parce qu'il
dans les finances, prétend que le militaire n'est plus bon
rien.

MATHIEU.

Eh! mon frère... Soyons francs.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

Vous bravez cent fois le trépas,
Rien n'égale votre vaillance;
Et jamais la fortune, hélas!
Ne devient votre récompense...

LÉONIDAS.

Notre honneur bien plus s'en accroît:
A l'état qu'il prétend défendre,
Sachez qu'un militaire doit...
Donner sa vie et non la vendre.

MATHIEU.

Heureusement, Valmon a interdit à son neveu la r
son de Julie... Car avec votre caractère...

LÉONIDAS.

Bon! bon! (*A part.*) En attendant, faisons explique
veuve aujourd'hui.

MATHIEU, *à part.*

Je veux m'assurer de madame de Melville.

LÉONIDAS.

Mon frère, je vais à Rheims... A ce soir.

MATHIEU.

Et moi je vais faire part à Valmon de nos conventions... Thérèse, fais bonne garde; nous t'avons choisie à cause de ton innocence.

THÉRÈSE.

Vous n'pouviez pas mieux tomber... Puisque je déteste tous les hommes...

LÉONIDAS.

Tous!

THÉRÈSE.

Tous! et t'nez vous croyez p't-'être que j'vous aime, vous? Hein? (*Prenant une prise dans la tabatière de Mathieu.*) Eh bien soyez tranquilles, je n'vous aime pas du tout.... J'n'aime que le tabac... (*Elle éternue.*) T'chi!... ça m'fait toujours effet.

LÉODINAS.

A ce soir, mon frère.

AIR: *Comme il m'aimait.*

Jusqu'au revoir!
Aux rivaux servons de modèle.

MATHIEU.

Jusqu'au revoir!
Jurons quel que soit notre espoir,
Tout à l'amitié fraternelle,
De n'avoir aucune querelle...

LÉONIDAS, *lui prenant la main*

Jusqu'au revoir!

TOUS DEUX.

Jusqu'au revoir!

THÉRÈSE, *les reconduisant et leur parlant lorsqu'ils sont déjà dans la coulisse.*

Oui, oui, au revoir... et comptez sur moi... Il n'entrera pas un homme ici... (*Lionnet paraît de l'autre côté et court à elle.*) Ah c'est toi, Lionnet? S'il s'en présente un, j'le recevrai de la bonne manière. (*Lui donnant sa main.*) Tiens, vîte embrasse. C'est que j'suis d'une cruauté... (*Re-*

descendant la scène avec Lionnet.) Croyez-çà, croyez-çà. Entendez-vous?

SCÈNE II.

LIONNET, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Vraiment, non, j'n'aime pas les hommes... J'aime Lionnet à la bonne heure. (*Le regardant. A part.*) Mais, c'n'est pas un homme, il n'est pas assez grand pour ça... (*Haut.*) et puis il est si drôle mon p'tit Lionnet; il a un' p'tit' mine que j'aime beaucoup... (*à part.*) Ça vaut presque un' prise de tabac.

LIONNET.

J'trouve la tienne ben gentille aussi, moi...

THÉRÈSE.

T'es pas bête, au moins.

LIONNET.

Pas si bête... j'guettais l'moment, et dès qu'j'ai vu M. Mathieu et son frère s'en aller par là, j'm'suis glissé par ici, eh! eh! eh!... Ah ça, Thérèse, quand ta maîtresse se marie-t-elle, pour que nous fassions comme elle?

THÉRÈSE.

T'es donc ben pressé?

LIONNET.

Oh! oui... parce que la milancolie m'gagne toujours dès que j'te quitte.

THÉRÈSE.

Hé ben.... puisqu't'es jardinier, il faut cultiver tes fleurs... et p'être bien qu'alors...

LIONNET.

Ah! c'est ça, mes fleurs, est-ce que j'y pense tant seulement? quand tu n'es pas là, ça n'va plus.

AIR: *de la Mistoquette.*

Oh! j'aime ben mieux
Voir ta p'tit' tournure,
Surtout tes p'tits yeux,
Et ta p'tit' figure.
Ah!
Quand je vois tout ça,

MATHIEU, *à part.*

Je veux m'assurer de madame de Melville.

LÉONIDAS.

Mon frère, je vais à Rheims... A ce soir.

MATHIEU.

Et moi je vais faire part à Valmon de nos conventions... Thérèse, fais bonne garde; nous t'avons choisie à cause de ton innocence.

THÉRÈSE.

Vous n'pouviez pas mieux tomber... Puisque je déteste tous les hommes...

LÉONIDAS.

Tous!

THÉRÈSE.

Tous! et t'nez vous croyez p't-être que j'vous aime, vous? Hein? (*Prenant une prise dans la tabatière de Mathieu.*) Eh bien soyez tranquilles, je n'vous aime pas du tout.... J'n'aime que le tabac... (*Elle éternue.*) T'chi!... ça m'fait toujours effet.

LÉODINAS.

A ce soir, mon frère.

AIR: *Comme il m'aimait.*

Jusqu'au revoir!
Aux rivaux servons de modèle.

MATHIEU.

Jusqu'au revoir!
Jurons quel que soit notre espoir,
Tout à l'amitié fraternelle,
De n'avoir aucune querelle...

LÉONIDAS, *lui prenant la main*

Jusqu'au revoir!

TOUS DEUX.

Jusqu'au revoir!

THÉRÈSE, *les reconduisant et leur parlant lorsqu'ils sont déjà dans la coulisse.*

Oui, oui, au revoir... et comptez sur moi... Il n'entrera pas un homme ici... (*Lionnet paraît de l'autre côté et court à elle.*) Ah c'est toi, Lionnet? S'il s'en présente un, j'le reçoyrai de la bonne manière. (*Lui donnant sa main.*) Tiens, vîte embrasse. C'est que j'suis d'une cruauté... (*Re-*

THÉRÈSE.

Je n'veux pas... je n'veux pas... certainement qu'j'l'veux bien, parce que sans ça je n'pourrais plus t'aimer, et ça n'm'amuserait pas du tout... mais malgré ça...

AIR : *Jadis et Aujourd'hui.*

C'que tu chant' et rien c'est tout comme,
Je te l'dis avec amitié,
Je veux moi que tu ne sois homme
Que quand je serai ta moitié.

LIONNET.

T'as perdu la tê', sur mon ame...
Qu'dirais-tu, si j'allais aussi,
Vouloir, moi, que tu ne sois femme
Que quand je serai ton mari!

Mme. DE MELVILLE, *dans la coulisse.*

Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE.

C'est Mme. de Melville... va-t-en! quoique j'sois chargée de la surveiller, elle est bien plus sévère que moi... Si elle te voyait...

LIONNET.

Mais explique moi...

THÉRÈSE.

Oui, oui, va-t-en.

LIONNET.

J't'attends là bas sous les grands arbres... nous nous expliquerons. (*Il se sauve.*)

SCÈNE III.

Mme. DE MELVILLE, THÉRÈSE.

Mme. DE MELVILLE.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Madame... (*A part.*) Pourvu qu'elle n'ait pas vu Lionnet se sauver.

Mme. DE MELVILLE.

Ces Messieurs son t-ils partis?

Combien je suis aise,
Thérèse !
Mais j'm'ennui' tout d'suit'-dà,
De n' plus voir ces p'tit's chos's là !

Oui quand je n' vois pas
C'te main sans pareille,
Ce joli p'tit bras,
Qu'est une p'tite merveille,
Ah !
Quand je n'vois plus ça,
Je n'suis plus aise,
Thérèse !
Non, je n'puis plus vivr' dà,
Sans voir tout's ces p'tit's chos's-là !

THÉRÈSE.

C'est-il gentil, d's'entendre dir' des petit's choses comme ça !

LIONNET.

Ta maîtresse à deux épouseux ; il m'semble qu'avec ça on peut s' marier.

THÉRÈSE.

Il vaudrait mieux qu'elle n'en eût qu'un et qu'il fût bon ! avec ça les deux frères sont si jaloux l'un de l'autre, qu'si elle en épouse un, l'autre est capable d'en mourir de dépit.

LIONNET.

Qu'est-ce que ça m'fait à moi, il faut qu'elle se décide... ça m'impatiente, et je suis homme à le lui dire.

THÉRÈSE, *riant.*

Oh ! oh ! oh !... qu'est-ce que tu dis donc là ?

LIONNET.

J'dis que j' suis homme à...

THÉRÈSE.

N'dis donc pas ces bêtises-là...

LIONNET.

Quoi, je n'suis point...

THÉRÈSE.

Chut !... chut !... t'es un enfant, n't'avise pas de dire le contraire...

LIONNET.

Comment tu n' veux pas que j'sois...

THÉRÈSE.

Je n'veux pas... je n'veux pas... certainement qu'si je l'veux bien, parce que sans ça je n'pourrais plus t'aimer, et ça n'm'amuserait pas du tout... mais malgré ça...

AIR : *Jadis et Aujourd'hui.*

C'que tu chant' et rien c'est tout comme,
Je te l'dis avec amitié,
Je veux moi que tu ne sois homme
Que quand je serai ta moitié.

LIONNET.

T'as perdu la tê', sur mon ame...
Qu'dirais-tu, si j'allais aussi,
Vouloir, moi, que tu ne sois femme
Que quand je serai ton mari!

Mme. DE MELVILLE, *dans la coulisse.*

Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE.

C'est Mme. de Melville... va-t-en! quoique j'sois chargée de la surveiller, elle est bien plus sévère que moi... Si elle te voyait...

LIONNET.

Mais explique moi...

THÉRÈSE.

Oui, oui, va-t-en.

LIONNET.

J't'attends là bas sous les grands arbres... nous nous expliquerons. (*Il se sauve.*)

SCÈNE III.

Mme. DE MELVILLE, THÉRÈSE.

Mme. DE MELVILLE.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Madame... (*A part.*) Pourvu qu'elle n'ait pas vu Lionnet se sauver.

Mme. DE MELVILLE.

Ces Messieurs sont-ils partis?

THÉRÈSE.

Oui, Madame... Et tenez voilà M. Mathieu qui me quitte à l'instant.

Mme. DE MELVILLE.

Il m'a semblé bien petit.

THÉRÈSE.

Oh ! oh ! Madame... C'est qu'vous l'avez vu de loin.

Mme. DE MELVILLE.

Comme il courait !

THÉRÈSE.

C'est qu'il était pressé.

Mme. DE MELVILLE.

Il est vrai que depuis qu'il m'aime, il dit qu'il est revenu à vingt ans.

THÉRÈSE.

Il avait du ch'min à faire ! (*A part.*) Voyons donc si par hasard elle ne s'rait méchante comme moi que pour la frime... Alors, on pourrait s'arranger. (*Haut.*) Madame, est-ce que vous pourrez jamais vous déterminer à épouser un de ces Messieurs ?

Mme. DE MELVILLE.

Pourquoi n'en choisirais-je pas un ?

THÉRÈSE, *à part.*

Oh ! oh ! elle demande pourquoi...

Mme. DE MELVILLE.

J'estime beaucoup MM. Rigau, et si mon choix ne tombe pas sur l'un deux... c'est que je ne me remarierai jamais. Je n'ai d'amour pour personne.

THÉRÈSE.

Pardon, Madame, c'que j'en disais c'était par intérêt.

Mme. DE MELVILLE.

A l'avenir ne vous avisez plus de me faire de pareilles questions.

THÉRÈSE.

Il n'y a pas moyen de s'arranger avec une femme comme çà. Allons sous les grands arbres. (*Elle sort.*)

Mme DE MELVILLE, *se rapprochant.*

A la bonne heure.

PROSPER *lui prend la main, la baise.*

Mme. DE MELVILLE.

Encore !...

PROSPER.

Je vous demande grâce,
Pardonner est si doux, etc.

Mme. DE MELVILLE.

J'ai voulu vous voir pour chercher ensemble le moyen de sortir de l'embarras où nous sommes.

PROSPER.

C'est juste, parlons un peu d'affaires... M'aimez-vous, cousine ?

Mme. DE MELVILLE.

Oui, Monsieur... Nous aurons bien des obstacles à surmonter !

PROSPER.

Nous les surmonterons ! Quant à moi je vous aime...

Mme. DE MELVILLE.

Mais comment ?

PROSPER.

De tout mon cœur.

Mme. DE MELVILLE.

Mais, ce n'est pas cela...

PROSPER.

Si parbleu ! c'est cela même.

Mme. DE MELVILLE.

Vous ne m'entendez pas.

PROSPER.

Oh ! pardonnez-moi, très-bien... Que votre voix douce !

Mme. DE MELVILLE.

Notre oncle...

PROSPER.

Ne sait ce qu'il dit. Je vous jure que je vous adore !

Mme. DE MELVILLE.

Prosper, vous n'êtes pas raisonnable... Je me fâche !

PROSPER.

En vérité, ma belle cousine, il y a de l'injustice de votre part! après une absence aussi longue, parler d'affaires tout de suite, en arrivant.

Mme. DE MELVILLE.

Vous êtes fou, vraiment...

PROSPER.

AIR : *de Doche.*

Oui, mon amour extrême
L'emporte en ce moment;
Je vous dis je vous aime,
Hélas! si rarement!
Huit jours, je le déclare,
Je me suis tû...
Souffrez que je répare,
Le temps perdu.

Même air.

Si j'en croyais ma flamme,
Cent fois je jurerais
Que jamais nulle femme,
Plus que vous n'eut d'attraits!
Car bien long-temps, Julie,
Je me suis tû...

Mme. DE MELVILLE.

Réparez, je vous prie,
Le temps perdu.

PROSPER.

Voyons-donc ce qui vous embarrasse... notre oncle? hé bien!... je retourne lui dire que je vaux mieux que M. Mathieu Rigau, qui prise, et que M. Léonidas Rigau, qui fume; que vous me préférez, et que rien n'est plus naturel... j'attends sa réponse, et s'il refuse, je reviens ici, je chasse Mathieu, je tue Léonidas et je vous enlève!...

Mme. DE MELVILLE.

Mon Dieu! j'entends quelqu'un.

PROSPER.

C'est fâcheux, je commençais à parler raison.

Mme. DE MELVILLE.

C'est le capitaine qui descend de cheval.

PROSPER.

Le capitaine!

Mme. DE MELVILLE.

S'il vous voit, tout est perdu... Il croit que vous ne venez jamais ici.

PROSPER.

Vous verrez qu'il faudra que je cède la place à cet original...

Mme. DE MELVILLE, *lui montrant le pavillon à gauche.* Entrez là promptement. (*A part.*) Quel embarras! quel motif peut le ramener?

SCÈNE VI.

LÉONIDAS, Mme. DE MELVILLE, PROSPER, *caché.*

LÉONIDAS, *entrant.*

En avant! en avant! Parbleu! Madame, je suis enchanté de vous trouver seule. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

Mme. DE MELVILLE, *à part.*

Seule! (*Haut.*) Et qui vous met donc si fort en gaîté, M. le capitaine?

LÉONIDAS.

Parbleu! Madame, je ris de la confiance de mon frère, qui suit tranquillement la route du château de notre ami Valmon, croyant que je galope sur celle de Rheims.

Mme. DE MELVILLE.

En effet, d'après le traité.

LÉONIDAS.

Bon! bon! j'ai fait la guerre, je sais ce qu'il en est...

AIR: *de Calpigi.*

En amour, aussi bien qu'en guerre,
On amuse son adversaire;
On fait mainte promesse et puis
On gagne toujours du pays.
Aussi je ne crains pas le blâme,
Et tantôt si j'ai fait, Madame,
Le traité... c'est que je sais bien
Que tout cela n'engage à rien!

Mme. DE MELVILLE, *à part.*

Il n'a pas l'air de vouloir s'en aller...

LÉONIDAS, *à part.*

Profitons de l'absence de l'ennemi... En avant! (*Haut.*) Madame, je n'ai jamais aimé l'incertitude.

PROSPER, *entr'ouvant la porte.*

Voyons donc un peu comment le capitaine fait la cour. (*Pendant le reste de la scène, Mad. de Melville et Prosper se font des signes d'intelligence.*)

LÉONIDAS.

Hésitez-vous véritablement entre mon frère et moi ?

Mme. DE MELVILLE, *regardant Prosper.*

Oh ! pas du tout !

LÉONIDAS.

A la bonne heure ! Car tenez, j'aime beaucoup mon frère... mais je ne sais pas ce que je ferais pour ne pas vous voir à lui.

Mme. DE MELVILLE, *à part.*

Je m'en souviendrai. J'espère maintenant qu'il va me quitter.

LÉONIDAS.

Cependant, comme je serais fâché de tromper quelqu'un, je vais vous dire tous mes défauts.

Mme. DE MELVILLE.

Vous serez peut-être long... et si Thérèse revenait...

LÉONIDAS.

Ne craignez rien... je suis expéditif... Je vais donc vous dire tous mes défauts...

Mme. DE MELVILLE, *vivement.*

Je vous crois, Monsieur ; je vous crois sur parole.

LÉONIDAS.

Ah ! puisque vous me croyez sur parole...

AIR : *du Fou de Péronne.*

Dites-moi, je vous prie,
Par vous, suis-je choisi ?

PROSPER.

Parbleu ! de la partie
Je veux me mettre aussi !

(*Il exprime son amour par signes.*)

LÉONIDAS.

Celui de qui votre ame
Exauce enfin les vœux
Est-il ici, Madame ?

Mme. DE MELVILLE, *regardant Prosper.*

Il est devant mes yeux.

(*Léonidas transporté de joie se jette à ses genoux, et Prosper pendant le chœur, baise la main de Mad. de Melville au-dessus de la tête du capitaine.*)

LÉONIDAS.

Quel plaisir, j'y succombe !
A vos genoux je tombe !
Mon cœur comme une bombe
Eclate en mille feux.
Comme je suis heureux !
Très-heureux !

PROSPER.

ENSEMBLE.

Quel plaisir, j'y succombe !
Qu'à vos genoux il tombe ;
Mon cœur comme une bombe
Éclate en mille feux.
Comme je suis heureux !
Très-heureux !

Mme. DE MELVILLE.

Au plaisir il succombe !
A mes genoux il tombe,
Son cœur, comme une bombe
Éclate en mille feux.
Prosper seul est heureux,
Très-heureux !

Mme. DE MELVILLE, *à Prosper.*

Mais prenez-donc garde ; et voyez !...

LÉONIDAS.

Je ne vois rien, Madame ; je ne vois que mon amour...

MATHIEU, *dans la coulisse.*

Thérèse ! Thérèse !

LÉONIDAS.

C'est la voix de mon frère... et notre traité !... Ah ! heureusement ce pavillon... (*Il court au pavillon où était Prosper.*)

PROSPER.

Hé bien ! il me prend ma place... mais il y en a un autre... (*Il se met dans l'autre pavillon.*)

SCÈNE VII.

MATHIEU, Mme. DE MELVILLE, LÉONIDAS, PROSPER, *cachés.*

MATHIEU, *voyant Mad. de Melville.*

Halte-là !... c'est Mme. de Melville, profitons du moment où il n'y a personne.

ENSEMBLE.

Mme. DE MELVILLE, *à part.*
Il est vraiment original,
S'il n'en croit pas dire de mal!

PROSPER, *à part.*
Il est vraiment original,
S'il n'en croit pas dire de mal.

LÉONIDAS, *à part.*
Peste soit de l'original,
Pouvait-il dire plus de mal?

Mme. DE MELVILLE.

Je suis très-contente de ce que vous venez de me dire; je vous en remercie pour votre frère.

LÉONIDAS, *à part.*

Il n'y a pas de quoi...

Mme. DE MELVILLE.

Et je veux terminer le plutôt possible votre incertitude. (*Plus haut et avec une intention marquée.*) Écoutez-moi bien; celui que j'aime doit m'entendre.

MATHIEU, *avec joie.*

Il n'y a que moi ici...

LÉONIDAS, *à part.*

Elle n'a pas oublié que je suis là.

PROSPER, *à part.*

C'est pour moi qu'elle va parler!

Mme. DE MELVILLE.

Canon de Kreubé.

La flamme la plus pure
A su toucher mon cœur;
Avant ce soir je jure
De nommer mon vainqueur.
Je dois encor me taire;
Mais par bonheur ici
Mon silence est j'espère,
Déjà compris par lui.

ENSEMBLE.

Mme. DE MELVILLE.

La flamme la plus pure,
Etc., etc.

PROSPER, *à part.*

La flamme la plus pure
A su toucher son cœur;
Et bientôt elle jure
De nommer son vainqueur.

Mme. DE MELVILLE.

Mais, votre frère...

MATHIEU.

Halte-là, Madame, ne me parlez pas de mon frère! s'il vous épousait j'en perdrais l'esprit.

Mme. DE MELVILLE.

Vous me dites là des choses qui ne se peuvent pas... Craindriez-vous qu'il ne me rendît malheureuse?

MATHIEU.

Ah! Madame...

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

C'est mon frère, et d'un tel rival
Je ne veux pas dire de mal.
Je conviens, car je suis sincère,
Qu'il n'a pas l'air très-amical;
Je sais bien qu'il est fort colère,
Je dirai même un peu brutal;
Mais c'est mon frère, et c'est égal,
Je n'en veux pas dire de mal.

PROSPER, *entr'ouvrant la porte.*

J'admire cet original
Qui n'en veut pas dire de mal.

MATHIEU.

(Même air.)

A tout moment il crie, il blâme,
Jure même assez joliment,
Et prétendrait mener sa femme
Comme l'on mène un régiment.
Mais c'est mon frère, et c'est égal,
Je n'en, etc.

LÉONIDAS, *entr'ouvrant la porte.*

Peste soit de l'original
Qui de moi ne dit pas de mal!

MATHIEU.

(Même air.)

Je vous cache, et ma peine est grande,
Ses défauts comme je le doi;
Tout ce que de vous je demande
C'est qu'il en fasse autant pour moi...
Quand un frère est notre rival
On n'en doit pas dire de mal.

ENSEMBLE.

Mme. DE MELVILLE, *à part.*
Il est vraiment original,
S'il n'en croit pas dire de mal!

PROSPER, *à part.*
Il est vraiment original,
S'il n'en croit pas dire de mal.

LÉONIDAS, *à part.*
Peste soit de l'original,
Pouvait-il dire plus de mal?

Mme. DE MELVILLE.

Je suis très-contente de ce que vous venez de me dire; je vous en remercie pour votre frère.

LÉONIDAS, *à part.*

Il n'y a pas de quoi...

Mme. DE MELVILLE.

Et je veux terminer le plutôt possible votre incertitude. (*Plus haut et avec une intention marquée.*) Écoutez-moi bien; celui que j'aime doit m'entendre.

MATHIEU, *avec joie.*

Il n'y a que moi ici...

LÉONIDAS, *à part.*

Elle n'a pas oublié que je suis là.

PROSPER, *à part.*

C'est pour moi qu'elle va parler!

Mme. DE MELVILLE.

Canon de Kreubé.

La flamme la plus pure
A su toucher mon cœur;
Avant ce soir je jure
De nommer mon vainqueur.
Je dois encor me taire;
Mais par bonheur ici
Mon silence est; j'espère,
Déjà compris par lui.

ENSEMBLE.

Mme. DE MELVILLE.

La flamme la plus pure,
Etc., etc.

PROSPER, *à part.*

La flamme la plus pure
A su toucher son cœur;
Et bientôt elle jure
De nommer son vainqueur.

Mme. DE MELVILLE.

Moi, du tout...

THÉRÈSE.

Voulez-vous que j'aille chercher votre grand chapeau de peur du soleil ?

Mme. DE MELVILLE.

Eh ! non, mais je voulais te dire que tu peux sortir si tu veux.

THÉRÈSE.

Vous êtes bien bonne, Madame... (*A part.*) Si j'l'avais su plutôt, je m'serais arrangée autrement.

Mme. DE MELVILLE.

Tu m'as dit hier que ta nourrice était malade ; va la voir, c'est une bonne femme.

THÉRÈSE.

Ah ! elle va mieux, Madame... beaucoup mieux... j'ai reçu de ses nouvelles.

Mme. DE MELVILLE.

Quel tourment !

THÉRÈSE.

Ah ! je vois, Madame voudrait peut-être bien être seule ?

Mme. DE MELVILLE.

Oui, je ne serais pas fâchée...

THÉRÈSE, *vivement.*

Ah ! bien, fallait donc le dire. (*Allant chercher une chaise.* Puisque c'est comm'ça.

Mme. DE MELVILLE.

Tu vas ?...

THÉRÈSE, *s'asséyant.*

Je n'bouge pas d'ci quoi ! et vous s'rez seule dans votre chambr' tant qu'vous voudrez.

Mme. DE MELVILLE, *à part.*

La petite sotte ! on ne peut rien lui faire comprendre.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

(A part.)
Mais si plus long-temps je demeure
Tout peut se découvrir enfin.
(Haut.)
Chez moi je rentre...

Mme. DE MELVILLE.

Oui. Ne bougez que quand vous entendrez rire...

LÉONIDAS.

Rire... c'est bon ! (*Fermant la porte.*) Pauvre Léonidas, dans quel défilé t'es-tu fourré !

Mme. DE MELVILLE, *à Prosper.*

Quand on frappera dans les mains, vous sortirez...

PROSPER.

Dans les mains ? c'est dit ; au revoir !

SCÈNE IX.

Mme. DE MELVILLE, THÉRÈSE.

Mme. DE MELVILLE.

Je respire !

THÉRÈSE, *arrivant du côté opposé à celui par lequel Mathieu est sorti, et sans voir Mad. de Melville.*

AIR : *Au clair de la lune.*

Au clair de la lune
Mon petit Lionnet
Me dit que j'suis brune,
Mais que c'la lui plait.

(*Elle aperçoit Mad. de Melville, et reprend l'ancienne chanson.*)

Ma chandelle est morte ;
Je n'ai plus de feu :
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de dieu.

C'est Madame... mais Lionnet va venir et j'n'entends pas qu'elle reste.

Mme. DE MELVILLE, *à part.*

Renvoyons-la... (*Haut.*) Thérèse ?

THÉRÈSE.

Madame...

Mme. DE MELVILLE.

Il fait bien beau temps aujourd'hui.

THÉRÈSE.

C'est vrai : Madame va se promener.

Quel pl...
A vos g...
Mon c...
Eclate e...
Comme ...
Trè...

Quel plai...
Qu'à vos ...
Mon cœu...
Éclate en...
Comme j...
Très-...
Mme...

Au plaisi...
A mes g...
Son cœur...
Éclate en...
Prosper...
Très-...

Mme. ...
ais prenez-donc ...

e ne vois rien, M...
MAT...
hérèse ! Thérèse ...

'est la voix de m...
sement ce pavi...
sper.)

é bien ! il me ...
se met dans ...

HIEU, Mme...

MAT...
e-là ! ... ...
'y a pers...

Mme. DE MELVILLE.

Oui. Ne bougez que quand vous entendrez rire...

LÉONIDAS.

Rire... c'est bon ! (*Fermant la porte.*) Pauvre Léonidas, ns quel défilé t'es-tu fourré !

Mme. DE MELVILLE, *à Prosper.*

Quand on frappera dans les mains, vous sortirez...

PROSPER.

Dans les mains ? c'est dit ; au revoir !

SCÈNE IX.

Mme. DE MELVILLE, THÉRÈSE.

Mme. DE MELVILLE.

Je respire !

THÉRÈSE, *arrivant du côté opposé à celui par lequel Mathieu est sorti, et sans voir Mad. de Melville.*

AIR : *Au clair de la lune.*

Au clair de la lune
Mon petit Lionnet
Me dit que j'suis brune,
Mais que c'la lui plaît.

Elle aperçoit Mad. de Melville, et reprend l'ancienne chanson.)

Ma chandelle est morte ;
Je n'ai plus de feu :
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de dieu.

C'est Madame... mais Lionnet va venir et j'n'entends pas qu'elle reste.

Mme. DE MELVILLE, *à part.*

Renvoyons-la... (*Haut.*) Thérèse ?

THÉRÈSE.

Madame...

Mme. DE MELVILLE.

Il fait bien beau temps aujourd'hui.

THÉRÈSE.

[redacted] : Madame va se promener.

THÉRÈSE, *même jeu.*

Ah!

MATHIEU.

Soulage ton cerveau.

THÉRÈSE, *même jeu.*

Oh!

MATHIEU.

Allons, va, c'est fini...

THÉRÈSE, *éternuant.*

Tchi! tchi!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LIONNET.

LIONNET, *sortant de la serre.*

On a éternué .. Il est donc parti le garde-note!

MATHIEU *frappe dans ses mains de surprise.*

Que vois-je!

PROSPER, *paraissant.*

On a frappé dans les mains....

MATHIEU.

Prosper!

LIONNET, *riant.*

En v'là encore un... ah! ah! ah! par exemple!...

LÉONIDAS, *paraissant.*

On a ri...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PROSPER, LÉONIDAS.

MATHIEU.

O ciel! Léonidas à présent!

THÉRÈSE, *à part.*

A la bonne heure
J'vas rester maîtresse du terrain.

Mme. DE MELVILLE, *avec sévérité.*

De place ainsi lorsque je change,
C'est pour être seule un moment...

THÉRÈSE.

Ne craignez pas que j'vous dérange,
Je sais trop comm' c'est contrariant.

(Mme. *de Melville sort.*)

SCÈNE X.

THÉRÈSE, *seul.*

Ah! voici tout juste mon p'tit Lionnet! nous nous parl'rons tout à notre aise.

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, LIONNET.

LIONNET, *accourant.*

Eh vîte! eh vîte! Thérèse, cache-moi.

THÉRÈSE.

Encore un' anicroche!...

LIONNET.

Le notaire qui me suit...

THÉRÈSE.

M. Mathieu!

LIONNET.

Eh oui... cache-moi, cache-moi...

THÉRÈSE.

(*Elle veut ouvrir le pavillon de*
ié.
urant à l'autre.
'ouvrir.)

THÉRÈSE, *ouvrant la serre.*

Ah ! tiens, v'là la serre, plante-toi là d'dans.

LIONNET, *se frappant la tête.*

Holala... le front ! ce que c'est que d'être bel homme !

THÉRÈSE.

Pour t'avertir, quand il faudra sortir, je tousserai : hum ! hum !

LIONNET.

Bon !

THÉRÈSE, *frappant à la porte.*

Ah ! non, Lionnet, ah ! non, j'éternuerai comm' ça, entends-tu ? tchi ! tchi ! ça s'ra beaucoup plus naturel.

SCÈNE XII.

MATHIEU, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *à part.*

Ah ! j'm'en vais joliment l'arranger l'notaire ! j'n'ai pas oublié qu'il n'doit paraître ici qu'avec son frère Léonidas.

MATHIEU, *arrivant.*

J'ai beau chercher Thérèse... (*L'apercevant.*) Ah ! te voilà, petite...

THÈRÈSE.

Eh ben, quoiqu'vous lui voulez à la petite ?

MATHIEU.

Halte-là, je t'en prie.

THÉRÈSE.

Je suis incorruptible, Monsieur ; sortez, ou montrez-moi Monsieur Léonidas.

MATHIEU.

Laisse moi parler...

THÉRÈSE.

Une fois, deux fois, vous n'voulez pas vous en aller ? j'vous pointe. (*Elle fait un trou dans un papier.*)

MATHIEU.

Halte-là donc... Es-tu sûre que mon frère soit fidèle à sa parole ?

THÉRÈSE.

Qu'il y manque, je l'point'rai sans miséricorde!

MATHIEU.

Je conviens que je ne l'ai pas vu ici tantôt lorsque...

THÉRÈSE.

Hé! vous êtes donc déjà venu ici vous?... je vous marque... et de deux! et allez-vous-en!

MATHIEU.

Mais je ne reviens pas pour voir Julie, ma petite... C'est pour toi, pour te recommander de faire bonne garde, de détester toujours les hommes, de n'en pas recevoir ici, surtout...

THÉRÈSE.

Ah! pour ça, la recommandation est inutile.

MATHIEU.

Je sais bien que tu es une bonne fille... tu n'as pas de malice?

THÉRÈSE.

J'suis un' bête, quoi!

MATHIEU, *tirant sa tabatière.*

Je me fie à toi; il y aurait conscience à me tromper, et j'ai plus d'espoir que jamais; cependant mes précautions ne doivent pas t'étonner... Cette affaire est très-importante, et d'après l'arrangement conclu, celui de nous qui épousera Madame de Melville aura une fortune considérable. (*Ouvrant sa tabatière.*) Ainsi tu vois...

THÉRÈSE, *prenant une prise.*

Certainement que j'vois... laissez-moi faire.

AIR : *Ouf! pouf!*

En vain l'on veut me prendre
Par l'or ou par l'amour;
Moi, je ne suis pas tendre,
Du moins jusqu'à ce jour.

MATHIEU.

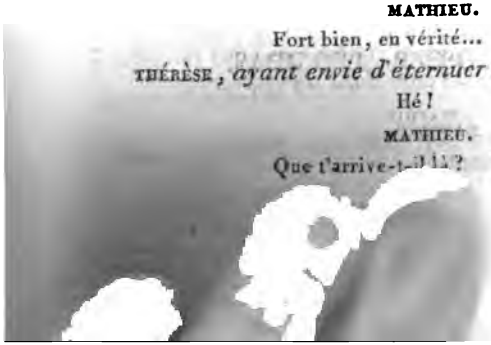
Fort bien, en vérité...

THÉRÈSE, *ayant envie d'éternuer et voulant se retenir.*

Hé!

MATHIEU.

Que t'arrive-t-il?



THÉRÈSE, *même jeu.*

Ah!

MATHIEU.

Soulage ton cerveau.

THÉRÈSE, *même jeu.*

Oh!

MATHIEU.

Allons, va, c'est fini...

THÉRÈSE, *éternuant.*

Tchi! tchi!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LIONNET.

LIONNET, *sortant de la serre.*

On a éternué .. Il est donc parti le garde-note!

MATHIEU *frappe dans ses mains de suprise.*

Que vois-je!

PROSPER, *paraissant.*

On a frappé dans les mains....

MATHIEU.

Prosper!

LIONNET, *riant.*

En v'là encore un... ah! ah! ah! par exemple!...

LÉONIDAS, *paraissant.*

On a ri...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PROSPER, LÉONIDAS.

MATHIEU.

O ciel! Léonidas à présent!

ENSEMBLE.

Air : *C'est affreux !* (des Gardes Marines.)

MATHIEU.

Vous voilà !
Comment Prosper et mon frère !
Vous voilà !
Mais ce jeune homme, j'espère,
Expliquera ce mystère...
En ces lieux que vient-il faire ?
Que veut dire tout cela ?...
Tous trois que fesiez-vous là ?

LÉONIDAS.

Vous voilà !
Ce n'est pas assez d'un frère !
Vous voilà !
Vous allez bientôt, j'espère,
Nous débrouiller ce mystère...
En ces lieux que vient-il faire ?
Que veut dire tout cela ?
Parlez, qu'attendiez-vous là ?

PROSPER.

Les voilà !
Le capitaine et son frère !
Les voilà !
Songeons plutôt à nous taire
Qu'à dévoiler ce mystère...
Mais je ne sais plus que faire...
J'ignore comment cela
Entre nous s'arrangera.

THÉRÈSE ET LIONNET.

Le voilà !
Est-il surpris, le notaire !
Le voilà !
Le capitaine et son frère !
Un autre encor ! quel mystère !
Ici que viennent-ils faire ?
Je n'y conçois rien oui-dà...
Que veut dire tout cela ?

LÉONIDAS, *à Prosper.*

Ventrebleu ! Monsieur, en avant l'explication !

MATHIEU.

Depuis quand êtes vous ici ?

PROSPER.

Depuis ce matin.

On trouve chez Duvernois, libraire, Cour des Fontaines, Passage de Henri IV, nos. 7, 10 et 12, toutes les Pièces de Théâtre anciennes et modernes.

Pièces nouvelles dont il est éditeur.

La Mort de Kléber, tragédie en 3 actes, par M. Jacinthe Leclere, ornée du portrait du général. Papier satiné..... 2 »

La même, papier vélin..... 4 »

Les deux Pensions, vaudeville en 1 acte, de MM. Maréchalle et Charles Hubert..... » 75

Les deux Turenne, vaudeville anecdotique, en un acte, des mêmes auteurs..... 1 »

Le Petit Matelot, ou l'Heureux Naufrage, ballet-pantomime en 1 acte, par M. Lefèvre..... » »

Le Coq de Village, vaudeville de Favart, avec des changemens de MM. Décour et Charles Hubert, représenté sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique.. 1 »

Le même, avec des changemens de MM. Décour, Charles Hubert et Théodore Anne, représenté sur le théâtre du Vaudeville..... 1 »

Thérèse de Lambert, Marie Emmanuel = Guillaume Marguerite

UNE JOURNÉE
A MONTMORENCY,

TABLEAU-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE

DE MM. THEAULON, RAMOND ET FERDINAND,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 28 AOUT 1822.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 124, près la rue Saint-Honoré,

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME DE VERSAC.....	Mme. CLOZEL.
M. DESGRANDBOIS, son oncle...	M. VICTOR.
ROSELINE, fille de M. Desgrandbois.	Mme NARGEOT.
LA PRÉSIDENTE DE St LUC....	Mme GUILLEMIN.
St LÉON.....	M. ISAMBERT.
MILORD POUF.....	M. GUILLEMIN.
SIR JAMES PINCETT.....	M. JOLY.
THOMAS.....	M. GUENÉE.
MARTIN.....	M. RENÉ.

Amies de la Comtesse.

Valets, Paysans, Paysannes.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

UNE JOURNÉE

A MONTMORENCY.

La Scène se passe à Montmorency, on voit finir une partie de la vallée devant une maison de campagne, un pavillon à droite, à gauche, la maison, la basse-cour et un cerisier.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, *en blouse*, MARTIN.

THOMAS, *faisant claquer son fouet.*

Eh! monsieur Martin, monsieur Martin!

MARTIN, *entrant.*

Qui donc fait tout ce train à l'heure qu'il est?... comment? c'est Thomas? y penses-tu? venir ainsi éveiller toute une maison de campagne à onze heures et demie du matin.

THOMAS.

Pardon, excuse, monsieur Martin. Je viens savoir combien il faudra d'ânes à madame pour la promenade d'aujourd'hui.

MARTIN.

Attends un instant, je vais demander s'il fait jour chez elle

SCÈNE II.

THOMAS.

Ah! dites-y qu'il fasse jour. Je suis pressé, nous n'avons pas que vous à servir... C'est une jolie branche d'industrie

pour Montmorency que les ânes ; c'est dommage qu'ils ne puissent avoir qu'une saison, comme les cerises : aussi morgué, j'savons ben en profiter...

AIR :

Les étés sont si vît' passés,
Et l's hyvers commencés,
Qu' nos ân's sont là les bras croisés ;
Leur bon temps n'est plus l' nôtre !
Mais comm' j' somm's des rusés,
L'un va tout portant l'autre.

A nos ânes que d' gens de bien
Ont servi de soutien !
Qu'un pédant n' me fass' gagner rien
J' sers un meilleur apôtre,
Qu'est académicien ;
Et l'un va portant l'autre!

Enfin, l'commerce va si fort que nous louons jusqu'à nos blouses... en v'là une qui m'a déjà rapporté plus qu'elle ne m'a coûté...

SCENE III.

THOMAS, S.-LÉON, LA PRÉSIDENTE.

Ils sont en blouse.

S.-LÉON.

Lapierre, ramenez doucement mon tilbury chez Ledx, au Cheval-Blanc; vous viendrez me prendre immédiatement après le dîner.

LA PRÉSIDENTE.

C'est donc ici la solitude de notre chère madame de Versac. Comme elle doit s'ennuyer loin de Paris, de ce Paris qu'elle aimait tant.. une veuve de vingt ans!

S.-LÉON.

C'est pour cela que je vous ai proposé de venir la distraire. Vous voyez que je ne vous ai pas trompé : un site enchanteur ; des bois, des eaux, des fleurs ; c'est une solitude toute romantique... Joignez à cela que nous serons très-peu de monde, trente ou quarante amis intimes... d'honneur, nous pouvons espérer d'arriver sans peine et sans ennui à la fin de la journée (*tirant sa montre*), d'autant plus qu'il est déjà midi passé.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! tant mieux, je n'aime pas les champs; je suis pour le tumulte et le fracas de la ville; j'aime le tourbillon du grand monde : c'est l'élément des jeunes femmes comme moi, et cependant, il faut que je convienne que pour passer une heure ou deux, Montmorency est un séjour délicieux.

S.-LÉON.

A qui le dites-vous?... Pour l'homme qui pense c'est un nouvel Eden, et pour celui qui n'aime que la ville c'est un vrai paradis... perdu.

AIR : *Des Comédiens.*

Montmorency, poétiques bocages,
Séjour heureux des arts et des plaisirs,
J'aime à mêler, en remontant les âges,
Ta jeune gloire et tes vieux souvenirs.
Là, Catinat, si cher à la victoire,
Après avoir illustré nos drapeaux,
Dans la retraite, entouré de sa gloire,
Fuyait l'envie et cherchait le repos!
Dans ce vallon, où revit sa mémoire,
Sous l'humble toit bornant tous ses désirs,
Fier d'être seul, d'échapper à la gloire,
Rousseau cachait ses sauvages plaisirs.
Ici Grétry, sans soins et sans envie,
Ami des bois, des plaisirs innocens,
Vit s'écouler l'automne de sa vie,
Pur et divin comme ses doux accens.
Si maintenant tout a changé de face,
Si le génie a fui loin de ce bord,
L'amour du moins y conserve une place
Et le plaisir reste fidèle encor!
Aux mêmes lieux où Rousseau plein de haine,
Jurait de fuir les hommes pour toujours,
Dans son ardeur, à l'objet qui l'enchaîne,
L'amant promet d'éternelles amours...
Avec grand bruit l'orchestre du village
A remplacé la lyre de Grétry;
Les jeux, les ris animent le bocage,
Et l'Ermitage est un bal aujourd'hui.
Dans le château du vainqueur de Marseille
On voit enfin nos modernes héros,
Contre leurs maux, fruits de tant de batailles,
Venir chercher de salutaires eaux.
Montmorency, poétiques bocages,
Séjour heureux des arts et des plaisirs,
J'aime à mêler, en remontant les âges,
Ta jeune gloire et tes vieux souvenirs.

LA PRÉSIDENTE.

Comment donc, St.-Léon; mais vous êtes tout-à-fait romantique.

ST.-LÉON.

Vous le voyez à mon costume; la blouse, pour les hommes, est du romantique le plus pur; nos dames les plus élégantes les ont adoptées à Paris; nous autres jeunes gens, nous n'avons encore osé nous risquer qu'à la campagne, mais, à la campagne et surtout à Montmorency, un jeune homme qui sait son monde, ne se présenterait pas sous un autre costume.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut convenir que c'est une mode charmante pour les jeunes femmes de mon âge

THOMAS, *reparaissant.*

Ah! ça commence joliment à m'ennuyer d'attendre.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà quelqu'un.

ST.-LÉON.

Une blouse... c'est apparemment l'un de nos convives... en tenue de rigueur! oui, c'est cela même; moi qui m'en pique, je ne suis pas mieux.

LA PRÉSIDENTE, *lorgnant.*

Ce jeune homme a une physionomie très-distinguée...

ST.-LÉON.

Voilà comme nous sommes tous, et je serais bien surpris si ce n'était pas quelque habitué du café de Paris, boulevard de Gand.

LA PRÉSIDENTE.

En effet.

ST.-LÉON.

Il faut l'aborder, il nous donnera des nouvelles de madame de Versac.

THOMAS, *à part.*

Ah! voilà sans doute des pratiques. *Il ôte son chapeau.*

ST.-LÉON.

Enchanté, monsieur, de faire connaissance avec vous.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

On n'a pas un air plus intéressant.

THOMAS.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à me lorgner comme ça?

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur pourrait nous dire si madame de Versac est déjà à la promenade.

THOMAS, *riant.*

Oh! oh! elle n'y va jamais sans moi.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! c'est monsieur qui donne le bras à cette chère amie dans ses courses sentimentales?

THOMAS.

Non pas, madame, sans vous démentir; c'est moi qui mène son âne quand elle va courir dans les bois.... c'est qu'elle est joliment peureuse madame de Versac.

AIR : *Des Scythes.*

Qu'un fossé s'offre sur la route,
Pour le traverser quel effroi!
La voilà soudain en déroute;
Elle reculerait sans moi...

ST-LÉON.

D'après cela la chose est peu douteuse,
Et l'on peut voir à son air empressé,
Qu'avec Monsieur, notre belle peureuse,
Plus d'une fois a sauté le fossé.

THOMAS.

Sauter le fossé! ça lui arrive tous les jours, et je suis bien au service de madame, si l'occasion se présente...

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, je suis trop flattée. Ah! ce jeune homme est charmant; ce doit être quelque propriétaire de la vallée.

SCENE IV.

Les Précédens, MARTIN.

THOMAS.

Ah! vous v'là enfin M. Martin.

MARTIN.

Madame n'attend que vingt personnes, il ne faut que quinze ânes, monsieur Thomas.

ST.-LÉON.

Eh quoi! vous seriez.

THOMAS.

L'ânier du pays pour vous servir, si j'en étais capable.

LA PRÉSIDENTE.

Air à faire.

L'aventure est charmante,
La méprise excellente.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Voilà
Ou mène ce costume là.

THOMAS, *riant niaisement.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Que veut donc dire cela?
Monsieur est venu je le gage,
Pour voir nos sit's, nos bois touffus.

ST-LÉON.

Oui, je viens faire un voyage.

THOMAS.

Alors c'est un âne de plus!

ENSEMBLE.

L'aventure est charmante, etc.

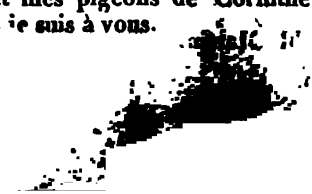
Thomas sort.

SCÈNE V.

Les Mêmes, Mme DE VERSAC.

Mme DE VERSAC.

Eh! bonjour ma chère, comme c'est aimable à vous de venir de si loin visiter une pauvre récluse. (*A St.-Léon.*) Toute à vous St.-Léon... Pardon si je m'occupe de quelques détails de ménage... Martin, attachez mon chien de Terre-Neuve dans sa niche, et menez mes deux mérinos sur a pelouse... Ah! je vous recommande aussi mes lapins du Sénégal et mes pigeons de Corinthe... Maintenant mes bons amis je suis à vous.



LA PRÉSIDENTE.

Vous voilà donc, ma chère amie, enterrée pour tout l'été à la campagne?

Mme DE VERSAC.

Enterrée, ma chère amie, enterrée, vous avez dit le mot. J'ai renoncé aux plaisirs de Paris, pour les réjouissances champêtres, et vous ne pouvez vous faire une idée du bonheur que je goûte dans la vallée.

AIR: *Gare, gare sur mon chemin.*

Les plaisirs des champs
Sont charmans,
Et les journées
Si fortunées,
Que des ris,
Des jeux de Paris,
Mon cœur surpris,
Ne peut plus être épris.
Quelle merveille!
Je me réveille
Fraîche et vermeille,
Midi sonnant...
Je décachète
Chaque gazette,
Et je feuillette
Quelque roman!
Les plaisirs, etc.

A perdre haleine
On se promène,
Et dans la plaine
L'âne est lancé.
Vient une averse,
On se disperse,
On se renverse
Dans un fossé.
Les plaisirs, etc.

ST.-LÉON.

Mais je ne vois pas votre aimable cousine.

Mme DE VERSAC.

A propos! que fait-elle donc? (*appelant*) Roseline! Roseline!

LA PRÉSIDENTE.

La chère petite doit bien s'ennuyer loin de Paris.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! S.-Léon, je suis trahie, trompée, abandonnée...

S.-LÉON.

Que voulez-vous dire?

LA PRÉSIDENTE.

Le baronnet que madame de Versac veut faire épouser à sa cousine...

S.-LÉON.

Eh bien!

LA PRÉSIDENTE.

C'est un monstre! un perfide, qui m'avait juré un amour éternel, et fait une promesse de mariage...

AIR : *Aux beaux jours helas! de notre mariage.*

Ah! quel coup affreux
Pour une âme sensible!
Voir trahir mes feux,
Et presque sous mes yeux;
Moi qui dans ces lieux
Et dans ce bois paisible,
Venais près de lui
Pour tromper mon ennui.
Ah! que deviendront
Les beautés de mon âge,
Si par un affront,
Qui fait rougir mon front,
Un petit Anglais
Veut faire le volage,
Comme nos Français
Qu'on ne fixa jamais.
Ah! quel coup affreux, etc.

Pour un Allemand,
Jadis j'eus l'âme éprise,
Hélas! le méchant,
Aima légèrement.
Par un Italien
Bientot je fus soumise,
Un jour, le vaurien,
Rompit ce doux lien.
Puis, vint un Prussien,
Un Turc, un Moscovite...
Lors dans mes regrets,
Je me dis au plus vite,
Aimons un Anglais
Ça ne trompe jamais.
Ah! quel coup affreux, etc.

S.-LÉON.

Votre aventure est à peu près la mienne : apprenez que j'aime, que j'adore l'aimable Roseline !

LA PRÉSIDENTE.

Est-il possible ?

S.-LÉON.

D'abord je ne l'aimais que parce qu'elle était riche et que ce mariage me paraissait très avantageux ; maintenant je l'adore pour ses qualités et je viens de faire demander sa main à son père.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut absolument rompre ce mariage.

S.-LÉON.

Agissons de concert.

LA PRÉSIDENTE.

Mais comment décider madame de Versac ?

ST.-LÉON.

J'enlève Roseline, enlevez le baronnet.

LA PRÉSIDENTE.

L'enlever ! non ; mais je le ferai changer d'avis si je puis lui parler un instant.

ST.-LÉON.

La chose est difficile, son oncle ne le quitte pas ; il le surveille comme une demoiselle.

LA PRÉSIDENTE.

Rien n'est impossible à l'amour dans le cœur d'une jeune femme... le baronnet me convient sous tous les rapports : il a vingt ans, je n'en ai que trente sept ; il est riche, la fortune que m'a laissé feu mon mari est immense ; enfin le baronnet est destiné à faire figure en Angleterre, et j'ai le desir d'aller montrer la mienne à Londres.

ST.-LÉON, *à part*.

C'est qu'elle passe de mode à Paris.

LA PRÉSIDENTE.

AIR *de Sans Gêne.*

De rompre ce mariage
Peut-être il est tems encor.
Oui, soyons bien d'accord,
Pour mieux faire tête à l'orage,

Mme DE VERSAC.

Baronnet, je suis ravie que...

SIR PINCETT.

Et moi j'ai aussi le ravissement pour... (*Apercevant la Présidente*) Oh! god! god! la vieille Présidente, il était venue pour la Vallée... oh! je serai embarrassé pour le jalousie!... beaucoup.

LA PRÉSIDENTE, *au Baronnet.*

Petit perfide, vous trahissez donc vos sermens?

SIR PINCETT.

Ce était par ordonnance du médecin.

MILORD, *bas à son neveu.*

Soyez dans le compagnie de tout le monde, monsieur, et pas de vous toute seule...

SIR PINCETT.

Yès!

Mme DE VERSAC.

Comment trouvez ma bicoque, milord?

MILORD.

Vous avez dit bicoque?...

Mme DE VERSAC.

Je vous demande comment vous trouvez ma petite maison?...

MILORD, *lorgnant.*

Oh! le petite maison?... de loin je avais pris pour le maison du cheval... elle était bien... elle était bien juste... les maisons de London sont beaucoup plus élégantes, dites, mon neveu?

SIR PINCETT.

Yes... et puis...

MILORD.

Yès... d'ailleurs, je avais rien vu du tout dans la France de comparable à le Angleterre.

Air : *De Passy.*

Non la terre
Toute entière
Ne vaut pas notre pays;
Je ne vois que l'Angleterre

Qui soit un vrai paradis.
Faisant le comparaison
De Paris et de London,
Vous verrez que le Français
N'est pas du tout Anglais :
Vous avez l'esprit légère,
Vous ririez même des lois ;
Et nous autres, au contraire,
Nous avons beaucoup de poids...
Chez vous toujours le soleil
Vous annonce le réveil ;
Chez nous un brouillard épais
Nous laisse dormir en paix !
Vous nous vantez vos peintures,
Que l'on admire en tous lieux ;
Mais pour les caricatures,
Hors chez nous où trouver mieux?
Vous avez de grands tireurs,
Nous avons de forts boxeurs ;
Chez vous on ne donne point
De ces jolis coups de poing !
Et quand, près de femme aimable,
Vous soupirez tendrement,
Nous passons nos jours à table,
Et nos nuits au Parlement.
Vous fesez les élections
Sans nulles contusions ;
Pas un député élu
Chez vous n'arrive moulu !
Contre l'ennui de la vie
Vous avez mille secrets ;
Contre la mélancolie
Nous avons nos pistolets !
Sans les frères Provençaux,
Henneveu, Véry, Champeaux,
Qui font le bifsteck très-bien,
En France, vous n'auriez rien.

No nla terre, etc.

Mme DE VERSAC, *piquée.*

Mais, milord, si cette maison n'a pas un extérieur très-brillant, en revanche, vous allez voir avec quel goût elle est meublée... entrons, le dîner nous attend... et après dîner, nous irons faire notre promenade dans les bois.

MILORD.

Yès, je avais apporté le petit cheval anglais pour la promenade.

Mme DE VERSAC.

Un cheval anglais sur les montagnes de Montmorency,

milord! mais ce serait d'un genre affreux. Ah! j'espère bien que vous allez prendre des blouses et des ânes comme ces messieurs.

MILORD.

God! me separer de mon cheval!

AIR : *Connaissez mieux le grand Turenne.*

Ignorez-vous qu'en Angleterre,
Pays qui n'a point de rival,
On traite toujours d'ordinaire
L'homme moins bien que le cheval?
Nos goûts ne sont pas variables,
Et le Anglais, par sentiment,
N'a que deux amis véritables,
C'est son cheval et son argent.

Mme DE VERSAC.

C'est possible, milord, mais nous n'irons pas avec vous, si vous ne prenez l'âne et la blouse; il faut que notre cavalcade soit parfaite.

MILORD, *à son neveu.*

Oh! qu'en pensez-vous, monsieur?

SIR PINCETT.

Milord... moi, je pense que... you, you...

MILORD.

Yès... et moi aussi.

Mme DE VERSAC.

Venez, nous allons en parler à table... Martin, sonnez le diner.

On entend la cloche.

CHŒUR.

AIR : *Entends-tu l'appel qui sonne?*

Ce son est vraiment aimable
A Paris aussi bien qu'ici;
Mais rien ne fait courir à table
Comme l'air de Montmorency.

Mme DE VERSAC.

Milord, ce beau jour doit me plaire.

MILORD.

Pour le hymen qui me rend fou
Avez-vous songé, le notaire...

Mme DE VERSAC.

Il va venir dans un coucou.

CHŒUR.

Ce son est vraiment, etc.

Ils rentrent dans la maison.

SCENE XI.

M. DESGRANDBOIS, *arrivant du côté opposé.*

Ah! me voilà, je crois, enfin arrivé... c'est bien ici, d'après la description qu'on m'en a faite, la Thébaïde où ma pauvre nièce est venue s'ensevelir..... il faut qu'elle ait éprouvé un chagrin bien vif! au reçu de sa dernière lettre, j'ai quitté sur-le-champ mes forges de la Franche-Comté, pour venir la consoler... mon intention était bien aussi, en faisant ce voyage, de marier ma fille dont on m'a demandé la main pour un certain monsieur de St.-Léon; mais, puisqu'aujourd'hui ma Roseline est la seule compagnie qui reste à sa cousine, ce serait une cruauté de la lui enlever, et je suis trop bon parent.

CHŒUR *de l'intérieur de la maison.*

AIR :

C'est ici que nous attend le plaisir,
Mes amis, hâtons-nous de le saisir.

DESGRANBOIS.

Quels accens! quelle allégresse!
Est-ce là de la tristesse!

CHŒUR.

C'est ici, etc.

DESGRANDBOIS.

C'est parbleu bien de la gaîté, c'est une réunion d'Epicuriens.. Je dois m'y connaitre, j'ai été membre correspondant, d'une société chantante et mangeante des Bouches-du-Rhône! Je me serai trompé de maison?

SCENE XII.

DESGRANDBOIS, THOMAS, *portant deux blouses.*

THOMAS.

Monsieur, pourriez-vous me dire si le dîner sera bientôt fini ?

DESGRANDBOIS.

Quel dîner ?

THOMAS.

Eh ben, le dîner de madame. Les quinze ânes sont là qui lisent le journal.

DESGRANDBOIS.

Les quinze ânes ?

THOMAS.

En êtes-vous aussi, vous, monsieur ?

DESGRANDBOIS.

Et de quoi ?

THOMAS.

De la société des ânes ?

DESGRANDBOIS, *levant sa canne.*

Insolent !

THOMAS.

Pardon, excuse, monsieur, j'n'ons pas eu l'intention de vous manquer; je vous demandais seulement si vous en étiez?

DESGRANDBOIS.

Mais de quoi, encore une fois.

THOMAS.

Eh ben, de la promenade que madame de Versac va faire à cheval sur les bourriquets de Mémorency, avec sa société.

DESGRANDBOIS.

Sa société !

THOMAS.

Elle n'a aujourd'hui que quinze cavaliers, mais il y a des jours où je fournis cinquante montures.

DESGRANDBOIS.

Est-il possible ! ma nièce !

THOMAS.

C'est vot' nièce? ah bèn, jarni, vous pouvez vous vanter d'avoir une nièce joliment gaie et folichonne.

DESGRANDBOIS.

Vous vous trompez, certainement; ce n'est pas de madame de Versac que vous parlez.

THOMAS.

Tiens! comme si je ne la connaissais pas! ma meilleure pratique!... Dieu merci, sa maison est la plus fréquentée de toute la vallée.

DESGRANDBOIS.

Quoi! j'aurais été assez dupe pour venir du fond de mon département!

THOMAS.

Je vois que l'on se lève de table, je vais porter à Madame ce qu'elle m'a demandé pour les deux Anglais.

DESGRANDBOIS.

Tenez. (*Il lui donne de l'argent.*) Ne dites pas à ma nièce que je suis arrivé.

THOMAS.

Ah! soyez tranquille... ça ne me regarde pas... Merci, not'bourgeois.

DESGRANDBOIS.

AIR :

Je demeure en ces lieux,
Trompant tous les yeux.
Sois discret,
Garde le secret.

THOMAS.

N' craignez rien,
Je sais bien
Qu'il faut, dieu merci,
S' taire à Montmorency.
Si j' disais c' que j' vois
Sans cesse dans les bois,
Au Ch'val blanc tout c' qui s' passe,
Ça f'rait dans Paris
A bien des maris
Faire un'laide grimace.

ENSEMBLE.

Demeures en ces lieux, etc.

SCÈNE XIII.

DESGRANDBOIS.

Et moi qui me suis laissé prendre comme un oncle de comédie aux doléances de ma nièce ; mais, corbleu ! nous verrons. Entrons ici ; un sopha, des rafraîchissemens, parbleu, c'est à merveille ! Je pourrai me reposer et tout observer en même temps. (*Il entre dans le pavillon et se place à la fenêtre.*) Roseline doit avoir reçu une belle éducation, avec une pareille folle !... On vient... Justement, c'est ma fille... Chère enfant ! (*Avec attendrissement.*) Comme elle est embellie ! ... Mais quel diable de costume porte-t-elle donc là ?

SCÈNE XIV.

DESGRANDBOIS, ROSELINE.

ROSELINE.

Le bal champêtre va commencer, ces dames vont s'y rendre : avant leur départ, suivons les conseils de madame la présidente ; il est bien mal, sans doute, de tromper ma cousine, mais je ne pourrai jamais consentir à épouser ce ridicule baronnet.

DESGRANDBOIS, *à part.*

Epouser un baronnet !

ROSELINE.

Conçoit-on une pareille idée, vouloir que je devienne la femme d'un Anglais, moi qui aime tant les Français !

AIR : *Ah ! si ma dame me voyait.*

J'ai de l'esprit national ;
Et pour mieux embellir ma vie,
J'ai su choisir dans ma patrie
Un amant sensible et loyal.
Si ma cousine trop sévère
Me donne à l'Anglais son rival,
On verra ce que je puis faire...

Oh ! c'est que

J'ai de l'esprit national !

DEGRANDBOIS.

Vraiment! elle m'attendrit.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, SIR PINCETT.

SIR PINCETT, *à part.*

La petite Française elle serait toute seule, et pendant que mon oncle il serait avec la présidente dans le Champagne qui grimpe, je viens faire mon proclamation d'amour.

ROSELINE.

Bon, tout a réussi. Voici le Baronnet.

Elle fait semblant de vouloir sortir.

SIR PINCETT, *la retenant.*

Logez, je vous prie... Logez, de grâce, charmante Miss, je voulais dire à vos que vous êtes. . que vous êtes... et que je étais bien contente de vous voir et moi aussi. (*à part.*) Voilà le compliment pour le politesse, il est charmant! Voyons, maintenant, ce que je vais dire pour le compliment d'amour. (*En levant la tête pour penser à ce qu'il va dire, il aperçoit les cerises.*) God! ce étaient des cerises! elles étaient bien superbes; si je pouvais mêler les amours avec les cerises.

On entend dans le lointain, l'orchestre du bal de Montmorency.

ROSELINE.

AIR :

C'est la danse
Qui commence,
Dansons, baronet, dansons.

SIR PINCETT.

Grimpons, sans façon, grimpons.

Il monte à l'échelle, tandis que Roseline écoute la musique et bat la mesure.

Ensemble.

SIR PINCETT.
Ah! que ces gobets sont bons.

ROSELINE.
Comme j'aime ces doux sons:

SIR PINCETT, *descendant de l'arbre.*

Une riante chaine,
Avec vous me séduit;

(*montrant l'arbre*)

A la saison prochaine
Nous aurons de beaux fruits.

(*à Roseline*)

C'est ce doux hyménée
Qui me conduit ici;
Ma tête en est tournée...

Et le cerise aussi.

A la fin de l'air, la Présidente vient prendre la place de Roseline qui sort.

SIR PINCETT, *aux genoux dela Présidente.*

Oui, jolie petite Miss., si jadis, autrefois je fus un infidèle... maintenant, aujourd'hui, je ne aimerai que vous toute seule uniquement sans partager, et je volais toute ma vie loger á vos genoux.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, MILORD, *amené par Roseline.*

ROSELINE.

Venez donc, Milord, tenez, regardez et voyez si je puis encore épouser votre volage neveu.

MILORD.

Dam! Que faites-vous là, imprudente neveu?

SIR PINCETT.

Je guérissais moi du spleen...

MILORD.

Yes! et vous faites le petit cupidon avec madame la Présidente... en chef à chef.

SIR PINCETT.

Madame le Présidente... oh! oh! oh!

LA PRÉSIDENTE.

Oui, petit volage, c'est moi.

MILORD.

Tandis que vous allez épouser tout à l'heure mademoiselle.

ROSELINE.

M'épouser, m'épouser, après l'infidélité dont je viens d'être témoin!..

LA PRÉSIDENTE.

Cette chère petite est toute émue... elle ne pourra pas aller à la promenade avec nous.

MARTIN.

Messieurs et Mesdames, on va partir.

ROSELINE.

Martin, dites à ma cousine que je suis indisposée, et que je ne puis aller avec elle. (*Elle sort.*)

MILORD.

Allons, partons, Messieur, et ne quittez point jamais mon côté pour faire des sottises sans moi.

CHŒUR.

AIR : *de Joconde.*

Partons, mettons-nous en voyage,
Le ciel est pur, le temps est beau;
Allons tous, allons rendre hommage
A l'ermitage de Rousseau.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

DESGRANDBOIS.

Eh bien! elle est jolie l'éducation que ma nièce a donnée à ma fille... Envoyez-donc vos enfans à Paris pour les faire élever; si vous les confiez à vos parens, ils n'ont pas le temps de s'en occuper et si vous les mettez dans un pensionnat à la mode, c'est bien pis encore.

AIR : *Contentons-nous, etc.*

Vous envoyez vos jeunes demoiselles
Pour qu'on leur forme et l'esprit et le cœur;
Tendres parens, vous avec mis en elles
De vos vieux jours l'espoir le plus flatteur.
Puis un matin, et par la diligence,
On vous les rend alors qu'elles ont eu,
Après huit ans, le premier prix de danse,
Et le second accessit de vertu.

Quelle heureuse idée j'ai eu de faire ce voyage! c'est un point résolu, j'emmène ma fille et je la marie... Bon! les voilà qui partent.

Mme DE VERSAC, *sur un âne.*

AIR : *Patati, patata.*

Hâtons-nous de courir,
De saisir
Le plaisir.
Quelle promenade charmante.
L'attente
D'un plaisir enchanteur,
Oui, d'honneur,
Est presque déjà le bonheur.

(*Elle sort.*)

MILORD *paraissant sur un petit âne, il est en blouse*

Je n'étais point léger,
Et je vois le danger;
Si je le fais aller
Le âne il va crouler.

SIR PINCETT, *arrivant au fond sur un âne rouge.*

Ah! you, you, maudite bête, il va jetter moi dans le parterre, ce était sûr.

Encor si l'animal
Elle était un cheval.
Mais voir un baronnet
Qui tombe d'un baudet.

Ane! âne!

ENSEMBLE.

Hâtons-nous, etc.

(*Pendant ce chœur qui va en diminuant on voit passer le reste de la société sur des ânes et dans la perspective.*)

SCÈNE XVII.

DESGRANDBOIS, St-LÉON, *toujours en blouse.*

DESGRANDBOIS,

Ah! les voilà partis, hâtons-nous de chercher ma fille. (*Il va sortir.*) Que vois-je? et que demande ce paysan? (*Il rentre.*)

St.-LÉON,

Ils sont déjà loin, nous voilà libres. (*Il appèle.*) Roseline! Roseline!

DESGRANDBOIS.

Il appèle ma fille... serait-ce un émissaire d'amour!

St-LÉON.

Roseline... venez donc... nous sommes seuls...

DESGRANDBOIS.

Quelle familiarité!

SCENE XIX.

Les Mêmes, ROSELINE.

ROSELINE.

Me voici... et notre ruse a complètement réussi.

DESGRANDBOIS, *à part.*

Ah! ah! voilà le motif de la comédie!..

St-LÉON.

Venez me répéter encore que vous m'aimez ..

DESGRANDBOIS.

Qu'entends-je?

ROSELINE.

Pouvez-vous douter de mon amour?

DESGRANDBOIS.

Son amour... un paysan en blouse; j'en apprends de belles.

ST-LÉON.

AIR : *Pricz pour le pauvre insensé.*

En ce jour on vous sacrifie,
On veut qu'en suivant un époux,
Vous cherchiez une autre patrie,
Roseline, obéirez-vous ?
Ah ! fuyez les chaines cruelles
Où l'on prétend vous engager ;
Les fleurs de France sont trop belles,
Pour parer un sol étranger.

DESGRANDBOIS.

C'est un amant déguisé.

ROSELINE.

Et vous me proposez?..

ST-LÉON.

Un enlèvement!

DESGRANDBOIS.

Un enlèvement!

ST-LÉON.

Mon Tilbury est tout prêt ; une fois partis, on sera bien forcé de nous unir.

ROSELINE.

Et vous avez espéré que je pourrais consentir.. ah! monsieur de St-Léon, quelle idée vous êtes vous donc formé de ma légèreté!..

ST-LÉON.

Quoi! vous refuseriez?..

ROSELINE.

Apprenez à mieux me connaître! Le mariage que l'on me prépare fera le malheur de ma vie; mais j'aime mieux consentir à ma destinée, que d'oublier ce que je dois à ma cousine et surtout à mon père.

DESGRANDBOIS, *sortant.*

Bien ma fille, très-bien, voilà des sentimens dignes de vous et de moi.

ROSELINE.

Mon père!

ST-LÉON.

Son père! c'est délicieux.

DESGRANDBOIS.

Oui, ma chère enfant, ton père, qui semble être arrivé fort à propos; et vous, Monsieur, qui sous le déguisement d'un charretier, venez en ces lieux...

ST-LÉON, *riant.*

Le déguisement d'un charretier! ah! c'est parfait!

ROSELINE.

Mais, mon père, il n'y a pas de déguisement, le blouses sont à la mode, voyez plutôt la mienne.

DESGRANDBOIS.

La mode est une folle, Mademoiselle!

ST-LÉON.

Ah! mon Dieu! voilà l'orage qui commence.

DESGRANBOIS.

Final de la fête du village voisin.

Venez, monsieur, venez, entrons;
Parlez-moi de votre famille,
Et si vous adorez ma fille,
Aisément nous nous entendrons.

ST-LÉON.

Ah! vraiment,
C'est charmant.

ROSELINE.

Jour prospère,
O mon père,
Je vous revoi,
Que ce moment est doux pour moi.

(*On entend de nouveau la contredanse dans le lointain. Le ciel s'obscurcit et l'éclair brille; le tonnerre gronde.*)

DESGRANBOIS.

Rentrons, rentrons,
Nous nous expliquerons.

(*Ils sortent.*)

(*L'orage redouble... On voit les Villageoises passer avec leurs tabliers sur la tête; quelques-unes viennent chercher un abri dans le vestibule de la maison.*)

SCENE XX.

Les Villageois.

CHŒUR.

O ciel ! entendez-vous?
Quel effroyable orage!
(*coup de tonnerre*)
Ah ! fuyons tous,
Et rentrons au village.

TOUS.

Sauvons-nous,
Sauvons-nous,
Sauvons-nous.

(*Ils se dispersent peu à peu; le ciel s'éclaire.*)

SCENE XXI.

Les Mêmes; Mme DE VERSAC toute en désodre; Milord POUF, sans perruque; toute la Société mouillée.

MILORD.

Goddem !... ma perruque il serait restée accrochée dans le fossé !

Mme DE VERSAC, *chantant.*

Les plaisirs des champs
Sont charmans. etc.

MILORD.

God! God! God! vous chanterez toujours, Madame, et moi, je étais trempé comme un potage.

Mme DE VERSAC.

Que voulez-vous, Milord? ce sont ces petits désagrémens qui font les charmes de la vallée.

MILORD.

Mais je voyais point ma petite neveu.

Mme DE VERSAC.

Ni la présidente.

THOMAS.

Oui, courez après... Ils se sont enfoncés dans le bois, et ont pris la route de Paris.

Mme DE VERSAC.

Dédaigner ainsi ma cousine, ma chère Roseline... le meilleur parti de toute la vallée, Roseline! Roseline!

MARTIN, *entrant.*

Madame appelle Mademoiselle? Elle vient de partir pour Paris, avec M. de St.-Léon.

MILORD.

Le cousine, il aurait fait comme mon neveu?

Mme DE VERSAC.

C'est une infamie; c'est une horreur! Ma cousine, dont j'avais soigné l'éducation! Martin, Dubois, Robert..... prenez le cheval anglais de Milord et courez après.

MILORD.

Non, du tout... prenez les ânes de Madame, si vous voulez. (*Appelant.*) Tomi, Williams, prenez mes deux chevals, pour courir après mon coquin de neveu.

ENSEMBLE.

AIR:

Courez vite,
Arrêtez les dans leur fuite.
Courez vite
Saisissez
Ces insensés.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, DESGRANBOIS, SAINT-LÉON, ROSELINE.

DESGRANBOIS.

C'est inutile, ma nièce... et je suis arrivé assez à temps pour cela.

Mme DE VERSAC.

Mon oncle...

DESGRANBOIS.

Oui, votre oncle qui venait vous visiter dans votre ermitage, pour vous empêcher de succomber à la mélancolie; c'est à la folie que vous vouliez dire!... Mais, rassurez-vous, votre cousine est retrouvée; et voici son mari que je vous présente.

Mme DE VERSAC.

J'en suis enchantée.. j'aime beaucoup M. deSt-Léon... Vous voyez, Milord, que ce n'est pas ma faute... Il y a force majeure; son père le veut.

MILORD.

Yes!... Je vois que votre cousine il était retrouvée, et que mon neveu il était encore perdu.

AIR : *Me voilà* !

Le voilà (*bis*)
La plaisante tournure.
Le voilà (*bis*)
Ah! la drôle de figure.

MILORD.

Le voilà
D'où vient-il comme cela

PINCETT.

De dada.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, la Présidente et SIR PINCETT, en désordre, avec une bosse au front et sa blouse déchirée.

MILORD.

Oh! oh! dans quel empire que vous êtes, Monsieur.

SIR PINCETT.

Ma cher oncle... Ce était le âne rouge. Ah! you, you.

MILORD.

Le âne rouge, il avait plus d'esprit que vous, Monsieur; il avait empêché vous d'enlever Madame.... Et vous, Madame!

LA PRÉSID^{te}

Le Baronnet et moi, M^{r} s

long-temps, et, comme son éducation est encore à faire, je veux bien me charger de ce soin.... Cet enlèvement n'était qu'une plaisanterie concertée entre moi et St.-Léon ; mais ce n'est que de votre consentement que nous voulons tenir notre bonheur.

MILORD.

Imprudent jeune homme, qu'est-ce que vous avez dans le front ?

SIR PINCETT.

Oh! ce était... le mariage, mon oncle.

MILORD.

Comment, le mariage ?...

SIR PINCETT.

Yès, je parlais pour le mariage... à madame la présidente, et je ah! you, you.... et je faisais point attention au fossé plein de pierres... et de ronces... et je aurais fait la culbute dans le fossé... où je avais trouvé. (*Il rit*). oh! oh! oh! oh!

MILORD.

Quoi donc, imbécille?

SIR PINCETT.

Oh! je avais trouvé (*il rit*) oh! oh! oh! oh!

MILORD.

Ah! si je avais le cravache.

SIR PINCETT.

J'avais trouvé le perruque à vous. (*Il la tire de sa poche.*) Je m'étais dit tout de suite comme les enseignes de le porte Saint-Denis.

AIR :

Absalon il eut le douleur
De être accroché par le nuque ;
Vous avez évité ce malheur
En portant perruque.

MILORD, *prenant sa perruque.*

tais passé par la fossé.

EUGÈNE.

Vos parens et les miens.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ADELPHINE, *au fond du théâtre.*

ADELPHINE, *à part.*

On vient de me dire que mon oncle... Ah! le voilà, minons-le.

EUGÈNE.

Ma femme était alliée du ministre, ils espéraient des places, ils m'ont persécuté, pouvais-je leur résister qui donnerais tout pour faire le bonheur de ma famille me suis donc marié, et certainement ils auraient tou placés, sans un petit changement.

SENNETERRE.

Au moins tu es heureux?

EUGÈNE, *avec tristesse.*

Heureux! oh! oui, mon oncle, très-heureux.

SENNETERRE.

Tu me dis ça d'un air...

EUGÈNE.

Je puis vous assurer...,

SENNETERRE.

Ta femme est jolie?

EUGÈNE.

Oh! ils la trouvent tous adorable.

ADELPHINE, *à part.*

Ils la trouvent!

SENNETERRE.

Elle a de l'esprit, elle est aimable?

EUGÈNE.

Je le crois.

ADELPHINE.

Comment, il le croit!

SENNETERRE.

Eugène, n'as-tu plus de confiance dans ton oncle, ton ami? Tu souffres, je le vois.

UN MOIS APRÈS LA NOCE,

OU

LE MARIAGE PAR INTÉRÊT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR Mrs. MÉNISSIER (Constant) ET ERNEST R*** (Renaud).

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 5 SEPTEMBRE 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE.

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,

Cour des Fontaines, Passage d'Henri IV, nos. 7, 10 et 12;

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SENNETERRE.	M. *Henry.*
EUGÈNE DE MIRVAL, son neveu. . . .	M. *Lafond.*
ADELPHINE, épouse d'Eugène.	Mme. *Nargeot.*
JOSEPH, ancien domestique de M. de Senterre	M. *Édouard.*

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

UN MOIS APRÈS LA NOCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un salon de l'hôtel de Mirval.

SCÈNE PREMIÈRE.

SENNETERRE, JOSEPH.

JOSEPH.

Ah! mon cher maître, vous voilà. J'étais bien sûr, qu'à peine ma lettre reçue, vous vous seriez mis en route.

SENNETERRE.

Oui, oui, l'annonce que tu m'as faite du mariage subit de mon neveu a dû me causer assez de joie pour me faire quitter Calais où je venais de débarquer, et, sans prendre de repos, accourir à Paris.

JOSEPH.

En ce cas, monsieur, il est près de midi; mon maître ne doit plus dormir, et je vais lui dire que son oncle est de retour de ses voyages.

SENNETERRE.

Je te le défends.

Air : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Depuis un mois que mon Eugène
S'est marié dis-tu par intérêt,
Chaque jour il maudit sa chaîne,
Et chaque jour ajoute à son regret.
Ah! m'annoncer, crois-moi, serait peu sage,
Car oubliant ses ennuis, ses tracas,
Peut-être il rêve un heureux mariage...
Ne le réveillons pas. (*bis*).

JOSEPH.

Mais, monsieur, je ne vous ai pas dit précisément...

SENNETERRE.

Vas, vas, je t'ai deviné, et je soutiens qu'un mariage

contracté en quinze jours, par des jeunes gens qui ne s'étaient jamais connus, ne peut amener qu'une indifférence tôt ou tard nuisible à leur bonheur.

JOSEPH.

Il est vrai que quant à l'indifférence.

Air : *Du Pot de fleurs.*

Monsieur quitte parfois la ville
Quand madame reste à Paris;
Sur leur bonheur il est donc difficile
Que l'on donne ici son avis.
On a vu d'ailleurs à la ronde,
Trop souvent hélas! c'est le cas,
Se haïr lorsqu'ils sont chez eux,
Et s'idolâtrer dans le monde.

SENNETERRE.

Sont-ce là les fruits de vos observations?

JOSEPH.

Certainement, monsieur, est-ce que je ne suis pas philosophe? Je suis dans l'anti-chambre ce que vous êtes dans le salon.

SENNETERRE.

Et c'est vous, monsieur le philosophe, en qui j'ai mis toute ma confiance, vous, que pendant mon absence j'ai placé auprès de mon neveu pour veiller sur lui, qui, sans m'en avertir, lui laissez contracter si légèrement un mariage d'intérêt.

JOSEPH.

Que voulez-vous, monsieur, vous étiez depuis six ans à deux mille lieues de nous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; nous n'avions pas de vos nouvelles, votre neveu, avec cela qui est si rond en affaires, je m'ennuyais, moi, d'ouvrir tous les matins à une légion de créanciers, et puis, je ne vois pas que je lui aie rendu un si mauvais service, en lui laissant épouser une jeune et jolie femme, qui aura un jour cent cinquante mille francs de rente.

SENNETERRE.

Mais s'il ne l'aime pas!

JOSEPH.

Ah! ça, il est vrai que monsieur Eugène paraît beaucoup moins gai depuis son mariage; il est encore plus mauvaise tête qu'auparavant. Quant à madame, c'est l'âme de toutes

les fêtes, tout le monde la trouve charmante... eh bien! il n'a pas seulement l'air de s'en apercevoir.

SENNETERRE.

C'est peut-être faute d'y penser.

JOSEPH.

Oh! non, le cœur n'y est pas.

SENNETERRE, *à part.*

On ne m'avait pas trompé... Heureusement me voici à Paris. (*haut*). En débarquant, j'espérais trouver Eugène heureux, je ne le croyais pas marié... Je voulais lui choisir une épouse, lui assurer ma fortune, car moi je n'en aurai bientôt plus besoin. Je sens que je ne vivrai pas longtemps.

JOSEPH.

C'est ça, voilà trente fois que je lui entends dire qu'il va mourir... Allons, allons, mon cher maître.

SENNETERRE, *comme revenant d'une rêverie.*

Tu peux dire à Eugène que je l'attends ici.

JOSEPH.

Oui, monsieur. (*Il sort*).

SCÈNE II.

SENNETERRE, *seul.*

Eugène marié et sans m'avoir attendu... Moi, son oncle, l'ami de son enfance, il était pourtant le seul but de mes voyages. Je voulais assurer sa fortune et son bonheur, je l'avais juré à son père... Je me faisais un plaisir de vivre auprès de lui... Je suis bien portant, mon caractère mélancolique pourra-t-il sympathiser avec celui de ma nièce? Elle est jolie, m'a dit Joseph... elle a de l'esprit, mon neveu a un bon cœur, il est sensible... Tout n'est peut-être pas perdu, et si mon projet réussit... en travaillant pour eux, je travaillerai pour moi.

AIR *D'Aristippe.*

Lorsqu'à plaisir pour un tel mariage,
On s'est ligué contre ces deux époux,
Ah! s'il se peut, au sein de leur ménage,
Qu'ils aient par moi quelques instans plus doux. (*bis*).
En bon parent changeons leurs destinées,
Et si comblant le dernier de mes vœux,
Le ciel m'accorde encor quelques journées,
Employons-les à faire des heureux. (*bis*).

Mais voici mon neveu.

SCÈNE III.

SENNETERRE, EUGÈNE.

EUGENE.

Air: Final de Jeannot et Colin.

Beaux jours de mon enfance,
Vous voilà revenus;
Mon oncle plus d'absence,
Ah! ne nous quittons plus!
O vous dont la tendresse,
A veillé sur mon sort,
Dans mes bras je vous presse,
Mon père existe encor.

SENNETERRE.

Beaux jours de son enfance,
Vous voilà revenus;
Après six ans d'absence,
Ah! ne nous quittons plus.

ENSEMBLE.

EUGENE.

Beaux jours de mon enfance,
Vous voilà revenus;
Mon oncle plus d'absence,
Ah! ne nous quittons plus.

Mon cher oncle, que je suis aise de vous revoir. J'ai bien des choses à vous apprendre, allez. Mais parlons de votre voyage, a-t-il été heureux? D'ailleurs ma dernière lettre a dû vous instruire....

SENNETERRE, *avec reproche.*

La dernière lettre, Eugène, je n'en ai point reçue depuis un an.

EUGENE.

Ah! par exemple, mon oncle, c'est une plaisanterie.

SENNETERRE.

Pourquoi mentir? Quand on a autant d'occupations que toi, il n'est pas étonnant qu'on oublie un parent que l'on n'a pas vu depuis longtemps. (*Lui serrant la main*). Je t'excuse.

EUGENE.

Je vous donne ma parole d'honneur qu'il y a tout au plus deux mois, c'était en déjeûnant au Rocher de Cancale, avec une douzaine de mes amis intimes; mais j'y pense, c'est bien aisé à vous prouver; j'ai just[illegible] note de la date sur

mon carnet.... Ah ! c'est que tel vous me voyez, j'ai maintenant un ordre... (*Cherchant dans sa poche*). Tiens, qu'est-ce que c'est donc que cela ? Eh ! parbleu, quand je vous disais que je vous avais écrit, voyez plutôt : *A monsieur de Senneterre*. Il y a deux mois que je l'ai dans ma poche.... Aussi ces bureaux de poste sont en si petit nombre ; je m'en plaindrai à mon oncle, l'ancien ministre.

SENNETERRE.

A ton oncle le ministre.

EUGENE.

Oui, oui.

SENNETERRE.

Comment ?

EUGENE.

Ah ! c'est vrai, vous ignorez.... Cette lettre devait vous instruire.... Lisez, lisez, mon oncle, vous allez m'en vouloir ; mais je croyais ma lettre à sa destination, vous ne me répondiez point, on me pressait d'en finir, j'ai pensé que votre silence était favorable, et....

SENNETERRE, *qui a lu, feignant la surprise.*

Tu t'es marié.

EUGENE.

Oui, mon oncle, ils étaient tous après moi ; ils ne me laissaient pas dormir.... Oh ! j'ai bien hésité... cherché des délais.... Que voulez-vous.... ils étaient en nombre ; ils ont obtenu un succès...

SENNETERRE.

Qui ? tes créanciers.

EUGENE.

Mes créanciers.... Oh ! mon oncle, vous me connaissez bien mal.

Air : *Dans un castel, dame de haut lignage.* (de Blanchard).

J'ai fait jadis mainte folie,
Mais imitant les vieux pêcheurs,
Vous me voyez dans l'été de ma vie,
Tout repentant de mes erreurs.
J'ai pourtant une dette immense,
Celle, je ne puis le nier,
De l'amitié, de la reconnaissance,
Vous êtes mon seul créancier. (*bis*).

SENNETERRE.

Quelles sont donc alors ces personnes ?

EUGENE.

Vos parens et les miens.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, ADELPHINE, *au fond du théâtre.*

ADELPHINE, *à part.*

On vient de me dire que mon oncle... Ah! le voilà, examinons-le.

EUGENE.

Ma femme était alliée du ministre, ils espéraient avoir des places, ils m'ont persécuté, pouvais-je leur résister? moi qui donnerais tout pour faire le bonheur de ma famille; je me suis donc marié, et certainement ils auraient tous été placés, sans un petit changement.

SENNETERRE.

Au moins tu es heureux?

EUGÈNE, *avec tristesse.*

Heureux! oh! oui, mon oncle, très-heureux.

SENNETERRE.

Tu me dis ça d'un air...

EUGENE.

Je puis vous assurer...

SENNETERRE.

Ta femme est jolie?

EUGENE.

Oh! ils la trouvent tous adorable.

ADELPHINE, *à part.*

Ils la trouvent!

SENNETERRE.

Elle a de l'esprit, elle est aimable?

EUGENE.

Je le crois.

ADELPHINE.

Comment, il le croit!

SENNETERRE.

Eugène, n'as-tu plus de confiance dans ton oncle, dans ton ami? Tu souffres, je le vois.

EUGENE.

Je souffre !.. Oh ! oui, quelquefois ; le mariage a bien un peu changé mon existence. Jadis, tout me souriait, tout semblait courir au-devant de mes vœux. On ne citait que moi dans les salons, et maintenant, on dirait que mon titre de mari épouvante tontes les dames. Il n'y a pas moyen d'y tenir, c'est vraiment une calamité.

Air : *Vaudeville de l'homme vert.*

La Présidente en compagnie,
Me refuse pour l'écarté ;
Et je ne fais plus la partie
De la femme du député.
Je ne conduis plus à la messe,
Celle du Procureur du Roi ;
Enfin, mon oncle, la comtesse
Ne veut plus danser avec moi.

ADELPHINE, *à part.*

C'est fort malheureux.

SENNETERRE.

Et moi-même qui voulait que ton épouse m'aimât comme toi.

ADELPHINE, *à part.*

Ah ! je m'y sens bien disposée.

SENNETERRE.

Il n'est plus temps, il faudra voyager de nouveau.

EUGENE.

Voyager ! me quitter, vous, mon bienfaiteur, mon père !

Air : *Ami, jamais l'chagrin.*

Depuis un mois que le dieu d'hyménée
A bien voulu me trouver à son choix,
J'ai vu pâlir ma destinée,
Je ne suis plus heureux comme autrefois.
Gaîté, plaisirs, j'ai vu tout disparaître,
De l'ennui j'ai subi la loi ;
Mais je le sens, mon bonheur va renaître,
Si vous voulez rester auprès de moi.

SENNETERRE.

Je te le promets.

EUGENE.

Je suis le plus heureux des hommes ; je veux dès aujourd'hui, bannir toute tristesse, nous prenons mon Tilbury, nous allons comme le vent déjeûner au café de Paris, vous en êtes quitte pour vos cinquante francs ; puis de là aux Tuileries,

dîner au palais ; aller à l'Opéra, en soirée ; passer la nuit à l'écarté, mener enfin l'existence la plus heureuse, c'est charmant.

ADELPHINE, *à part, avec dépit.*

Oui, c'est charmant.

EUGENE.

Votre mélancolie se dissipe, moi j'oublie mes ennuis, nous jouissons de notre liberté.

SENNETERRE.

Et ta femme ?

EUGÈNE.

Ah ! c'est vrai, je n'y songeais plus.

ADELPHINE, *à part.*

C'est une horreur.

SENNETERRE.

Je veux la voir.

EUGÈNE.

Vous la verrez, vous la verrez... je vais tout disposer pour notre partie.

Air : *Sans un petit brin d'amour.*

Plus de chagrin aujourd'hui,
Morbleu ! chassons l'ennui,
Malgré lui,
Vous revenez et mon cœur
Retrouve son bonheur. (*bis*).

EUGÈNE, *apercevant Adelphine.*

Madame de Mirval ! mon oncle, permettez-moi de vous présenter...

Air : *Quelle douce aimable folie.*

ENSEMBLE.

ADELPHINE.

Quelle aimable et bonne figure,
(*A Eugène*).
Je vous en fais mon compliment ;
Je m'attendais peu, je le jure,
A voir un oncle aussi charmant.

SENNETERRE.

Quelle aimable et douce figure,
(*A Eugène*).
Ici je t'en fais compliment ;
Je m'attendais peu, je le jure,
A voir un objet si charmant.

EUGENE, *la regardant.*

Eh! bien, mon oncle?

SENNETERRE.

Eh! bien, mon neveu?

EUGÈNE.

Elle n'est pas mal, n'est-ce pas?

SENNETERRE, *froidement.*

Oui.

ADELPHINE.

On parle de moi.

EUGÈNE.

Comment! vous ne trouvez pas? Vous disiez pourtant tout à l'heure...

SENNETERRE.

Pure galanterie.

EUGÈNE, *à part.*

Eh! bien, il est assez difficile, le cher oncle; c'est qu'il est toujours flatteur de s'entendre dire que sa femme...

SENNETERRE.

Souffrez ma nièce, qu'en qualité d'oncle... (*Il l'embrasse, à part*). Allons, allons, ils sont faits l'un pour l'autre.

EUGÈNE, *à part.*

A la bonne heure, donc, c'est qu'elle est vraiment jolie comme cela.

ADELPHINE.

Croyez, monsieur, que l'oncle de mon époux me sera toujours cher, et que je m'efforcerai de me rendre digne de l'indulgence qu'il veut bien me témoigner.

EUGÈNE, *à part.*

Pas mal? c'est que je ne l'avais jamais vue qu'en négligé. (*Haut*). Ah! ça, mon oncle, vous savez ce dont nous sommes convenus; je vais faire un petit bout de toilette, vous sentez bien qu'on me rirait au nez, si je me présentais dans cet état au boulevard de Gand; je perdrais l'estime des honnêtes gens.

SENNETERRE.

Air: *Vaudeville du petit Courrier.*

Oui, c'est trop juste en vérité,
Tu ne peux partir de la sorte.

EUGÈNE.

Souffrez donc qu'un instant je sorte,
(*A part*). Que de charmes, quelle beauté!

ADELPHINE, *à part.*

Je ne règne pas sur son âme.

EUGÈNE.

Je ferais presque le pari,
Que j'idolâtrerais ma femme,
Si je n'étais pas son mari. (3 *fois*).

SCÈNE V.

SENNETERRE, ADELPHINE.

SENNETERRE, *à part.*

Attaquons d'abord le cœur. (*Haut*). Vous vous disposiez peut-être à sortir, ma nièce, et c'est moi qui vous empêche..

ADELPHINE.

Puis-je mieux passer mes instans qu'auprès d'un oncle que j'attendais depuis longtemps, et que j'aimais sans le connaître.

SENNETERRE.

Que vous aimiez? (*Lui serrant la main*). Serait-il vrai? Et si je vous disais, moi, qu'avant de vous avoir vue, je ne vous jugeais pas aussi favorablement.

ADELPHINE.

Comment, mon oncle?

SENNETERRE.

Air : *Vaudeville du premier prix.*

Oui, ma nièce, sans vous connaître,
Dans mon courroux précipité,
J'avais cru que vous pouviez être,
Sans une bonne qualité.
N'essayez pas de vous défendre,
Car votre juge peu sensé,
Vient de vous voir, de vous entendre,
Et son jugement est cassé.

ADELPHINE.

Mais qui avait pu vous faire penser?..

SENNETERRE.

Que voulez-vous, je connais mon neveu, moi qui l'ai élevé, et certes, privé de mes conseils, je ne m'attendais pas à lui voir choisir une femme aussi accomplie.

ADELPHINE.

Mais depuis six ans que vous l'avez quitté...

SENNETERRE.

Ah ! parbleu ! il ne doit pas être bien changé. A mon départ, c'était le plus franc étourdi.

ADELPHINE, *avec dépit.*

Étourdi ! je n'aurais jamais épousé un étourdi, et si l'on n'avait pas vanté partout l'aplomb de sa personne et la sagesse de ses discours...

SENNETERRE, *à part.*

Du dépit, c'est bon. (*Haut*). Vous conviendrez au moins qu'il est d'une prodigalité ridicule.

ADELPHINE.

Il n'est pas un hôtel où il règne plus d'ordre que dans le sien.

SENNETERRE.

Je l'ai vu d'une inconstance reconnue.

ADELPHINE.

Je ne m'en suis pas encore aperçue.

SENNETERRE, *à part.*

Je le crois bien, ils ne sont jamais ensemble. (*Haut*). Tenez, je ne veux pour témoignage de ce que j'avance, que votre mariage même... une union formée en quinze jours, sans s'être vus pour ainsi dire, sans se connaître, quelle légèreté !

ADELPHINE, *moitié dépit, moitié chagrin.*

J'ai eu cela de commun avec lui.

SENNETERRE, *lui prenant la main avec bonté.*

Je ne l'ai point dit pour vous faire de la peine, car vous êtes bien la preuve qu'un mauvais sujet est souvent plus heureux qu'un Caton.

Air : *Vaudeville du dîner de Garçons.*

En serrant aussi promptement
Les nœuds sacrés du mariage,
Le plus sage aurait pu vraiment,
Mettre le diable en son ménage ;
Mais Eugène trouve en ce lieu,
Épouse belle et raisonnable,
Au lieu d'un démon tout en feu.

ADELPHINE, *à part.*

Ah ! s'il aimait plus son neveu,
Il serait tout à fait aimable.

Et quand par un désir bizarre,
On veut m'en priver en secret,
Je ne veux pas qu'on m'en sépare,
C'est son portrait.

JOSEPH.

Eh ! bien, madame, que faut-il dire à mon maître?

ADELPHINE, *serrant malgré elle le portrait sur* s
cœur.

Pouvez-vous me le demander.

JOSEPH.

J'entends monsieur de Senneterre, évitons-le. (*A pa*
J'ai bien gagné mon argent.

SCÈNE IX.

ADELPHINE, SENNETERRE.

SENNETERRE.

Ah ! ma nièce, vous voilà... est-ce que ce n'est pas J
que je viens de voir sortir ?

ADELPHINE.

Lui-même, monsieur de Senneterre.

SENNETERRE.

Je vais donc retrouver monsieur mon neveu, l'é
je suis d'une colère... voilà deux heures que je le cher

ADELPHINE.

Comment, mon oncle, deux heures ? vous êtes bien
semble.

SENNETERRE.

Sans contredit.... mais à peine arrivés au café de P
pendant qu'on servait à déjeûner... une visite dans le q
lui revient à la mémoire, il me quitte pour un mome
ce qu'il dit ; deux heures se passent ; je m'impatien
mange tout de colère ; je paie la carte, et je reviens i
je m'apprête à bien sermoner...

ADELPHINE.

Votre neveu ?... Il n'y est point.

SENNETERRE.

Il n'y est point !.. comment, depuis deux heures ?...
célèbre virtuose dont il me parlait en route...

ADELPHINE, *à part.*

Une virtuose !

EUGENE.

Ne vous impatientez pas, mon cher oncle, mon diable de tailleur m'avait apporté un habit si étroit, qu'une fois dedans j'ai cru que je n'en pourrais jamais sortir; quand j'ai vu cela, j'ai pris le parti de le mettre en pièces, et me voilà.

SENNETERRE.

Près de ton aimable femme, je ne me suis point aperçu de la longueur de ta toilette.

EUGENE.

Toujours galant, mon oncle.

SENNETERRE.

On le serait à moins. (*bas*). Vois donc comme elle est jolie.

EUGENE.

Ah! vous en convenez donc maintenant.... C'est qu'au fait elle est charmante, je crois même qu'elle est entrée pour quelque chose dans l'impatience...

ADELPHINE, *à part.*

J'avais raison de le défendre, il ne m'a jamais paru si aimable.

EUGENE, *s'avançant vers elle.*

Vous allez sans doute faire vos visites du matin?

ADELPHINE, *embarrassée.*

Mais... oui... monsieur, je ne sais...

EUGENE

Ah! point de contrainte, je vous prie.

SENNETERRE.

Mais si, par hasard, ta femme désirait nous accompagner.

EUGENE, *à demi-voix.*

Non, non, mon oncle, diable! dans les endroits où je vais vous mener, il y a trop de jeunes gens aimables.

SENNETERRE.

Elle pourra causer avec les dames.

EUGENE.

Eh! bien, oui... mais c'est que, voyez-vous, les dames sont trop aimables aussi.

SENNETERRE.

Ah! alors, c'est différent.

EUGENE.

Partons de suite, mon oncle, nous reviendrons plutôt.

Air : *De Michel et Christine.*

Saisir
Le plaisir,
C'est mon oncle, j'espère,
Dans tous les instans
Bien employer le temps.

ADELPHINE, *à part.*

Il me fuit hélas!
Sans chercher à me plaire.

EUGENE, *à Senneterre.*

Suivez donc mes pas.

(*à Adelphine*).

Au revoir,
A ce soir. (*bis*).

EUGENE ET SENNETERRE.

Saisir
Le plaisir, etc., etc.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

ADELPHINE, *seule.*

Ils sont partis!... les imiterai-je.... faut-il sortir aussi, je le devrais.... Je n'ai jamais éprouvé tant d'ennui, je pleurerais presque.... Oui, sortons. (*Se rasseyant*). Depuis un mois, je le vois tous les jours... pourquoi n'est-ce qu'aujourd'hui que sa vue m'a frappée. Il m'a dit à ce soir.... C'est la première fois.... Il doit bientôt ramener mon oncle, les attendrai-je? Que faire, si je ne sors pas. Ah! mes pinceaux. (*S'arrêtant*). Non, mes tableaux sont insignifians... La musique! oui. Je suis triste, et il me semble que la musique calmera mon agitation. (*Elle se met à son piano, et prélude*).

Air : *Lorsque je parvins à cet âge.* (de Romagnesi).

Du dieu charmant de l'harmonie,
Invoquons ici le secours;
En tous lieux son divin génie
Des regrets interrompt le cours.
Oui, pour chasser l'humeur chagrine
Qui vient attrister mes loisirs,
Chante, chante, pauvre Adelphine,
Et les amours et les plaisirs.

Même air.

Mais d'où vient que malgré ses charmes,
La musique m'occupe en vain ;
Malgré moi je répands des larmes,
Rien ne dissipe mon chagrin..
Personne ici ne m'examine,
Laissons s'exhaler mes soupirs ;
Pleure, pleure, pauvre Adelphine,
Loin des amours et des plaisirs.

SCÈNE VIII.

ADELPHINE, JOSEPH.

JOSEPH.

Ce monsieur de Senneterre !.. me fourrer, à mon âge, dans une intrigue, légitime, il est vrai, mais enfin amoureuse, comme s'il ne pouvait pas employer le jockey de son neveu... Je vous demande un peu si j'ai l'air d'un Mercure galant. Ah ! la voilà... à mon rôle.

ADELPHINE.

Ah ! c'est Joseph.

JOSEPH.

Madame !... ah ! si elle savait.

ADELPHINE.

Si je savais ?.. quel air interdit !

JOSEPH, *à part.*

Elle est étonnée, ça commence bien. (*Il veut s'esquiver*).

ADELPHINE.

Eh ! bien, Joseph, approchez donc. Pourquoi ce mystère ?

JOSEPH.

Du mystère, madame.

ADELPHINE.

Que venez-vous faire ici ?

JOSEPH.

Moi, madame ?..

ADELPHINE.

Pourquoi avez-vous quitté votre maître ?

JOSEPH.

Pourquoi [illegible] is vous-même, vous deviez sortir.

ADELPHINE.

Que signifie ? attendiez-vous mon absence pour revenir en ces lieux ?

JOSEPH.

Je n'ai pas dit cela, madame ; mais je vous gêne, et je vais....

ADELPHINE.

Où allez-vous ?

JOSEPH.

Retrouver mon maître.

ADELPHINE.

Il n'est donc pas loin ?

JOSEPH.

Mais non... si, si, madame.

ADELPHINE, *courant à la porte.*

Je veux absolument savoir ce qui vous amène ici.

JOSEPH.

Comment, madame...

ADELPHINE, *vivement agitée.*

Ecoutez, Joseph, je suis bonne, je suis généreuse ; mais demain, si vous vous taisez, notre oncle vous reprendra à son service, ou cette bourse te récompensera, si tu veux parler.

JOSEPH, *prenant la bourse.*

Oh ! madame, pouvez-vous croire que je me déciderai à quitter une si bonne maîtresse.

ADELPHINE.

Tu vas donc me dire...

JOSEPH, *se parlant tout haut.*

Au fait, je ne vois pas grand mal à cela.

ADELPHINE.

Tu hésites, je crois?...

JOSEPH.

Eh ! bien, madame, c'est mon maître qui m'a envoyé, parce que dans ce moment, ayant besoin de ce que... comment vous dirais-je ?..

ADELPHINE.

Ah ! parle... parle donc.

JOSEPH.

Ah ! m'y voilà... vous savez [illegible] que selon

l'usage, mon maître vous a donné, la veille de vos noces, une corbeille dans laquelle, entre autres bijoux, il avait mis son portrait...

ADELPHINE.

Son portrait !

JOSEPH.

Vous ne vous en souvenez peut-être pas.

ADELPHINE, *un peu confuse.*

Je m'en souviens, monsieur Joseph, après.

JOSEPH.

Eh ! bien, comme madame, après l'avoir regardé, l'a accroché à la glace de sa cheminée, où il est resté depuis ce temps exposé à la poussière, mon maître a pensé que madame n'y tenait pas beaucoup.

ADELPHINE.

O ciel ! son portrait ! il voudrait le donner... à qui ?

JOSEPH.

Je n'en sais rien, madame ; mais il m'a dit : Joseph, pendant que ma femme est sortie, car il faut être juste, il croyait que vous étiez sortie, il m'a donc dit : retourne à l'hôtel, rapporte le portrait. Elle ne s'apercevra pas seulement de sa disparition.

ADELPHINE.

Son portrait ! (*Elle sort précipitamment*).

JOSEPH.

Bravo ! cela marche bien... Il faut convenir que monsieur de Senneterre, avec son air tranquille, entend joliment ça... mais la voilà... chut !

ADELPHINE, *le portrait à la main.*

Le reprendre, le donner à une autre.

JOSEPH.

Tenez, qu'est-ce que je vous disais ? Il est tout couvert de poussière.

ADELPHINE, *à part, et l'essuyant vivement avec ses gants.*

Quelle leçon ! (*Elle examine le portrait*).

Air : *Faut l'oublier.* (de Romagnesi).

De son portrait jamais ma vue,
Jusqu'à présent ne s'occupait ;
A peine mon œil regardait
Ces traits dont mon âme est émue.
Aujourd'hui j'y trouve un attrait,

EUGENE.

Sans doute, mais cependant...

ADELPHINE.

Eh ! bien, monsieur, je veux aller voir ma mère, et j'irai.

EUGENE.

Vous n'irez pas, madame.

ADELPHINE.

J'irai, monsieur.

EUGENE, *élevant la voix.*

Ah ! madame, je vous proteste...

ADELPHINE.

Ah ! monsieur, point de bruit. Mes bons parens ne m'ont point accoutumée à cela... je vous cède la place ; je veux être libre, et je le serai ! (*Elle sort vivement*).

SCÈNE XI.

SENNETERRE, EUGENE.

SENNETERRE, *à part.*

De la jalousie ; de la colère... des querelles... J'ai donc enfin forcé ces deux charmans enfans à s'occuper l'un de l'autre.

EUGENE.

J'irai, j'irai, monsieur. Me parler ainsi ; oublier que je suis le chef de la communauté... Je suis furieux.

SENNETERRE.

Voilà pourtant à quoi l'on s'expose en se mariant sans se connaître. Au fait, ta femme a raison, tu ne l'aimes point.

EUGENE.

Je ne l'aime point... non, non, c'est vrai ; mais elle n'ira pas à la campagne.

SENNETERRE.

Elle ira, et tu ne voudras point la retenir. Ah ! si vous étiez comme ces époux fortunés, que l'on rencontre hélas ! trop rarement, et qui mettent leur bonheur à vivre l'un pour l'autre, je pourrais concevoir ta colère : mais vous que l'intérêt a seul conduits à l'autel, vous qui n'avez pas su apprécier vos qualités réciproques ; car tu n'as jamais remarqué,

j'en suis certain, toutes les grâces, tous les talens d'Adelphine ; et, lorsque tu courais les fêtes, les bals, les réunions, si quelquefois elle a versé des larmes sur son sort, est-il donc étonnant qu'elle veuille enfin suivre ton exemple, et serait-il juste de l'empêcher d'aller dans les bras de sa mère, oublier ses chagrins et ton abandon ?

EUGENE.

Mon oncle !

SENNETERRE.

Écoute, Eugène, tu sais combien je t'aime. Je veux adoucir ta pénible situation. Laisse-la partir, et, dans quelques jours, préviens-la qu'elle est libre de s'établir tout-à-fait chez sa mère.

EUGENE.

Comment, mon oncle.

SENNETERRE.

Je veux aller plus loin... (*à part*). Portons les grands coups. (*haut*). Il faut...

EUGENE.

Il faut...

SENNETERRE.

Oui, oui, j'ai causé avec ta femme, j'ai en tête le plus joli plan. Vous n'avez pas d'enfans, ainsi...

EUGENE.

Point d'enfans... c'est vrai... et moi qui adore les enfans, je n'y pensais plus... Oh! décidément je suis le plus infortuné des hommes.

SENNETERRE.

La voici, laisse-moi faire.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ADELPHINE.

ADELPHINE.

Ils sont encore là. (*Elle veut se retirer*).

SENNETERRE, *la retenant et l'amenant.*

Venez donc, ma nièce, venez : et toi aussi Eugène.... Voyons, voyons, vous êtes des enfans : il ne s'agit pas de s'enfuir, mais bien de parler raison. Quel diable ! est-ce la première fois qu'on a vu des époux ne pouvoir s'aimer !

Air : *Quoi les diamans.* (de Caroline).

Ah ! loin de toi, cruel Eugène,
Secrètement je vais gémir.

SENNETERRE, *à part.*

Dans tes yeux, je le vois sans peine,
Adelphine, tu dois souffrir.
Pardonne-moi, sois généreuse ;
Par une ruse douloureuse,
Si ton oncle, brisant ton cœur,
Un instant te rend malheureuse,
C'est pour te conduire au bonheur.

ADELPHINE

Mon oncle... que feriez-vous à ma place ?

SENNETERRE.

Je le punirais !

ADELPHINE.

Le punir !

Air : *Du vaudeville de Turenne.*

Pour le punir je dois bien vîte,
Avec lui cesser d'habiter ;
Quand mon époux et me hait et me quitte,
Je dois le haïr, le quitter.
(*A part*). Mais par un charme que j'abhorre,
Il me semble, prête à le fuire ;
En songeant qu'il faut le haïr,
Que je l'aime un peu plus encore.

SENNETERRE.

Quel est donc votre dessein ?

ADELPHINE.

De ne plus le voir, de sortir de Paris, d'aller, s'il le faut, à l'extrémité du monde.

SENNETERRE.

Ah ! Dieu !

ADELPHINE.

Non, non, je veux dire de retourner au château de ma mère, d'où je n'aurais jamais dû sortir.

SENNETERRE.

C'est cela ! sa conduite est affreuse, et si vous m'en croyez, vous partirez sur-le-champ.

ADELPHINE, *avec effroi.*

Sur-le-champ.

SENNETERRE.

Ce que je vous en dis, c'est par amitié pour vous.

ADELPHINE, *à part.*

Cet homme a une amitié?

SENNETERRE.

N'êtes-vous pas de mon avis.

ADELPHINE.

Sans doute; mais j'attends son retour.

SENNETERRE.

Justement, le voici.

ADELPHINE.

O ciel!

SENNETERRE.

Allons, Senneterre, du courage, et tu les tiens.

SCÈNE X.

Les Mêmes, EUGENE.

EUGENE.

Ah! parbleu, mon oncle, une autrefois je vous proposerai une partie.

SENNETERRE.

Comment, morbleu! tu appelles cela une partie! me laisser pendant un siècle, au milieu d'un café, en face d'une foule d'originaux!

EUGENE.

Des originaux, au café de Paris! par exemple! des banquiers, des artistes, des spéculateurs, des gens de lettres... des flaneurs... la meilleure société de la capitale.

SENNETERRE.

Encore, si tu m'avais dit où tu allais.

EUGENE.

Est-ce qu'on sait où l'on va dans ce Paris. A peine vous avais-je quitté, que je rencontre sur le boulevard un petit notaire de mes amis, qui m'avait gagné cent louis la nuit dernière, à l'écarté; je lui propose ma revanche chez Tortoni: au billard... en partie liée... Je le gagne, et nous allions déjeûner ensemble, quand la nature me rappelle que vous m'attendiez au café, entre une bouteille de Bordeaux et une terrine de Nérac; j'y vole, et je ne trouve plus que le garçon qui desservait, en disant que vous aviez oublié de lui donner pour boire... Vous avouerez, mon oncle...

SENNETERRE, *bas à Adelphine.*

Voyez-vous, comme il cherche à nous faire prendre le change.

EUGENE.

Je vous croyais sortie, ma bonne amie. (*Il veut lui prendre la main.*)

ADELPHINE, *la retirant.*

J'aurais peut-être mieux fait, monsieur, que de rester ici.

EUGENE.

Quelle froideur ! j'espère que ce n'est pas mon oncle qui vous a empêchée.... vous auriez eu tort d'abord, car c'est l'homme le moins gênant, et le meilleur vivant... Il se connaît en Bordeaux... Peste ! j'ai vu la carte... deux bouteilles... Il est vrai qu'il est bon, au café de Paris. (*A part*). Il paraît qu'aujourd'hui, il n'a pas envie de mourir.

SENNETERRE.

Il fallait bien faire quelque chose en t'attendant ; mais rassure toi, j'empêche si peu ta femme de sortir, qu'à l'instant même, elle se dispose à partir pour la campagne.

EUGENE.

La campagne !.. plaisantez-vous, mon oncle... Est-il vrai, ma bonne amie, que vous vous disposiez ?..

ADELPHINE.

Oui, monsieur, dans une heure rien ne gênera votre liberté.

EUGENE.

Ah ! lorsque votre présence m'est si nécessaire, pouvez-vous croire que je consente facilement à m'en priver.

ADELPHINE, *à part.*

Quelle perfidie !.. il me rend tout mon courage.

EUGENE.

Mais enfin, pourrais-je savoir le motif ?...

ADELPHINE, *avec une gaîté pénible.*

Air : *Comme il m'aimait.* (de Doche).

Chacun son goût. (*bis*).
Moi la tristesse est ma compagne,
Chacun son goût. (*bis*).
Pour le plaisir vous quittez tout,
Vous croyez qu'il vous accompagne,
Dans Paris, moi dans la campagne,
Chacun son goût (*à fois*).

EUGENE.

Ce n'est que cela !

ADELPHINE.

Même air.

Chacun son goût. (*bis*).
Le concert nous plait, je suppose,
Chacun son goût. (*bis*).
Mais moi, monsieur, j'aime surtout
Le chant qu'un rossignol compose,
Vous celui... d'une... virtuose,
Chacun son goût. (4 *fois*).

EUGENE.

Le rossignol ! une virtuose ! avez-vous jamais vu, mon oncle ?

SENNETERRE, *l'entraînant, bas.*

Écoute donc... depuis que j'ai vu ta femme, il m'est venu une idée... Avant de l'épouser, t'es-tu bien assuré de l'état de son cœur ?

EUGENE, *riant.*

Est-ce que cela me regardait ? Quelle diable d'idée avez vous donc ?

SENNETERRE.

Que veux-tu ? une inclination honnête... Ces choses là peuvent arriver aux personnes les plus vertueuses, et je ne vois pas pourquoi une demoiselle bien née refuserait son cœur à quelqu'un qui en serait digne, et qu'elle verrait habituellement, parce qu'un jour il doit prendre fantaisie à un étourdi, comme toi, qu'elle ne connaît ni d'Eve ni d'Adam, d'arriver de cinquante lieues pour la voir, la marchander et l'épouser en quinze jours.

EUGENE, *riant péniblement.*

Ainsi, vous croyez qu'un tendre souvenir...

SENNETERRE.

Je ne dis pas que cela soit.

EUGENE, *à part.*

Si je le savais ! (*à Adelphine*). J'espère, ma bonne amie, que vous avez attendu mon consentement pour faire vos préparatifs ?

ADELPHINE.

Ne m'avez-vous pas permis de faire tout ce que je voudrais?

EUGENE.

Sans doute, mais cependant...

ADELPHINE.

Eh ! bien, monsieur, je veux aller voir ma mère, et j'irai.

EUGENE.

Vous n'irez pas, madame.

ADELPHINE.

J'irai, monsieur.

EUGENE, *élevant la voix.*

Ah ! madame, je vous proteste...

ADELPHINE.

Ah ! monsieur, point de bruit. Mes bons parens ne m'ont point accoutumée à cela... je vous cède la place; je veux être libre, et je le serai ! (*Elle sort vivement*).

SCÈNE XI.

SENNETERRE, EUGENE.

SENNETERRE, *à part.*

De la jalousie ; de la colère... des querelles... J'ai donc enfin forcé ces deux charmans enfans à s'occuper l'un de l'autre.

EUGENE.

J'irai, j'irai, monsieur. Me parler ainsi ; oublier que je suis le chef de la communauté... Je suis furieux.

SENNETERRE.

Voilà pourtant à quoi l'on s'expose en se mariant sans se connaître. Au fait, ta femme a raison, tu ne l'aimes point.

EUGENE.

Je ne l'aime point... non, non, c'est vrai ; mais elle n'ira pas à la campagne.

SENNETERRE.

Elle ira, et tu ne voudras point la retenir. Ah ! si vous étiez comme ces époux fortunés, que l'on rencontre hélas ! trop rarement, et qui mettent leur bonheur à vivre l'un pour l'autre, je pourrais concevoir ta colère : mais vous que l'intérêt a seul conduits à l'autel, vous qui n'avez pas su apprécier vos qualités réciproques ; car tu n'as jamais remarqué,

EUGÈNE, *lui prenant la main.*

Ainsi donc, Adelphine, si je parvenais à l'attendrir, j'ai
rais le premier fait palpiter votre cœur?

ADELPHINE.

Ah! si j'étais sûre que le vôtre fut véritablement libre.

EUGENE.

Adelphine, il ne l'est plus. (*Ici Senneterre et Joseph p*
raissent).

Air : *Des nous.* (de Blangini).

Ah! si j'ai pu te méconnaître,
Je te venge bien en ce jour;
Car je ne me sens plus le maître
De cacher pour toi mon amour.
Mais toi, me haïrais-tu donc?
Ah! que ton cœur me dise : non. (*bis*).

ADELPHINE ET EUGENE.

Non, non, non, non.

EUGENE.

Même air.

Quand de mes torts je me confesse,
Si vraiment tu m'as pardonné,
Qu'un baiser, gage de tendresse,
Me soit ici par toi donné,
Me le refuserais-tu donc?
Ah! que ton cœur me dise : non. (*bis*).

ADELPHINE ET EUGENE.

Non, non, non, non.

(*Il l'embrasse et se jette à ses pieds. Au bruit que f*
Senneterre, ils se retournent effrayés et se retirent aux de
extrémités du théâtre).

SCÈNE XV et dernière.

Les Mêmes, SENNETERRE, JOSEPH.

SENNETERRE.

Je suis donc enfin au comble de mes vœux!

EUGÈNE, *courant à lui.*

Comment, mon oncle?

SENNETERRE.

Eh! bien, oui, l'acte est rédigé... le voilà.

Enfin, vous allez être heureux... plus de gêne, plus de soins, chacun de vous fera ce qu'il voudra.

EUGENE.

Non, mon oncle, pendant votre absence...

SENNETERRE.

J'ai bien travaillé. Ecoutez-moi.

EUGENE ET ADELPHINE.

Nous ne souffrirons pas.

SENNETERRE.

Voulez-vous bien m'écouter.... morbleu! (*Pendant le commencement de la lecture, Eugène et Adelphine se font des signes d'impatience*). Pardevant etc., etc., a comparu...

EUGENE.

Mais, je vous prie...

SENNETERRE.

Le sieur Philippe de Senneterre, lequel nous ayant paru plein de jugement.

EUGENE.

Ah! c'est trop fort.

SENNETERRE.

Et de santé. (*s'interrompant*). De santé... comme si cela regardait les notaires. (*lisant*). Et de son plein gré, a fait à son neveu Eugène de Mirval et à sa nièce bien-aimée Adelphine de Gercourt, épouse de son dit neveu, une donation entière de ses biens présens et à venir.

ADELPHINE ET EUGENE.

Qu'entends-je? eh! croyez que notre reconnaissance.

SENNETERRE.

Eh! mes enfans, que parlez-vous de reconnaissance... c'est moi qui vais vous en devoir... l'indifférence habitait au milieu de vous, quand vous étiez faits l'un pour l'autre... il ne fallait que vous forcer à faire attention à vous-mêmes; j'avais un neveu, je voulais une nièce, et si maintenant vous vous aimez, ne m'en sachez pas trop de gré... C'était pour moi que je travaillais.

JOSEPH.

Ah! Dieu, quand j'étais jeune, que j'aurais voulu avoir un oncle comme celui-là.

SENNETERRE, *leur prenant la main.*

Mes amis, je n'ai plus qu'un conseil à vous donner; vous

EUGENE.

Mais si cela plait à madame.

ADELPHINE.

Mais si cela plait à monsieur.

ENSEMBLE.

SENNETERRE.

Bientôt enfin, je le devine,
Je verrai le moment flatteur
Où je presserai sur mon cœur
Mon Eugène et mon Adelphine.

EUGENE ET ADELPHINE.

Quel sort affreux il nous destine,
Si mon oncle dans son erreur,
Vient à séparer par malheur
Eugène de son Adelphine.

SENNETERRE.

Eh bien, m'approuvez-vous tous deux?

EUGENE ET ADELPHINE.

Mon oncle.

SENNETERRE.

Allons, laissez-moi faire;
Je sors et dans l'instant au mieux,
Je vais arranger cette affaire.
Mais que veut-on?

SCENE XIII.

Les Mêmes, JOSEPH.

(*Suite du morceau*).

JOSEPH.

Votre notaire
Qui vient apporter tout exprès,
Cet acte.

SENNETERRE.

Dis-lui que j'y vais.
Vous avez à causer ensemble, je vous laisse;
Au moins lorsque pour vous je cours,
Entre vous conservez toujours,
Les égards et la politesse.
Pour se séparer à Paris,
On en est pas moins bons amis.

EUGENE, ADELPHINE.

A quel chagrin il nous destine,
Si mon oncle, etc.

SENNETERRE, JOSEPH.

ENSEMBLE.

Bientôt enfin, je le devine,
Je verrai le moment flatteur,
Jouissant d'un
Où je presserai
Il va donc presser sur mon cœur,
Mon
Son Eugène et mon Adelphine.

(*Senneterre et Joseph sortent*).

SCENE XIV.

EUGÈNE, ADELPHINE.

EUGÈNE, *lui présentant un siège.*

Madame, en attendant le retour de mon oncle.

ADELPHINE, *s'asseyant.*

Vous êtes trop bienné, monsieur, mais vous-même.

EUGÈNE, *s'asseyant à l'autre extrémité de la scène.*

Infiniment flatté de votre attention, madame. (*à part*). Comment se fait-il, que je ne m'aperçoive que dans ce moment...

ADELPHINE.

Et c'est quand il me trahit, qu'il m'eût été si doux de m'attacher à lui.

EUGENE.

Un autre pourrait posséder son cœur... je le tuerais! (*haut*). Vous savez, madame, quel est l'acte que M. de Senneterre a fait rédiger à son notaire?

ADELPHINE.

Quel acte, monsieur?

EUGENE.

Celui de notre séparation, madame.

ADELPHINE, *se levant précipitamment.*

De notre séparation!

EUGENE.

Pourquoi cette surprise? n'y avez-vous pas consenti la première?

ADELPHINE.

Moi, monsieur! mais je vois votre politique... fatigué de la chaîne que vous vous êtes imposée, vous désirez la rompre sans encourir le blâme de l'avoir rompue le premier. Il n'est pas besoin d'acte pardevant notaire pour cela, et c'est à l'instant même qu'en m'éloignant, je veux vous prouver combien je respecte vos intentions. (*Elle fait le mouvement de sortir*).

EUGÈNE, *l'arrêtant.*

Eh! quoi, vous vous éloignez.

Air: *Du vaudeville de Michel et Christine.* (d'Aymon).

(*A part*). Quel effroi, (*bis*).
Ici s'empare de moi;
Je ne puis consentir,
A la laisser partir.
(*Haut*). Vous fuyez, rien ne vous arrête!

ADELPHINE.

Pourquoi retenez-vous mes pas?
A vous quitter quand je m'apprête,
Monsieur ne le voulez-vous pas?
Je vous déplais par ma présence,
Et loin de vous lorsque je cours:
C'est qu'une femme doit toujours,
A son époux obéissance.

ENSEMBLE.

EUGÈNE.

Quel effroi, (*bis*).
Ici s'empare de moi;
Je ne puis consentir,
A la laisser partir.

ADELPHINE.

Quel effroi, (*bis*).
Ici s'empare de moi,
A partir, (*bis*).
Je ne puis consentir.

EUGÈNE.

Écoutez-moi, n'est-ce pas vous qui la première avez manifesté l'intention de vous retirer à la campagne?

ADELPHINE.

Oui, monsieur, n'avez-vous pas provoqué ce désir?

EUGÈNE.

Ah! c'est maintenant que je sens combien je suis coupable! mais croyez que la légèreté de mon caractère...

ADELPHINE.

Votre légèreté... J'aurais donc le même reproche à me

Enfin, vous allez être heureux... plus de gêne, plus de soins, chacun de vous fera ce qu'il voudra.

EUGENE.

Non, mon oncle, pendant votre absence...

SENNETERRE.

J'ai bien travaillé. Ecoutez-moi.

EUGENE ET ADELPHINE.

Nous ne souffrirons pas.

SENNETERRE.

Voulez-vous bien m'écouter.... morbleu! (*Pendant le commencement de la lecture, Eugène et Adelphine se font des signes d'impatience*). Pardevant etc., etc., a comparu...

EUGENE.

Mais, je vous prie...

SENNETERRE.

Le sieur Philippe de Senneterre, lequel nous ayant paru plein de jugement.

EUGENE.

Ah! c'est trop fort.

SENNETERRE.

Et de santé. (*s'interrompant*). De santé... comme si cela regardait les notaires. (*lisant*). Et de son plein gré, a fait à son neveu Eugène de Mirval et à sa nièce bien-aimée Adelphine de Gercourt, épouse de son dit neveu, une donation entière de ses biens présens et à venir.

ADELPHINE ET EUGENE.

Qu'entends-je? eh! croyez que notre reconnaissance.

SENNETERRE.

Eh! mes enfans, que parlez-vous de reconnaissance... c'est moi qui vais vous en devoir... l'indifférence habitait au milieu de vous, quand vous étiez faits l'un pour l'autre... il ne fallait que vous forcer à faire attention à vous-mêmes; j'avais un neveu, je voulais une nièce, et si maintenant vous vous aimez, ne m'en sachez pas trop de gré... C'était pour moi que je travaillais.

JOSEPH.

Ah! Dieu, quand j'étais jeune, que j'aurais voulu avoir un oncle comme celui-là.

SENNETERRE, *leur prenant la main.*

Mes amis, je n'ai plus qu'un conseil à vous donner; vous

aurez des enfans un jour... croyez-moi, si vous les aimez, ne leur faites jamais contracter un mariage d'intérêt.

VAUDEVILLE.

SENNETERRE.

Air : *Nouveau de Doche.*

Vous dont la destinée
Cherche un lien flatteur,
Au sein de l'hyménée,
Pour trouver le bonheur,
Lorsque sa loi rigide
Vous dicte son arrêt,
Prenez le cœur pour guide,
Et jamais l'intérêt. (*bis*).

JOSEPH.

Jetté sur cette terre,
Sans parens et sans bien,
Ma fortune était claire,
Je ne possédais rien.
De m'enrichir avide,
Quelquefois en secret,
J'ai pris l'argent pour guide...
Mais jamais l'intérêt. (*bis*).

EUGENE.

Vous, profonds publicistes,
Illustres magistrats,
Vous poëtes, artistes,
Et vous vaillans soldats,
D'un triomphe rapide,
Enviez-vous l'attrait?
Prenez l'honneur pour guide,
Et jamais l'intérêt. (*bis*).

ADELPHINE, *au public.*

Cherchant une victoire,
Notre auteur est transi;
Ah! messieurs, s'il peut croire
Qu'il sut vous plaire ici,
Qu'un succès se décide,
Car sa verve prenait
Votre plaisir pour guide,
Et non pas l'intérêt. (*bis*).

FIN.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

LA PARISIENNE

EN ESPAGNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Tirée d'un Conte de LAFONTAINE,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET XAVIER;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 12 SEPTEMBRE 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DON GUSMAN, gouverneur de Burgos.	M. *Hypolite.*
DON MENDOCE, seigneur espagnol.	M. *Pitrot.*
SENANGES, officier français.	M. *Isambert.*
CÉLANIE, jeune française, nièce de Gusman.	Mlle. *Lucie.*
LISETTE, sa suivante.	Mlle. *Victorine.*
LOEILLADE, valet de Senanges. . . .	M. *Fontenay.*
Un Domestique.	M. *René.*

Alguazils, Suite, etc.

La scène se passe à Burgos, en Espagne.

AVIS.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer partie ou tout des susdites Pièces. QUOY.

De l'Imprimerie de Nos[illegible]ay, N°. 9.

LA
PARISIENNE EN ESPAGNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un riche salon, terminé par une galerie vitrée, qui donne sur un jardin; l'entrée est au milieu. Sur les deux côtés de la scène, au second plan, est un pavillon saillant, dont la porte fait face à l'acteur et la fenêtre au public. Les deux fenêtres sont grillées extérieurement. Tout au haut de chaque pavillon est un œil de bœuf, dont la vitre s'ouvre et se ferme. Un guéridon est devant chaque fenêtre, disposé pour recevoir des flambeaux. L'appartement de Célanie est censé avoir sa porte derrière le pavillon, à la gauche du Public.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLANIE, GUSMAN.

CÉLANIE.

Air: *De la fausse magie.* (Duo).

Non, non, non, je vous le répète.

GUSMAN.

Bon, bon, c'est une affaire faite.

CÉLANIE.

Non.

GUSMAN.

Non?

CÉLANIE.

Non.

GUSMAN.

Non? oh! quelle tête!

CÉLANIE.

Non.

GUSMAN.

Non?

CÉLANIE.

Non.

GUSMAN.

Non? oh! quelle tête!
Se peut-il que l'on rejette
Un époux de ce nom?

CÉLANIE.

Eh! que m'importe son nom,
Si son ton,
Son caractère,
N'ont pas le don
De me plaire?

GUSMAN.

Moi je lui trouve au contraire
Tout pour plaire.
Est-on plus riche et plus galant?

CÉLANIE.

Est-on plus sot, plus suffisant?

GUSMAN.

Il t'adore.

CÉLANIE.

Je l'abhore.

ENSEMBLE.

GUSMAN.

N'importe, il aura ta main,
Et dès demain.

CÉLANIE.

Ah! certe il se flatte en vain
D'avoir ma main.

GUSMAN.

C'est à mes soins que mon frère,
Par acte testamentaire,
Vous a remise en mourant.

CÉLANIE.

Soyez donc mon second père,
Au lieu d'être mon tyran.

GUSMAN.

O comble d'ingratitude!
Quand je fais ma seule étude
De prévenir tous ses goûts.

CÉLANIE.

Si mon sort vous intéresse,
Ah! laissez-moi la maîtresse
De choisir un autre époux.

GUSMAN.

De la naissance.

CÉLANIE.

De l'ignorance.

GUSMAN.

De l'opulence.

CÉLANIE.

De l'importance.

GUSMAN.

De la vaillance.

CÉLANIE.

De la jactance.

GUSMAN ET CÉLANIE, *avec une expression différente.*

D'une si belle alliance
Qui ne serait pas jaloux ?

GUSMAN.

Refuser un descendant du grand Soto-Mayor,

CÉLANIE.

Je suis française, et n'épouserai qu'un français; eux seuls possèdent le secret de rendre les femmes heureuses.

GUSMAN.

Mais que te manque-t-il donc ici ?

CÉLANIE.

Ce qui me manque ? Vous m'avez privée de ma liberté, de mes plaisirs, de mes amies.

GUSMAN.

De ta liberté ! n'es-tu pas maîtresse d'aller, de venir dans cet appartement, à toutes les heures et toutes les fois que bon te semble ! De tes plaisirs ! n'as-tu pas des cartes et des journaux ? De tes amies ! ne suis-je pas là ?

CÉLANIE, *à part.*

Oh ! oui, toujours ! (*Haut*). Mais une compagne, une seule m'était restée ; Lisette, ma pauvre Lisette, dont le dévouement et les services, en France, avaient presque fait mon amie, et vous avez eu la cruauté de m'en séparer.

GUSMAN.

J'avais mes motifs pour cela ; c'était une fine mouche, dont j'ai eu plus d'une fois raison de me défier.

CÉLANIE.

Vous voilà encore avec vos éternels soupçons ! et pour me consoler de cette privation, vous venez me parler d'un mariage...

GUSMAN.

Qui se fera.

CÉLANIE.

Qui ne se fera pas, mon cher oncle ; je ne suis pas venue dans votre gouvernement de Burgos pour me marier, et je vous le répète, ce n'est qu'en France, et à Paris que je me choisirai un époux.

GUSMAN.

A Paris, à Paris ! les voilà bien toutes, quand elles ont une fois respiré l'air contagieux de cette maudite ville ; mais qu'a donc, s'il vous plaît, ce Paris, de si merveilleux ?

CÉLANIE.

Ce qu'il y a ? ce que n'auront jamais toutes les capitales du monde, réunies ensemble.

GUSMAN.

Oui dà... fort heureusement, il m'arrive aujourd'hui même, de l'Aragon, une duègne sûre, intraitable, incorruptible... Voici ses certificats qui sont en règle, et...

CÉLANIE.

Eh ! monsieur, vous pouviez vous en dispenser... Je ne cours aucun risque de séduction dans votre pays ; les hommes y sont trop peu à craindre, à commencer par votre Don Mendoce.

GUSMAN.

N'en dites pas de mal ; une fois votre mari, je vous l'abandonne ; vous pourrez vous conformer aux usages de votre chère France ; mais jusques-là...

SCÈNE II.

Les Précédens, UN VALET.

UN VALET.

Dona Pédrina demande l'honneur d'être présentée à monsieur le gouverneur.

GUSMAN.

Dona Pedrina ! c'est ma duègne. (*à part*). Elle ne pouvait arriver plus à propos. (*haut*). Je vais la recevoir et te la présenter.

SCÈNE III.

CÉLANIE, *seule.*

Allons, pauvre Célanie, tu n'avais qu'un tuteur.... une duègue t'arrive; que ce soir on condamne ta porte; que demain on grille ta fenêtre... et te voilà aussi heureuse que l'infortunée Rosine que tu applaudissais à Paris, sans te douter qu'un jour cette fable serait ton histoire... si du moins il me survenait un Figaro, ou plutôt si Sénanges pouvait se douter que j'habite l'Espagne comme lui; mais quelle fatalité! au moment de nous unir l'un à l'autre, mon père succombe à une maladie qui ne lui permet pas de dicter toutes ses volontés; bientôt la guerre appelle Sénanges en Espagne; il me fait ses adieux, désespérant de me revoir jamais... Deux mois après son départ, un oncle qui m'était inconnu, arrivé de Burgos, et, en qualité de tuteur, m'amène dans cette ville; l'espoir d'y retrouver Sénanges adoucit le regret que j'éprouvais de quitter Paris, où toutes les semaines une lettre venait adoucir l'ennui de son absence; six mois se sont écoulés depuis mon arrivée : aucune nouvelle de lui... et peut-être est-il retourné en France pour y retrouver celle qui espère tous les jours le revoir ici.

RONDEAU.

Air: *De Viotti.* (che joio che contento!).

Reviens, ô toi que j'aime,
Reviens aujourd'hui même
Finir ma peine extrême,
Et rendre enfin l'espérance à mon cœur.
Toi seul as su me plaire,
Seule, je te suis chère,
Française et prisonnière,
Sénange, en toi j'espère.
Galant et militaire,
Reviens enfin m'apporter le bonheur.
Si c'est vers la plus belle
Que ton penchant t'appelle,
Hélas! peine cruelle!
L'espoir à tire d'aile
S'envole de mon cœur;
Mais si la plus fidèle
Doit fixer ton ardeur...
Reviens, ô toi que j'aime,
Reviens aujourd'hui même
Finir ma peine extrême,
Et rendre enfin Célanie au bonheur.

Cédant à ton jeune âge,
Peut-être... quel présage!..
Bannissons cette image,
Et du plus doux lien,
M'apportant l'heureux gage,
Sénanges, si ton cœur ressemble encore au mien...
Reviens, ô toi que j'aime,
Reviens aujourd'hui même,
Calmant ma peine extrême,
Reprendre tes droits sur mon cœur,
Et me rendre enfin au bonheur.

SCÈNE IV.

CELANIE, GUSMAN, LISETTE, *en vieille duègne, sous le nom de Pedrina.*

GUSMAN.

Voici, ma nièce, la dame de compagnie, de confiance, la camariste enfin que ma tendresse vous a choisie.

CÉLANIE, *à part.*

O ciel! c'est une sybille!

GUSMAN.

Songez, Célanie, que c'est une amie, une confidente que je vous donne.

LISETTE, *à part.*

Il ne croit pas si bien dire.

GUSMAN.

Et quelles que soient les dispositions dans lesquelles vous étiez tout à l'heure, ayez soin de la traiter avec tous les égards que ces titres réclament. Eh! bien, vous ne lui dites rien?

LISETTE.

Ne l'intimidez pas... la confiance ne peut s'établir si vite... patience, patience.... bientôt elle me verra de moins mauvais œil.

GUSMAN, *bas à Lisette.*

Je vous préviens que je lui soupçonne quelque amour en tête.

LISETTE, *de même.*

Tant mieux, c'est dans ces intrigues là que mon talent se développe!

CÉLANIE, *qui l'a entendue.*

Ah ! que j'aurais de plaisir à mettre ce beau talent là en défaut !

LISETTE.

Air : *De Jeannette.*

Dans votre humble servante
Vous voyez, je m'en vante,
Le conseil des mamans,
Le repos des familles,
La sûreté des filles,
Et l'effroi des amans.
Ma sagesse ramène
La brebis au bercail ;
Seule, j'aurais sans peine
Gardé tout un sérail.
En fait d'esprit, d'adresse ;
De ruse, de finesse,
De regards clairvoyans,
Sans que cela paraisse,
Moi, je n'ai que vingt ans.

CÉLANIE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! vingt ans !

LISETTE.

Vous riez, signora ?

CÉLANIE.

Vos instructions vous enjoignent-elles aussi de m'empêcher de rire ? vous aurez de la peine ; car, depuis mon enfance, dans quelque situation que je me sois trouvée, dans quelque pays que mon père, intrépide voyageur, m'ait conduite, aucun instant de mélancolie ou même de réflexion n'est venu altérer ou suspendre ma gaîté naturelle.

GUSMAN, *bas à Lisette.*

Ah ! c'est la tête la plus bizarre...

CÉLANIE.

Air : *Le luth charmant.*

A voyager passant mes plus beaux jours,
J'ai parcouru, connu toutes les cours ;
Mais changeant de climats et non de caractère,
J'ai ri chez l'allemand, en Russie, en Bavière,
J'ai ri, le croirait-on, jusques en Angleterre...

GUSMAN.

Elle rira toujours. (*bis*).

Nous différons considérablement.

CÉLANIE.

Et je m'en félicite.

GUSMAN.

Même air.

Je n'ai pas ri le jour rempli d'attraits,
Où j'épousai l'objet de mes souhaits ;
J'ai vu naître deux fils sans rire davantage ;
Enfin, après douze ans d'assez mauvais ménage,
Je n'ai pas même ri, le jour de mon veuvage.

LISETTE, *à part.*

Il ne rira jamais. (*bis*).

SCÈNE V.

Les Précédens, UN VALET.

LE VALET.

Un jeune étranger demande à parler à monsieur le gouverneur.

GUSMAN.

J'y vais.

LISETTE, *à part.*

Un jeune étranger! c'est lui sans doute.

GUSMAN.

Je vous laisse avec elle.

LISETTE.

Elle est en bonnes mains; je veux qu'avant une heure elle n'agisse que par mes conseils.

GUSMAN.

Remportez cette victoire sur elle, et je déclare qu'il n'y a pas deux duègnes comme vous dans toutes les Espagnes.

LISETTE.

Et vous aurez raison, allez, allez. (*Gusman sort*).

SCÈNE VI.

CELANIE, LISETTE.

CÉLANIE.

Maintenant que nous sommes seules, aimable Padrine, j'ai à mon tour un avis à vous donner.

LISETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

CÉLANIE.

Je vous parle sérieusement, vous ne me connaissez pas..

LISETTE.

Oh ! que si fait...

CÉLANIE.

Air : *Quand j'étais garde-marine.*

J'eus toujours du caractère,
Je fus toujours dans mes goûts
Absolue et volontaire,
Ainsi prenez garde à vous.
Si vous êtes exigeante,
Sévère et contrariante,
Quelque droit que vous ayez,
Comme duègne et surveillante,
Pour rester ma gouvernante,
Il faudra que vous changiez.

(*Lisette éclate de rire*).

Vous riez. (*bis*).
Vous changerez, je vous jure.

LISETTE, *jettant ses habits de vieille.*

Vous voyez, vous voyez
Que j'obéis sans murmure.

CÉLANIE, *la reconnaissant.*

Ciel!

LISETTE.

Ne pouvant plus servir
Une maîtresse chérie,
Le chagrin m'avait vieillie;
Je rajeunis de plaisir.

ENSEMBLE.

CÉLANIE.

C'est Lisette, quel plaisir!

LISETTE.

Je rajeunis de plaisir.

(*Elles s'embrassent*).

CÉLANIE.

Mais comment as-tu fait pour parvenir jusqu'ici?

LISETTE.

Est-il rien d'impossible à Lisette? vous savez trop avec quelle précipitation et quelle brusquerie nous fûmes séparées l'une de l'autre à Paris, par ordre de votre maudit et très-honoré oncle; nul moyen après votre départ de faire parvenir à

LISETTE.

Voilà pourtant, signora, une preuve d'amour, qui parle bien haut en sa faveur.

MENDOCE.

Je le crois bien.

Air : *Du partage de la richesse.*

Oui, c'est moi qui sous vos fenêtres,
Pendant trois nuits, par un froid rigoureux,
Sur des airs tout à fait champêtres,
Chantai vos appas et mes feux.
Pour tant d'amour, pour tant de peine,
Parlez, ne me devez-vous rien?

CÉLANIE.

Oui, je vous dois une migraine,
Dont je me passerais fort bien.

MENDOCE.

Ce soir pourtant, à minuit, la même surprise vous attend.

CÉLANIE.

Encore? ah! de grâce, seigneur Mendoce, soyez un peu moins galant...

MENDOCE.

Non... je ne cesserai de l'être que quand vous serez ma femme.

LISETTE.

A votre place, signora, je l'épouserai dès aujourd'hui, pour être sûre au moins de dormir à mon aise.

MENDOCE.

Aujourd'hui, non... mais quand la signora Célanie aura pu apprécier les efforts que je fais, les peines que je me donne, les sommes que je dépense pour lui être agréable, j'ose me flatter...

CÉLANIE.

Comment! les sommes que vous dépensez?

MENDOCE.

Oui, signora, en maîtres de toute espèce, et cela incognitò, pour vous causer une plus douce surprise.

LISETTE, *à Célanie.*

Ah! vous avouerez que c'est là le comble de la galanterie.

CÉLANIE, *sans l'écouter.*

Sénanges n'arrive pas.

LISETTE, *bas à Célanie.*

Un peu de patience.

MENDOCE, *à part.*

Je crois qu'elle s'attendrit... ne la laissons pas respirer.

Air : *De tous les pays pour vous plaire.* (du calife de Bagdad).

De tous les talens pour vous plaire,
Hélas! que n'ai-je l'heureux don!
Mais ô femme aimable et chère,
Souffrez que de mon savoir faire
Je vous offre du moins un faible échantillon.
Déjà ma voix cadence
Tous vos airs favoris;
Et même je commence
A broder la romance,
Comme on brode à Paris.
L'italien vous plaît, je l'apprends et je dis :
N'l cor più non mi sento
Brillar la juventù...
Cagione del mio tormento
Mi far... et cœtera.

LISETTE.

C'est fort bien, mais changeant de ton et de langage,
Un nocturne français me plairait davantage.

MENDOCE.

Un nocturne? (*Il chante*).

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête moi ta plume
Pour et cœtera.

CÉLANIE.

J'aime la pastorale et sa grâce coquette.

MENDOCE.

Une pastorale? (*Il chante*).

O ma tendre musette,
Musette, mes amours,
Toi qui chantais Lisette,
Lisette... et cœtera.

LISETTE.

C'est au chant tyrolien qu'il faut rendre les armes.

CÉLANIE,

Ah! oui, la tyrolienne a pour moi mille charmes.

MENDOCE.

Une tyrolienne. (*Il chante en Allemand*),

» Der schvartze ist ihm wohl bekand
» Das ist der konig aus moren land. »

Après avoir chanté, voulez-vous que je danse?

LISETTE.

Une anglaise... j'en raffolle.

(*Pendant qu'il danse l'anglaise, Célanie et Lisette chantent*).

CÉLANIE.

Grâce, adresse, goût,
Légèreté, taille, prestance,
Noblesse, élégance,
En honneur, il réunit tout.

LISETTE.

Mais ce qui surtout
Me plaît, me charme dans sa danse,
C'est, en vérité,
C'est son originalité.

CÉLANIE ET LISETTE.

Grâce, adresse, goût, etc.

CÉLANIE.

Je ne connais après l'anglaise,
Que la cosaque qui me plaise.

MENDOCE, *parlant*.

La cosaque ? c'est ma danse favorite. (*Il danse la cosaque*).

Bref, mari soumis, caressant,
Pour lui prouver ma vive flamme,
Je veux être auprès de ma femme
Toujours cadençant ou dansant,
Dansant ou cadençant,
Cadençant ou dansant.

SCÈNE IX.

Les Précédens, GUSMAN.

GUSMAN, *accourant*.

Le coupable me suit ; il est entre les mains de mes gens, l'affaire sera chaude.

MENDOCE, *effrayé*.

Chaude !

GUSMAN.

Rentrez vite toutes deux ?

CÉLANIE, *bas à Lisette*.

Malheureux Sénanges ! Comment lui faire entendre ?..

LISETTE.

Mais, seigneur Gusman, la présence de deux femmes le maintiendra peut-être dans les bornes du respect.

GUSMAN.

Ah! bien, oui, un écervelé pareil.... Rentrez, vous dis-je, le voici.

LISETTE, *bas à Célanie, tandis que Gusman dit quelques mots à l'oreille de Mendoce.*

Ah! j'ai sur moi votre portrait, que vous m'avez laissé en quittant Paris,... nous sommes sauvées!

(*Elles sortent précipitamment*).

SCÈNE X.

Les Précédens, SÉNANGES, LOEILLADE.

(*Sénanges est en uniforme de colonel, ils sont amenés par les gens de Gusman*).

SÉNANGES, LOEILLADE.

Air: *Sortez, à l'instant, sortez*

Quels procédés outrageans!
Au mépris du droit des gens,
M'arrêter!
M'insulter!
Et de plus me maltraiter!
Mais tout ce que vous direz,
Et tout ce que vous ferez,
Ne peut pas, (*bis*),
Ici retenir mes pas.

GUSMAN.

Nos lois sauront vous atteindre,
Et vous avez tout à craindre.

SÉNANGES, *ironiquement*, et LOEILLADE, *avec frayeur.*

Tout à craindre!

GUSMAN ET MENDOCE.

Tout à craindre,
Ainsi filez doux,
De ma nièce,
La sagesse,
A déjoué votre adresse.

SÉNANGES, *impatienté.*

Votre nièce et vous,
Vous êtes deux fous.

(*à Lœillade*).

Tous ces espagnols vraiment,
Ne rêvent qu'enlèvement.
Qui peut donc (*bis*).
Fixer sur moi son soupçon ?
Attendons le dénouement,
Mais du moins en l'attendant,
De ceci,
Mon ami,
Rire est le meilleur parti.

LŒILLADE.

ENSEMBLE.

Tous ces espagnols vraiment
Ne rêvent qu'enlèvement.
Qui peut donc (*bis*).
Fixer sur nous son soupçon !
Attendons le dénouement,
Mais hélas ! en l'attendant,
On pourrait par ici
Nous faire un mauvais parti.

GUSMAN, MENDOCE,

De { ma / sa } nièce insolemment
Complotter l'enlèvement !
La prison (*bis*).
{ Bientôt m'en fera raison ;
{ Va nous en faire raison ;
Frémissez du jugement,
Frémissez du châtiment
Dont ici (*bis*).
Tout ravisseur est puni.

SÉNANGES,

Les singuliers originaux !

GUSMAN.

Oui, monsieur, ma nièce m'a dit que vous l'adoriez, que vous aviez voulu la séduire, que vous aviez le projet de l'enlever, que la chaise de poste que je viens de voir dans votre cour n'y était que pour cela... et qu'enfin...

SÉNANGES.

Corbleu ! monsieur le gouverneur, trêve de plaisanterie... Je veux partir, je ne connais point votre nièce, et ne veux point la connaître ; si je l'ai aimée, si je l'ai séduite, c'est sans le savoir ; je lui en fais mes très humbles excuses, et ne demande qu'à prendre congé de ses charmes.

MENDOCE.

Vous ne partirez pas, que notre honneur ne soit vengé... Holà ! alguazils !

SÉNANGES.

Comment ! de la violence !

LOEILLADE.

Malheur sur malheur ! Eh ! monsieur, épousez, s'il le faut, plutôt que d'être... (*Il indique son cou*).

GUSMAN,

Air : *De Marianne.*

Vîte en prison, sans plus attendre.

SÉNANGES.

Corbleu ! si l'on me pousse à bout,
Je sais à qui je dois m'en prendre.
(*à Mendoce*).
C'est vous qui répondrez de tout.

MENDOCE.

Quel diable d'homme !

GUSMAN.

Moi, je vous somme,
De par le Roi,
D'obéir à la loi.

MENDOCE.

Tout comme en France,
Chez nous je pense,
L'homme de cœur
Sait venger son honneur.
Votre attente sera trompée,
Car pour écarter mes rivaux,
J'ai, Dieu merci, les tribunaux.

SÉNANGES.

Et moi, j'ai mon épée. (*ter*).

SCÈNE XI.

Les Précédens, LISETTE, *une lettre et un portrait à la main.*

LISETTE, *accourant.*

Seigneur Gusman, seigneur Gusman, voici bien autre chose.

GUSMAN, MENDOCE.

Qu'est-ce donc ?

LISETTE.

Il faut croire que ce jeune français a des intelligences dans le château, car votre nièce, en rentrant chez elle, a trouvé

le portrait que voici, enveloppé de cette lettre.... Lisez.., (*A part*). C'est le seul moyen d'instruire notre étourdi.

GUSMAN, *regardant le portrait.*

Don Mendoce, c'est le portrait de ma nièce!

MENDOCE, *le regardant.*

En effet, sa bouche, ses yeux, son nez, tout est parlant.

GUSMAN, *lisant.*

» Charmante Célanie...

LISETTE, *à part, regardant Sénanges.*

Il n'y est pas encore. (*Haut, avec affectation*). Célanie... vous voyez..,

SÉNANGES, *surpris.*

Elle se nomme Célanie! je croyais qu'il n'en existait qu'une au monde.

GUSMAN, *continuant.*

» Un heureux hasard ayant placé ma fenêtre en face de » la vôtre, j'ai eu le bonheur de saisir vos traits. »

MENDOCE.

Au vol? il est adroit.

GUSMAN, *continuant.*

» Mais je ne veux être possesseur de ce portrait chéri, que » lorsque le modèle aura consenti lui-même à m'appartenir.., » jusques-là soyez-en dépositaire. »

MENDOCE.

Est-ce clair?

GUSMAN.

Ce n'est pas signé...

MENDOCE.

Qu'est-ce que cela fait, puisque c'est son écriture?

GUSMAN.

Vous la connaissez?

MENDOCE.

Non; mais c'est facile à voir.

GUSMAN.

Laissez-moi faire. (*à Sénanges*). Vous êtes peintre, monsieur?

SÉNANGES.

Moi, peintre!

MENDOCE.

Et vous attrapez merveilleusement la ressemblance...

SÉNANGES.

Oh! c'est trop abuser de ma patience, et il faut sans plus tarder.... (*Il veut sortir*).

LISETTE, *à part.*

Tout est perdu. (*Aux gardes*). Gardes, veillez sur cette porte. (*A Gusman*). Montrez la miniature à son digne valet; qui la reconnaîtra peut-être.

GUSMAN.

Direz-vous aussi, fidèle serviteur, que ce n'est pas là l'ouvrage de votre maître?

LŒILLADE, *reconnaissant le portrait, et l'arrachant des mains de Gusman.*

Que vois-je! je ne me trompe pas.

GUSMAN, MENDOCE, LISETTE.

Ah! il le reconnaît!

MENDOCE, *à Sénanges.*

Monsieur l'officier, vous êtes atteint, et moi, convaincu... mais la colère fera place, chez moi, à la douceur, et vous serez libre, si vous voulez nous jurer de renoncer...

SENANGES.

Eh! grands dieux! qu'à cela ne tienne. Je jure...

LŒILLADE, *bas et vivement en lui montrant le portrait.*

Ne jurez pas, monsieur, et regardez.

SÉNANGES, *reconnaissant Célanie.*

Ciel!

MENDOCE.

Vous jurez de renoncer au cœur et à la main de ma fiancée.

SÉNANGES, *transporté.*

Y renoncer! jamais... Je l'adore... mes vœux sont légitimes... l'amour le plus pur, le plus vif...

GUSMAN.

Hein?

SÉNANGES, *baisant le portrait.*

Chère Célanie!

GUSMAN.

Oh! pour le coup, il a perdu la tête.... Rendez-moi ce portrait.

MENDOCE.

C'est ce que j'allais dire; et partez sur-le-champ...

SÉNANGES.

Moi, rendre ce portrait ! moi partir ! oui, je partirai... mais avec lui, avec elle, et pour ne plus nous quitter... Dis-moi donc, Lœillade, conçois-tu mon bonheur ! Je l'ai retrouvée... Célanie, ma Célanie !... (*à Gusman*). Mais c'est donc elle qui est votre nièce ?

GUSMAN ET MENDOCE.

Et qui donc ?

SÉNANGES.

Et moi qui allais la chercher en France. Ah ! mon cher gouverneur, ma chère vieille... Où est-elle ? où est-elle ? (*Il embrasse Gusman, Lisette, sort comme un fou, disperse les gardes, et disparaît*).

MENDOCE, *le poursuivant.*

Rendez donc le portrait au moins.

GUSMAN.

Poursuivons-le, il est homme à compromettre la réputation de ma nièce et l'honneur de ma maison.

LISETTE, *à part.*

Enfin, il a vu clair.

SCÈNE XII.

LOEILLADE, LISETTE.

LOEILLADE, *à part.*

J'en reste tout ébahi ! Par quel hasard la dame de nos pensées, pour qui nous allions retourner en France, se trouve-t-elle ici? par quelle heureuse méprise, au moment de notre départ !... mais non, ce n'est pas une méprise.... c'est un moyen adroit que la charmante Célanie aura employé pour nous retenir.... O femmes ! femmes ! en tours de ruse et d'adresse, nous serons toujours vos écoliers!.. mais si je pouvais, pour couronner l'œuvre, séduire cette incorruptible, qui, sans le savoir, nous a déjà si bien servis, et la mettre dans nos intérêts.

LISETTE, *à part.*

Il veut me parler. Voyons-le venir et sachons s'il est resté aussi fidèle que son maître.

LOEILLADE.

Ah ! si elle avait seulement quarante ans de moins. Allons, mon pauvre Lœillade, du courage... un beau dévouement. (*Il approche*).

LISETTE, *à part.*

Nous y voilà.

LOEILLADE.

Quelle taille!

LISETTE.

Hein?

LOEILLADE.

Quelle tournure!

LISETTE.

Plaît-il?

LOEILLADE.

Quelle grâce!

LISETTE.

De qui parlez-vous donc?

LOEILLADE.

De vous, signora... Votre nom, s'il vous plaît?

LISETTE.

Pedrina.

LOEILLADE.

Pedrina!... nom charmant! Lœillade et Pedrina! mon cœur me dit que ces noms là se marieraient bien ensemble.

LISETTE.

Se marieraient! y pensez-vous? à mon âge!

LOEILLADE.

A votre âge!.. l'amabilité n'en a pas.

LISETTE, *lui donnant un soufflet.*

Ah! traître!..

LOEILLADE.

Je connais cette main là.

LISETTE.

Paix! (*se dévoilant*). Et cette figure?

LOEILLADE.

Que vois-je? Lisette ici?

LISETTE.

Paix! te dis-je. Perfide, trompeur, ingrat.

LOEILLADE.

Je te courtisais par amour pour mon maître.

LISETTE.

Et moi, je t'ai souffletté par amour pour toi.

Air : *Voilà comme on aime.* (du duo de ma tante Aurore).

ENSEMBLE.

LOEILLADE.

Voilà comme on aime,
Soufflet enchanteur!
Non, un baiser même,
N'a pas ta douceur!

LISETTE.

Voilà comme on aime!
Ce geste vengeur,
Mieux qu'un baiser même,
Te peint mon ardeur.

LOEILLADE.

Mais par quel miracle se fait-il ?..

LISETTE.

Tu le sauras plus tard. Les momens sont précieux. Ecoute... il faut que ton maître nous enlève, qu'il séduise la garde de la première cour... une chaise de poste, une échelle de soie...

LOEILLADE,

Volontiers.... mais on ne séduit pas un garde comme on séduit une duègne, et nos finances se sont épuisées à votre recherche.

LISETTE, *fausse sortie.*

Nous y penserons... mais si l'on nous soupçonnait, tout serait manqué. Adieu.

LOEILLADE, *la ramenant.*

Un instant : que diable! je te répète que nous sommes à sec.

LISETTE.

L'amour y pourvoira.

LOEILLADE.

Les voici, sauve qui peut. (*Ils sortent précipitamment, Lisette par la gauche et Lœillade par la droite*).

SCÈNE XIII.

GUSMAN, MENDOCE, *précédé de deux valets qui apportent des flambeaux.* (*La nuit commence*).

GUSMAN, *se jettant sur une chaise.*

Ouf!

MENDOCE, *de même.*

Miséricorde! j'espère qu'il nous a fait courir.

GUSMAN.

Mais enfin, nous nous sommes expliqués avec lui, et nous savons du moins à quoi nous en tenir.

MENDOCE.

Oui, il a dit qu'il enlèverait votre nièce malgré vous, et qu'il me tuerait... jolie explication !

GUSMAN.

Façon de parler...

MENDOCE.

Façon de parler, tant que vous voudrez; mais ce sont ces façons d'agir que je crains.

GUSMAN.

Bah! vous avez toujours peur.

MENDOCE.

Ma foi... écoutez donc.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, CELANIE et LISETTE, *accourant.*

LISETTE.

Seigneur Gusman, délivrez-nous au plutôt de ce jeune français.

GUSMAN.

Comment! qu'a-t-il donc fait encore?

CELANIE.

Ce qu'il a fait! je suis furieuse. Voyez.
(*Elle montre la bourse que Lisette a dans les mains*).

MENDOCE.

Une bourse!

CELANIE.

Qui renferme deux cents ducats.

LISETTE.

Et que son fripon de valet, lassé de mon héroïque résistance, a fini par jeter à mes pieds; j'ai voulu la lui rendre; mais il était déjà bien loin, et je vous l'apporte.

MENDOCE.

Ah! monsieur le séducteur, vous croyez que l'on suborne aussi facilement nos duègnes que vos soubrettes.

LISETTE.

Rendez-la lui, je vous en supplie... mon honneur, ma réputation l'exigent.

MENDOCE.

Air : *Vaudeville de la Malade qui se porte bien.*

Oui, sans doute il faut la lui rendre,
Et lui prouver par ce mépris
Qu'un seul parti lui reste à prendre,
Et c'est de quitter le pays
Tout honteux et confus, je gage
Que dès ce soir il partira.

LISETTE, *avec intention*,

Oui pour se remettre en voyage,
Il avait besoin de cela.

MENDOCE, CELANIE,

Il avait besoin de cela.

GUSMAN.

Désabusez-vous. Cet échec ne le découragera pas... non, il est tellement persuadé que ma nièce n'a pu le voir sans l'aimer, qu'il ne consent à partir que lorsqu'elle lui aura signifié elle-même qu'elle ne partage pas son amour.

CÉLANIE, *bas à Lisette.*

Je devine son dessein.

LISETTE, *de même.*

C'est charmant.

CELANIE.

Qu'il vienne, je l'attends.

GUSMAN.

Explique-toi franchement. On ne saurait trop punir ces jeunes présomptueux ; d'ailleurs nous serons là.

MENDOCE.

Oui, nous serons là.

LISETTE.

Non pas, non pas... si vous êtes là, il croira que votre présence l'a forcée de dissimuler.

MENDOCE.

C'est ce que j'allais dire.

GUSMAN.

J'aurais pourtant bien voulu jouir de sa confusion... eh! mais... de cette galerie éloignée, je pourrai tout voir à merveille. (*à Célanie*). Va, ma Célanie, va te préparer à lui donner la leçon qu'il mérite.

Air : *Du Renégat.*

Ne crains pas de lui parler net.

CELANIE.

Je sais ce que je dois lui dire.

LISETTE.

Et rendez surtout au valet,
Cet or qui n'a pu me séduire.

GUSMAN.

Retirez-vous, tous deux je les entends ;
Vous reviendrez, quand il en sera temps.

GUSMAN, MENDOCE.

Ah ! pour moi quel plaisir extrême !
Notre extravagant corrigé
Aura reçu dans l'instant même
Et son argent et son congé.

ENSEMBLE.

CÉLANIE, *à part.*

Ah ! pour moi quel plaisir extrême!
Loin de recevoir son congé,
Il va savoir combien je l'aime...
Comme il sera bien corrigé !

LISETTE.

Grâce à notre heureux stratagême,
Oui, si j'en crois l'espoir que j'ai,
De ce vieux château ce soir même,
Nous allons tous prendre congé.

(*Mendoce donne la main à Célanie et l'accompagne dans son appartement. Lisette les suit*).

SCÈNE XV.

GUSMAN, SENANGES, LOEILLADE.

SENANGES, *accourant.*

Eh ! bien, monsieur le gouverneur, l'avez-vous vue ? lui avez-vous parlé ? consent-elle ?..

GUSMAN.

Oui, monsieur lecolonel, elle va se rendre ici.

SENANGES.

Ici !

GUSMAN.

Pour vous dire...

SÉNANGES.

Qu'elle ne rejette pas mes vœux, qu'elle approuve mon

amour, qu'elle le partage... Ah! trop heureux Sénanges!., Mais qu'attend-elle ? et pourquoi n'est-elle pas déjà auprès de moi ?

GUSMAN.

Eh ! mon dieu, patience, vous allez la voir ; mais avant tout, veuillez bien reprendre cette bourse.

LOEILLADE, *à part*.

Une bourse !

SÉNANGES.

Je ne sais ce que vous voulez me dire ; je n'ai donné de bourse à personne. (*à part*). Et pour bonnes raisons.

LOEILLADE, *à part*.

J'y suis.,. ô incomparable Lisette !

GUSMAN.

Je sais tout, vous ne pouvez m'en imposer... votre valet lui-même a remis cette bourse à dona Pédrina.

LOEILLADE, *accourant*.

Quoi ! monsieur, vous savez ?...

GUSMAN.

Eh ! justement le voilà... eh ! bien, est-ce vrai ou non ?

LOEILLADE.

Hélas ! ma confusion, mon repentir vous en disent plus...

SÉNANGES.

Comment, maraud, c'est toi ?..

(*Pendant toute la scène, Lœillade suit de l'œil la bourse que lui montre Gusman, présentant toujours la main pour la recevoir*).

LOEILLADE.

Oui, monsieur... désolé de voir nos projets découverts et notre entreprise échouée, j'ai voulu tenter un dernier moyen, et espérant que quelques poignées d'or, qui, comme vous le savez, ne sont rien pour nous, mettraient dans nos intérêts l'incorruptible Pédrina...

SÉNANGES, *à part*.

Où diable a-t-il pu les trouver ?

GUSMAN.

Vous connaissez mal mes gens, car c'est Pédrina elle-même qui m'a chargé de vous [illegible]r, en vous enjoignant de n'y plus revenir.

LOEILLADE.

Air: *Ces Postillons.*

De mon espoir je reconnais l'audace,
Oui, je l'avoue avec humilité,
Quelque reproche qu'on me fasse,
Je ne l'aurai que trop bien mérité.
De Pédrina, la vertu médifie,
Et je voudrais, tant je suis repentant,
Qu'il pût hélas! tous les jours de ma vie,
(*Prenant la bourse*).
M'en arriver autant.
(*Il la met dans sa poche*).

SÉNANGES.

Mais de grâce, monsieur le gouverneur, prenez pitié de de mon impatience.

GUSMAN.

Je cours chercher ma nièce, et vous l'amène à l'instant. (*à Lœillade*). Quant à toi, double coquin, ne t'avise pas de rapporter cet argent.

LOEILLADE.

Oh!... je m'en garderai bien.

SCÈNE XVI.

SÉNANGES, LOEILLADE.

SENANGES.

Enfin, me diras-tu maintenant ce que signifie ?..

LOEILLADE.

Vous le saurez... en attendant, comptez sur mon zèle.

SENANGES.

Je m'abandonne à toi; mais ne perds pas une minute. Je viens d'expédier pour Séville, à la signora Léonore, nièce de l'ambassadeur, une lettre qui l'instruit de mon projet. Tu sais que c'est à ses soins bienfaisans que j'ai dû la guérison de ma dernière blessure. L'intérêt qu'elle me témoigna, m'assure qu'elle nous offrira un asile où nous pourrons, à l'abri des poursuites de don Gusman, tout préparer pour notre retour en France.

LOEILLADE.

Vivat. monsieur! au nom de la France, il n'est pas de prodi ne sois capable. A l'heure convenue, échelle, voitu x, postillon, tout sera prêt. Assurez-vous seule-

ment de votre belle, et rendez grâce au sort d'avoir donné aux plus tendres des amans, la plus adroite des soubrettes, et le plus intelligent des valets. (*Il sort*).

SCÈNE XVII.

SÉNANGES, *seul.*

Je vais donc la revoir, toujours aussi tendre, aussi fidèle que moi... fidèle ? l'ai-je toujours été, non... mais dès aujourd'hui, réforme complette.

RONDEAU.

Air : *Français et militaire.* (de la nuit aux aventures).

Adieu ! femmes jolies,
Pour vous, pour vos appas,
J'ai fait bien des folies,
Mais chut ! n'en parlez pas.

Une beauté plus sage
M'a soumis à sa loi ;
Vous aviez mon hommage,
Mais elle avait ma foi !
C'est d'elle, à vos pieds même,
Que mon cœur s'occupait ;
Je disais : je vous aime,
Et son nom m'échappait.

Adieu ! etc.

A la reconnaissance,
Mon cœur n'est point fermé ;
J'ai la douce assurance
Que vous m'avez aimé...
Votre bonté chérie,
Me prêtant son appui,
Loin de ma Célanie,
A distrait mon ennui,
Mais aujourd'hui...

Adieu, femmes jolies,
Pour vous, pour vos appas,
J'ai fait bien des folies,
Mais chut ! n'en parlez pas.

SCÈNE XVIII.

SÉNANGES, CÉLANIE, GUSMAN, MENDOCE, *survenant après.*

SÉNANGES.

Dieux ! c'est elle ! cent fois plus belle encore ! charmante Célanie. (*Il s'élance vers elle*).

GUSMAN, *les séparant.*

Doucement, colonel.

MENDOCE, *à part.*

Comme il y va ! C'est le moment de l'entrevue... cachons-nous pour les écouter.

(*Il entre dans le pavillon à la gauche du public*).

GUSMAN, *à Sénanges.*

La signora va vous confirmer ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, et peut-être croirez-vous plus à sa déclaration qu'à la mienne.

SÉNANGES, *à part.*

Elle n'ose me regarder.

GUSMAN.

Je me retire...

SÉNANGES, *à part.*

Bon !

GUSMAN.

Pour que vous ne puissiez pas attribuer à ma présence le langage qu'elle va vous tenir.

MENDOCE, *à part, à la fenêtre grillée du pavillon, d'où il ne peut pas voir les personnages qui sont en scène.*

Oui, mais moi je suis là.

SÉNANGES, *bas.*

Enfin, nous voilà réunis.

CÉLANIE, *de même.*

De la prudence!

GUSMAN, *se plaçant derrière la galerie du fond.*

Du moins, si je ne puis les entendre, je pourrai les voir.

MENDOCE, *dans le pavillon.*

Si je ne puis les voir, je pourrai du moins les entendre.

(*Pendant le quatuor, les gestes de Sénanges et Célanie doivent toujours être en opposition avec leurs paroles*).

QUATUOR. (*Musique de M. Doche*).

CELANIE.

Avec adresse, avec réserve,
Ayons soin de parler tous deux.
Sans nous entendre il nous observe,
Que nos gestes trompent ses yeux.

SENANGES.

Ce doux instant est le seul qui nous reste;

Pour nous entendre et pour nous consulter.
Ah! prévenons un avenir funeste;
De cet instant sachons bien profiter.

MENDOCE, *prêtant l'oreille.*

Qu'entends-je? je n'en puis douter.

GUSMAN, *à part.*

Il semble se déconcerter.

SÉNANGES, *à Célanie.*

Vous sentez-vous l'heureuse audace
De fuir à jamais ce séjour?

CÉLANIE, *avec le geste de la menace.*

Lorsqu'un sort affreux le menace,
La fuite est permise à l'amour.

SÉNANGES, *avec le geste de la douleur.*

Vous consentez? trop heureux jour!

MENDOCE, *à part.*

Qu'ai-je entendu? mon sang se glace...
M'oser jouer un pareil tour!

GUSMAN, *à part.*

Il vient d'entendre sa disgrâce.

MENDOCE, *à part.*

Elle répond à son amour.

SENANGES.

Eh bien, il faut aujourd'hui même,
A minuit...

CELANIE.

A minuit?

MENDOCE, *à part.*

A minuit!

GUSMAN, *à part.*

C'est charmant.

SENANGES.

Quitter ces lieux.

CÉLANIE, *faisant un signe de tête négatif.*

Oui, mais comment?

MENDOCE.

Juste ciel! un enlèvement!

ENSEMBLE:

GUSMAN.

Elle a dit non... oh! c'est charmant!

MENDOCE.

Elle a dit oui... ah! quel tourment!

SENANGES.

Tout est possible quand on aime.

MENDOCE, *furieux.*

Ah! si j'osais dans ma fureur extrême...

GUSMAN, *enchanté.*

Si Mendoce était là, comme il serait content!

SENANGES.

Ah! m'y voici... nous n'avons qu'un instant...
A minuit ma chaise de poste
Vous attend sur le grand chemin.

CELANIE, *avec un air menaçant.*

J'ai toujours la clef du jardin.

SENANGES.

Quelques pièces d'or que soudain
Lœillade change en flots de vin,
Endorment les soldats du poste.

CELANIE.

Déjà je compte les instans.

SENANGES.

Ivre d'amour, je vous attends.

CELANIE.

Le ciel comble notre espérance.

SENANGES, *douloureusement.*

Nous arrivons sur l'aile des amours.
Et nous trouvons en peu de jours
L'hymen, le bonheur et la France.

(*Il tombe aux genoux de Célanie*).

CELANIE, *d'un air menaçant.*

L'amour servira nos projets;
Au rendez-vous allez m'attendre.
Que ne puis-je déjà m'y rendre
Pour ne plus vous quitter jamais!

SÉNANGES, *avec le geste du désespoir.*

L'amour servira nos projets;
A minuit, l'amant le plus tendre
Au rendez-vous va vous attendre,
Pour ne plus vous quitter jamais.

ENSEMBLE.

MENDOCE, *à part et furieux.*

Ah! morbleu! si je m'en croyais,
Je ferais une belle esclandre;
A ce qu'ici je viens d'entendre,
Me serais-je attendu jamais?

GUSMAN, *à part, d'un air joyeux.*

La honte se peint sur ses traits,
D'ici je ne puis rien entendre;
Mais j'en vois assez pour comprendre
Qu'ils ne se reverront jamais.

CELANIE.

Courons instruire Lisette,
(*Sénanges sort précipitamment, Célanie rentre chez elle*),

SCÈNE XIX.

GUSMAN, MENDOCE, *sortant du cabinet.*

GUSMAN, *arrivant sur le devant de la scène.*

Ah! voilà bien, j'espère, le congé le mieux conditionné!...

MENDOCE.

Voilà bien la machination la plus infernale!...

GUSMAN, *apercevant Mendoce.*

Eh! c'est vous... vous étiez donc là... eh! bien, vous devez être content?

MENDOCE, *ironiquement.*

Oui,

GUSMAN.

Il ne s'attendait pas à cela.

MENDOCE.

Moi non plus, je vous jure.

GUSMAN.

Je n'ai jamais vu de plus sotte figure!..

MENDOCE, *à part.*

S'il avait vu la mienne?

GUSMAN.

Riez donc : vous triomphez enfin.

MENDOCE.

Oui, joli triomphe!

GUSMAN.

Que lui manque-t-il? que voulez-vous de plus? J'ai tout vu.

MENDOCE.

Et moi, j'ai tout entendu.

GUSMAN.

Eh! bien?

Air : *Vaudeville de partie carrée.*

Quand de la sorte elle le congédie,
De ce rival, parlez, que craignez-vous?

MENDOCE.

C'est une horreur, c'est une perfidie,
Tous deux ils se moquaient de nous.

GUSMAN, *indiquant la galerie,*

De là, vous dis-je, à ne pas m'y méprendre,
J'ai fort bien vu que vous ne risquiez rien.

MENDOCE, *indiquant le pavillon,*

Et moi de là, j'ai su fort bien entendre
Qu'ils s'entendaient fort bien.

SCÈNE XX.

Les Précédens, LISETTE, *dans le fond.*

GUSMAN.

Comment ! qu'ils s'entendaient fort bien.

MENDOCE.

Nous sommes joués, vous dis-je.

LISETTE, *à part.*

Qu'entends-je ? écoutons.

GUSMAN.

La jalousie vous tourne la tête, Que diable ! j'ai des yeux.

MENDOCE.

J'ose me flatter d'avoir des oreilles.

GUSMAN.

Je n'en disconviens pas, mais vous n'avez pas le sens commun.

MENDOCE.

C'est ce que j'allais vous dire.

LISETTE, *à part.*

Tout est découvert... je n'ai pas d'autre parti à prendre. (*accourant*). Ah! quelle horreur! quelle perfidie! quelle trahison!

GUSMAN.

Eh ! bien quoi ! qu'est-ce encore ?

LISETTE.

Dans une heure....

GUSMAN ET MENDOCE.

Eh ! bien, dans une heure ?

LISETTE, *à Gusman.*

Vous n'aurez plus de nièce.

MENDOCE, *à Gusman,*

Là, avais-je tort ?

LISETTE.

Ce soir même, ce traître de valet, furieux de n'avoir pu me corrompre, doit énivrer vos gens.

MENDOCE.

C'est cela.

LISETTE.

Séduire vos gardes.

MENDOCE.

Précisément.

LISETTE.

Et au coup de minuit, nous croyant tous endormis, car il paraît que c'est l'heure où vous vous couchez.

GUSMAN.

Assez habituellement.

LISETTE.

(*A part*). Bon. (*Haut*). Votre nièce traversera le parc, et ira joindre, par la grande route, son indigne ravisseur, qui l'y attendra avec une chaise de poste.

MENDOCE.

Juste ce que j'allais dire, quand elle est survenue.

GUSMAN.

Quoi ! Célanie ?

LISETTE.

Oui, seigneur, Célanie, votre nièce.

GUSMAN.

Je ne sais où j'en suis.

MENDOCE.

Soit ; mais le plus pressé est de savoir où elle est, et de nous assurer de la clef du jardin.

LISETTE.

J'ai tout prévu ; je vous l'apporte, et la voilà.

GUSMAN.

Ah ! précieuse Pédrina, comment jamais reconnaître ?....

LISETTE.

Plus tard... plus tard, si vous le jugez nécessaire... mais comme rien ne nous répond qu'ils n'ont pas une double clef, il faut aller vous-même, avec le seigneur Mendoce, vous embusquer d'avance à la petite porte du parc ; faites-vous accompagner par votre concierge, votre jardinier, votre sommelier ; enfin par vos gens les plus fidèles.

GUSMAN.

Ils le sont tous.

LISETTE.

Eh ! bien, emmenez-les tous. (*A part*). A merveille. (*Ici Gusman écoute tout ce que lui dit Lisette d'un air défiant*). (*Haut*). Et au coup de minuit ou d'une heure, quand les deux coupables seront sur le point de se réunir... Chut... la voici. Allez vous mettre en embuscade.

MENDOCE.

Nous y allons.

LISETTE.

Et n'en sortez pas que le ravisseur ne soit tombé entre vos mains. (*la pendule sonne minuit*). Minuit sonne.. courez vite.

MENDOCE.

Courons.

GUSMAN.

Au contraire ; ne nous éloignons pas... Cet empressement, ce zèle pour les intérêts d'un homme qu'elle connaît à peine, me sont suspects... Suivez-moi.

MENDOCE.

C'est ce que j'allais dire. (*Ils sortent*).

LISETTE, *à part.*

Bon ! (*A Célanie qui survient*). Du courage... Je reviens. (*Elle sort*).

SCÈNE XXI.

CÉLANIE, *seule.*

Air : *Du Rondeau de la Rosière de Verneuil.* (par Tourterelle Herdliska).

Voici le moment
Qui comblant mon espérance,
M'arrache au tourment
D'une funeste alliance.
Quand je touche au bonheur, pourquoi
Mon cœur éprouve-t-il un trouble,
Une incertitude, un effroi,
Que tout redouble
Malgré moi?
Oui, pourquoi
Mon cœur éprouve-t-il un trouble,
Une incertitude, un effroi,
Que tout redouble
Malgré moi?

SCÈNE XXII.

CÉLANIE, LISETTE.

venant précipitamment.

complette !

Tandis qu'en védette,
Votre oncle vous guette,
Au lieu du rendez-vous,
Malgré son escorte,
Par une autre porte,
J'ai su faire en sorte
Que nous partions tous.

ENSEMBLE.

Adieu donc, jaloux,
Grilles et verroux.

CELANIE.

A leurs yeux jaloux,
Echapperons-nous?

LISETTE.

Sénange et Lœillade me suivent,
Tous deux sur mes pas ils arrivent.

(*On entend du bruit en dehors*).

Paix! paix! parlons tout doucement.

SCÈNE XXIII.

Les Précédens, SENANGES, LOEILLADE, *enveloppés dans des manteaux.*

QUATUOR.

SÉNANGES, CELANIE ET LISETTE.

Voici le moment,
Qui comblant notre espérance,
D'un fidèle amant
Va couronner la constance.

SENANGES.

Ma Célanie est donc à moi;
Je sens que mon ardeur redouble.
Ah! venez recevoir ma foi,
Pourquoi ce trouble?
Suivez moi.

ENSEMBLE.

CELANIE.

Quand je touche au bonheur, pourquoi
Mon cœur éprouve-t-il un trouble,
Une inquiétude, un effroi,
Que tout redouble
Malgré moi?

LOEILLADE.

Voici le moment
De prouver notre vaillance.
Cet enlèvement
M'avait allarmé d'avance.

Bacchus a banni mon effroi;
Je n'ai plus peur, quand je vois double,

Et mériter . . . . . .
Mais ces . . . troubles
Mais . . . moi
LISETTE, *à Célanie.*
ENSEMBLE. S. près du bonheur, dites-moi
Pourquoi votre crainte redouble...
Sénanges vous donne sa foi,
Non, plus de trouble,
Plus d'effroi.

SÉNANGES.

Partons, partons sans plus attendre.

TOUS, *excepté Célanie.*

Oui, sans plus attendre.

CÉLANIE.

Ah! s'ils allaient . . . . . .
Eh! mais . . . . . .

LISETTE . . . . . .

Remmener . . . . . .

. . . . . .

Ils . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

.

SCÈNE XXIV.

Les Précédens, GUSMAN, MENDOCE.

GUSMAN, MENDOCE.

Voici le moment
D'assurer notre vengeance,
Pour l'enlèvement,
Ils sont tous d'intelligence.

CÉLANIE.

Don Gusman! nous sommes perdus.

GUSMAN, MENDOCE.

De ce côté je crois entendre....

MENDOCE.

Si nous pouvions tous les surprendre,
Ah! comme ils seraient confondus!

LOEILLADE.

Un seul parti nous reste à prendre,
Oui, nos Argus vont s'y méprendre.
(*A Célanie et à Sénanges*).
Changeons d habit, ce moyen là,
En les trompant, nous sauvera.

SÉNANGES, *à Loeillade.*

Ce manteau là
Nous sauvera.

CÉLANIE, *à Lisette.*

Ce voile là
Nous sauvera.
Comment aura
Tout cela?

GUSMAN ET MENDOCE.

Paix! les voila...

(*Célanie prend la mante de Lisette, qui se couvre du voile de sa maîtresse : Sénanges change de manteau et de chapeau avec Loeillade*).

GUSMAN.

Hola! des flambeaux.

SCÈNE XXV.

GUSMAN, MENDOCE, SÉNANGES *sous le manteau et le chapeau bordé de Loeillade*, LOEILLADE *sous le manteau bordé et le chapeau à plume de son maître*,

CÉLANIE *sous la mante noire de Lisette*, LISETTE *sous le voile blanc de Célanie*, ALGUAZILS *avec des flambeaux. Le théâtre est entièrement éclairé. On allume les bougies*).

GUSMAN, *à Lisette et à Lœillade, qu'il prend pour Célanie et Sénanges.*

Ah ! signora, c'est donc ainsi que vous congédiez les galans ! et vous, jeune téméraire... mais cette fois ici, vous ne m'échapperez pas. (*A Célanie qu'il prend pour Lisette*). Perfide Pédrina, n'avez-vous pas de honte à votre âge d'avoir pu tremper... (*A Sénanges qu'il prend pour Lœillade*). Et toi, double, traître ?... je ne sais qui me tient... mais n'espérez plus seconder les projets de vos perfides maîtres... J'y vais mettre bon ordre... (*Sénanges et Célanie s'inclinent comme pour demander pardon*).

GUSMAN.

Air : *Du Trio du Médecin malgré lui.*

Non, non, vous dis-je, c'est en vain.

MENDOCE.

Toute prière est inutile.

GUSMAN.

De Burgos, sans autre examen,
Dès ce moment je vous exile ;
Et malheur à vous, si demain
On vous trouve encor dans la ville.

MENDOCE.

Jusqu'aux confins de vos états,
Je vais accompagner leurs pas.

ENSEMBLE.

CÉLANIE, *riant sous cape.*

Hélas ! que je suis malheureuse !

SÉNANGES, *de même.*

Ah ! quelle retraite honteuse !

GUSMAN.

Tous vos soupirs, tous vos hélas,
Ne peuvent rien en pareil cas.

MENDOCE.

Ils ne nous attendriront pas, (*bis*).
N'y comptez pas. (*bis*).

GUSMAN.

Vit-on jamais cœurs plus ingrats ?

MENDOCE.

Et trame plus audacieuse ?

GUSMAN.

Je ne puis revenir encor
D'un aussi criminel accord.

GUSMAN ET MENDOCE.

Par bonheur, maîtres et valets
Sont tous tombés dans nos filets.

CÉLANIE ET SENANGES.

Grâce à nos fidèles valets,
Nous les tenons dans nos filets.

GUSMAN ET MENDOCE.

Sortez, sortez.

CÉLANIE ET SENANGES.

Pardonnez nous.

GUSMAN ET MENDOCE.

Point de pardon.

SENANGES ET CÉLANIE.

Appaisez-vous.

GUSMAN ET MENDOCE.

Partez, ou craignez mon courroux.

ENSEMBLE.

SENANGES ET CÉLANIE.

Amour, amour, protége nous.

LOEILLADE ET LISETTE.

Je ris, je ris de leur courroux.

GUSMAN ET MENDOCE.

Ils filent doux.

(*Mendoce accompagne Célanie et Senanges*).

SCÈNE XXVI.

GUSMAN, LOEILLADE, LISETTE, *toujours cachés sous le manteau et la robe de leurs maîtres.*

GUSMAN.

Quant à vous, signora, vous dont j'ai toujours été moins l'amoureux que le père, et qui m'avez payé d'une si noire ingratitude... Vous n'êtes plus ma dame.

LOEILLADE, *à part.*

Je le crois bien.

LISETTE, *reprenant sa simplicité.*

Oh! oh!

GUSMAN.

Vous ne l'avez même jamais été. (*A Loeillade.*) Et vous

Indigne séducteur, en attendant que la justice ait prononcé sur votre sort... vous allez être gardé à vue dans cet appartement, et vous signora, dans celui-ci... (*A part*). Comme ce jeune audacieux a baissé le ton en un instant... ce n'est plus le même homme,...

SCÈNE XXVII.

Les Précédens, MENDOCE.

MENDOCE.

Les voilà expédiés; je les ai vu monter en chaise de poste, et je vous les garantis déjà bien loin.

LOEILLADE ET LISETTE.

Bien loin ? vivat ! (*Tous les deux se découvrent en riant, Gusman et Mendoce restent pétrifiés*).

GUSMAN.

Que vois-je? que veut dire ceci ?

MENDOCE.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

GUSMAN.

Courons vite. (*On entend une sérénade dans le jardin*).

MENDOCE.

C'est la suite de ma sérénade d'hier que la pluie avait interrompue, et qui revient...

GUSMAN.

Eh! corbleu ! ils prennent bien leur temps.

MENDOCE.

C'est ce que j'allais dire.

GUSMAN, MENDOCE, *à la cantonade, tandis que la sérénade continue.*

Air : *Du Billet de Loterie.*

ENSEMBLE.

Quel tour pendable!
Êtes-vous fous?
Allez au diable
Et taisez-vous.
Craignez, mes drôles,
En persistant,
Pour vos épaules
Un autre instrument.

LISETTE, LOEILLADE.

C'est impayable!
L'instant pour nous

SCÈNE XXX.

Les Précédens, GUSMAN, MENDOCE, *chacun à la fenetre de son pavillon.*

GUSMAN, *les voyant fermer la porte.*

Eh! bien, eh! bien, qu'est-ce à dire? ah! fripons!

MENDOCE.

Eh! bien, que signifie? ah! pendard!

LOEILLADE.

Cela signifie que nous allons rejoindre nos maîtres. Bonne [illegible]nté.

LISETTE.

Et beaucoup de plaisir. (*Ils sortent en éclatant de rire*).

SCÈNE XXXI et dernière.

GUSMAN, MENDOCE, *à leur fenêtre respective.*

GUSMAN.

Air: *De la lithographie.*

Me voir dans mon château même,
Prisonnier de deux valets!

MENDOCE.

De cette insolence extrême
Vit-on exemple jamais?

GUSMAN.

S'être ainsi joué de moi!
Et de ma trop bonne foi!

MENDOCE.

Peut-on à votre âge aussi,
Se laisser duper ainsi?

GUSMAN.

Mais on doit, je pense, au vôtre
Y voir aussi clair qu'au mien.

MENDOCE.

Sous un air si bon apôtre,
Pouvait-on soupçonner rien?

GUSMAN, *s'échauffant de plus en plus.*

Dites donc que prudemment
Vous avez fait l'ignorant.

MENDOCE, *de même.*

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?
Ce reproche est un soufflet.

L'ÉCARTÉ,

OU

UN LENDEMAIN DE BAL,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. J.-A. JACQUELIN, GURRY ET A.-B.;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 SEPTEMBRE 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1822.

L'ÉCARTÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente un salon, formant antichambi et communiquant à plusieurs appartemens. Table, papier plumes et encre, à gauche du spectateur; à droite, un bu reau de banquier, couvert de livres de compte, borde reaux, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, *seul.*

Il est huit heures et tout dort dans la maison... ce n'est pa étonnant, le bal n'a fini que ce matin; maîtres et domestiqu ont le même besoin de repos; quant à moi, caissier de M. Du rivage, je suis toujours à mon poste.

Air : *Tout ça danse.* (de Porro).

Maint banquier, dont cependant
Chacun vante la richesse,
Ouvre dit-on plus souvent
Ses beaux salons que sa caisse.
Mais qu'ici le jour paraisse,
Grâce à mes soins diligens,
Mes yeux, ma porte et ma caisse
Tout ça s'ouvre en même temps.

M. Durivage n'aime pas plus que moi ces fêtes bruyantes mais on a une fille, on va la marier et c'est le cas de danse ou jamais. Au reste, il ne faut pas lui reprocher ses plaisirs ils entrent pour bien peu de chose dans le chapitre de ses dé penses; des négocians bien moins riches que lui en font ma foi bien d'autres! Ils risquent leur *omnium*.

Air : *Servantes quittez vos paniers.*

D'un grand crédit,
Chacun leur dit,
Que le faste est la route;
Mais en régals,
Fêtes et bals,
Dieu sait ce qu'il en coûte!

BERTRAND.

Et ces messieurs font payer cela comme du neuf.

VALCOUR.

Air : *Du vaudeville d'une visite à Bedlam.*

On vous crie : en avant deux !
Sur un morceau d'Antigone,
Le pauvre Œdipe s'étonne
De se trouver si joyeux.
On pille maint Opéra,
Et dans plus d'un bal célèbre,
Nous voyons de la Gazza
Danser la marche funèbre.
Le directeur du Vauxhall
A, par un trait de génie,
Trouvé dans Iphygénie
Une poule pour son bal.
Didon fournit au besoin
Plus d'une walse joyeuse.
De la Vestale plus loin
On a fait une sauteuse ;
Bref, grâce aux progrès de l'art,
Je conserve l'espérance
De voir mettre en contredanse
Le requiem de Mozart.

BERTRAND.

Au moins vous vous serez consolé au reversi, à la bouillotte, au piquet.

VALCOUR.

Qu'est-ce que c'est que le reversi, le piquet ? vous me parlez là de jeux de vieilles femmes. L'écarté, monsieur, l'écarté, je ne connais que cela.

BERTRAND.

Ah ! oui, l'écarté, c'est la mode.

VALCOUR.

Et une mode bien extraordinaire, voilà plusieurs années quelle dure.

BERTRAND.

Air : *Du vaudeville des Scythes et des Amazones.*

En tous lieux telle est la marotte
De la grande société,
Reversi, boston et bouillotte
Cèdent le pas à l'écarté. (*bis*).
Ce jeu commun et pourtant des plus traîtres,
Chez les laquais fut jadis en renom ;
Nous l'avons vu comme beaucoup de maîtres
De l'antichambre arriver au salon,
Arriver (*bis*), au salon.

L'huissier veille pour ses exploits,
Le joueur pour suivre une chance,
Enfin, sans les maris, je crois
Qu'on ne dormirait plus en France.

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

BERTRAND, *seul*.

C'est un franc étourdi que ce colonel, et ce n'est pas la meilleure connaissance que pouvait faire le fils d'un banquier; mais quelle affaire si pressante peut-il avoir avec Armand? je vais le savoir, car le voici.

SCÈNE V.

Le Même, ARMAND, *préoccupé*.

BERTRAND.

Eh quoi! déjà levé?

ARMAND.

Bon jour, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

On vient de me remettre ce billet pour vous.

ARMAND.

Pour moi!

BERTRAND.

Oui, c'est le colonel Valcour qui vous écrit.

ARMAND, *après avoir lu*.

En effet, c'est le colonel... (*d'un air contraint*). Affaire de plaisir, comme vous le pensez bien.

Air : *A jeûn je suis trop philosophe.*

Toujours vers moi son goût l'entraîne,
C'est l'un de mes meilleurs amis.

BERTRAND.

Vous les comptez donc par douzaine?

ARMAND.

Un si doux espoir m'est permis. (*bis*).

BERTRAND.

De tant d'amis, croyez-moi, bon jeune homme,
Lorsque l'on veut enfler son bordereau,

BERTRAND.

Vous tirez à vue sur moi, je proteste.

ARMAND, *avec précaution.*

Ne pourriez-vous... emprunter à la caisse pour quelque jours seulement?

BERTRAND.

Ah! jeune homme!

Air: *Le magistrat irréprochable.*

A vos yeux je serais blâmable
Si je voulais vous prendre au mot;
Et jamais, sans être coupable,
On ne dispose d'un dépôt.
Je deviendrais l'un des complices
De votre dangereuse erreur?
Ah! demandez-moi des services
Qui ne coûtent rien à l'honneur!

ARMAND.

Le colonel m'écrit qu'il a le plus pressant besoin de so argent, et qu'il viendra ce matin même pour le recevoir.

BERTRAND.

Le colonel attendra.

ARMAND.

Pour les dettes du jeu, on n'a que vingt-quatre heures.

BERTRAND.

Vos effets sont à courte échéance. Eh, bien! adressez-vou à monsieur votre père, il est le maître de faire des soustrac tions à sa fortune.

ARMAND.

Je sais que mon père est bon, mais il est quelquefois sé vère, et je crains...

BERTRAND.

Je vous salue.

ARMAND.

Ainsi, votre obligeance...

BERTRAND.

Si le colonel pouvait attendre fin courant?

ARMAND.

Et vous me plaisantez!... J'ai des amis, monsieur, q vantent fort peu leur attachement, et qui le prouvent da l'occasion.

BERTRAND, *lui prenant la main.*

Je vous en fais mon compliment.

Il entend maint femme aimable
S'écrier : ce bal est charmant !
A ce compliment,
Il est enchanté,
Il est transporté,
Et puis pour bouquet,
On passe au banquet ;
Viennent les couplets
En son honneur tournés exprès.

Le lendemain on les trouvera peut-être détestables, sans sel, sans grâce, qui sait ? peut-être même sans rimes, mais,

A table,
A table,
Ils sont toujours parfaits !

BERTRAND.

On n'a pas manqué de boire à votre santé ?

DURIVAGE.

J'y ai fort bien répondu ; ma joie avait besoin de se répandre : songe donc, mon vieux camarade, que mon Amélie va se marier ; le jeune Blainville, bon négociant de Nantes, a tout ce qu'il faut pour faire son bonheur. Rendre heureuse une fille qu'on adore, avoir un fils de plus, quel moment délicieux pour un père !

BERTRAND, *à part.*

Ah ! s'il connaissait le cours de la place !

DURIVAGE.

Dites-moi, Bertrand, croyez-vous que dans le salon de jeu on se soit autant amusé ? je tiens à ce que chacun fasse chez moi ce qui lui convient.

BERTRAND.

Je ne sais pas si tout le monde s'est bien diverti, mais quant à moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on trouve à l'écarté.

DURIVAGE.

Mon fils en a pris le soin, c'est le jeu des jeunes gens.

BERTRAND.

Et pendant ce temps là, vous et moi nous étions obligés de les remplacer auprès des danseuses ; il y a cinquante pour cent de perte pour ces dames.

DURIVAGE.

Air : *Des filles à marier.*

C'est vraiment une extrava
Inconnue au siècle passé,

des humiliations!.. Pourvu qu'il n'ait pas voulu réparer sa perte, en entrant dans une de ces maisons...

BERTRAND.

Il en est incapable.

DURIVAGE.

Je l'espère!

Air : *Restez, restez troupe jolie.*

Il sait dans quel péril nous jette
La seule approche d'un tel lieu,
Il sait comment un grand poëte
Nous peint une maison de jeu :
» Il est trois portes à cet antre,
» L'espoir, l'infamie et la mort;
» C'est par la première qu'on entre.
» C'est par les deux autres qu'on sort.

BERTRAND.

Ah! ça, quel parti allons-nous prendre, le laisserons-nous déposer son bilan?

DURIVAGE.

Je veux, pour première punition, qu'il me fasse l'aveu de sa faute; cette humiliation, pour un jeune homme dont le cœur est honnête, vaut mieux pour le corriger que l'aigreur de mes reproches.

BERTRAND.

Je crois que le calcul est bon, mais, monsieur, je l'entends.

DURIVAGE.

Je vais composer mon visage, je ne veux pas qu'il puisse soupçonner que je suis instruit.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, ARMAND, *entrant sans voir personne.*

ARMAND.

Air: *Du château de mon oncle.*

On n'a pas, je le soutien,
Un malheur égal au mien,
Mes amis m'ont vingt fois
Offert leur bourse autrefois,
Et contraint d'en profiter,
Quand je vais solliciter
Aujourd'hui
Leur appui,
Aucun d'eux n'est chez lui!

ENSEMBLE.

Est favorable.
Esquivons nous;
Car de n s rôles,
Je crains vraiment,
Pour nos épaules,
Le dénoûment.

(*A la fin de ce morceau, Lœillade et Lisette se cachent derrière le pavillon pour guetter l'instant de fuir*).

SCÈNE XXVIII.

GUSMAN, MENDOCE.

GUSMAN, *revenant aux valets.*

Ah! ça maintenant, doubles traites, me direz-vous?... personne.

MENDOCE.

Nous direz-vous?... eh! bien, que sont-ils devenus?

GUSMAN.

Se seraient-ils sauvés dans ce pavillon pour se soustraire à ma vengeance.

MENDOCE.

Ou dans l'autre... voyons vite.

(*Gusman entre dans le pavillon à gauche et Mendoce dans celui à droite*).

SCÈNE XXIX.

LOEILLADE, LISETTE, *rentrant furtivement.*

LOEILLADE.

Ils nous cherchent dans ces pavillons... je l'aurais parié.

LISETTE.

Si nous les enfermions?

LOEILLADE.

N'ont-ils pas d'autre issue.

LISETTE.

Aucune.

LOEILLADE.

Excellent... un double tour...

LISETTE.

Et notre fuite est certaine.

(*Ils ferment la porte des pavillons, au moment où Gus... et Mendoce paraissent aux deux œils de bœuf qui ... haut des pavillons*).

SCÈNE XXX.

Les Précédens, GUSMAN, MENDOCE, *chacun à la fenetre de son pavillon.*

GUSMAN, *les voyant fermer la porte.*

Eh! bien, eh! bien, qu'est-ce à dire? ah! fripons!

MENDOCE.

Eh! bien, que signifie? ah! pendard!

LOEILLADE.

Cela signifie que nous allons rejoindre nos maîtres. Bonne santé.

LISETTE.

Et beaucoup de plaisir. (*Ils sortent en éclatant de rire*).

SCÈNE XXXI et dernière.

GUSMAN, MENDOCE, *à leur fenêtre respective.*

GUSMAN.

Air: *De la lithographie.*

Me voir dans mon château même,
Prisonnier de deux valets!

MENDOCE.

De cette insolence extrême
Vit-on exemple jamais?

GUSMAN.

S'être ainsi joué de moi!
Et de ma trop bonne foi!

MENDOCE.

Peut-on à votre âge aussi,
Se laisser duper ainsi?

GUSMAN.

Mais on doit, je pense, au vôtre
Y voir aussi clair qu'au mien.

MENDOCE.

Sous un air si bon apôtre,
Pouvait-on soupçonner rien?

GUSMAN, *s'échauffant de plus en plus.*

Dites donc que prudemment
Vous avez fait l'ignorant.

MENDOCE, *de même.*

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?
Ce reproche est un soufflet.

GUSMAN.

Oui, dans la peur de vous battre,
Vous avez fermé les yeux.

MENDOCE.

Ciel! moi qui seul contre quatre
Fus vingt fois victorieux.

GUSMAN.

On connaît votre valeur;
Ce français vous a fait peur.

MENDOCE.

Si je n'étais en prison,
De ce mot j'aurais raison.

GUSMAN.

Peste soit de la journée
Où j'approuvai votre amour!

MENDOCE.

Peste soit de l'hyménée,
Qui dut m'enchaîner un jour!

GUSMAN.

A ma nièce avoir choisi
Un pareil sot pour mari!

MENDOCE.

Ah! j'étouffe de courroux!
Sot, vous même, entendez-vous?

GUSMAN.

Je ne saurais trop maudire
L'instant où j'y consentis.

MENDOCE.

C'est ce que j'allais vous dire.

GUSMAN.

Moi, c'est ce que je vous dis.

(*Ils se disposent à fermer leur fenêtre, puis se ravisant:*)

GUSMAN, MENDOCE, *au public.*

Si vous désirez revoir
Cet ouvrage demain soir,
Messieurs, daignez, par bonté,
Nous rendre la liberté;
Mais surtout faites en sorte,
Pour que nos vœux soient comblés,
De nous ouvrir notre porte,
Sans faire usage de clés.

FIN.

L'ÉCARTÉ,

OU

UN LENDEMAIN DE BAL,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. J.-A. JACQUELIN, OURRY ET A.-B.;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 SEPTEMBRE 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DURIVAGE, riche négociant.	M. *Guillemin.*
ARMAND, son fils.	M. *Lafond.*
AMÉLIE, sa fille.	Mlle. *Clara.*
BERTRAND, caissier de M. Durivage. Perruque ronde; habit, veste, culotte et bas couleur noisette; des manchettes.	M. *Fontenay.*
VALCOUR, colonel, ami d'Armand. . .	M. *Isambert.*
JOSEPH, domestique de la maison. . . .	M. *Justin.*
PHILIPPE, chasseur du colonel Valcour.	M. *René.*

La scène se passe à Paris, chez M. Durivage.

AVIS.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer partie ou tout des susdites Pièces.

QUOY.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

L'ÉCARTÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente un salon, formant antichambre et communiquant à plusieurs appartemens. Table, papier, plumes et encre, à gauche du spectateur; à droite, un bureau de banquier, couvert de livres de compte, bordereaux, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, *seul.*

Il est huit heures et tout dort dans la maison... ce n'est pas étonnant, le bal n'a fini que ce matin; maîtres et domestiques ont le même besoin de repos; quant à moi, caissier de M. Durivage, je suis toujours à mon poste.

Air : *Tout ça danse.* (de Porro).

Maint banquier, dont cependant
Chacun vante la richesse,
Ouvre dit-on plus souvent
Ses beaux salons que sa caisse.
Mais qu'ici le jour paraisse,
Grâce à mes soins diligens,
Mes yeux, ma porte et ma caisse
Tout ça s'ouvre en même temps.

M. Durivage n'aime pas plus que moi ces fêtes bruyantes, mais on a une fille, on va la marier et c'est le cas de danser ou jamais. Au reste, il ne faut pas lui reprocher ses plaisirs, ils entrent pour bien peu de chose dans le chapitre de ses dépenses; des négocians bien moins riches que lui en font ma foi bien d'autres! Ils risquent leur *omnium*.

Air : *Servantes quittez vos paniers.*

D'un grand crédit,
Chacun leur dit,
Que le faste est la route;
Mais en régals,
Fêtes et bals,
Dieu sait ce qu'il en coûte!

On mange bien
Plus que son bien;
Au bout de l'an,
Vient le bilan,
C'est en chantant,
C'est en sautant
Que l'on fait banqueroute.

Il n'y a pas cela à craindre dans cette maison, et en fait de réputation, c'est du consolidé. (*On entend frapper à la porte d'un cabinet*). Qui peut frapper de la sorte à l'heure qu'il est ?

SCÈNE II.

BERTRAND, VALCOUR,

VALCOUR, *se frottant les yeux.*

Eh ! Philippe !.. où es-tu donc, coquin ? Pardon, monsieur, c'est mon chasseur que j'appelais.

BERTRAND.

Eh ! c'est monsieur le colonel Valcour, l'ami de notre jeune maître ! je vous croyais parti depuis longtemps.

VALCOUR.

Je devrais l'être en effet ; fatigué de l'écarté, j'ai voulu pour me distraire, regarder une partie de boston, cela m'a amusé au point que je me suis endormi sur une grande indépendance en cœur.

BERTRAND.

Ce qui m'étonne, c'est qu'après une nuit de bal, vous n'ayez pas l'air fatigué.

VALCOUR.

Moi ! je ne danse jamais ; c'est bon pour les jeunes gens qui sortent du collège.

BERTRAND.

Cependant l'orchestre était excellent.

VALCOUR.

Je sais bien, vous aviez Collinet, mais pour un Dilettante comme moi, pour un mélomane, quel supplice !.. Les plus beaux morceaux d'Haydn, mutilés sans pitié, des airs de Gluck, de Sacchini, de Cimarosa, que dis-je, de Rossini, travestis en chassez, croisez et en queues du chat ! C'est une indignité, une profanation !

BERTRAND.

Et ces messieurs font payer cela comme du neuf.

VALCOUR.

Air : *Du vaudeville d'une visite à Bedlam.*

On vous crie : en avant deux !
Sur un morceau d'Antigone,
Le pauvre Œdipe s'étonne
De se trouver si joyeux.
On pille maint Opéra,
Et dans plus d'un bal célèbre,
Nous voyons de la Gazza
Danser la marche funèbre.
Le directeur du Vauxhall
A, par un trait de génie,
Trouvé dans Iphygénie
Une poule pour son bal.
Didon fournit au besoin
Plus d'une walse joyeuse.
De la Vestale plus loin
On a fait une sauteuse;
Bref, grâce aux progrès de l'art,
Je conserve l'espérance
De voir mettre en contredanse
Le requiem de Mozart.

BERTRAND.

Au moins vous vous serez consolé au reversi, à la bouillotte, au piquet.

VALCOUR.

Qu'est-ce que c'est que le reversi, le piquet ? vous me parlez là de jeux de vieilles femmes. L'écarté, monsieur, l'écarté, je ne connais que cela.

BERTRAND.

Ah ! oui, l'écarté, c'est la mode.

VALCOUR.

Et une mode bien extraordinaire, voilà plusieurs années quelle dure.

BERTRAND.

Air : *Du vaudeville des Scythes et des Amazones.*

En tous lieux telle est la marotte
De la grande société,
Reversi, boston et bouillotte
Cèdent le pas à l'écarté. (*bis*).
Ce jeu commun et pourtant des plus traîtres,
Chez les laquais fut jadis en renom ;
Nous l'avons vu comme beaucoup de maîtres
De l'antichambre arriver au salon,
Arriver (*bis*), au salon.

SCÈNE III.

Les Mêmes, PHILIPPE.

VALCOUR.

Ah ! te voilà, Philippe !

PHILIPPE.

Oui, monsieur, vos chevaux et moi, nous vous attendons depuis quatre heures du matin, et il en est bientôt neuf.

VALCOUR.

Je te conseille de te plaindre ! Si je n'avais jamais eu de plus mauvais bivouac !.. adieu, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Monsieur...

VALCOUR.

A propos, il faut mettre de l'ordre dans ses affaires, je me sens d'humeur à me divertir aujourd'hui ; pouvez-vous me procurer ce qu'il faut pour écrire un mot ?

BERTRAND.

Chez un banquier, est-ce que cela se demande ? voici tout ce qui vous est nécessaire. (*A Philippe*). Vous dites qu'il est ?...

PHILIPPE.

Neuf heures, juste ; je vais comme le château.

BERTRAND.

Et moi comme la banque.

VALCOUR.

Tenez, monsieur Bertrand, faites-moi le plaisir de remettre ce billet au jeune Armand, dès que vous le verrez.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas. Et vous, allez prendre quelque repos, je vous souhaite une bonne nuit.

VALCOUR.

Ah ça, plaisantez-vous ?.. Vous croyez que je vais dormir... Est-ce qu'on dort aujourd'hui ?

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Le sommeil dans notre pays
Devient un travers ridicule,
Auteurs, amans, passent les nuits,
Jusqu'au jour le banquier calcule.

L'huissier veille pour ses exploits,
Le joueur pour suivre une chance,
Enfin, sans les maris, je crois
Qu'on ne dormirait plus en France.

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

BERTRAND, *seul*.

C'est un franc étourdi que ce colonel, et ce n'est pas la meilleure connaissance que pouvait faire le fils d'un banquier; mais quelle affaire si pressante peut-il avoir avec Armand? je vais le savoir, car le voici.

SCÈNE V.

Le Même, ARMAND, *préoccupé*.

BERTRAND.

Eh quoi! déjà levé?

ARMAND.

Bon jour, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

On vient de me remettre ce billet pour vous.

ARMAND.

Pour moi!

BERTRAND.

Oui, c'est le colonel Valcour qui vous écrit.

ARMAND, *après avoir lu*.

En effet, c'est le colonel... (*d'un air contraint*). Affaire de plaisir, comme vous le pensez bien.

Air : *A jeûn je suis trop philosophe.*

Toujours vers moi son goût l'entraîne,
C'est l'un de mes meilleurs amis.

BERTRAND.

Vous les comptez donc par douzaine?

ARMAND.

Un si doux espoir m'est permis. (*bis*).

BERTRAND.

De tant d'amis, croyez-moi, bon jeune homme,
Lorsque l'on veut enfler son bordereau,

On risque bien pour total de la somme,
De ne rencontrer que zéro.

ARMAND.

Toujours de la morale financière.

BERTRAND.

C'est mon genre. Mais avec vous elle est inutile, vous ne faites pas comme cet étourdi de colonel, vous ne jouez pas à l'écarté, vous, et gros jeu surtout.

ARMAND.

Vous avez de moi trop bonne opinion.

BERTRAND.

Non, je ne crains rien pour vous, Armand, vous êtes sage, vous savez faire marcher de front la recette et la dépense... chez vous, il n'y a jamais de déficit.

ARMAND.

Jusqu'ici j'avais à peu près balancé la perte et le gain, mais hier...

BERTRAND.

Eh bien! hier?

ARMAND.

J'ai été si maltraité!.. Tenez, mon cher monsieur Bertrand, je veux vous faire ma confidence toute entière, vous me voyez dans un grand embarras, dont vous seul pouvez me tirer... apprenez que non seulement j'ai perdu tout ce que j'avais, mais que je dois encore deux cents louis.

BERTRAND.

Deux cents louis! quel chapitre de dépense imprévue!

ARMAND.

On n'est pas maître de soi, on veut faire comme les autres, imiter ceux qui sont riches, on craint de rester en arrière...

BERTRAND.

Et l'on s'enfonce dans l'arriéré.

ARMAND.

J'ai recours à vous, mon cher Bertrand, vous m'avez vu naître, je dois compter sur votre amitié.

BERTRAND.

Oui, mais ne comptez pas sur mon argent.

ARMAND.

Vous me refusez?

BERTRAND.

Vous tirez à vue sur moi, je proteste.

ARMAND, *avec précaution.*

Ne pourriez-vous... emprunter à la caisse pour quelques jours seulement?

BERTRAND.

Ah! jeune homme!

Air : *Le magistrat irréprochable.*

A vos yeux je serais blâmable
Si je voulais vous prendre au mot;
Et jamais, sans être coupable,
On ne dispose d'un dépôt.
Je deviendrais l'un des complices
De votre dangereuse erreur:
Ah! demandez-moi des services
Qui ne coûtent rien à l'honneur!

ARMAND.

Le colonel m'écrit qu'il a le plus pressant besoin de son argent, et qu'il viendra ce matin même pour le recevoir.

BERTRAND.

Le colonel attendra.

ARMAND.

Pour les dettes du jeu, on n'a que vingt-quatre heures.

BERTRAND.

Vos effets sont à courte échéance. Eh bien! adressez-vous à monsieur votre père, il est le maître de faire des soustractions à sa fortune.

ARMAND.

Je sais que mon père est bon, mais il est quelquefois sévère, et je crains...

BERTRAND.

Je vous salue.

ARMAND.

Ainsi, votre obligeance...

BERTRAND.

Si le colonel pouvait attendre fin courant?

ARMAND.

Et vous me plaisantez!... J'ai des amis, monsieur, qui vantent fort peu leur attachement, et qui le prouvent dans l'occasion.

BERTRAND, *lui prenant la main.*

Je vous en fais mon compliment.

ARMAND.

Air : *La loterie est la chance.*

Oui, c'est leur cœur et leur bourse
Que je m'en vais attaquer,
Une pareille ressource
Ne peut jamais me manquer.

J'entends la voix de mon père,
Sur moi, dans cet entretien,
Tâchez du moins de vous taire...
Cela ne vous coûte rien.

BERTRAND.

Allez puiser dans leur bourse,
Vous n'avez rien à risquer ;
Une pareille ressource
Ne peut jamais vous manquer.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Oui, c'est leur cœur et leur bourse
Que je m'en vais attaquer,
Une pareille ressource
Ne peut jamais me manquer.

(*Il sort*).

SCÈNE VI.

BERTRAND, DURIVAGE.

DURIVAGE, *avec un air satisfait.*

J'ai parbleu bien dormi ! il doit être tard.

BERTRAND, *tirant sa montre.*

Monsieur, il est neuf heures deux tiers.

DURIVAGE.

Vous ne pouvez vous imaginer, mon cher Bertrand, tout le plaisir que m'a causé la soirée d'hier.

BERTRAND, *à part.*

Il y aura bientôt de la baisse.

DURIVAGE.

Air : *Ah! que je sens d'impatience.*

Mon ami, quelle jouissance
Éprouve un maître de maison !
Tout s'anime par sa présence,
Il est le roi de son salon.
Comme chacun s'empresse,
Le flatte, le caresse,
Tous les traits sont joyeux,
Les cœurs heureux.

Il entend maint' femme aimable
S'écrier : ce bal est charmant !
A ce compliment,
Il est enchanté,
Il est transporté,
Et puis pour bouquet,
On passe au banquet ;
Viennent les couplets
En son honneur tournés exprès.

Le lendemain on les trouvera peut-être détestables, sans sel, sans grâce, qui sait ? peut-être même sans rimes, mais,

A table,
A table,
Ils sont toujours parfaits !

BERTRAND.

On n'a pas manqué de boire à votre santé ?

DURIVAGE.

J'y ai fort bien répondu ; ma joie avait besoin de se répandre : songe donc, mon vieux camarade, que mon Amélie va se marier ; le jeune Blainville, bon négociant de Nantes, a tout ce qu'il faut pour faire son bonheur. Rendre heureuse une fille qu'on adore, avoir un fils de plus, quel moment délicieux pour un père !

BERTRAND, *à part.*

Ah ! s'il connaissait le cours de la place !

DURIVAGE.

Dites-moi, Bertrand, croyez-vous que dans le salon de jeu on se soit autant amusé ? je tiens à ce que chacun fasse chez moi ce qui lui convient.

BERTRAND.

Je ne sais pas si tout le monde s'est bien diverti, mais quant à moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on trouve à l'écarté.

DURIVAGE.

Mon fils en a pris le soin, c'est le jeu des jeunes gens.

BERTRAND.

Et pendant ce temps là, vous et moi nous étions obligés de les remplacer auprès des danseuses ; il y a cinquante pour cent de perte pour ces dames.

DURIVAGE.

Air : *Des filles à marier.*

C'est vraiment une extravagance
Inconnue au siècle passé,

Le fils au jeu lorsque son père danse,
C'est bien le monde renversé !

BERTRAND.

Par cette mode, et la blonde et la brune
Sont dans nos bals réduites aux papas,
Les jeunes gens y perdent leur fortune,
Les belles y perdent leurs pas.

DURIVAGE.

Que voulez-vous ? à vingt-cinq ans beaucoup de jeunes gens sont des hommes faits.

BERTRAND.

Trop faits, gâtés avant d'être mûrs.

DURIVAGE.

Vous êtes bien sévère, mon cher Bertrand. Par exemple je n'ai qu'à me louer de mon fils : je lui donne tous les mois vingt-cinq louis pour ses petites dépenses, ils lui suffisent amplement. Puis-je trouver mauvais qu'il joue avec ses amis pour s'amuser un moment ?

BERTRAND.

Pour s'amuser ? oh ! ce n'est pas pour s'amuser que ces messieurs jouent.

DURIVAGE.

Comment ! mon fils aurait souffert qu'on jouât gros jeu chez moi ?

BERTRAND.

Lui même en a donné l'exemple.

DURIVAGE.

Serait-il vrai ?

BERTRAND.

Vous me forcez à vous dire ce que je voulais vous taire. Armand était levé de bonne heure, il m'a confié lui-même qu'il a perdu cette nuit tout son argent, et deux cents louis qu'on lui a prêtés.

DURIVAGE.

Deux cents louis !

BERTRAND.

Mais je n'ai point ouvert de crédit ; j'ai fermé ma caisse, et dans ce moment il cherche des expédiens.

DURIVAGE.

Que m'apprenez-vous ? après avoir perdu ce qu'il ne possédait pas, mon fils irait de porte en porte essuyer des refus

des humiliations!.. Pourvu qu'il n'ait pas voulu réparer sa perte, en entrant dans une de ces maisons...

BERTRAND.

Il en est incapable.

DURIVAGE.

Je l'espère!

Air : *Restez, restez troupe jolie.*

Il sait dans quel péril nous jette
La seule approche d'un tel lieu,
Il sait comment un grand poëte
Nous peint une maison de jeu :
» Il est trois portes à cet antre,
» L'espoir, l'infamie et la mort;
» C'est par la première qu'on entre.
» C'est par les deux autres qu'on sort.

BERTRAND.

Ah! ça, quel parti allons-nous prendre, le laisserons-nous déposer son bilan?

DURIVAGE.

Je veux, pour première punition, qu'il me fasse l'aveu de sa faute; cette humiliation, pour un jeune homme dont le cœur est honnête, vaut mieux pour le corriger que l'aigreur de mes reproches.

BERTRAND.

Je crois que le calcul est bon, mais, monsieur, je l'entends.

DURIVAGE.

Je vais composer mon visage, je ne veux pas qu'il puisse soupçonner que je suis instruit.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, ARMAND, *entrant sans voir personne.*

ARMAND.

Air : *Du château de mon oncle.*

On n'a pas, je le soutien,
Un malheur égal au mien,
Mes amis m'ont vingt fois
Offert leur bourse autrefois,
Et contraint d'en profiter,
Quand je vais solliciter
Aujourd'hui
Leur appui,
Aucun d'eux n'est chez lui!

Dorfis à sa terre
Est avec son frère,
Saint-Albin,
Ce matin,
Enterre un riche cousin,
Florimont pour dette
Fait une retraite,
Et Préval,
Et Dorval,
Tous deux sont encore au bal!

On n'a pas, je le soutien, etc.

BERTRAND, *à part.*

Il paraît que le jeune homme reste à découvert.

DURIVAGE, *à part.*

Ah! mon fils, dans tous vos amis, vous n'oubliez que moi, c'est bon. (*haut à Armand*). Comment! te voilà déjà levé? je ne te croyais pas si matinal. (*d'un ton ironique pendant toute la scène*). Quelle grande affaire t'a fait sortir de si bonne heure?

ARMAND.

J'ai été voir quelques amis, mon père.

DURIVAGE.

Qui sont malades peut-être? je vois avec plaisir l'attachement que tu as pour eux. Ceux que tu m'as présentés hier m'ont paru d'un ton parfait, le colonel Valcour surtout.

ARMAND.

Il est très-gai.

DURIVAGE.

C'est vrai; de plus il est cousin de ton futur beau-frère; il faut les inviter tous à la noce de ta sœur, je veux donner un nouveau bal: tâche seulement que Bertrand et moi nous ne dansions pas trop, à notre âge cela essouffle.

ARMAND.

Amélie sera donc bientôt mariée, mon père; avez-vous fixé le jour?

DURIVAGE.

Sans doute, mais tu ne me fais pas cette question sans motif. Tu lui ménages quelque surprise.

Air: *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Tu veux céder au plus aimable usage,
Et pour prouver ta tendresse à ta sœur,
Frère attentif, le jour du mariage,
Mettre à ses pieds quelque présent flatteur.

En disposant de tes économies,
Sans calculer, mon fils tu pourrais bien,
Par amour propre avoir fait des folies,
Et je suis sûr qu'il ne te reste rien.

ARMAND, *à part.*

Il ne croit pas si bien dire.

BERTRAND, *à part.*

Il se connaît en budget.

DURIVAGE.

Cependant tu aurais eu tort de ne rien garder, car le mariage de ta sœur me force à beaucoup de dépenses, et je pourrais bien te faire attendre un peu la pension que je te fais pour tes menus plaisirs.

BERTRAND, *à part.*

Il aurait plutôt besoin qu'on lui avançat le semestre.

DURIVAGE.

Ah ça, ton beau-frère arrive demain ou après, il faut que je fasse préparer son appartement; Bertrand suivez-moi.

ARMAND.

Mon père, je voulais vous dire...

DURIVAGE.

Je devine ce dont tu veux me parler... ta toilette! commande tout ce que tu voudras avec ton argent.

Air: *Mon système est d'aimer le bon vin.*
Ou: *Air nouveau de M. Garcia.*

Il ne s'agit pas de ménager;
La toilette
Doit être complette;
Au bon goût pour ne pas déroger,
Appelle Thomassin et Léger.

Fais tailler, fais couper à ton aise,
Choisis le drap le plus fin,
Enfin,
Si tu veux que ton habit me plaise,
Bon Français,
Ne parais pas Anglais.

ARMAND.

Mais, mon père...

ENSEMBLE.

DURIVAGE.

Prends l'habit le plus neuf, le plus frais,
Ta toilette
Doit être complette.
De la mode suis les arrêts,
Mais,

ENSEMBLE.

Bon Français,
Ne parais pas Anglais.

ARMAND, *à part.*

Mon père ne sait pas mes secrets,
Et de ma toilette,
Il s'inquiète,
Mais je voudrais,
Pour mes intérêts,
Qu'il songeât à faire d'autres frais.

(*Durivage et Bertrand sortent*).

SCÈNE VIII.

ARMAND, *seul.*

Il faut avouer que mon père choisit un singulier moment pour me plaisanter. Je suis dans le plus grand embarras, le colonel peut arriver à tout moment.

(*Amélie entre sans être aperçue et entend ces derniers mots*).

SCÈNE IX.

ARMAND, AMÉLIE.

AMÉLIE, *à part.*

Que dit-il du colonel?

ARMAND.

Oui, l'honneur parle, il trace ma conduite, et aucune considération ne m'empêchera de remplir mon devoir. (*Il aperçoit Amélie*). Que fais-tu là, ma sœur?

AMÉLIE.

Tu le vois, je t'écoutais. L'honneur!.. mon pressentiment ne m'a donc point trompée.... le colonel!.., il t'a écrit ce matin, j'ai aperçu son chasseur et tu es sorti aussitôt.

ARMAND.

Une affaire fâcheuse...

AMÉLIE.

Ah! te voilà engagé dans un duel; sans m'avoir consultée encore! eh bien! monsieur, c'est égal.

Air: *Vers le temple de l'hymen.*

En tous lieux je suis tes pas,
Et ce terrible adversaire

Trouvera dans cette affaire,
Un témoin qu'il n'attend pas.
Tous les deux je vous sépare,
De vos armes je m'empare,
Nous verrons si le barbare,
Bravant mes cris, mon effroi,
Mes prières et mes larmes,
Lorsque j'aurai pris ses armes,
Voudra se battre avec moi.

ARMAND.

Calme-toi, ma chère amie.

AMÉLIE.

Je suis sûre que c'est Valcour qui a tous les torts.

ARMAND.

Il n'en a aucun.

AMÉLIE.

C'est fort joli de votre part, au moment de mon mariage me faire un pareil chagrin! mais je cours avertir papa...

ARMAND, *l'arrêtant.*

Amélie, tu vas me perdre.

AMÉLIE.

Lui dire que tu as eu une querelle terrible...

ARMAND.

Je te jure que je ne vais point me battre.

AMÉLIE.

Vrai?

ARMAND.

Écoute, pour te rassurer, je te dirai toute la vérité.

AMÉLIE.

Ne me trompe point, Armand.

ARMAND.

J'ai joué cette nuit, j'ai perdu une assez forte somme que le colonel m'a prêtée. Il m'a écrit pour être remboursé aujourd'hui, mais cela m'est impossible.

AMÉLIE.

Quoi! ce n'est qu'un peu d'argent?..

ARMAND.

Un peu n'est pas le mot.

AMÉLIE.

Voyons donc, que puis-je faire? quelle somme te faut-il?

ARMAND.

Deux cents louis.

AMÉLIE, *tristement.*

Deux cents louis, c'est beaucoup trop pour ma bourse.

ARMAND.

Le temps me presse, j'attends le colonel. Si je pouvais le satisfaire tout de suite, d'ici à deux ou trois jours, je trouverais la somme, et mon père aurait tout ignoré.

AMÉLIE.

Mais si tu parlais à monsieur Bertrand?

ARMAND.

Lui ? intraitable. C'est une vraie figure d'arithmétique qui semble dire à tout le monde : voilà votre compte!

AMÉLIE.

Eh bien! je vais parler à mon père.

ARMAND.

Garde-t'en bien; pour un pareil motif il n'a jamais d'argent.

AMÉLIE.

Air : *Un mari voudra-t-il de moi.*

Il me reste un autre moyen:
Tout simplement je vais lui dire
Que de sa part je voudrais bien
Recevoir un beau cachemire.
Oui, ce projet réussira,
A mon amour pour la parure,
Aisément mon père croira,
Il est si bien dans la nature!

ARMAND.

Tu n'y songes pas, ma bonne Amélie, faire une pareille demande au moment où tu viens de recevoir des présens de noce.

AMÉLIE.

Des présens... ah! quelle idée!.. Armand, Armand, j'ai un écrin.

ARMAND.

L'écrin que ta donné Blainville ?

AMELIE.

Mon mariage ne se fait que dans quelques jours, tu auras le temps de me le rendre, et je te promets le plus profond secret.

ARMAND.

Non, je ne puis consentir...

AMÉLIE, *tendrement.*

Est-ce que tu n'en ferais pas autant pour moi?

ARMAND.

Je puis te compromettre.

AMÉLIE.

Je le veux, je l'exige. Viens, suis-moi...: mais un moment, attends que j'appelle quelqu'un... Joseph! Joseph!

SCÈNE X.

Les Mêmes, JOSEPH.

JOSEPH.

Mam'zelle?

AMELIE.

Attends-moi ici, dans un instant j'aurai besoin de toi; ne bouge pas.

JOSEPH.

Mam'zelle, ça n'est pas difficile.

(*Ici on voit Bertrand qui fait signe à Joseph de sortir un moment, qui lui parle et lui donne de l'argent*).

ARMAND.

Air : *Du pauvre Diable.*

Aimable sœur, jamais je n'oublierai
Ce beau trait d'un cœur noble et tendre.

AMÉLIE.

Oui, mais, monsieur, plus tard je gronderai,
Vous ne perdrez rien pour attendre.

A Lafontaine, ici j'ai dû songer,
Ses leçons enchaînent ma langue,
Mais vous tirant aujourd'hui de danger,
Demain je ferai ma harangue.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Aimable sœur, jamais je n'oublierai
Ce beau trait d'un cœur noble et tendre;
A tes conseils plus tard je céderai,
Je suis tout prêt à les entendre.

AMÉLIE.

Pour te sauver d'un péril assuré,
Je cède à l'élan d'un cœur tendre,
Mais comptez bien que je vous gronderai,
Vous ne perdrez rien pour attendre.

(*Ils sortent tous les deux*).

SCÈNE XI.

JOSEPH, *seul, il est entré à la fin du couplet.*

Oh! il y a du mic-mac, c'est sûr, il y a du mic-mac, et puis M. Bertrand qui me donne ces deux pièces pour venir lui dire tout ce qu'on me dira... ah! faut que j'obéisse, c'est dit.

Air : *Dans la chambre où naquit Molière.*

Par mon zèl' je veux m' montrer digne
De tout c' qu'il m'a dit d'obligeant;
De lui j'ai reçu ma consigne,
De plus, j'ai reçu son argent.
On n' dira pas pour me faire niche,
Que d' ben des gens j' partage l' tort;
Ils sont toujours pour le plus fort,
Moi, j' suis toujours pour le plus riche.

SCÈNE XII.

JOSEPH, AMÉLIE, *accourant et cachant un écrin avec son mouchoir.*

AMÉLIE.

C'est aujourd'hui, mon cher Joseph, qu'il faut me prouver ton zèle et ta discrétion.

JOSEPH, *à part.*

Ah! ça, tout le monde veut donc que je sois discret.

AMÉLIE.

Prends cette boîte, et va la porter sur le champ à l'adresse que voici.

JOSEPH.

Je sais, je sais.

AMÉLIE.

Tu n'auras rien à dire, cette note de mon frère explique tout, et tu lui apporteras promptement l'argent qu'on te remettra.

JOSEPH.

Mam'zelle?

AMÉLIE.

Eh! bien?

JOSEPH.

S'il vous était égal de donner cette commission à un autre?

AMÉLIE.

Non, non, je ne puis la confier qu'à toi.

JOSEPH, *à part.*

Qu'à moi, est-elle assez gentille? sans les deux pièces de cinq francs que monsieur Bertrand m'a données... (*Il les montre et les remet dans sa poche de côté*).

AMÉLIE.

Ainsi va vite.

JOSEPH.

Vous y tenez donc? c'est que j'ai peur que vous ne trouviez pas votre commission bien faite.

AMÉLIE.

Je connais ton intelligence et je saurai la récompenser.

Air : *De la cavatine du Bouffe.*

Compte sur mes largesses
Pour toi.

JOSEPH.

Comptez sans ces promesses
Sur moi;
Je suis payé d'avance;
Déjà,
Mam'zell' ma récompense,
Est là.

(*Il met la main sur sa poche de côté, Armand entre vers la fin du couplet*).

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, ARMAND.

AMÉLIE.

Mon frère, tout est convenu, Joseph te remettra ce qu'il te faut, tu n'as plus rien à craindre. Oh! que je suis contente! que je suis contente! (*Elle sort en sautant*).

SCÈNE XIV.

ARMAND, *seul.*

Je respire! maintenant le colonel peut venir, je n'ai plus à crain-

Nous arrivons au lever de Rosine,
Elle choisit un négligé charmant,
Et près de nous amazone lutine,
Sur un coursier s'élance lestement.

Soudain au bois où ma bête est connue,
Nous jouissons de l'éclat d'un beau ciel,
Puis de Saint-Cloud nous prenons l'avenue,
Et nous dînons sagement chez Griel.

Nous revenons par les Champs-Élysées,
Et si Beaujon n'offre pas ce soir là
Ses grands combats, dédaignant ses fusées,
Nous allons voir la Lampe à l'Opéra.

Dans une loge on confine la belle,
Puis on s'en va, pour se désennuyer,
De la journée apprendre la nouvelle,
Savoir le cours et médire au foyer.

Mais le spectacle à minuit se termine,
De mon cocher l'écho redit le nom.
Quand nous avons reconduit ma Rosine,
Jusqu'au matin je redevieus garçon.

A Frascati je vais risquer la chance,
Et si j'y gagne au gré de mes désirs,
Demain encor charmant notre existence,
Nous parcourons un cercle de plaisirs.

ARMAND.

Tout cela est fort séduisant sans doute, mais je ne compte pas sortir, mon père a besoin de moi.

VALCOUR.

A la bonne heure, mais je ne sais, vous m'écoutez à peine, vous avez l'air inquiet.

ARMAND.

Non, je suis impatient, mon domestique a été chercher de l'or, et il n'arrive pas. Ah! le voici.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, JOSEPH.

(*Armand court à lui, prend les deux rouleaux qu'il tient, et les remet au colonel*).

ARMAND.

Nous voilà quittes, colonel.

JOSEPH, *à part.*

Il faut absolument que je lui parle. (*à mi-voix, à Armand*). Monsieur, je voulais vous dire...

ARMAND.

Silence !

JOSEPH.

C'est qu'il faut que vous sachiez...

ARMAND.

Mais laisse-moi donc tranquille.

VALCOUR.

Qu'est-ce qu'il vous veut donc cet homme ?

ARMAND.

C'est un bavard.

JOSEPH, *à part.*

Ah ! je suis un bavard... eh ! bien, je ne dirai rien.
(*Il sort*).

SCÈNE XVII.

ARMAND, VALCOUR.

VALCOUR.

Ah ! ça, cependant, si cela vous gênait trop ?

ARMAND.

Point du tout, c'est une bagatelle.

VALCOUR.

Oh ! je ne le garderai pas longtemps, mais je tiens à le dépenser avec vous.

ARMAND.

Je vous ai dit que cela m'était impossible.

VALCOUR.

J'en suis désolé, je me faisais une fête de vous avoir dans cette partie de plaisir... qui a son côté vraiment utile.

Air : *Ma mère m'a donné un mari.*

Aux usuriers de tout pays
Je donne
Une leçon très-bonne,
Dépenser son or entre amis,
C'est en doubler gaîment le prix.

Les voleurs que l'on craint toujours,
Ne prennent pas l'argent qu'on mange ;
Si je gardais le mien deux jours,
Je croirais que je me dérange.

Aux usuriers, etc.

De maint joueur imprévoyant,
Je suis en tout la loi commune,
Il peut avoir beaucoup d'argent,
Mais il n'a jamais de fortune.

ARMAND, *à part.*

ENSEMBLE.

Je me souviendrai de l'avis,
La leçon qu'il me donne
Est bonne,
C'est à mes dépens que j'appris,
Que l'argent perdu vaut son prix.

VALCOUR.

Aux usuriers de tout pays,
Je donne,
Une leçon très-bonne,
Dépenser son or entre amis
C'est en doubler galment le prix.

(*En sortant et à la cantonnade*).

Vous avez beau dire, je ne renonce pas tout-à-fait au plaisir de vous avoir avec nous.

SCÈNE XVIII.

ARMAND, *seul.*

Quelle tête! il y a pourtant là de quoi faire des réflexions morales... quand je pense que l'écrin de ma sœur va servir à payer de pareilles folies...

SCÈNE XIX.

Le Même, DURIVAGE, BERTRAND.

DURIVAGE, *une lettre chiffonnée à la main.*

Bertrand, avez-vous fait prévenir ma fille?

BERTRAND.

Oui, monsieur, elle va venir dans l'instant.

ARMAND.

Ah! mon dieu, mon père, comme vous avez l'air soucieux et préoccupé!

DURIVAGE.

Oui, je viens de recevoir une nouvelle...

ARMAND.

Quelque faillite. On aurait abusé de votre bonne foi?

DURIVAGE.

Oui, mon fils.

Air : *De Julie, ou le Pot de fleurs.*

J'en conviens, j'étais loin de craindre
Le malheur qui m'accable ici,
Car celui dont je dois me plaindre,
Était pour moi plus qu'un ami.
Aveuglé par mon imprudence,
En lui j'avais mis mon espoir,
Aujourd'hui pouvais-je prévoir
Qu'il tromperait ma confiance?

ARMAND, *à part.*

Que veut-il dire?

SCÈNE XX.

Les Précédens, AMÉLIE.

AMÉLIE, *avec gaîté.*

Mon père, vous m'avez fait demander; je serais venue vous embrassser depuis longtemps, si je n'avais craint de troubler votre sommeil.

DURIVAGE.

Bonne Amélie!

AMÉLIE.

Pour moi, j'avais besoin de repos, car hier au bal je n'ai pas quitté la place.

DURIVAGE.

Voilà comme on se fait mal.

AMÉLIE.

C'était le devoir d'une maîtresse de maison.

Air :

Je ne pouvais m'en dispenser;
Tandis que d'autres demoiselles,
A notre bal n'ont pu danser,
Chacun me priait au lieu d'elles.
La politesse m'ordonnait,
Faisant les honneurs à la ronde,
D'accepter quand on m'invitait,
Et de danser pour tout le monde.

BERTRAND.

Mademoiselle a dansé dix walses, douze anglaises et vingt-deux contredanses. Total quarante-quatre, j'en ai fait le mon-

DURIVAGE.

Laissons cela, ma fille ; il s'agit d'une affaire plus sérieuse : c'est devant ton frère et notre ami Bertrand que je veux t'annoncer une triste nouvelle.

AMÉLIE.

Ah ! mon Dieu ! vous m'effrayez.

DURIVAGE.

Je croyais, Amélie, avoir assuré ton bonheur en te donnant un époux, mais il faut renoncer à ce mariage.

AMÉLIE.

Que me dites-vous là ?

DURIVAGE.

Monsieur Blainville m'écrit qu'il rompt ses engagemens et retire sa parole.

AMÉLIE.

Il retire sa parole !

ARMAND.

Sans en donner aucun motif ?

DURIVAGE.

Aucun.

ARMAND.

Souffrirez-vous, mon père, qu'il fasse cet affront à votre famille ?

DURIVAGE.

Il me suffit de ne l'avoir pas mérité.

ARMAND.

Ce n'est point assez... il m'en rendra raison !

DURIVAGE.

(*A part*). Bien ! très-bien ! (*haut*). Que dites-vous, monsieur ?

ARMAND, *impétueusement*.

Oui, monsieur Blainville, nous nous verrons de près !

DURIVAGE.

(*A part*). Je suis tenté de lui sauter au cou. (*avec une sévérité feinte*). Je vous le défends, Armand, c'est bien assez que mon Amélie éprouve un chagrin que je n'ai pu lui épargner, sans que j'expose encore les jours de mon fils.

BERTRAND.

Oui, jeune homme, calculez les suites !

DURIVAGE.

Compromettre votre sœur, y pensez-vous?

Air : *Armé d'un tyrse et d'une coupe.*

Le silence est la loi du sage,
Fuyons un éclat indiscret ;
Publier un pareil outrage,
C'est doubler le mal qu'il a fait.
De l'écueil que je vous signale,
Craignez le prestige trompeur,
Ce n'est jamais par le scandale,
Qu'on peut arriver à l'honneur.

ARMAND.

Mais enfin quel parti prendre?

DURIVAGE, *appuyant sur les mots.*

Vous, mon fils, méprisez la conduite de Blainville; et toi, ma fille, renvoie l'écrin qu'il t'a donné.

AMÉLIE.

Mon écrin?

BERTRAND, *à part.*

Hem! la faillite va se déclarer.

AMÉLIE, *avec dépit.*

Oh! sûrement il mérite bien qu'on le lui renvoie tout de suite.

DURIVAGE.

Eh bien! qu'attends-tu?

AMÉLIE.

Rien, j'y vais, mon père, j'y vais. (*à mi-voix à son frère*). Armand, qu'avons-nous fait!

ARMAND, *à part.*

Je souffre le martyre.

DURIVAGE, *à Amélie.*

Après ce qui s'est passé, tu ne peux le garder.

AMÉLIE.

Certainement. Armand, viens-tu?

DURIVAGE.

Qu'as-tu besoin de ton frère?

AMÉLIE, *troublée.*

Ah! vous avez raison... c'est que... c'est que...

DURIVAGE, *à Armand.*

N'importe [illegible]tre sœur le désire, allez, monsieur, allez

BERTRAND, *à part, montrant l'écrin.*

Ils seront bien habiles s'ils le trouvent.

DURIVAGE, *à mi-voix.*

Voyez-vous, Bertrand, dans quel embarras ils sont tous les deux.

BERTRAND, *à mi-voix.*

Comme une maison qui va suspendre ses paiemens.

DURIVAGE.

Ces pauvres enfans! ils ne savent à quoi se décider.

BERTRAND.

Leur papier perd terriblement sur la place.

DURIVAGE.

Les voilà qui s'approchent.

BERTRAND.

Tenez ferme.

DURIVAGE.

Eh bien! ma fille, est-ce que tu as déjà renvoyé l'écrin?

AMÉLIE.

Mon père...

ARMAND ET AMÉLIE, *ensemble.*

Air : *A l'âge heureux de quatorze ans.*
Ou : *Air nouveau de M. Doche.*

Bientôt vous allez nous juger;
Vers vous notre cœur nous entraîne,
Et tout près de vous affliger,
Nous éprouvons la même peine.
Qu'entre nous deux en même temps,
Votre indulgence se divise,
Pardonnez à vos deux enfans,
La faute qu'un seul a commise.

DURIVAGE.

Une faute!

ARMAND.

C'est moi qui suis le seul coupable.

AMÉLIE.

Ne le grondez pas, c'est moi qui l'ai voulu.

DURIVAGE.

Quoi!..

VALCOUR, *dans la coulisse.*

Air : *Allons tous chez M. Girard.*

Allons, gai! (*bis*). faisons en ces lieux,
Éclater (*bis*). mes transports joyeux,

Répondez, (*bis*), à l'appel heureux
Des plaisirs et des jeux.

SCÈNE XXI et dernière.

DURIVAGE, BERTRAND, AMÉLIE, ARMAND, VALCOUR.

VALCOUR.

Chef des étourdis,
J'ai su dans Paris,
Faire mainte recrue,
Venez donc, Armand,
Car du régiment,
Je passe la revue.

Allons gai. .

DURIVAGE, *l'interrompant.*

Pardon, monsieur, mais dans ce moment c'est moi qui réponds pour Armand.

BERTRAND, *à part.*

Et qui répond, paie.

ARMAND, *avec un peu d'humeur.*

Il me semble, colonel, que j'avais refusé assez positivement.

VALCOUR.

Je vois que vous êtes en conseil de famille. Ah ! pardon, je me retire.

DURIVAGE.

Non, monsieur, un parent de monsieur Blainville n'est pas de trop ici.

AMÉLIE, *à part.*

Pauvre Armand !

DURIVAGE.

Achevez, mon fils, l'aveu que vous avez commencé.

ARMAND, *avec entraînement.*

Eh bien ! mon père, cette nuit je jouais à l'écarté ; entraîné par la chaleur des paris, j'ai emprunté à monsieur le colonel deux cents louis...

VALCOUR.

Que vous m'avez rendus, et qui seraient bien à votre service si je les avais encore.

L'Écarté nou ruine,
Ah! ce n'est plus un jeu.

VALCOUR.

Promenant mon hommage,
Dire à Lise, a Clara :
A toi l'amour m'engage,
C'est un jeu que cela.
Si la belle trop sage,
Pour répondre à ce vœu,
Parle de mariage,
Ah! ce n'est plus un jeu.

ARMAND.

Ce jeune militaire,
Que la gloire enrôla,
Dit, courant à la guerre :
C'est un jeu que cela.
A l'ardeur qui l'inspire,
Lorsqu'il s'élance au feu,
L'ennemi pourra dire :
Ah! ce n'est plus un jeu!

BERTRAND.

Sans délier sa bourse,
Dorlis achètera
Des rentes à la Bourse,
C'est un jeu que cela.
Le jour de l'échéance,
Si ça fléchit un peu,
Payer la différence,
Ah! ce n'est plus un jeu!

AMÉLIE, *au public.*

Un auteur plein de zèle,
Chaque mois offrira,
Une pièce nouvelle,
C'est un jeu que cela.
Du goût et du parterre,
Avoir toujours l'aveu,
Vous amuser, vous plaire,
Ah! ce n'est plus un jeu!

(*D'abord seule et ensuite reprise du chœur*).

Mais point de sévérité,
La morale,
Sans scandale,
Peut laisser, en vérité,
Jouer ici l'Écarté.

FIN.

Lurieu, Jules Joseph Gabriel de

LES TAILLEURS

DE WINDSOR,

OU

L'ACTEUR EN VOYAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR Mrs. GABRIEL pseud. ET PHILIBERT;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 8 OCTOBRE 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme. JACKSON, maîtresse de l'hôtel du Lion.	Mlle. *Victorine.*
DORFEUIL, comédien.	M. *Joly.*
DESVIGNES, musicien.	M. *Fontenay.*
BELDÉGAINE, constable de Windsor. .	M. *Pitrot.*
REVERSONN, tailleurs.	M. *Hypolite.*
TRIMM, tailleurs.	M. *Victor.*

La scène se passe à Windsor, dans l'hôtel de Madame Jackson.

AVIS.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer partie ou tout des susdites Pièces. QUOY.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

LES TAILLEURS

DE WINDSOR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une salle commune aux voyageurs; à droite, un cabinet; à gauche, une table, auprès de la table, un grand paravent et une valise.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. JACKSON, *seule.*

Il faut avoir une tête bien organisée pour tenir toute seule, à Windsor, le bourg le plus fréquenté des environs de Londres, un hôtel aussi considérable.... depuis la mort de mon pauvre Jackson, je n'ai pas perdu une seule pratique.

Air : *Sans mentir.* (des Landes).

Notre homme, aimant à médire,
S'imaginait sans raison,
Que je ne pourrais suffire
Aux détails de la maison.
J' l'ai vu fair' plus d'un' feuillette
De vin rouge et de vin blanc;
Je conserve sa recette,
Et j' la suis exactement...
C'est vraiment, (*bis*).
Tout comme de son vivant. (*bis*).

Le sort me mit à l'épreuve,
Me suscita maint tracas;
Quand mon mari m' laissa veuve,
J' croyais qu' j' n'en sortirais pas.
D' son temps j'avais l'avantage
De captiver les chalands,
Maintenant j' les encourage,
J'écoute leurs complimens,
C'est vraiment, (*bis*).
Tout comme de son vivant. (*bis*).

Cependant le veuvage est une chose insupportable; c'est

une réflexion que je fais depuis que ces deux artistes français, mes compatriotes, sont logés ici ; ce jeune musicien surtout, que j'ai connu en France, avant mon mariage... mais je crois les entendre... prévenons-les que le comte Derby les a fait demander pour ce soir. (*Plusieurs voix se font entendre :* Madame Jackson ! Madame Jackson !) Allons, je ne pourrai pas leur parler... c'est un enfer que cette maison... On y va, on y va. (*Elle sort*).

SCÈNE II.

DORFEUIL, DESVIGNES, *ensemble en entrant.*

Air : *Cliquet et claque.* (du Coin de rue).

Pour égayer cette vie,
Chanter est le vrai moyen ;
Toujours rire est ma folie ;
Je ne m'afflige de rien.

DORFEUIL.

Des Anglais j'aime l'asyle,
Mais il faut en vérité,
Les accoutumer au style
Des amis de la gaîté.

(*Ensemble*).

Pour égayer cette vie, etc.

DESVIGNES.

Mon cher Dorfeuil, tu vois un homme prodigieusement contrarié.

DORFEUIL.

Pourquoi donc ?

DESVIGNES.

N'en sais-tu pas la raison ? invités tous les deux à nous rendre chez la duchesse de Milsonn, toi pour y jouer un proverbe, et moi pour exécuter quelques morceaux de musique, tu sens qu'une mise décente est de rigueur...

DORFEUIL.

C'est juste, la grande tenue ; l'habit noir.

DESVIGNES.

Sachant qu'il y a à Windsor deux tailleurs en réputation, nous allons chez un de ces messieurs, commander chacun un habit complet ; et au lieu de nous recevoir avec urba-

nité, il nous tourne le dos brusquement, et nous dit de repasser dans un mois....

DORFEUIL.

Parce qu'il est occupé à une fourniture considérable pour un grand personnage.

DESVIGNES.

Indignés, nous allons chez son confrère...

DORFEUIL.

Qui nous fait une réponse à peu près semblable.

DESVIGNES.

Il paraît que les tailleurs de Windsor ne font pas grand cas des artistes?

DORFEUIL.

Ceci mérite une leçon.

DESVIGNES.

En revanche, le public nous a accueilli avec une bienveillance...

DORFEUIL.

Qui a passé mon espoir... aussi je m'applaudis tous les jours d'avoir quitté ma troupe départementale...

DESVIGNES.

Dont tu faisais les délices.

DORFEUIL.

Il est vrai que ma réputation était européenne; mais le goût des voyages m'a pris.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

J'ai visité Bordeaux, Bayonne,
Cahors, Perpignan, Carcassonne,
Orléans, Marseille, Avignon,
Tours, Poitiers, Strasbourg et Lyon.
Je restais, heureux comme un prince,
Si longtemps dans chaque province,
Que plus d'une fois on m'a pris
Pour un grand acteur de Paris. (*bis*).

Ensuite je suis venu à Londres, comme tant d'autres, y faire valoir les petits talens que j'ai reçu de la nature, ce qui m'a valu déjà près de cinq-cents guinées.

DESVIGNES.

C'est tout comme moi, lassé d'accompagner le mélodrame aux boulevards, je me suis dit : Desvignes, mon ami, tu peux figurer dans un concert, il faut passer le détroit; et

DESVIGNES.

J'ai eu de la peine à m'y faire; mais depuis que je vous ai retrouvée... c'est bien différent.

MAD. JACKSON.

Comment, l'absence ne vous a pas changé.

DESVIGNES.

Au contraire, et pour vous le prouver. (*Il l'embrasse*).

MAD. JACKSON, *voyant entrer M. Beldegaine.*

Chut! voici le constable.

SCÈNE V.

Les Mêmes, BELDEGAINE.

BELDEGAINE.

Pardon... je vois que vous êtes en affaire.

DESVIGNES.

Effectivement, monsieur le constable, j'étais occupé; je voulais apprendre à madame Jackson ce joli duo, et je lui faisais répéter.

MAD. JACKSON.

J'aime tant la musique!

BELDEGAINE.

C'est fort bien, mais je vous ai encore surpris hier... c'est donc tous les jours la même répétition? je ne voudrais pas vous voir répéter aussi souvent avec une femme qui doit m'appartenir.

DESVIGNES.

Vous appartenir!

BELDEGAINE.

Air : *De Julie.*

Oui, monsieur, bientôt je m'adjuge
Cet aimable et jeune tendron.

DESVIGNES.

On verrait au pouvoir d'un juge,
Ce joli pied, cet œil fripon?

BELDEGAINE.

A mon projet je veux qu'on applaudisse,
Puisque ses yeux sont des fripons,
On doit les mettre sans façons
Entre les mains de la justice.

MAD. JACKSON.

Dieu merci ça ne presse pas; pardon, monsieur le constable, mais il faut que je vous quitte.

BELDEGAINE.

Déjà !

MAD. JACKSON.

Voilà l'heure où la diligence de Bristol arrive, je vais recevoir les voyageurs.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, excepté Madame JACKSON.

BELDEGAINE.

C'est singulier, cette femme-là n'a jamais pu rester dix minutes de suite avec moi.

DESVIGNES.

C'est que vous lui paraissez trop aimable.

BELDEGAINE.

Vous croyez ?

DESVIGNES.

Sans doute... les femmes ne fuyent ordinairement que ceux qu'elles croyent dangereux.

BELDEGAINE.

En ce cas, je vais la suivre.

DESVIGNES.

N'oubliez pas que Dorfeuil doit tantôt vous faire entendre quelques scènes de comédie en sablant le punch.

BELDEGAINE.

Ah ! mon ami, vous connaissez mon faible, la comédie et le punch... je vous attendrai à table.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Tantôt à la barrière
Et tantôt dans les bois,
J'ai dans notre Angleterre,
Exercé vingt emplois.
Si leur perte vraiment me fut par trop sensible,
A table on s'en consolera ;
Mon ami, dans ce poste là,
Je suis inamovible.

J'espère vous revoir bientôt. (*Il sort*).

SCÈNE VII.

DESVIGNES, ensuite DORFEUIL.

DESVIGNES.

Oh! oh! ce pauvre constable qui croit épouser nôtre jolie veuve, il n'est pas encore à sa noce.

DORFEUIL, *accourant.*

Mon ami, voilà déjà un des tailleurs, il n'y a pas un instant à perdre; ouvrons cette malle et choisissons un costume de circonstance. (*Il ouvre la malle*).

DESVIGNES.

Comment, tu veux?..

DORFEUIL.

Tiens, prends cette robe de chambre, on est là dessous tout ce qu'on veut.

DESVIGNES.

Et que diable lui dire?

DORFEUIL.

Suis moi, je vais te donner des instructions; tandis que tu vas remplir le rôle de maître, je vais jouer celui de valet. (*il retire de la malle une veste rouge à larges raies*). Cette veste fera mon affaire. Ah! messieurs les tailleurs, vous n'avez pas le temps de travailler pour nous; vous remettez à un mois des artistes distingués, parbleu! c'est ce que nous verrons. Le rôle de jockei anglais n'est pas difficile à remplir, le visage allongé, les bras pendans, je vais avoir dans l'instant l'air aussi bête que ces messieurs.

(*Il entre dans le cabinet, Desvignes le suit*).

SCÈNE VIII.

TRIMM, *portant un paquet.*

On m'a dit au premier, la porte à droite, en entrant par la salle commune aux voyageurs... ce doit être là... c'est dit-on un étranger de distinction, je suis venu de suite; je crois que je puis me présenter.

SCÈNE IX.

TRIMM, DORFEUIL, *en jockei, sortant du cabinet.*

DORFEUIL, *baragouinant l'anglais.*

Que voulez vous?

TRIMM.

Mon ami, ne seriez vous pas attaché au mylord qui vient de descendre ici ?

DORFEUIL.

Yes!

TRIMM.

Voulez-vous l'avertir que Trimm, tailleur de l'amirauté, est à ses ordres.

DORFEUIL.

C'est Trimm qu'on appelle vous ? le nom il est joli, moi, je m'appelle Johnn.

TRIMM.

Johnn ! eh ! bien, monsieur Johnn, dites à votre maître que je suis prêt à lui essayer...

DORFEUIL.

Le habit que je vois à vous... Mylord il prenait le thé, il n'était pas visible que dans un petit moment... je vous ferai entrer dans le minute... il en usait beaucoup d'habits.

TRIMM.

En vérité !

DORFEUIL.

Il en usait bien trois ou quatre dans le mois.

TRIMM, *à part.*

Diable ! bonne pratique... si je pouvais... gagnons d'abord le valet. (*haut*). Vous êtes depuis longtemps à son service ?

DORFEUIL.

Yes, yes, j'étais son jockei de confiance... il trouvait bien tout ce que je faisais.

TRIMM.

Il vous donne sans doute des instructions.

DORFEUIL.

Oh ! non. Il avait donné à moi l'instruction une fois pour toujours. Mylord, il était dans le règlement comme le papier

don ; un artiste comme moi ne peut pas travailler pour le premier venu.

DESVIGNES, *essayant l'habit.*

Ça me paraît juste.

REVERSONN.

C'est ce qui fait que ce matin j'ai joliment rembaré un comédien qui arrive de France, ah ! ah ! ah ! je ris quand j'y pense... vous regardez comme c'est cousu !.. tirez, tirez...

DESVIGNES, *examinant si sa culotte est bien cousue.*

Ah ! mon dieu !

REVERSONN.

Qu'est-ce que c'est ?

DESVIGNES.

La couture vient de manquer.

REVERSONN.

Vous croyez ?

DESVIGNES.

Regardez plutôt.

REVERSONN, *voyant l'acroc.*

C'est ma foi vrai... ah ! dam ça ne peut pas toujours durer ; je recommande pourtant à mes garçons... mais ce n'est rien, je vais la remporter.

DESVIGNES.

Je garde toujours l'habit.

REVERSONN.

Dans un instant, vous aurez l'habillement complet.

Air : *Du pas des trois cousines.*

Je cours en toute diligence
Réparer ce petit malheur ;
Satisfaire son excellence,
Et le plus doux vœu de mon cœur.
(*à part*). J'ai de l'adresse, je m'en flatte,
Et je puis sans faire d'éclat,
En habillant ce diplomate,
Deviner le secret de l'état.
Je cours en toute, etc.

(*Il sort*).

SCÈNE XIV.

DESVIGNES, *seul.*

Parbleu ! voilà un habillement confectionné en peu de temps, le moyen était excellent. Ce Dorfeuil est quelquefois heureu-

sement inspiré, cela tient à son état; et grâce à sa valise, nous sommes en fonds.

Air : *Du Major Palmer.*

Pour trouver de quoi séduire
Le sévère spectateur,
Souvent malgré moi j'admire
La valise d'un acteur.
La sienne est vraiment unique,
(Ouvrant la malle).
Voici l'habit d'un malin,
C'est avec lui qu'il se pique
De briller chez *Bancelin.*
J'aperçois sans en médire,
Bourse, épée, et cœtera,
Cet uniforme fait rire,
Il le met dans *Lantara.*
Cette veste est admirée,
Comme il la porte avec art;
Des Normands c'est la livrée,
Je crois le voir dans *Gaspard.*
D'Edmond voilà l'ordonnance,
Sous ce costume brillant,
Il a toute l'assurance
D'un soldat jeune et vaillant;
Et plein d'une noble envie,
On le trouve avec ardeur,
Tout prêt à donner sa vie
Pour son prince et pour l'honneur. (3 *fois*). (1).

SCÈNE XV.

DESVIGNES, DORFEUIL *paraissant à la porte du cabinet.*

DORFEUIL.

Est-ce fait ?

---

(1): Ce couplet faisant allusion aux différens rôles que M. Joly joue à Paris, l'acteur chargé de représenter Desvignes, devra le remplacer en chantant les suivans :

Air : *Faut d' la vertu pas trop n'en faut.*

Que les comédiens sont heureux, } (*bis*).
Il n'est point de souci pour eux. }
Bravant des chances trop communes,
Ils peuvent dans l'occasion,
Jouer *l'Homme à bonnes fortunes.*
Ou bien *l'Ami de la maison.*
Que les comédiens, etc.

Devant une foule énivrée,
On les voit redoublant d'ardeur,
Jouer dans la même soirée :
L'Avare et *le Dissipateur.*
Que les comédiens, etc.

MAD. JACKSON.

Je vous assure que je ne connais pas les individus que vous me désignez ; je n'ai logé, depuis huit jours, qu'un comédien et un musicien, qui arrivent de France.

TRIMM.

Un comédien ! quel soupçon...

REVERSONN.

Et un musicien !

TRIMM.

Ils sont aussi venus chez moi.

MAD. JACKSON.

C'est ça ; ne voulaient-ils pas être habillés de suite ?

TRIMM.

Plus de doute, ils auront voulu se venger de notre refus.

REVERSONN.

Où sont-ils ? je veux leur parler !

MAD. JACKSON.

Cela n'est plus possible, ils viennent de partir pour Londres.

TRIMM, *vivement.*

De partir !

MAD. JACKSON.

Mais rassurez-vous, je suis chargée de vous payer.

REVERSONN.

Ah ! je respire.

MAD. JACKSON, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà un billet, signé de nos artistes.

REVERSONN.

Un billet, ce n'est pas de l'argent comptant. (*Il le prend et le regarde*). « Payable dans quinze jours. » C'est une mystification !

MAD. JACKSON.

Ils vous donnent leur parole d'honneur.

REVERSONN.

Balivernes que tout cela, où les retrouverons-nous ?

MAD. JACKSON.

Ils ne me l'ont pas dit.

TRIMM.

C'est affreux !

REVERSONN.

C'est abominable, je cours chez le nouveau constable.

TRIMM.

On le dit bien adroit, c'est ce qu'il nous faut.

REVERSONN.

Il les ratrapera, c'est sûr; réunissons-nous, confrère!

TRIMM.

Je vous suis.

Ensemble.

Air: *Du carrillon.*

Courons, courons,
Trouver ce juge équitable;
Courons, courons,
Démasquer ces deux fripons.

TRIMM.

Ah! quel plaisir!
Bientôt le nouveau constable
Va les saisir,
Sans se laisser attendrir.

MAD. JACKSON, *à part.*

Ils me font mal;
Leur colère est impayable.
Quel air brutal!
Cela tient au sol natal.

Ensemble.

Courons, courons, etc.

SCÈNE XIX.

Mme. JACKSON, *seule.*

En vérité, nos messieurs se font de jolies affaires; mais ça ne peut pas devenir sérieux.

SCÈNE XX.

Mme. JACKSON, DORFEUIL, *accourant.*

DORFEUIL.

Eh! bien, et nos deux tailleurs?

MAD. JACKSON.

Je vous en fais mon compliment, vous les avez mis dans une fureur... Ils sont allés se plaindre chez le constable.

Les Tailleurs.

DORFEUIL, *déclamant.*

» Oui, j'ai vu l'assassin
» Retirer son poignard, tout sanglant de son sein.
» Orcan, qui méditait ce cruel stratagême,
» La servait à dessein de la perdre elle-même...

(*Parlant*). Il est question de Roxane.

BELDEGAINE, *ouvrant les yeux.*

Ah ! c'est de Roxelane... délicieux, mon ami, mais ce n'est pas là de la tragédie Anglaise.

DORFEUIL.

Vous voulez du tragique Anglais, que ne le disiez vous ? je vais vous en donner... je fais une réflexion, si j'avais une toque pour me coiffer, l'effet serait plus dramatique...

BELDEGAINE, *s'endormant.*

Eh bien ! va pour la toque. (*il laisse tomber sa toque*).

DORFEUIL, *la mettant sur sa tête.*

Ecoutez cette tirade d'Hamlet.

(*Il dit quelques vers de la tragédie Anglaise, en prenant l'accent du pays*). (1).

(*Regardant Beldegaine*). Il s'endort ! c'est charmant !

PLUSIEURS VOIX, *en dehors.*

On nous a dit qu'il était ici, nous entrerons.

DORFEUIL.

On vient ; ce sont sans doute nos gens, eh ! vîte à notre rôle... (*Il cache Beldegaine en l'entourant avec le grand paravent*). Me voici constable par intérim ; tâchons, pour qu'on s'y méprenne tout-à-fait, d'emprunter l'air grave et important du titulaire. (*Il prend la tournure de Beldegaine. Il a la toque et le manteau*).

SCÈNE XXII.

DORFEUIL, REVERSONN, TRIMM, BELDEGAINE, *derrière le paravent.*

Ensemble.

Air : *Folie ! Folie.*

Vengeance, (3 *fois*).
Daignez servir notre courroux,
Vengeance, (3 *fois*).
Protégez-nous. (*bis*).

(1). L'acteur chargé de ce rôle, pourra remplacer la tirade Anglaise par une scène d'imitation.

DORFEUIL, *imitant la voix de Bèldegaine.*

Expliquez-vous, messieurs!

REVERSONN.

Ce sera bientôt fait, monsieur le Constable; il faut vous dire que ce matin deux Français se sont présentés chez nous, pour nous commander des habits, et que...

DORFEUIL.

Je le sais, deux artistes, un musicien, et un comédien; je sais aussi que vous les avez fort mal reçus.

TRIMM.

Il est vrai que...

DORFEUIL, *même jeu.*

Je suis instruit, vous dis-je, ils se sont crus en droit de vous donner une leçon de politesse et de chercher à se procurer par la ruse ce qu'ils ne pouvaient obtenir de bonne grâce.

REVERSONN.

N'est-ce pas un procédé infâme?

DORFEUIL.

Je pense comme vous, oser mystifier des Anglais!.. j'entends qu'ils soient sévèrement punis, j'ai envoyé à leur poursuite...

REVERSONN, *à part.*

Comme il prend chaudement nos intérêts. (*haut*). Pourrons-nous obtenir des dommages?

DORFEUIL.

Certainement... il s'agit de deux habillemens neufs, ça peut les conduire très-loin; à propos, vous allez tous deux déposer à mon greffe le complément des habits en question.

TRIMM.

Au greffe!

DORFEUIL.

Oui, messieurs.

REVERSONN.

Est-ce bien utile?

DORFEUIL.

C'est indispensable; il me faut des pièces de conviction, je vous le répète, j'éprouve une véritable satisfaction à vous obliger.

REVERSONN, *à part.*

Je n'ai jamais vu un Constable si honnête.

MAD. JACKSON, *continuant de rire.*

Ah! ah! ah! qu'en dites-vous? ce dernier tour vaut tous les autres; j'espère qu'il a bien joué son rôle?

TRIMM.

C'est un comédien sans talent.

(*Dorfeuil, toujours au fond, jette une bourse aux pieds de Reversonn*).

BELDEGAINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

REVERSONN, *stupéfait, ramasse la bourse, en apercevant Dorfeuil, il dit à Trimm.*

Confrère, vous dites que cet homme là n'a pas de talent, voilà pourtant un début qui promet.

DORFEUIL, *s'avançant.*

Messieurs, vous vous êtes montrés diligens, vous voilà récompensés, ne récriminons pas, je vous en prie.

REVERSONN.

Cependant nous pouvions croire, messieurs les artistes français...

DESVIGNES.

Nous vous avions donné notre parole.

Air: *Du vaudeville de Turenne.*

Nous fûmes blessés, je vous jure,
De votre accueil impertinent;
Si nous oublions une injure,
Une dette c'est différent.
La nôtre était bien reconnue,
Apprenez, monsieur le tailleur,
Qu'en France un billet sur l'honneur
Est un mandat payable à vue. (*bis*).

BELDEGAINE.

Ah! ça, je voudrais bien savoir...

DORFEUIL, *l'interrompant.*

Mon cher monsieur Beldegaine, je vous rends le manteau et la noble coiffure de magistrat anglais, à l'aide desquels on m'a pris un moment pour vous.

DESVIGNES.

Nous vous conterons tout ça ce soir, en sablant le punch.

BELDEGAINE.

Vous me ferez plaisir, dans mon état, je dois tout savoir.

DESVIGNES.

Savez-vous que j'épouse madame Jackson ?

BELDEGAINE.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

MAD. JACKSON.

La vérité, monsieur le constable, ne m'avez-vous pas dit que je m'exposais en restant plus longtemps veuve.

BELDEGAINE.

C'est fort bien, mais puisque j'aspirais à devenir votre époux, il me semble que je pourrais l'être aussi bien que lui ?

DESVIGNES, *s'emparant du bras de madame Jackson.*

Désespéré, mais c'est moi qui suis engagé pour jouer ce rôle là.

DORFEUIL, *à part à Beldegaine.*

Il ne faut pas vous chagriner d'avance ; on le fera peut-être doubler par suite.

VAUDEVILLE.

TRIMM.

Air : *Vaudeville du Petit Courrier.*

En Angleterre, en habillant
Plus d'un important personnage,
Malgré leur train, leur équipage,
J'ai souvent craint pour mon argent.

(*Secouant la bourse*).

Mais cela nous prouve j'espère,
En dépit de maint quolibets,
Qu'on n'a rien à perdre, confrère,
Avec des artistes Français. (*bis*).

DESVIGNES.

Chez nous chaque musicien,
Préconise ce qui l'enchante,
Tancrède que partout l'on vante,
Ton auteur est Italien !

Quand chacun répète à la ronde
Vos brillans accords pleins d'attraits,
Richard, *Euphrosine*, *Joconde*,
Vos compositeurs sont Français ! (*bis*).

BELDEGAINE.

Le Porter a bien des attraits,
A la taverne il fait merveille.
Lorsque j'en bois une bouteille,
Je me trouve heureux d'être Anglais;
Mais sitôt que l'ennui me gagne,
Je dis, en sablant à longs traits,
Bourgogne, Bordeaux et Champagne,
Pourquoi ne suis-je pas Français ? (*bis*).

MAD. JACKSON, *au public.*

Un auteur n'est plus alarmé,
En vain, contre lui l'on conspire,
Lorsque chacun de vous peut dire :
J'ai ri, me voilà désarmé.
Chez l'Anglais, que rien ne transporte,
Nous pourrions douter du succès;
Prouvez que la gaité l'emporte
Devant des spectateurs Français. (*bis*).

FIN.

NINETTE A LA COUR,

PIÈCE DE FAVART;

REMISE AVEC DES CHANGEMENS,

E. T. Maurice

PAR MM. OURRY ET DARTOIS;

Représentée, sur le Théâtre du Vaudeville, le 28 octobre 1822.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI,

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE ROSEMBERG, Margrave Allemand	M. LAFONT.
NINETTE, Jeune Villageoise	Mlles. MINETTE. / CLARA.
COLAS, Paysan amoureux de Ninette	M. JOLY.
BOMBARDIN, Italien, directeur des fêtes du Comte	M. FONTENAY.
LA COMTESSE MATHILDE, Fiancée avec le Comte	Mme. CLOZEL.

CHASSEURS.

PAYSANS, PAYSANNES.

La scène se passe dans un village dépendant d'une petite principauté d'Allemagne.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT.

NINETTE A LA COUR.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une campagne agréable. Des bois dans le fond ; un arbre à gauche, sur le second plan ; la maison de Ninette est de l'autre côté.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever de la toile l'orchestre exécute un passage de l'ouverture du Jeune Henri, le cor se fait entendre dans le lointain, le jour commence à paraître.)

NINETTE. *(Elle ouvre doucement la porte de la maison, et après avoir remonté la scène, elle chante à mi-voix avec l'accompagnement de cor dans le lointain.)*

Air *du Jeune Henri.*

Le cor déjà vient retentir,
La cour chass' dans le voisinage :
Et ce matin tout le village
Est réveillé par le plaisir.

(On entend le cor plus rapproché.)

Quel accueil ces Messieurs nous font,
Quand ils viennent dans nos familles;
Ils trouvent les filles gentilles ;
J'veux voir comment ils m'trouveront.

(Elle remonte la scène pour courir du côté de la chasse, Colas arrive et l'arrête.)

SCÈNE II.

COLAS, NINETTE.

COLAS, *arrêtant Ninette.*

C'est ça!

Tu t'sauv's quand j'accours près de toi,
Et pourtant notre hymen s'apprête!

NINETTE.

J'allais courir pour voir la bête.

COLAS.

Vous ne devez plus voir que moi.

ENSEMB.

COLAS.
Quand l'amour me fait accourir,
Pour la chass' tu quitt' le village :
Faut-il si près de not' mariage
Qu'sans moi tu cherches le plaisir!

NINETTE.
Le cor déjà vient d'retentir, etc.

(*Caressant Colas.*) Tu as beau dire, mon petit Colas, je veux aller voir la chasse!

COLAS.

Mais à quoi qu'ça sert, une femme à la chasse?

NINETTE, *se fâchant.*

Ça sert... ça sert à m'divertir.

COLAS.

T'es ben la fille la plus curieuse de la forêt Noire.

NINETTE.

Et si je pouvais voir notre jeune comte de Rosemberg, c'est ça qui serait gentil!

COLAS.

Tiens, ma chère Ninette, je t'en prie, n'y va pas.

NINETTE.

C'est la jalousie qui te tient encore! Si je croyais ça...

COLAS.

Eh bien! si tu croyais ça?

NINETTE.

J'irais tout de suite.

COLAS.

C'est joli, Mamzelle, c'est très-joli !

NINETTE.

C'est pour cela que je veux y aller... J'aime les beaux équipages, moi, les beaux Messieurs de la cour !

COLAS.

J'crois ben ! déjà l'aut'jour j'vous ai trouvée parlant avec un d'ces godelureaux.

NINETTE.

C'est tout simple, il s'était égaré.

COLAS.

Oh ! ben oui égaré, prends garde de le per

Air : *Vaudeville du Petit Courrie*

J'te dis que c'est un malin tour !
A ces Messieurs-là rien ne coûte :
Ils ne vous demandent la route
Que pour arriver à l'amour.

NINETTE.

Puisque ta frayeur est si grande,
L'premier que j'rencontre c'matin :
Si c'est la rout' d'amour qu'il d'mande
J'dirai que je n'connais pas l'chemin.

COLAS.

Faut pas mentir ; puisque tu m'aimes, tu connais le chemin de l'amour ; vaut mieux ne pas répondre... et rester ici... d'ailleurs personne n'y va dans l'village. (*On entend crier dans la coulisse.*) Ohé ! ohé ! ohé ! courons voir la chasse.

NINETTE, *se retournant.*

Non, personne n'y va ! voilà tout le village qui y court.

SCÈNE III.

NINETTE, COLAS, VILLAGEOIS.

CHŒUR *des Villageois qui arrivent en courant.*

Air : *C'est l'amour, l'amour.*

Mes amis, courons, courons,
Le cor sonne,

L'écho résonne !
Mes amis, courons, courons,
On chasse aux environs.
Fillettes et garçons,
Courons aux environs.
(*A Ninette.*)
Venez avec nous dans la plaine.

COLAS.

Non, la plaine est trop près du bois;
N'y vas pas, tu me f'rais d'la peine.

CHŒUR.

Des chasseurs entendez la voix.

NINETTE, *à Colas.*

Pourquoi cette manie?
La chass' m'amusera.

COLAS.

Ninette, je t'en prie,
N'lèv' plus ce lièvre-là!

CHŒUR.

Mes amis, courons, courons,
Le cor sonne,
L'écho résonne! etc.

(*Les Villageois sortent en courant.*)

SCÈNE IV.

NINETTE, COLAS.

NINETTE, *à part.*

J'vois ben qu'il faut s'y prendre autrement. (*Haut.*) Va, ne te fâche pas, mon petit Colas, puisque tu le veux, je resterai.

COLAS.

Ah! que tu es aimable, que tu es aimable. (*Au public.*) Est-elle aimable?

NINETTE.

Oui, mais il faut que tu le sois aussi; il faut que tu me fasses un plaisir.

COLAS.

Un plaisir! dix, vingt, cent, mille!... tu sais bien que je n'ai rien à te refuser.

NINETTE.

Puisque tu ne veux pas que j'aille voir la chasse, monte sur ce gros arbre, et tu me diras tout ce que tu découvriras.

COLAS.

A la bonne heure ! c'est une bonne idée que tu as là... un petit baiser, et je monte à l'observatoire.

NINETTE.

Un baiser !

COLAS.

Air : *Vaudeville de Lantara.*

Pour un baiser d'toi, Ninette,
Au bout du monde j'irais :
Pour que tu sois satisfaite
Je n'sais pas c'que j'tenterais !
Toujours certain de ma flamme,
Tu m'fras fair' c'que tu voudras.

NINETTE.

Lorsque je serai ta femme,
Je verrai si tu n'mens pas.

(Colas prend une petite échelle qui est près de la maison, la place contre l'arbre et y monte.)

NINETTE, *tenant l'échelle.*

Va doucement et regarde bien, je crois qu'on va prendre le renard.

COLAS, *montant.*

Je te dirai ça.

NINETTE.

Y es-tu ?

COLAS, *quittant l'échelle et montant sur une branche.*

V'là qu'm'y v'là.

NINETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu vois ?

COLAS, *regardant au loin.*

J'vois d'là poussière.

NINETTE.

Ensuite ?

COLAS.

Ensuite, je vois des chiens.

NINETTE, *ôtant l'échelle de l'arbre.*

Est-ce que tu ne vois pas une jeune fille qu'on veut empêcher d'aller voir la chasse, et qui s'enfuit malgré la défense ?

COLAS.

Non, du tout.

NINETTE.

C'est que tu n'as pas de bons yeux !... Adieu, vilain jaloux.

COLAS.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? ah ! que c'est bête ! j'ai joliment l'air de maître corbeau sur un arbre perché. Qu'est-ce qui vient par là ?

SCÈNE V.

COLAS, *dans l'arbre*, LE COMTE ET BOMBARDINI, *entrant du côté opposé à celui de la sortie de Ninette.*

LE COMTE, *entrant le premier.*

Eh bien ! arrivez-donc, signor Bombardini !

BOMBARDINI. (*Costume de chasse un peu grotesque ; il a des lunettes sur le nez.*)

Monseigneur, comme il vous plaira ! mais c'est que je souis un peu fatigué ; quoique zé sois l'intendant des plaisirs de votre altesse, zé né souis pas habitoué à courir les bois.

LE COMTE.

Pour avoir marché deux petites heures.

BOMBARDINI.

Evero, ma c'est que voyez-vous les fossés, les montagnes, les ronces, tout cela a un peu ralenti ma fougue naturelle.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Ma vue est loin d'être excellente,
Mes jambes n'ont plus vingt-cinq ans,
Et quand un fossé se présente
Je crains de me mettre dedans.
Jadis pour avoir une grace,
Que de sauts on m'a vu tenter !
Maintenant que je suis en place
Je voudrais bien ne pas sauter.

COLAS, *à part.*

Eh bien ! moi, je ne demanderais pas mieux de sauter.

LE COMTE, *riant.*

Soyez tranquille, nous pouvons nous reposer dans ce village.

BOMBARDINI.

Monsu le Comte, vous savez que je souis à vos ordres.

COLAS, *à part sur l'arbre.*

Eh! mais c'est ce Monsieur de la cour, qui enjoleait l'aut' jour ma petite Ninette.

LE COMTE.

Je n'aperçois pas cette jeune villageoise, qui dernièrement m'a montré mon chemin avec tant d'obligeance.

COLAS, *sur l'arbre.*

Nous y voilà.

BOMBARDINI.

Elle va sûrement venir.

COLAS, *à part sur l'arbre.*

Ne bougeons pas, et voyons leur manigance.

(*Il se place sur l'arbre et le fait remuer.*)

BOMBARDINI.

Il me semble que j'ai entendu du bruit dans cet arbre... Je crois que c'est un gros faisan qui sera venu se réfugier par ici.

COLAS.

Ah! mon dieu! il me prend pour un faisan!.. Il va me tirer au vol.

BOMBARDINI.

Monsieur le comte, vous plaît-il que j'abatte l'animal?

LE COMTE, *riant.*

Abattez si vous pouvez!!!

COLAS, *sautant en bas de l'arbre et s'esquivant.*

AIR: *Eh! ma mère, est-c' que j'sais ça.*

Ma foi, je m'abats moi-même,
Pour ne pas sauter le pas.

BOMBARDINI, *visant dans un arbre.*

Voyez mon adresse extrême.

LE COMTE, *à part.*

La petite ne vient pas.

BOMBARDINI, *tirant.*

Le beau coup sur ma parole,
Que n'a-t-il plus de témoins!

LE COMTE.

Le tenez-vous?

BOMBARDINI.

Non.

Mais je suis sûr qu'il s'envole
Avec une aile de moins.

SCÈNE VI.

LE COMTE, BOMBARDINI.

LE COMTE.

Allons, allons, vous êtes un maladroit.

BOMBARDINI.

Comme il vous plaira, monseigneur, mais je ne le serais pas tant si mon coup pouvait faire venir par ici cette petite villageoise.

LE COMTE.

C'est qu'elle est vraiment charmante; et je pourrais même l'attacher en qualité de fille d'honneur à ma cousine, la comtesse Mathilde.

BOMBARDINI.

Bene trovato! ma je ne sais pas si cela conviendrait à *la signora comtessa* que vous devez épouser.

LE COMTE.

Voulez-vous qu'elle soit jalouse d'une paysanne?

BOMBARDINI.

Perqué pourquoi qu'elle ne le serait pas? elle sera jalouse, et c'est tant mieux, monseigneur; la jalousie chez oune femme, c'est le piquant dans l'amour, le charme dans le plaisir, *l'allegretto* dans une symphonie concertante. Oune femme sans jalousie enfin, c'est un fleuve sans cascade, un rivage sans rocher et une tragédie sans poignard.

LE COMTE.

Je conviens que la comtesse est une femme fort aimable.

BOMBARDINI.

Mais la petite Ninette est une villageoise bien jolie.

LE COMTE.

[illegible] aussi.

AIR *de la Sentinelle.*

Toutes les deux ont des droits sur mon cœur,
Et désormais, pour moi, je le répète,
Sans la comtesse il n'est point de bonheur,
Mais il n'est point de plaisir sans Ninette.

BOMBARDINI.

Je conçois bien ce double effet,
Pour vous l'utile est une épouse aimable;
L'agréable est un autre objet,
Et monsieur le Comte voudrait,
Joindre l'utile à l'agréable.

LE COMTE.

Le plus grand secret sur cette jeune fille.

BOMBARDINI.

Je serai muet... D'ailleurs je trouve ce caprice bien naturel, car la petite est bien séduisante.

(*On entend Ninette qui chante dans la coulisse Trala la la la.*)

LE COMTE.

Je l'entends.

BOMBARDINI.

Tant mieux!... J'éprouve un grand plaisir quand je la vois.

LE COMTE.

Laissez-nous.

BOMBARDINI.

C'est comme il vous plaira, monseigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, NINETTE.

NINETTE, *entrant en chantant.*

AIR : *de la Ronde de la Veillée villageoise.*

Tra la la, la la, la la,
Amourette,
Chansonnette,
Tra la la, la la, la la,
On n'voit qu'ça,
On n'entend qu'ça.

LE COMTE, *à part.*

Toujours vive et enjouée.

NINETTE, *à part, apercevant le Comte.*

Ah ! v'là cet ami de monseigneur, qui m'a dit l'aut' jour d'si jolies choses... Fesons semblant de ne pas le voir.

Méme Air.

En travaillant, Mathurin
Chante l'amour qui l'inspire;
Tous les soirs le p'tit Colin
Près d'Lisette chante et soupire:
Tra la la, la la, la la,
Amourette,
Chansonnette;
Tra la la, la la, la la,
On n'voit qu'ça,
On n'entend qu'ça.

LE COMTE, *à part.*

Elle ne me voit pas.

NINETTE, *à part.*

Il me parlera peut-être.

2°. COUPLET.

Enfin par le villageois,
Par la gentille fauvette,
Dans nos champs, nos prés, nos bois,
Tous les jours, qu'est-ce qui s'répète?
Tra la la, la la, la la,
Amourette,
Chansonnette,
Tra la la, la la, la la,
On n'voit qu'ça,
On n'entend qu'ça.

(Le Comte s'avance.)

NINETTE, *à part, en regardant en dessous.*

Le voilà, le voilà qui s'avance. (*Elle chante.*)

Tra la la, etc.

LE COMTE.

Vous paraissez bien gaie, gentille Ninette?

NINETTE, *feignant la surprise.*

Ah ! vous voilà, Monsieur, est-ce que vous vous seriez encore égaré?

LE COMTE.

Non, aujourd'hui je suis venu exprès.

NINETTE.

C'est étonnant que pour venir au village vous ayez quitté comme ça la cour... Car ça doit être bien beau.

LE COMTE.

N'avez-vous jamais désiré en juger par vous-même?

NINETTE.

Oh! que si... Quequefois je voudrais y être pour un petit moment.

LE COMTE.

Il ne tiendrait qu'à vous d'y rester plus longtemps.

NINETTE.

Monsieur veut rire.

LE COMTE.

D'y obtenir une place.

NINETTE.

C'est trop fort.

LE COMTE.

D'avoir des bijoux, des équipages, une superbe toilette.

NINETTE.

Une toilette.

LE COMTE.

C'est bien séduisant, n'est-ce pas?

Air : *restez, restez, troupe jolie.*

De l'éclat dont brillent les Grâces,
La toilette est le seul soutien;
Elle sait effacer les traces
Du temps qui ne respecte rien.
De la beauté jeune et coquette,
Elle sait doubler les appas;
Et même souvent elle en prête
A la femme qui n'en a pas.

NINETTE.

C'est bien commode. Et vous croyez qu'avec de la toilette je serai plus gentille.

LE COMTE.

Sans aucun doute.

NINETTE.

Alors, ça me ferait bien plaisir.

LE COMTE.

En vérité.

NINETTE.

Ah! oui, parce que Colas m'aimerait encore mieux!

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que Colas?

Réfléchissez bien à cela!
Vous entendez raison, j'espère?

COLAS.

J'n'entends pas de cette oreill'-là.

LE COMTE.

De richesse, comme de gloire,
Je la comblerai.

COLAS.

C'est fort bien.
Mais voyez-vous, je ne puis croire
Qu'vous lui donniez tout ça pour rien.

LE COMTE.

ENSEMBLE.

C'est son bonheur que je veux faire!
Réfléchissez bien à cela!
Vous entendrez raison, j'espère;
Il faudra bien en venir là.

COLAS.

C'est son bonheur qu'il voudrait faire!
Mais quand je réfléchis à ça,
J'vois bien c'que Monseigneur espère;
Mais j'n'entends pas de c't'oreill'-là.

(Le Comte sort.)

SCÈNE IX.

COLAS, NINETTE.

COLAS.

Ah! nous voilà seuls!

NINETTE.

Tu ne lui as pas parlé assez poliment.

COLAS.

N'est-ce pas? c'est ce que j'allais dire.

NINETTE.

Il me proposait d'aller à la cour, et c'est joliment agréable....

COLAS.

Pour toi, mais pour moi ... c'est fièrement vexatoire!...

NINETTE.

Vexatoire?

COLAS.

Oui, vexatoire, et attentoire à ma gloire ! t'irais là pour qu'on te fît de beaux complimens.

NINETTE.

Sûrement, et je les écouterais.

COLAS.

Ah ! tu en conviens ?

NINETTE.

Pour m'en moquer.

COLAS.

Ah ça ! écoute, Ninette : on veut te prendre au piége, je te connais, je sais ce que tu vaux, je crois à tes principes, je suis convaincu de ta sagesse, je suis enchanté de tes vertus; mais le plus sûr est de ne pas s'y fier.

NINETTE.

Est-il malhonnête !

COLAS.

Ainsi fais comme si j'étais déjà ton mari, obéis et rentre chez toi.

NINETTE.

Du tout, je fais comme si j'étais ta femme, je n'obéis pas et je reste.

(*Colas la prend par le bras et veut la faire rentrer.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BOMBARDINI.

BOMBARDINI, *à Ninette et à Colas.*

Arrêtez !

COLAS.

De quel droit (*bas à Ninette*) tiens c'est lui qui m'prenait pour un faisan.

BOMBARDINI.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

C'est Monseigneur, c'est le Margrave,
Que je représente en ces lieux ;
Que l'on ne mette aucune entrave
A ses desseins trop généreux.

Pour vous combler de biens, Ninette,
Son ordre ici guide mes pas.

COLAS, *bas à Ninette.*

J't'en avertis, n'l'écoute pas,
Car c'est une attrape, Ninette.

NINETTE.

Laisse donc, il n'veut peut-être pas m'attraper!

COLAS.

Et qu'est c'que vous nous voulez?

BOMBARDINI.

Monseigneur, ayant appris qu'un homme de sa suite avait voulu séduire Ninette, ordonne qu'elle se rende à la cour pour obtenir justice.

NINETTE.

C'est juste.

COLAS.

Je ne veux pas de cette justice-là.

BOMBARDINI.

Je crois que ce moutin fait rebellion!... Jeune Ninette, c'est moi qué jé souis chargé de l'honorable mission de vous accompagner soubito.

COLAS.

J'en mourrai de jalousie!

NINETTE.

Ça t'apprendra à vivre...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, TOUS LES VILLAGEOIS ET LES PIQUEURS.

CHŒUR, *en entrant.*

Final de M. Doche.

Ah! quel plaisir, ah! quel bonheur!
Avec la cour où Monseigneur l'appelle,
Ninette part pour être fille d'honneur,
Chaqu'fille voudrait faire comme elle.

COLAS, *en colère.*

J'veux la suivre.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Oh! le jaloux!

NINETTE, *à Colas.*

Que ton dépit s'renferme.

COLAS, *aux femmes qui l'entourent pour l'empêcher de suivre Ninette.*

Rangez-vous!

TOUTES LES FEMMES.

Le jaloux!

BOMBARDINI, *voyant que Colas est près d'échapper aux Femmes.*

Surtout tenez-le ferme.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Partons, partons, } ah! quel bonheur
Partez, partez, }

Avec la cour où Monseigneur {l' / m'} appelle,
Chaq' fill' voudrait faire comme elle.

COLAS, *à part.*

Jarni! j'enrage! ah! quel malheur!
Avec la cour où Monseigneur l'appelle
Ninett' s'en va! si je r'trouve son cœur,
J'peux dir' que j'en r'viendrai d'une belle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(*Sur le devant de la scène, à gauche, est une statue de l'Amour; Ninette est assise vis-à-vis la toilette; deux femmes-de-chambre achèvent de la parer.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

NINETTE, *se levant.*

Je n'me reconnais pas moi-même.

AIR *de Partie carrée.*

Me v'la donc mise en élégante!
Et j'crois que j'suis un p'tit peu mieux.
J'ai d'abord un' rob' si brillante,
Qu'la r'garder me fait mal aux yeux:
J'ai d'plus au bout de chaque oreille
Des boucl' si bell' que j'n'os' pas y toucher,
Et des souliers qui m'iraient à merveille,
Si je pouvais marcher.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOMBARDINI.

BOMBARDINI, *avec de grandes révérences.*

Puis-je me présenter sans indiscrétion?

NINETTE, *allant au devant de lui.*

Ah! c'est vous, M. Baragouin?

BOMBARDINI.

Madame, je suis disperato [illegible] anger; je viens solliciter l'honore d'assister

NINETTE.

Eh bien! fallait venir plus tôt ; c'est presque fini!

BOMBARDINI.

Z'aurai du moins le bonheur d'admirer l'arrangement.

NINETTE.

Admirez si ça vous fait plaisir.

BOMBARDINI.

J'admire donc... et zé vous prie d'accepter ce bouquet, qui figurera à votre côté comme une rose dans un parterre.

NINETTE, *prenant le bouquet.*

Ah! oui, des fleurs, c'est gentil. (*Elle les sent.*) Tiens, elle ne sentent rien.

BOMBARDINI.

Je le crois bien, perché ce sont des fleurs artificielles.

NINETTE.

Artificelles!... ah! (*Elle porte le bouquet à son nez.*) Eh bien! v'là un'rose qui n'a pas d'épine... c'n'est pas comm'cell's de chez nous... j'aime ben mieux les fleurs du village... celles-là ne trompent jamais.

BOMBARDINI.

O dio! quelle innocence! comme ça va trancher avec nos dames du grand ton!... Maintenant, cara Ninette, il faut que je continue de remplir mon honorable mission en vous instruisant de l'heureux sort qui vous est réservé.

NINETTE.

Oh oui, apprenez-moi ça, M. Bombar...

BOMBARDINI, *achevant le mot.*

Dini... Eh! bien, Ninette, ce seigneur qui veut vous faire briller à la cour et qui vous aime, apprenez que c'est le Margrave lui-même.

NINETTE.

Il m'aime lui-même!

BOMBARDINI.

Lui-même, vous dis-je !.. il a chargé du soin de vous former, des hommes de talent... Moi, d'abord, je vous enseignerai oune science superbe, c'est celle de vivre dans le monde.

NINETTE.

Comment, est-ce qu'on ne vit pas là comme ailleurs ?

BOMBARDINI.

Oh! il y a un poco de différencia.

AIR : *Ses yeux disent tout le contraire.*

Croyez-moi, mes avis sont bons,
Ils sont le fruit de ma sagesse,
Jamais par de longues leçons
Je n'ennuierai votre jeunesse.
Un seul précepte, et vous saurez
Le seul art vraiment nécessaire :
De tout ce que vous penserez,
Dites toujours tout le contraire.

NINETTE.

Alors il faudra donc que je vous dise que vous n'êtes pas beau ?

BOMBARDINI.

Si ça peut vous être agréable.

Même Air.

Sur un autre point important,
Songez qu'il faut encore me croire.
Chez nous il serait imprudent
D'avoir souvent trop de mémoire.
Grâces à moi vous apprendrez
En un seul mot, ce qu'il faut faire :
De tout ce que vous promettrez,
Faites toujours tout le contraire.

NINETTE.

Allons, je tâcherai de faire le contraire. Mais mon Dieu, voici Monsieur le Comte. O ciel ! où vais-je me cacher ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE, *arrivant au moment où Ninette veut se retirer, il la prend par la main et la ramène.*

Restez, gentille Ninette.

NINETTE.

Ah ! Monseigneur, je n'demande pas mieux... mais c'est qu'avec ces beaux habits je suis tout je n'sais comment... avec ça que je suis dans mes petits souliers.

LE COMTE.

Vous êtes fort bien.

BOMBARDINI.

N'est-il pas vrai, Monseigneur, que cette mise élégante ajoute encore à la sua belleza ?

NINETTE, *à part.*

Allons, le v'là qui parle latin à présent.

LE COMTE.

Vous semblez faite pour cette parure.

NINETTE.

Alors c'est donc la parure qui n'est pas faite pour moi ?

LE COMTE.

Eh bien ! Ninette, vous avez désiré voir la cour, êtes-vous satisfaite ?

NINETTE.

Oh ! sûrement que je suis satisfaite.

BOMBARDINI.

En voyant tant de belles choses, vous avez dû ouvrir de grands yeux ?

NINETTE.

De grands yeux !... dam', j'les ai ouverts le plus que j'ai pu !

LE COMTE.

Je puis donc espérer que vous vous y plairez ?

NINETTE.

Espérez, Monseigneur, espérez; si je n'me plaisais pas ici, je s'rais joliment bête, c'est plus drôle que l'village.

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Écoutez, mon enfant.

AIR *de M. Lafond.*

Ici la beauté moins timide
Suit le plaisir;
L'Amour ne reconnaît qu'un guide,
C'est le plaisir.
L'innocence gaîment s'esquive,
Vers le plaisir;
Et c'est au bonheur qu'on arrive,
Par le plaisir.

NINETTE.

Tiens, c'est gentil ça.

LE COMTE.

Même Air.

Ici la beauté qu'on admire,
Force d'aimer;
Mais l'amour tout bas vient lui dire
Il faut aimer;
On doit chercher bonheur durable
Dans l'art d'aimer,
Et pour être toujours aimable,
Toujours aimer.

NINETTE.

Alors je suis aimable, car je sens que j'aime.

LE COMTE.

Vous aimez?

NINETTE.

Oui, Monseigneur, et d'une fière force encore, et si j'avais ici auprès de moi...

LE COMTE.

Qui donc?

NINETTE.

Mon pauvre Colas!

BOMBARDINI.

Fi donc, ce grossier vilano...

NINETTE, *regardant Bombardini.*

Vilain!... ah! si celui-là est vilain, il y en a d'autres.

LE COMTE.

Allons, ma chère Ninette, oubliez ce Colas... un simple paysan est-il digne d'une personne aussi aimable!... songez plutôt au bonheur qui vous attend en ces lieux!

BOMBARDINI.

Songez à l'honneur que Monseigneur veut vous faire.

Air: *de Bistoquette.*

A tous les desirs
Livrez-vous, ma chère,
Et tous les plaisirs
Viendront vous distraire.

NINETTE, *à part.*

Ah! mon ami Colas,
Sans toi, tout ça n'me tent' guère
Ah! mon ami Colas,
Sans toi, tout ça n'me tent' pas!

LE COMTE, *à Ninette.*

Méme Air.

Tout mon cœur déjà
Est à vous, ma chère.

BOMBARDINI, *à Ninette.*

Et ce n'est pas là
Un cœur ordinaire.

NINETTE.

Ah! mon ami Colas,
De c'cœur que pourrais-je faire?
Ah! mon ami Colas!
J'ai l'tien, ça ne suffit-il pas?

LE COMTE.

Je veux aussi que Ninette voie nos spectacles, nos fêtes.

BOMBARDINI.

Vous verrez la magnifique illumination que j'ai préparée pour le prochain mariage de Monsieur le Comte.

LE COMTE, *à part.*

Imbécile!

NINETTE.

C'est vrai, ou nous avait dit dans not' village que vous alliez épouser votre cousine, Madame la comtesse Mathilde.

LE COMTE, *embarrassé.*

Oui, c'est un mariage de... de politique... Quoiqu'assurément la comtesse soit fort aimable.

NINETTE.

Oh! je voudrais bien voir cette belle dame!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE MATHILDE.

MATHILDE, *avec ironie.*

Je m'empresse, Mademoiselle, d'aller au-devant de vos desirs.

LE COMTE, *à part.*

La comtesse!.. Quel contre-temps!

BOMBARDINI, *à part.*

Voilà il Principe in augustio.

LE COMTE.

Approchez, Colas,
Ne vous troublez pas.

MATHILDE, *ironiquement.*

Il est vraiment bien,
Quel noble maintien!

COLAS, *à part reconnaissant le Comte.*

Ah! mon dieu, qu'ai-je vu!
Oui, je l'ai reconnu,
Oui, c'est bien lui-même
Qui guettait c'que j'aime!
Mais faut s'taire à présent.

BOMBARDINI, *à part.*

Le joli courtisan!

TOUS

C'est qu'il est charmant!
Sous cet habit, il est vraiment
Charmant!

COLAS, *à part.*

Ah! quoique j'enrage joliment,
Il faut saluer poliment.

(*Au Comte.*)

J'suis bien votre serviteur.

(*A Mathilde.*)

Madame, j'ai l'honneur...

LE COMTE.

Parlez, que voulez-vous!

COLAS.

J'viens chercher entre nous
Un' petite coquette
Qu'on appelle Ninette.

MATHILDE.

Oui, mon bon Colas,
Vous la verrez, n'en doutez pas.

(*Ici Ninette s'avance avec un voile qui lui cache la figure.*)

ENSEMBLE.

MATHILDE, *au Comte.*
En ces lieux avec son amant
Laissons-la seule en ce moment :
Entre ce couple assurément
Cet entretien sera charmant.

LE COMTE, *à part.*
Je puis avec un tel amant
La laisser seule en ce moment;
Déjà Ninette, assurément,
Se flatte d'un destin charmant.

BOMBARDINI, *à part.*
On peut avec un tel amant, etc.

COLAS.
J'la verrai donc dans un moment,
Malgré l'tour qu'il me fait, vraiment,
J'sais que j'suis toujours son amant,
Et qu' pour moi c'plaisir s'ra charmant.

NINETTE, *à part.*
Profitons d'un pareil moment!
Voyons un peu si mon amant
Me s'ra fidèle constamment.
Ah! vraiment, ce serait charmant.

(Tous sortent excepté Colas et Ninette.)

SCÈNE VI.

COLAS, NINETTE, *se cachant la figure avec son voile.*

NINETTE, *à part.*
Profitons de l'occasion pour éprouver Colas.

COLAS.
Oh! oh! qu'est-ce que c'est que cette belle dame qui me r'luque?

NINETTE, *grasséyant.*
Pardon, excuse, Monsieur, il me semble que je n'ai pas encore eu l'agrément de vous voir ici.

COLAS, *à part.*
Tachons de faire le queuq'z'un. (*Haut.*) Madame, ce n'est point z'étounant, car je vous dirai que j'arrive de mon... de mon château...

NINETTE.
Et quoiqu'c'est qui vous amène?

NINETTE.

ez aussi un siége.

COLAS.

pour vous obéir. (*Il traîne une bergère tout près*
)

NINETTE.

ieu plus loin, donc, Monsieur, vous me serrez de
ès.

COLAS.

me vous voudrez. (*Il se place dans la bergère.*) Ah!
e, comme j'enfonce.

NINETTE.

que vous êtes un peu lourd!... Ousque nous en étions?

COLAS.

ı fortune que vous vouliez faire; ah! je n'ai pas ou-

NINETTE.

t sûr et certain que plus d'une dame voudrait coo-
ıu bonheur d'un cavalier si attrayant. (*Elle laisse*
son évantail.) Eh! bien vous ne ramassez pas mon
il?

COLAS, *le ramassant.*

:ru que vous le jetiez exprès, il ne fait pas chaud.

NINETTE.

égal, on ramasse toujours.

COLAS.

je savais pas.

NINETTE.

ɜ présente avec grâce à la dame par le manche.

COLAS, *brusquement.*

là.

NINETTE, *minaudant.*

elle vous inspire quelque chose de douceur...

COLAS.

bien qu'est-ce qu'on fait?

NINETTE.

ıisit cette occasion.

COLAS, *lui prenant la main.*

bien je saisis.

SCÈNE VIII.

COLAS, *seul.*

e! Ninette! elle ne veut pas m'écouter; suis-je eux avec ce bel habit... maudit habit... c'est toi use de tout ça. (*Il le jette avec colère.*) Va-t-en diables! (*Il ôte son habit et le jette.*)

AIR : *c'est l'Carillon.*

Moi qui suis l'sonneur du village
Et qui bois bien selon l'usage,
A ma noc' je m'voyais déjà
Sonner, trinquer et cœtera.
C'est qu'on fait un fier carillon
Quand on épous' joli tendron.
En carillonnant mon mariage,
Moi-même j'aurais fait mon ouvrage
Pour la danse et pour le flonflon
Qui partout eût donné le ton.
Tin, tin, tin, tin,
C'est l'carillon
Et le flacon;
Vive l'flacon
Et l'carillon.

'entends quelqu'un, c'est M. le Comte; si j'pouoir ses intentions pour Ninette, cachons-nous der- Amour, on n'se doutera pas que j'suis là. (*Il se rrière une statue de l'Amour.*)

SCÈNE IX.

COLAS, *caché*, LE COMTE.

(*Il fait nuit.*)

LE COMTE.

pte les instans! Ninette viendra-t-elle?

COLAS, *à part.*

plus de peur que d'envie.

LE COMTE.

lini me l'a bien assuré, cependant je l'ai vu cau- Comtesse... j'entends quelqu'un, c'est elle sans our protège moi!

LE COMTE, *tenant la main de Mathilde.*

Ninette,
Chère Ninette,
Te voilà, point de peur,
Je sens battre mon cœur
D'amour et de bonheur.

Je sens, etc.

MATHILDE.

Je sens battre mon cœur
D'amour et de fureur.

ENSEMBLE EN QUATUOR.

COLAS, *à part.*

Ah! tout cela m'inquiète!
Mais voyons si le trompeur
De l'innocente fillette
Pourra ternir la candeur:
Mon cœur
Frémit de sa fureur.

LE COMTE.

De toi, charmante Ninette,
Je serai le protecteur;
Ah! que rien ne t'inquiète!
Et partage mon ardeur;
Mon cœur *(bis.)*
Te répond de ton bonheur.

NINETTE.

Oui, gaîment, grâce à Ninette,
Sachez punir le trompeur;
Mais d'abord soyez discrète
Et laissez lui son erreur,
Mon cœur *(bis.)*
Dans Colas voit le bonheur.

MATHILDE.

Oui, je veux, grâce à Ninette,
Punir ici le trompeur;
Mais il faut être discrète
Et lui laisser son erreur:
Mon cœur *(bis.)*
Dans l'amour trouve un vengeur.

LE COMTE, *à Ninette.*

! charmante Ninette, vous semblez me fuir?

NETTE, *répondant au lieu de la Comtesse.*

rais.

COLAS, *à part.*

elle fait la mignarde!

LE COMTE, *remontant la scène.*

est l'insolent ?... Holà ! des lumières !

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

..., BOMBARDINI, VALETS, *portant des flambeaux*, VILLAGEOIS.

CHŒUR *des villageois en entrant.*

Air : *Honneur à la musique.*

Chantons le mariage
Que chacun doit bénir!
Cet hymen est le gage
Du plus doux avenir.

LE COMTE.

viennent ces villageois?

BOMBARDINI.

r, c'est par ordre de Madame la Comtesse.

MATHILDE, *levant son voile.*

Monsieur le Comte, c'est moi...

LE COMTE, *étonné.*

vois-je? Mathilde!

THILDE, *se jetant aux genoux de la Comtesse.*

si qui serrais d'une force!... Ah! Madame, si que c'était vous, j'y aurais été plus doucement.

NINETTE, *le faisant tourner de son côté.*

à moi que tu dois demander pardon.

COLAS, *à Ninette.*

demande tout ce que tu voudras.

NINETTE.

accorde.

LE COMTE, *à Mathilde.*

Comtesse, je n'ai plus d'espoir que dans votre in-

NINETTE.

, Monseigneur, espérez.

NINETTE.

Si queuqu' galant quand tu t'en vas,
Chante,
Vante
Mes p'tits appas,
Si d'un œil tendre il me regarde,
De peur de mégarde,
Je s'rai bien en garde
Pour déjouer son plan,
Au moindre geste, v'lan!
J'tappe
J'frappe
Et si je l'attrappe,
J'lui f'rai voir
Que j'sais mon devoir.

CHŒUR.

Tappe
Frappe
Et qu'il ne l'échappe;
Fais lui voir
Quel est ton devoir.

MATHILDE.

A son jeune amant plein d'ardeur,
Rose
N'ose
Livrer son cœur;
Pour échapper, dans sa chambrette,
La gente fillette
S'enferme seulette;
Mais la nuit, le jour,
A sa porte, l'amour
Tappe
Frappe,
Enfin il l'attrappe,
Et l'hymen
Vient le lendemain.

CHŒUR.

Tappe
Frappe,
Enfin il l'attrappe!
Et l'hymen
Vient le lendemain.

LE COMTE.

Que la tristesse dans ces lieux
Fasse
Place
Au accens joyeux.
Suivant un vieux proverbe sage
Prenons au passage
Plaisir du jeune âge;
Car petits et grands
Songeons tous que le temps
Tappe
Frappe

NINETTE.

De lui baiser la main.

COLAS, *lui donnant un gros baiser sur la main.*

Ça y est.

NINETTE, *lui donnant un soufflet.*

Ah! traître!

COLAS.

C'est Ninette.

NINETTE.

AIR : *Cœur infidèle.*

Amant trompeur, amant volage.

COLAS.

Pour un rien tu fais trop d'tapage.

NINETTE.

Va porter ailleurs, cœur volage,
Cet hommage
Qui m'outrage;
Moi, je m'en retourne au village!
Fais le galant près d'tout's les femmes.

COLAS.

A tous les homm's fais les doux yeux.

NINETTE.

J'vois qu'il vous faut de grandes dames!

COLAS.

J'vois qu'il vous faut de gros messieux!

NINETTE.

Amant trompeur, etc.

COLAS.

Oui, c'est ta faute, cœur volage,
C'est toi qui m'fit l'premier outrage:
Pour recevoir en beau langage
Un hommage
Qui m'outrage,
Pourquoi quittais-tu le village?

(Ninette sort en fureur.)

SCÈNE VIII.

COLAS, *seul.*

Ninette! Ninette! elle ne veut pas m'écouter; suis-je malheureux avec ce bel habit... maudit habit... c'est toi qui es cause de tout ça. (*Il le jette avec colère.*) Va-t-en à tous les diables! (*Il ôte son habit et le jette.*)

AIR : *c'est l'Carillon.*

Moi qui suis l'sonneur du village
Et qui bois bien selon l'usage,
A ma noc' je m'voyais déjà
Sonner, trinquer et cœtera.
C'est qu'on fait un fier carillon
Quand on épous' joli tendron.
En carillonnant mon mariage,
Moi-même j'aurais fait mon ouvrage
Pour la danse et pour le flonflon
Qui partout eût donné le ton.
Tin, tin, tin, tin,
C'est l'carillon
Et le flacon;
Vive l'flacon
Et l'carillon.

Mais j'entends quelqu'un, c'est M. le Comte; si j'pouvions savoir ses intentions pour Ninette, cachons-nous derrière c't'Amour, on n'se doutera pas que j'suis là. (*Il se cache derrière une statue de l'Amour.*)

SCÈNE IX.

COLAS, *caché*, LE COMTE.

(*Il fait nuit.*)

LE COMTE.

Je compte les instans! Ninette viendra-t-elle?

COLAS, *à part.*

J'en ai plus de peur que d'envie.

LE COMTE.

Bombardini me l'a bien assuré, cependant je l'ai vu causer avec la Comtesse... j'entends quelqu'un, c'est elle sans doute, amour protège moi!

COLAS, *à part.*

C'est ça, il s'adresse joliment!

SCÈNE X.

COLAS, *caché*, LE COMTE, NINETTE, *qui a repris ses habits de villageoise*, LA COMTESSE, *qu'elle amène.*

LA COMTESSE, *bas à Ninette.*

Air : *Quand on attend sa belle.*

Approchons en silence,
Ici votre présence
Doit lui rendre plus doux
L'instant du rendez-vous.

LE COMTE.

Elle tremble, elle hésite,
Et son cœur qui palpite,
Trouve effrayant et doux
L'instant du rendez-vous.

NINETTE.

Du silence!

LE COMTE.

Elle s'avance.
(Prenant la main de Mathilde.)
N'ayez point de frayeur.

MATHILDE ET NINETTE.

Je ris de son erreur.

COLAS, *à part.*

Qu'ils parlent bas, morguenne!
Je les entends à peine.
Je sens que mon courroux
Va troubler l'rendez-vous.

LE COMTE.

C'est l'amour qui l'entraîne,
Ma victoire est certaine!
Ninette, qu'il est doux
L'instant du rendez-vous!

ENSEMBLE.

NINETTE, *à part, à Mathilde.*

En calmant votre peine,
Je soulage la mienne;
J'voudrais voir mon jaloux
Témoin du rendez-vous.

MATHILDE, *à part.*

C'est moi qu'l'amour entraîne;
Mais je sens à ma peine
Que mon cœur est jaloux
D'un pareil rendez-vous.

LE COMTE, *tenant la main de Mathilde.*

Ninette,
Chère Ninette,
Te voilà, point de peur,
Je sens battre mon cœur
D'amour et de bonheur.

ENSEMBLE.

Je sens, etc.

MATHILDE.

Je sens battre mon cœur
D'amour et de fureur.

ENSEMBLE EN QUATUOR.

COLAS, *à part.*

Ah! tout cela m'inquiète!
Mais voyons si le trompeur
De l'innocente fillette
Pourra ternir la candeur:
Mon cœur
Frémit de sa fureur.

LE COMTE.

De toi, charmante Ninette,
Je serai le protecteur;
Ah! que rien ne t'inquiète!
Et partage mon ardeur;
Mon cœur *(bis.)*
Te répond de ton bonheur.

NINETTE.

Oui, gaîment, grâce à Ninette,
Sachez punir le trompeur;
Mais d'abord soyez discrète
Et laissez lui son erreur,
Mon cœur *(bis.)*
Dans Colas voit le bonheur.

MATHILDE.

Oui, je veux, grâce à Ninette,
Punir ici le trompeur;
Mais il faut être discrète
Et lui laisser son erreur:
Mon cœur *(bis.)*
Dans l'amour trouve un vengeur.

LE COMTE, *à Ninette.*

Eh bien! charmante Ninette, vous semblez me fuir?

NINETTE, *répondant au lieu de la Comtesse.*

Je le devrais.

COLAS, *à part.*

Comme elle fait la mignarde!

On vient... je ne pourrai pas la relire!.. (*elle cache la lettre et se met à broder.*)

SCENE II.

CLÉMENCE, M. DERBAIN, Mad. DERBAIN.

M. DERBAIN *à la cantonnade.*

Voyez un peu si cet officier désire quelque chose...

Mad. DERBAIN (*de même.*)

Et surtout priez son trompette de ne pas faire de la musique si matin... il m'a réveillée à dix heures!... Mon dieu, mon dieu! quel embarras d'avoir des militaires à loger.

CLEMENCE, *à part.*

Si l'on savait que c'est Senneville.

Mad. DERBAIN.

Eh bien, mademoiselle, que faites-vous là?... M. Doucin va descendre, et vous ne songez pas à votre toilette?... M. Doucin aime beaucoup la toilette.

CLEMENCE.

J'y vais, ma mère.

M. DERBAIN.

As-tu étudié sur ton piano cette nouvelle romance de Romagnesi? M. Martial aime beaucoup la musique.

Mad. DERBAIN.

Eh! que nous fait votre M. Martial... ma fille ne doit songer à plaire qu'à son prétendu.

M. DERBAIN.

Je l'entends bien aussi comme cela.

Mad. DERBAIN.

Elle ne peut pas en avoir deux.

M. DERBAIN.

Elle n'en aura qu'un, et ce sera M. Martial.

Mad. DERBAIN.

Allez-vous recommencer à me contrarier? M. Doucin a ma parole depuis long-temps.

M. DERBAIN.

Il ne fallait pas promettre; j'avais disposé de la main de Clémence.

Mad. DERBAIN.

M. Doucin est l'homme qui lui convient... Un âge rai-

sonnable... une fortune honnête... un conservateur des hypothèques.

M. DERBAIN.

Cela ne peut entrer en balance avec un ex-fournisseur qui a fait les plus belles campagnes... dix ans de service dans les fourrages.

Mad. DERBAIN.

Mais enfin, voilà plus de huit jours que M. Doucin est ici, avec autorisation de faire sa cour à ma fille.

M. DERBAIN.

En voilà plus de quinze que j'ai fait venir ce cher Martial, et il doit épouser, quand ce ne serait que par droit d'ancienneté.

Mad. DERBAIN.

Un homme qui a passé sa vie avec des soldats, ce doit être une mauvaise tête... et pour tout l'or du monde je ne donnerais pas ma Clémence à un bretteur... Vous savez bien que c'est ce qui nous fit refuser dans le tems ce jeune officier, ce monsieur Senneville... que je n'ai jamais vu, à la vérité, mais dont on nous disait beaucoup de bien... il eut un duel, et tout fut fini.

M. DERBAIN.

Vous n'avez rien à craindre avec M. Martial... un fournisseur des vivres... Il n'est pas militaire de ce côté-là... vous savez très-bien que j'ai tout autant que vous horreur des duels... si j'avais voulu, dans ma vie... il y a assez de gens qui ont eu l'air de vouloir m'insulter .. mais j'étais toujours le plus raisonnable.

Mad. DERBAIN.

Vous avez beau dire... je suis bien plus tranquille avec M. Doucin, un homme de robe....

M. DERBAIN.

Brisons là, madame Derbain, je pourrais m'échauffer.

CLEMENCE, *à part.*

Ah! si j'osais, comme je les mettrais d'accord.

Mad. DERBAIN.

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

C'est à moi qu'il faut obéir,
Parlez, mademoiselle.

M. DERBAIN.

A mes ordres fidèle,
C'est Martial qu'il faut choisir.

CLÉMENCE, *à part.*

Quelle contrainte !

Mad. DERBAIN.

Parle sans crainte.

CLÉMENCE, *à part.*

Quelle contrainte !

M. DERBAIN.

Explique toi sans crainte ;
Remplis mes vœux !

CLÉMENCE.

Puisqu'ils sont deux,
Je dois ici refuser
D'épouser
L'un, de peur de déplaire
En ce jour à ma mère,
Et l'autre, pour obéir à mon père.

SCÈNE III.

Les Mêmes, SENNEVILLE, LAURENT.

Pendant cette scène, Laurent se tient debout auprès de la porte du fond, et écoute.

Mad. DERBAIN.

Silence... voici ce jeune officier.

SENNEVILLE.

Salut à mon hôte et à mon aimable hôtesse... Mademoiselle...

CLEMENCE.

Monsieur... (*à part.*) Il vient à propos pour me tirer d'embarras.

Mad. DERBAIN.

Excusez si nous vous quittons si vîte... mais dans un jour comme celui-ci, au moment de marier sa fille.

SENNEVILLE *troublé.*

Ah! c'est aujourd'hui !...

M. DERBAIN.

Vous connaissez le futur... M. Martial...

Mad. DERBAIN.

C'est-à-dire monsieur Doucin.

M. DERBAIN.

Encore !

Mad. DERBAIN.

Enfin, j'en fais juge monsieur.

SENNEVILLE.

Dispensez-moi, je vous prie.

M. DERBAIN.

Ah ! çà, j'espère que nous nous reverrons à déjeuner.

SENNEVILLE.

Veuillez m'excuser... Mais des affaires à régler... Sur le point de partir.

CLEMENCE *à part.*

Partir ! Comment, monsieur, vous nous quittez déjà?

SENNEVILLE.

Je viens de recevoir l'avis que le régiment se remet en marche demain matin.

CLÉMENCE *à part.*

Demain ! plus d'espoir !

Mad. DERBAIN.

Vous nous ferez au moins l'amitié d'assister à la noce... Je vous retiens pour le bal, d'abord... Je danse l'anglaise à ravir. . une grâce. . une légereté... un laissé-aller... Ah ! mon dieu ! les invitations qui ne sont pas faites.

M DERBAIN.

Je m'en charge... je cours expédier les billets de faire part... et ensuite je passerai chez le notaire...

Mad. DERBAIN.

Ne vous dérangez pas, monsieur Derbain, je vais vous en éviter la peine... ah ! je n'en aurai pas le démenti.

AIR : *quelle, douce aimable folie.*

Oui, de ce pas je vais me rendre
Chez le notaire, mon voisin,
C'est moi qui choisirai mon gendre,
Et ce sera Monsieur Doucin.

SENNEVILLE, *à part.*

Tout est perdu ! qu'allons-nous faire ?

CLÉMENCE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, comme mon cœur bat !

M et Mad. DERBAIN, *ensemble.*

Monsieur nous fera, je l'espère,
L'honneur de signer au contrat.

MAD. DERBAIN.

Oui, de ce pas je vais me rendre,
Chez le notaire, mon voisin;
C'est moi qui choisirai mon gendre,
Et ce sera Monsieur Doucin.

M. DERBAIN.

Ensemble.

Oui, de ce pas je vais me rendre,
Chez le notaire, mon voisin,
Et Martial sera mon gendre,
En dépit de monsieur Doucin.

SENNEVILLE, CLÉMENCE, *ensemble, à part.*

C'en est fait, je viens de l'entendre,
Ah! pour nous quel triste destin,
Chez le notaire ils vont se rendre:
Ah! notre malheur est certain.

SCENE IV.

SENNEVILLE, LAURENT.

LAURENT.

Eh bien, monsieur?

SENNEVILLE.

Eh bien, mon cher Laurent?

LAURENT.

C'était bien la peine de changer de billet de logement avec cet officier de vos amis.

SENNEVILLE.

Du moins nous sommes introduits dans la maison.

LAURENT.

Oui, pour servir de témoins au mariage d'un rival.

SENNEVILLE.

Nous n'y sommes pas encore, et si cela arrivait, M. Martial ou M. Doucin pourrait peut-être bien s'en repentir.

AIR: *des devoirs de la chevalerie*

Si l'un des deux, à celle qui m'est chère,
Malgré l'amour osait s'unir,
Malheur à lui! Clémence, je l'espère,
Saurait m'aider à le punir...
Cela console... Hymen, je te défie!
Car je sens là, quand on est amoureux,
En se vengeant près de femme jolie,
Que la vengeance est le plaisir des dieux!

LAURENT.

Cela peut être fort agréable; mais je crois qu'il vaudrait mieux se venger tout de suite en épousant.

SENNEVILLE.

Trop heureux encore que l'on ne me connaisse pas ici sous mon véritable nom.... Si l'on savait, que je suis ce Senneville, aimé de la fille, refusé par le père...

LAURENT.

Et moi, monsieur, si l'on se doutait que ce glorieux uniforme de trompette cache un simple soldat d'anti-chambre... mais c'était indispensable pour la vraisemblance... le billet de logement que vous avez emprunté, portait : M. Déricourt, officier de cavalerie et son trompette... heureusement le tapage que j'ai fait doit les étourdir là-dessus.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Pour tromper la maison entière,
Dès le matin, j'ai fait sabat ;
Grâce à ma trompette guerrière,
On me prend pour un vieux soldat,
Ainsi, partout on en impose,
Et nous voyons, sans talent, sans esprit,
Des gens qu'on prend pour quelque chose,
Parce qu'ils font beaucoup de bruit.

SENNEVILLE.

Qu'est-ce que tu risques, dans tous les cas? quelques coups de bâton... au lieu que moi...

LAURENT.

Tenez, monsieur, je commence à croire que nous avons tort de garder l'anonyme... à votre place, moi, je trahirais l'incognito, et je dirais franchement au père : Monsieur, je suis ce jeune homme aimable, ce militaire distingué, qui fis la cour avec succès, à votre charmante fille, pendant son séjour à Paris, chez sa respectable tante... C'est moi qui vous écrivis lettre sur lettre, pour obtenir la main de mademoiselle Clémence.... on ne peut pas refuser un mari à la lecture... me voilà, vous connaissez ma famille, maintenant faites connaissance avec moi, et jugez vous-même si un officier de vingt-cinq ans, déjà couvert d'honorables cicatrices, ne vaut pas bien un fournisseur des vivres, ou un conservateur des hypothèques...

SENNEVILLE.

Sais-tu que tu as de l'éloquence, et que tu haranguerais le régiment un jour de bataille

LAURENT.

Laissez-moi parler, monsieur, et je vous réponds de faire pleurer M. Derbain.

SENNEVILLE.

Te charges-tu aussi d'attendrir madame?

LAURENT.

Elle.. je la ferais sanglotter... une femme, cela pleure à volonté.. et puis je suis très bien avec son favori, M. Doucin.. j'ai gagné ses bonnes grâces par quelques attentions délicates... (*il fait signe de brosser un habit.*)

SENNEVILLE.

Comment donc, mais il m'honore aussi de son amitié; et de plus, je suis au mieux avec M. Martial, le protégé du père... il est enchanté quand il peut me prendre la main, en m'appellant son camarade.

(*On entend Martial et Doucin qui se disputent.*)

LAURENT.

Mais tenez, tenez, justement les voilà.. je reconnais leur voix, Dieu me pardonne, ils sont en querelle...

SENNEVILLE.

Si nos ennemis se désunissent, ils sont à moitié vaincus.

LAURENT.

Ma foi, monsieur, si vous m'en croyez, nous entretiendrons leur mésintelligence.

AIR : *Vaud. de Fanchon.*

Oui, c'est une tactique,
C'est une politique
Qui n'est pas d'aujourd'hui,
Ainsi;
Faisons ce qu'à la ronde,
On voit faire à ces gens de bien,
Qui brouillent tout le monde,
Et qui s'en trouvent bien.

SCÈNE V.

SENNEVILLE, LAURENT, MARTIAL, DOUCIN.

DOUCIN, *en entrant.*

C'est bon, c'est bon.

MARTIAL.

Nous verrons, monsieur, nous verrons.

LAURENT.

Eh bien! messieurs, qu'est-ce qui vous prend?

DOUCIN.

Ah! te voilà, mon cher Laurent... ce n'est rien, ce n'est rien.

SENNEVILLE, *à Martial.*

Peut-on, sans indiscrétion, vous demander?...

MARTIAL.

C'est ce petit monsieur, qui prétend me supplanter auprès de mademoiselle Derbain... qu'en pensez-vous, mon cher camarade?

SENNEVILLE.

Je crois qu'il se flatte un peu.

MARTIAL.

Je ne pense même pas qu'il s'avise de me la disputer.

LAURENT, *bas à Doucin.*

Ne vous laissez pas marcher sur le pied. (*haut.*) Il me semble cependant que monsieur peut prétendre aussi bien qu'un autre.

DOUCIN.

Certainement, moi, je puis prétendre. (*à part.*) cet honnête garçon prend mes intérêts bien à cœur.

SENNEVILLE, *bas à Martial.*

Il faut soutenir vos droits. (*haut.*) d'abord le père a promis à monsieur.

MARTIAL.

Oh! oui, cela c'est vrai; j'ai la promesse du papa. (*à part.*) Ce militaire paraît s'intéresser vivement à moi.

LAURENT, *avec chaleur.*

Vous avez la promesse du papa!.... qu'est ce que cela prouve? Monsieur à la parole de la maman. (*bas à Doucin.*) Mais répondez donc vous-même.

DOUCIN, *bas.*

Je ne peux pas, vous parlez toujours.

LAURENT, *haut.*

Au surplus, croyez-vous que monsieur se laisse intimider?

DOUCIN, *bas en l'arrêtant..*

Pas de menaces, mon cher, pas de menaces.

SENNEVILLE, *s'échauffant.*

Et vous, pensez-vous que monsieur soit homme à reculer devant son rival.

MARTIAL, *en ricanant.*

Un conservateur des hypothèques!..

DOUCIN.

Vaut bien un fournisseur des vivres.

LAURENT, *bas.*

Bien répondu... il méritait cela ..

SENNEVILLE, *à Martial.*

Ne trouvez-vous pas qu'il prend un air... ce petit monsieur Doucin?

MARTIAL.

Laissez donc... cela fait mal.. un blanc-bec!

LAURENT, *à Doucin.*

Blanc-bec!...

SENNEVILLE, *à part en riant.*

Cela s'échauffe...

LAURENT, *à Doucin.*

Il vous a insulté...

DOUCIN.

Croyez vous?

LAURENT.

Oh! il vous a insulté! il ne faut pas le souffrir.

DOUCIN.

Un moment donc... comme vous êtes crâne!

LAURENT, *à part en riant.*

Il a déjà peur.

SENNEVILLE, *à Martial.*

Vous lui avez manqué, vous lui devez une réparation.

MARTIAL, *embarrassé à Senneville.*

J'ai été un peu trop loin, je l'avoue... je suis dans mon tort.

SENNEVILLE, *à part.*

Ils prennent la chose au sérieux.

LAURENT, *à Doucin.*

Entre gens d'honneur, cela ne peut pas se passer ainsi... Il faut vous battre.

AIR : *De sommeiller encor ; ma chère.*

L'insulte me paraît très-grave,
Et l'on ne peut s'en dispenser ;
Comment peut-on, quand on est brave,
Froidement se voir offenser ?
Aujourd'hui, faites-lui connaître
Combien il vous a mal jugé :
Il pourra vous tuer peut-être ;
Mais au moins vous serez vengé.

DOUCIN, *bas.*

Allons, c'est bon, en voilà assez, c'est à celui qui a le plus de raison.

SENNEVILLE.

Vous dites que vous voulez en avoir raison ?

DOUCIN.

On ne vous demande rien.

SENNEVILLE.

Monsieur est prêt à vous donner toute satisfaction...

MARTIAL.

Assurément... je... suis prêt. (*à part.*) de quoi se mêle t-il donc ? (*haut.*) Je tremble que M. Derbain ne nous entende.

SENNEVILLE.

Il vous laisse le choix du tems, des armes.

DOUCIN, *effrayé.*

Ah ! mon Dieu ! des armes !

LAURENT.

Eh ! bien, dans deux heures, à l'épée, sur le rempart !

DOUCIN, *bas.*

Ah çà ! parlez pour vous ; moi, je ne me soucie pas. Si madame Derbain venait enc e moment...

LAURENT.

N'ayez pas peur !.. Monsieur ne peut pas vous refuser.

SENNEVILLE.

Vous refuser ! il accepte, au contraire, avec le plus grand plaisir.

LAURENT.

Et ils riront à vos dépens, en épousant votre maîtresse.

SENNEVILLE.

Ce n'est pas une raison.

LAURENT.

Allons, Monsieur, vous êtes un mauvais témoin... vous voulez arranger l'affaire... vous sentez bien que je ne veux la mort de personne... mais ne serait-il pas plaisant de faire venir M. Doucin et M. Martial sur le terrain... je vois d'ici nos deux rivaux croiser leurs épées avec précaution, et tomber à genoux l'un devant l'autre.... en renonçant mutuellement à mademoiselle Clémence.

SENNEVILLE.

En effet.

LAURENT.

Ajoutez à cela que le beau-père et la belle-mère sont ennemis déclarés des duels et des mauvaises têtes, vous devez vous le rappeller. Nous ébruitons l'affaire dans la maison, et les voilà perdus dans l'esprit des honnêtes parens... nous autres, nous jouons ici le rôle de pacificateurs... sans nous, ils allaient s'immoler... ils nous doivent la vie.... on nous embrasse, on nous felicite, et nous épousons !...

SCENE VII.

Les Mêmes, DOUCIN.

SENNEVILLE.

Voilà qui est dit.

DOUCIN, *à part*

Encore cet officier !

LAURENT.

Dans une heure, sur le rempart.

SENNEVILLE.

Dans une heure c'est convenu.

DOUCIN, *à part.*

Allons, il n'y a plus moyen.. j'aurais pourtant bien voulu parler au trompette.

LAURENT, *bas.*

En voici déjà un... il me fait signe... laissez-moi, je vais l'entretenir dans des dispositions belliqueuses.

SENNEVILLE, *bas.*

Et moi, je vais monter la tête à M. Martial.

Il sort.

SCENE VIII.

LAURENT, DOUCIN.

LAURENT.

Eh bien ! monsieur, vous venez me remercier de la chaleur avec laquelle je vous ai défendu... j'espère que j'ai joliment pris votre parti.

DOUCIN.

Oui, je vous ai une fière obligation... vous m'avez engagé là dans une belle affaire...

LAURENT.

Ah ! monsieur, que vous êtes heureux !

DOUCIN.

Heureux ! et de quoi donc ?

LAURENT.

Eh ! parbleu ! de vous battre.

DOUCIN.

Est-ce que cela vous amuse, vous, de vous battre ?

LAURENT.

Moi, je paierais une pareille affaire au poids de l'or.

DOUCIN, *à part.*

Ah ! ça, mais je pense à une chose... si c'est un amateur...

LAURENT.

Ah ! si j'étais à votre place, en garde là... ah !

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Pour moi les combats ont des charmes ;
Et j'ai passé dix ans à batailler ;
Mais nous avons enfin posé les armes,
Et je commence à me rouiller.
Ne pas se battre est vraiment une honte ;
Quel bonheur si, pendant la paix,
Pour m'entretenir, je pouvais
Travailler un peu pour mon compte.

DOUCIN.

Écoutez donc, il y aurait moyen de s'arranger...

LAURENT.

Que voulez-vous dire ?

DOUCIN.

Vous êtes mon second, n'est-ce pas, eh bien ! soyez mon premier.

LAURENT.

Comment.

DOUCIN.

Présentez-vous de ma part à ma partie adverse, et dites lui qu'une affaire imprévue, une indisposition subite, tout ce que vous voudrez enfin... ne me permettent pas d'avoir le plaisir de me couper la gorge avec lui, et que je vous ai donné ma procuration.

LAURENT, *à part.*

Diable ! comme il y va !

DOUCIN.

Y êtes-vous, maintenant ?

LAURENT.

Oui, oui, je comprends fort bien, mais ça ne se fait pas comme cela.

DOUCIN.

Rien de plus naturel, vous avez eu la complaisance de vous quereller pour moi, c'est bien le moins que vous vous battiez à ma place.

LAURENT.

Mais on n'a jamais vu.

DOUCIN.

Eh ! mon cher, c'est de tradition... Le Cid ne s'est-il pas battu pour son père... Vous serez mon Rodrigue... Avez-vous du cœur ?

LAURENT.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites... Mais je craindrais de vous priver de la gloire...

DOUCIN.

Oh ! c'est une privation à laquelle je me résigne... D'ailleurs je me dois à ma future, et c'est un tour excellent que

je joue à ma rivale ; pendant qu'il féraille avec vous, moi j'épouse.

LAURENT, *à part.*

C'est justement ce que nous ne voulons pas.

DOUCIN.

Je sais bien que certaines gens à préjugés pourraient trouver quelque chose de louche dans ma proposition, mais là-dessus, moi je pense comme Rousseau ; je n'aime pas les duels... Il me répugnerait de verser le sang de mon semblable... il me répugnerait encore plus d'être tué.

LAURENT.

Oh ! tué !... cela n'est pas probable.

DOUCIN.

Il suffit que cela soit possible.

LAURENT.

Ça se voit si rarement.

DOUCIN.

Mais enfin, ça s'est vu. D'ailleurs un homme de plume n'est pas né pour manier l'épée... Il faut que chacun fasse son métier... Vous êtes militaire ?

LAURENT.

Je suis fier d'en porter l'habit.

DOUCIN.

Eh bien, mon ami, battez-vous, c'est votre affaire.

LAURENT.

Je ne suis pourtant pas forcé de me battre pour tout le monde.

DOUCIN.

Non, mais vous êtes mon témoin...

LAURENT.

Eh bien ! quand vous serez tué, je me battrai pour vous.

DOUCIN.

Je vous en remercie de toute mon âme..., mais sans attendre jusques là, ne pourriez-vous me rendre ce petit service de mon vivant ?

LAURENT *à part.*

Le diable d'homme qui veut absolument que je sois brave parce que j'ai un uniforme... Si j'avais pu prévoir la responsabilité !

DOUCIN *à part.*

Il se consulte... (*haut*) d'ailleurs je compte vous offrir un petit dédommagement pour les risques et périls.

LAURENT *à part.*

Une bourse ! on dirait qu'il devine que je ne suis qu'un valet...

DOUCIN.

Eh bien ?...

LAURENT.

C'est que ce fournisseur a l'air d'un brutal...

DOUCIN, *secouant la bourse.*

Allons, combien vous faut-il ? donnez-moi le tarif de votre courage.

AIR : *on dit que je suis sans malice.*

Je sais, au juste, et sans méprise,
Le cours de chaque marchandise ;
D'abord, je sais bien qu'à Paris,
L'amour est vraiment hors de prix ;
On donne pour rien la science,
Mais j'ignore quel est, en France,
Le prix du courage, attendu
Qu'on n'en a pas encor vendu.

LAURENT.

Ce son argentin réveille ma valeur... il n'y a pas de trompette qui vaille cela... qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dedans ?

DOUCIN.

Dix louis.

LAURENT *à part.*

Comme c'est tentant !... si je n'avais pas peur !... mais c'est que j'ai peur. (*haut*) Impossible à ce prix-là... en conscience, je vaux quelque chose de plus.

DOUCIN.

J'en mets quinze.

LAURENT *à part.*

Ah ! quinze louis, maudit polton !... (*haut.*) songez donc à ma pauvre veuve, à mes cinq ou six orphelins.

DOUCIN *à part.*

Ça me coûtera cher, mais au bout du compte c'est une dépense utile... (*haut.*) Je double la somme.

LAURENT *à part.*

Má foi, je n'y tiens plus... je me risque... (*haut.*) Allons, tenez, pour vous obliger... C'est parce que c'est vous....

(*Il prend la bourse.*)

DOUCIN.

Ainsi, voilà qui est convenu, vous vous battrez pour moi.

LAURENT,

Soyez tranquille...

DOUCIN, *d'un air fanfaron.*

Ce faquin de Martial, il méritait une leçon.

LAURENT.

Je la lui donnerai de votre part.

DOUCIN.

Je vous attends ici.

LAURENT.

Non pas... (*à part.*) Il n'aurait qu'à signer pendant ce temps là. (*haut.*) Allez m'attendre au café voisin... j'irai vous apprendre l'issue du combat...

DOUCIN.

C'est bien, ah! çà, excusez-moi auprès de votre officier... Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails...

LAURENT.

Soyez en repos.

DOUCIN.

Adieu, mon brave, adieu, mon fondé de pouvoirs. Dieu merci! voilà une affaire d'honneur dont je ne me suis fort bien tiré.

AIR : *mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Mon cher, dans cette circonstance,
Il faut surtout montrer du cœur;
Je m'en remets à ta vaillance;
Du soin de venger mon honneur.

En combattant mon adversaire,
Montre-toi digne de mon choix:
Meurs même, si c'est nécessaire,
Je t'abandonne tous mes droits!

Ensemble

Mon cher, dans cette circonstance,
Il faut surtout montrer du cœur :
Je m'en remets à ta vaillance,
Du soin de venger mon honneur.

LAURENT.

Je puis, dans cette circonstance,
Sans me risquer, montrer du cœur;
Je n'ai pas beaucoup de vaillance,
Mais plus que moi l'autre aura peur.

SCENE IX.

LAURENT, *seul.*

Ah ! ah ! ah !... c'est bon... voilà une nouvelle branche de commerce... et je fais aujourd'hui un marché d'or... je ne m'expose pas beaucoup... M. Martial n'a pas l'air bien terrible... et je n'aurai pas de peine à le faire filer doux... il aura plus peur que moi...

SCENE X.

LAURENT, SENNEVILLE.

SENNEVILLE.

Mon cher Laurent, tout va le mieux du monde... j'ai piqué d'honneur M. Martial, il a la tête montée, et maintenant il est bien décidé à tuer son homme.

LAURENT, *à part.*

Ah ! mon dieu, mon dieu, mais ça ne fait pas mon compte du tout... (*haut*) Ecoutez donc, monsieur...

SENNEVILLE.

Il ne faut pas qu'il nous voie ensemble.... ce monsieur Doucin, qu'en as-tu fait ?

LAURENT.

Vous dites donc que M. Martial...

SENNEVILLE.

Oh ! ce n'est plus le même ; il a l'air maintenant d'un vrai spadassin... tu verras, tu verras...

LAURENT, *à part.*

Je crois bien que je verrai.. (*Haut*) Monsieur, par pitié.

SENNEVILLE.

Le voici, je me sauve... dans une demi-heure sur le rempart...

Senneville sort.

LAURENT.

Je n'ai plus qu'à faire mon testament... quelle figure rébarbative !..

SCENE XI.

LAURENT, MARTIAL.

MARTIAL, *d'un air fanfaron.*

Ah ! c'est vous ? Eh bien ! M. Doucin est-il toujours dans l'intention de se battre ?

LAURENT.

Oui, monsieur.. (*à part*) Je n'ose lui dire...

MARTIAL.

Vrai, j'en suis fâché pour lui... parce qu'au bout du compte, c'était un bon garçon.

LAURENT.

Ah ! çà, mais vous croyez donc ?

MARTIAL.

Oh ! cela tournera mal pour ui, il n'y a pas de doute...

LAURENT, *à part.*

Je suis venu me jeter à la gueule du loup...

MARTIAL.

Mais aussi, comment diable s'adresse-t-il à moi, un vieux routier, qui ai la grande habitude... quinze ans de salle.

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Aux témoins, comme aux adversaires,
Ce bras, en tout temps fut fatal ;
J'ai, dans ma vie, eu cent affaires,
Et ne m'en porte pas plus mal ;
Bref, c'est au point, qu'en mon pays natal,
Un beau matin, les femmes, à la file,
Chez le préfet me faisant appeler,
On me pria de m'en aller,
En me faisant observer que la ville
Commençait à se dépeupler.

SCENE XII.

LAURENT, *seul.*

Vraiment, l'aventure est unique, me voilà donc obligé de me battre avec moi. (*il se donne une poignée de main.*) touchez là, mon adversaire, et en garde! une, deux!... parez celle-là... attendez, je vais vous faire une petite feinte... tierce.. quarte...

Il fait le lazzi de deux hommes qui se battent.

AIR : *L'étude est inutile.* (Jeannot et Colin.)

Je veux, par ma victoire,
Servir en même-temps,
Et l'amour et la gloire,
Ma bourse et nos amans;
A moi seul je dois faire
Quatre rôles, au moins,
L'agresseur, l'adversaire,
De plus, les deux témoins,
A gagner mon argent, je mettrai tous mes soins.
Bientôt, avec courage,
Notre combat s'engage,
Sans crainte de périr,
Je m'attaque avec rage,
Car je dois me punir.
Mars dans mes traits respire!
Je résiste sans peur,
Et pour comble d'honneur,
Comme témoin, j'admire,
Mes coups et mon ardeur.
Mais, comme au fond je m'aime,
Et comme j'ai bon cœur,
Je m'embrasse moi-même,
Charmé de ma valeur:
Du sort qui nous rassemble
Les témoins sont contens;
Nous déjeûnons ensemble,
Joyeux et bien portans...
Et le combat finit faute de combattans.

SCENE XIII.

LAURENT, SENNEVILLE.

SENNEVILLE.

C'est toi, Laurent? eh bien! qu'as-tu fait, se battra-t-on?

LAURENT.

Mais... oui et non!

SENNEVILLE.

Que veux-tu dire?

LAURENT.

Il y a du changement, depuis que je ne vous ai vu.

SENNEVILLE.

Il ne se battront pas!

LAURENT.

Non, monsieur!

SENNEVILLE.

Quoi! le combat n'aura pas lieu?

LAURENT.

Si monsieur... ça n'empêche pas.

SENNEVILLE.

Eh! qui donc se battra?

LAURENT.

Moi, Monsieur.

SENNEVILLE.

Toi? tu es trop poltron, pour cela.

LAURENT.

Vous ne savez pas combien cet habit m'a donné de courage.

SENNEVILLE.

Mais enfin contre qui te battras-tu?

LAURENT.

Ah! contre un homme bien redoutable: vous ne devinez pas?

SENNEVILLE.

Non, d'honneur.

LAURENT.

Contre moi.

SENNEVILLE.

Quelle est cette plaisanterie?

LAURENT.

Je ne plaisante pas; demandez plutôt aux témoins.

SENNEVILLE.

Et qui sont-ils?

LAURENT.

Moi, Monsieur.

SENNEVILLE.

Encore ; tu m'impatientes à la fin.

LAURENT.

Oui, monsieur, pour vous, je me mets en quatre.

SENNEVILLE.

Va-t-en au diable!

LAURENT.

Quelle ingratitude! quand j'expose ma vie!

SENNEVILLE.

Comment?

LAURENT.

Je suis si vif!... si j'allais me tuer!...

SENNEVILLE.

A la fin, veux-tu m'expliquer?...

LAURENT, *tirant sa montre.*

Je n'en ai pas le temps, voici l'heure du rendez-vous... je ne veux pas me faire attendre... je vole au combat.

Il sort précipitamment.

SCENE XIV.

SENNEVILLE, *seul.*

Laurent! Laurent! je veux mourir, si je comprends un mot...

SCÈNE XV.

SENNEVILLE, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Monsieur Senneville, tout est perdu; il faut vous en aller... tout est découvert ; on sait que vous êtes ici.

SENNEVILLE.

Qui peut m'avoir nommé?

CLÉMENCE.

C'est moi, monsieur Senneville, c'est moi... vous allez vous fâcher? Tant que j'ai conservé un peu d'espoir, j'ai bien gardé mon secret, mais quand j'ai vu qu'on allait me marier, la peur m'a prise, et j'ai tout avoué.

AIR : *Vaud. du premier prix.*

J'avais bien juré de me taire,
Ma mère me fait appeler,
J'arrive, je vois le notaire,
On m'interroge, il faut parler;
Jugez de ma frayeur extrême;
Alors, croyant bien faire, hélas!..
Je dis que c'est vous seul que j'aime,
Ah! Monsieur, ne m'en voulez pas!
Je vous en prie, ah! ne m'en voulez pas!

Même air.

Déjà je suis assez punie,
De ne pas avoir su mentir;
On nous sépare pour la vie,
Sur-le-champ il vous faut partir!
Mon chagrin est égal au vôtre,
Et cependant je vais, hélas!
Ce soir en épouser un autre;
Mais du moins ne m'en voulez pas;
Je vous en prie, ah! ne m'en voulez pas.

SENNEVILLE.

Est-il possible! quoi vous pourriez consentir?

CLÉMENCE.

Ah! mon dieu! voilà que l'on vient; adieu monsieur Senneville, je vous aime toujours bien, mais allez vous-en, je vous en prie, allez vous-en.

Elle sort.

SCENE XVI.

SENNEVILLE, LAURENT.

LAURENT, *avec mystère.*

Eh! vite, eh! vite, monsieur, sauvez vous.

SENNEVILLE.

A l'autre, maintenant. Ah! ça, tout le monde s'est donné le mot pour me renvoyer?

LAURENT.

Au nom du ciel, monsieur! tout va bien... vous gâteriez tout...

SENNEVILLE.

Tout est perdu... tout va bien... ah ça, tu finiras peut-être par me mettre au fait.

LAURENT.

Oui, monsieur, oui... qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, que le duel en question a eu lieu, et que nos deux rivaux sont morts.

SENNEVILLE.

Morts!

LAURENT.

Oui, monsieur, quand je vous dis que ça va bien.

SENNEVILLE.

Mais, dis donc? cela devient sérieux.

LAURENT.

Eh! Monieur, cela ne les empêche pas de se porter aussi bien que vous et moi... Mais, tenez, il y a là un des défunts qui m'attend à la porte, il ne faut pas qu'il vous voie. Allez rassurer mademoiselle Clémence, et ne perdez pas de vue le notaire.

SENNEVILLE.

Je t'avertis que me voilà tout aussi avancé que tout à l'heure.

LAURENT, *le poussant.*

Allez donc, allez donc...

SCENE XVII.

LAURENT, MARTIAL.

LAURENT.

Maintenant, à nous deux, monsieur Martial !st... st..., il n'y a plus personne.

MARTIAL, *s'avançant avec précaution.*

F , au moins, qu'on ne m'a pas vu?

LAURENT.

Est-ce qu'on fait attention à vous?

MARTIAL.

Dis donc? as-tu remarqué, en entrant, le portier m'a regardé avec un air...

LAURENT.

Vains scrupules d'une imagination timorée. Au reste, cela fait l'éloge de votre cœur, vous avez des remords.

MARTIAL.

Il me semble pourtant que si quelqu'un doit en avoir... Quelle déplorable affaire!

LAURENT.

Que voulez-vous? vous avez la main malheureuse.

MARTIAL.

Dis donc plutôt toi. Ah! çà, voyons, conte-moi donc un peu comment ça s'est passé.

LAURENT.

Oh! dans les règles, vous vous êtes bien montré.

MARTIAL.

Allons, il veut toujours... comment veux-tu que je me sois bien montré, puisque je n'ai seulement pas paru?

LAURENT.

Enfin, c'est égal, c'était toujours vous, moi je n'étais là qu'à votre intention.

MARTIAL.

Va, va, tu y tiens, continue.

LAURENT.

Air : *Contredanse de la Nina de la rue Vivienne.*

Vous arrivez sur le terrain,
De vous battre comme il vous tarde,
Vite, vous vous mettez en garde,
Le combat s'engage soudain;
Vous l'attaquez, pan, pan,
Mais, solide au poste,
Il riposte,
Se défend, sur vous, pan, pan,
Je vous ai cru presque mort un instant.

Mais aussitôt, vlan, vlan,
Vif comme la poudre
Et la foudre
Vous le touchez, vlan, vlan.
C'est fait de lui, le voilà sur le flanc!
Chacun frappé d'étonnement,
Admire et chante votre gloire;
Enfin, après cette victoire,
On vous ramène triomphant.

MARTIAL.

Mais, encore une fois, ce n'est pas moi. Heureusement j'ai mon alibi.

LAURENT.

Que voulez-vous? ce qui est fait est fait. Il s'agit à présent de pourvoir à votre sûreté.

MARTIAL.

Tu penses donc que je cours des risques?

LAURENT.

On est peut-être déjà à votre poursuite. La famille de monsieur Doucin est très-puissante dans le pays: avec ça qu'il laisse dans la ville trois cousins qui sont d'excellentes lames, et de plus, un arrière petit-neveu qui abat la poupée à soixante pas. C'est une famille de ferrailleurs.

MARTIAL.

Tu me fais trembler..... et mon mariage?

LAURENT.

Oh! quant à ça, il n'y faut plus songer; mais c'est un petit malheur.

MARTIAL.

Qu'appelles-tu, un petit malheur! c'était une union fort avantageuse.

LAURENT.

Vous ne manquerez pas de bons partis dans l'étranger.

MARTIAL.

Comment! dans l'étranger?

LAURENT.

Mais oui, monsieur, je crois qu'il n'y aurait pas de mal de s'expatrier un peu, pour assoupir votre malheureuse affaire: et à votre place, moi, je serais grimpé tout de suite en diligence; mais vous ne m'avez pas écouté, vous avez voulu venir ici.

MARTIAL.

Ne faut-il pas au moins que je dise adieu au beau-père?

LAURENT.

Vous êtes bien sûr de sa discrétion?

MARTIAL.

Dis donc, on vient de ce côté... je crois!

LAURENT.

Oui, monsieur, il faut vous cacher; tenez, dans ce cabinet; n'en bougez pas que je ne sois revenu. Je vais faire préparer une chaise de poste, et, à la nuit tombante, fouette cocher! et puis cours après.

MARTIAL.

Tu es un honnête garçon (*il cherche à ouvrir le cabinet*). Je ne peux faire tourner cette clé.

LAURENT, *à part.*

Courons rejoindre l'autre défunt au café, car j'ai une frayeur mortelle qu'il ne revienne ici (*à Martial, à voix basse.*) Eh vîte! eh vîte! voici quelqu'un. A ce soir, mon cher monsieur Martial.

MARTIAL.

A ce soir, mon cher ami... Maudite serrure! (*Laurent sort.*)

SCENE XVIII.

MARTIAL, M. DERBAIN.

M. DERBAIN, *sans voir Martial.*

Le notaire est là depuis une heure les bras croisés, et je ne sais ce que mon gendre est devenu; et ce monsieur Senneville qui réclame... Vraiment, je suis d'une colère! Ah! le voilà donc ce monsieur Martial. (*Il lui frappe sur l'épaule.*) Enfin, je vous tiens.

MARTIAL, *qui n'avait pas vu M. Derbain.*

Ah!

M. DERBAIN.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites-là?... On vous attend.

MARTIAL.

Vous m'avez fait une peur... Si je n'ai pas cru qu'on venait m'arrêter.....

M. DERBAIN.

Vous arrêter!... Ah! ça, mais vous rêvez, mon cher Martial; voyons, voyons, vous venez de faire un petit somme; ouvrez les yeux, il est temps de paraître...

MARTIAL.

Pour l'amour de Dieu, cachez-moi.

M. DERBAIN.

Vous cacher dans un moment comme celui-ci... mais songez donc que ma femme a son protégé... il ne faut pas laisser le temps à M. Doucin.

MARTIAL.

Ah! soyez tranquille... allez... le pauvre cher homme ne pense plus guère à votre fille.

M. DERBAIN.

Êtes-vous devenu fou ?.. je ne comprends rien à tout ce que vous me dites.

MARTIAL.

Ne m'interrogez pas, monsieur Derbain.

M. DERBAIN.

Ah ! mon dieu ! comme vous êtes pâle.

MARTIAL.

Je le crois bien, quand on est teint du sang d'un ennemi.

M. DERBAIN.

Il perd la tête !

MARTIAL.

Quand on a commis un homicide, bien involontaire, à la vérité.

M. DERBAIN.

Qu'est-ce que vous venez me parler d'ennemi, d'homicide, c'est bien gai pour un jour de noce.

MARTIAL.

Il n'y a plus de noce, monsieur Derbain, il ne peut plus y en avoir... je me vois forcé de vous rendre votre parole.

M. DERBAIN.

Comment, sérieusement? vous me réduiriez à prendre monsieur Doucin ?..

MARTIAL.

Je vous le répète, monsieur Doucin n'a plus envie de se marier ; malheureuse victime d'un moment de vivacité !

M. DERBAIN.

Oh ! c'est trop fort, et je vais de ce pas...

MARTIAL.

Arrêtez, monsieur Derbain .. vous saurez tout... apprenez donc qu'un duel...

M. DERBAIN.

Un duel ! entre qui ?

MARTIAL.

Entre moi et monsieur Doucin.

M. DERBAIN.

Hé bien !

MARTIAL.

Eh bien !.. vous devinez le reste...

M. DERBAIN.

O ciel ! et c'est vous, monsieur Martial ?

MARTIAL.

Je vous jure qu'il n'a pas dépendu de moi.

M. DERBAIN.

Ce que c'est que les mauvaises têtes ! je vous le disais encore ce matin !..

MARTIAL.

Parlez plus bas, je vous en conjure... si l'on nous entendait...

M. DERBAIN, *criant plus fort.*

Maudit préjugé ! cruel point d'honneur !

MARTIAL.

Plus bas, plus bas... vous allez me perdre; mais le temps

Avec courage, à leur défense,
Jeunes et vieux tous s'élançant,
Il serait impossible, en France,
De trouver un seul remplaçant.

CADENCE, *au public.*

La salle est toujours bien garnie,
Lorsque l'on donne du nouveau,
Mais après, quand la pièce ennuie,
On ne vient plus guère au bureau:
Pour rendre la recette égale,
Ah! Messieurs, si l'on est content,
Que chacun de vous, dans la salle,
Demain envoie un remplaçant.

FIN.

LE FAGOTIER,

OU

LA CABANE ENCHANTÉE,

PIÈCE SANS FÉERIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. SEWRIN ET OURRY,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 14 NOVEMBRE 1822.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS.

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI,

ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1822

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DENIS, pauvre paysan, fagotier..	M. FONTENAI.
DENISETTE, sa fille.....	Mme. CLOZEL.
JACQUES BROUET, garçon jardinier, amoureux de Denisette....	M. GUÉNÉE.
Le Père FALAISOT, vieux maçon.	M. PHILIPPE.
M. GERCOUR, riche propriétaire.	M. HENRI.
ADOLPHE, son fils, agé de 15 à 16 ans.....	Mlle CLARA.
Mme BERTRAND, vieille gouvernante.....	Mme GUILLEMIN.
Chœur de Fagotiers.	

La scène se passe au village de Pont-Carré, dans la forêt d'Armainvilliers, à 8 lieues de Paris.

Nota. Cette Edition est exactement conforme à la représentation et au manuscrit déposé au Ministère.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LE FAGOTIER,

PIÈCE SANS FÉERIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'entrée d'un bois, et, à droite de l'acteur, la cabane de Denis le Fagotier. Elle est saillante sur le théâtre. A gauche, est la grille d'une jolie maison de campagne; près de la grille, est la petite maison du jardinier.

SCENE PREMIERE.

ADOLPHE, Mme. BERTRAND.

ADOLPHE *est en petit habit du matin; il porte des lignes et un petit filet pour pêcher; il sort de la grille en courant et poursuivi par Mad. Bertrand.* (*Riant.*)

Ah! ah! tu cours bien, ma bonne, mais je cours encore mieux que toi.

Mad. BERTRAND, *essoufflée.*

Pardi! c'est bien là le cas de dire que vous avez vos jambes de quinze ans.

ADOLPHE.

Au collége, c'est moi qui gagne toutes les parties de barres. Tiens... (*il lui donne une tape sur l'épaule.*) veux-tu essayer encore? (*il court.*) attrappe-moi.

Mad. BERTRAND.

Non, non, Monsieur; mais je vous prie de rentrer, ou bien de laisser là vos lignes et vos filets.

ADOLPHE.

Mais, sais-tu, ma bonne, que tu es bien méchante, ce matin? Comment, vouloir empêcher un écolier, échappé aux verroux du collége, de jouir pleinement de son jour de congé!

MAD. BERTRAND.

Je ne suis pas la maîtresse, moi ; attendez, pour prendre vos licences, que M. Gercourt soit revenu.

AIR : *Vaudeville du petit courrier.*

Hier on vint le prévenir
Que des habitans du village
Ont tout perdu par un orage,
Il est allé les secourir.

ADOLPHE.

Puisqu'aujourd'hui la bienfaisance
A vers eux dirigé ses pas,
Comment prendrai-je patience?
Mon père n'en finira pas. (*trois fois.*)

MAD. BERTRAND.

Et d'ailleurs, Monsieur, quelle imprudence à vous de vouloir aller tout seul à la pêche?

ADOLPHE.

Aimes-tu mieux y venir avec moi?

MAD. BERTRAND.

Dieu m'en préserve! je suis toute tremblante, rien que de voir un enfant sur le bord d'un ruisseau.

ADOLPHE.

Voyez un peu le grand danger!

AIR : *Vaudeville d'arlequin cruello.*

Eh quoi! faut-il qu'à ton côté
Sans cesse l'on m'attache,
Que par toi je sois escorté
Sans le moindre relâche?
D'où vient qu'on me traite en enfant?
Ah, c'est me faire assurément
Une injure cruelle!...
Ne me quittant pas d'un instant,
Je crois que madame Bertrand
Me prend... me prend
Pour une demoiselle. *bis.*

MAD. BERTRAND.

Non, non... je ne vous prends pas pour une demoiselle!... je ne suis pas assez simple pour ça.... Mais, parlons un peu raison, Monsieur... Mes craintes ne sont-elles pas bien fondées... après l'accident qui vous estarrivé l'année dernière, aux vacances?

ADOLPHE.

Quel accident ?

Mad. BERTRAND.

Comment? vous l'avez déjà oublié ?... Ah ! jeunesse ; jeunesse !... Vous ne vous rappelez pas cet étang où vous avez failli vous noyer ?

ADOLPHE.

Ah! oui, oui... l'étang des Coudraies... où j'ai voulu aller chercher, à la nage, un gros poisson, qui avait emporté ma ligne et mes hameçons... Oh oui! vraiment, je m'en souviens. (*il rit.*)

Mad. BERTRAND.

Riez, riez... cela était, en effet, très-plaisant.

ADOLPHE, *riant.*

Ah! ah!... c'est que, quand je pense à la tournure que j'avais... Tout couvert de vase, d'herbes et de joncs... je ressemblais à un dieu marin... à Neptune... j'avais l'air du *quos ego* de *Virgile.*

Mad. BERTRAND.

Neptune!.... Neptune!.... Il n'en est pas moins vrai que, sans le brave homme qui vous retira de l'eau...

ADOLPHE, *avec sensibilité.*

Ah!... tu as bien raison, ma bonne... Il exposa sa vie... pour un étourdi!... Mais je lui en veux beaucoup, à ce brave homme-là....

Mad. BERTRAND.

Bon! qu'est-ce que vous dites?

ADOLPHE.

Sans doute.

Mad. BERTRAND.

Comment ?

ADOLPHE.

Après le tour qu'il m'a joué...

Mad. BERTRAND.

Le tour...

ADOLPHE.

Eh! oui... c'est indigne!... Au moment où j'allais lui parler de ma reconnaissance!.... crac!.... le traître m'échappe, et disparaît dans le bois... Ah! si j'avais été en état de courir...

J'connaissais point ce quartier là
Ha ! ha ! ha ! la !
Partout on n'voit que des moëllons !...
Les ponts, les quais et les maisons,
Tout ça pouss' comm' des champignons.
Bientôt, si ça dure j' prédis,
Qu'tout' la Franc' sera dans Paris.
On défait,
On refait,
Chacun fait
Son p'tit plan
D' bâtiment,
Et ça va joliment.

Deuxième couplet.

Sur l' bou'lvard aussi par boutade,
Quand j'vas faire un tour de promnade,
J'vois chaqu' fois queu' théât' nouveau,
Ho ! ho ! ho ! ho !
V'là z'encore un p'tit opéra..
Ha ! ha ! ha ! ha !
Quoi t'est c'qu'on jouera dans stila ?
Vous verrez encor que ce s'ra
Le mimodrame et cœtera,
Si ça va toujours de c'train là,
Sur l' boul'vard chaq' soir on tuera
Vingt tyrans,
Douze enfans,
Leux mamans,
Leux parens,
Et tout ça
Pour l' plaisir des brav' gens.

SCENE IV.

Le Père FALAIZOT, JACQUES BROUET, *une bèche à la main, sort par la petite porte auprès de la grille du château et regarde la cabane.*

JACQUES, *à part.*

La cabane de Denis est toujours fermée.

Le père FALAIZOT, *à part.*

Quins, v'là l' fils du jardinier de M. Garcour.

JACQUES, *à part.*

J'croyais bien pourtant qu' i' r' viendrait aujourd'hui avec sa fille... pourvu qu'ils aient reçu la lettre que j' leux ai fait écrire.

Le père FALAIZOT.

st-ce que tu r' gardes donc là, Jacques Brouet?

ACQUES, *d'un air qui prouve qu'il ne l'aime point.*

c'est vous, père Falaizot?

Le père FALAIZOT.

oui, qu'c'est moi... com' tu vois, toujours sur mes , en attendant l' chaland.

JACQUES.

s n' travaillez donc pas?

Le père FALAIZOT, *mangeant.*

veux-tu?..dans c' diable d' canton, l'ouvrage n'donn'

JACQUES.

.. vous êtes un richard et vous pleurez toujours mi- ça n' vous empêche pas de manger toujours.

Le père FALAIZOT.

ué! t'es bon là... il faut bien manger. Est-c' que tu ges pas, toi?

JACQUES.

l...

Le père FALAIZOT.

?... dis-moi donc ton secret.... tu vis de l'air du ?

JACQUES.

is amoureux.

Le père FALAIZOT.

tre!..

JACQUES.

z-vous seulement c' que c'est qu' d'être amoureux?

Le père FALAIZOT.

s, si je l' sais!... est-c' que je n' le sis pas aussi,

JACQUES.

s!.. ah! bien, c'est un peu fort!

JACQUES.

Comment ça?

Le père FALAIZOT.

Oui, tâche qu'il m'fasse travailler au château, pour mon état d'maçon.

JACQUES.

Laissez donc!

Le père FALAIZOT.

Dam! c'est dans tes intérêts que j'te d'mande ça...

JACQUES.

Bah!

Le père FALAIZOT.

Sûrement.... pour un garçon jardinier, mon fieu, tu n'sais pas encore mener ta brouette.

JACQUES.

Comment, ma brouette?

Le père FALAIZOT.

Eh, oui, faut être pus rétors et avoir le fil... quand tu vois dans l'parc queuq'endroit du mur qui penche un peu, de tems en tems, sans faire semblant de rien, on y donne l'coup d'épaule et pâtatra... un beau matin ça déboule, on m'envoie chercher... on me met à la besogne, et quand je touche les espèces, j'te glisse la pièce en d'ssous main, et allez donc.

JACQUES.

Par exemple! si M. Gercour savait les beaux conseils que vous m'donnez...

Le père FALAIZOT.

Oui, dis-lui, et tu verras.

JACQUES, *à part.*

C'est vrai qu'il est si méchant, ce père Falaisot, qu'il n'faut pas trop se l'mettre à dos... Ah! v'là monsieur... Relevons vîte la terre de ce fossé, comme i' m'la commandé l'aut' jour.

SCÈNE V.

Les Mêmes, M. GERCOUR, ADOLPHE.

M. GERCOUR.

Adolphe, cela n'est pas bien; malgré ma défense, vous avez...

ADOLPHE.

Allons, mon cher papa, ne me grondez plus.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire*

Tandis que de frivoles jeux
Ont exercé ma patience,
Vous alliez chez les malheureux
Exercer votre bienfaisance
Comme vous j'aurais pu courir
Une chance moins incertaine...
Pour vous laisser tout le plaisir,
J'ai respecté votre domaine.

M. GERCOUR.

Petit flatteur!

JACQUES, *à part.*

Sait-il le prendre, ce brave homme?

M. GERCOUR.

Il faut bien te pardonner, mais plus de désobéissance, au moins, tu sais qu'elle t'a déjà coûté cher.

Le père FALAIZOT, *s'avançant d'un air caffard.*

Ben le bonjour, M. Gercour.

M. GERCOUR.

Ah! ah! c'est vous, père... bon jour, bon jour...

Il ne fait pas grande attention à lui.

père FALAIZOT, *examinant les lignes d'Adolphe.*

Vous venez donc de la pêche, mossieu Adolphe?

ADOLPHE.

Comme vous dites.

Le père FALAIZOT.

Et avez-vous pris queuq' chose?

ADOLPHE.

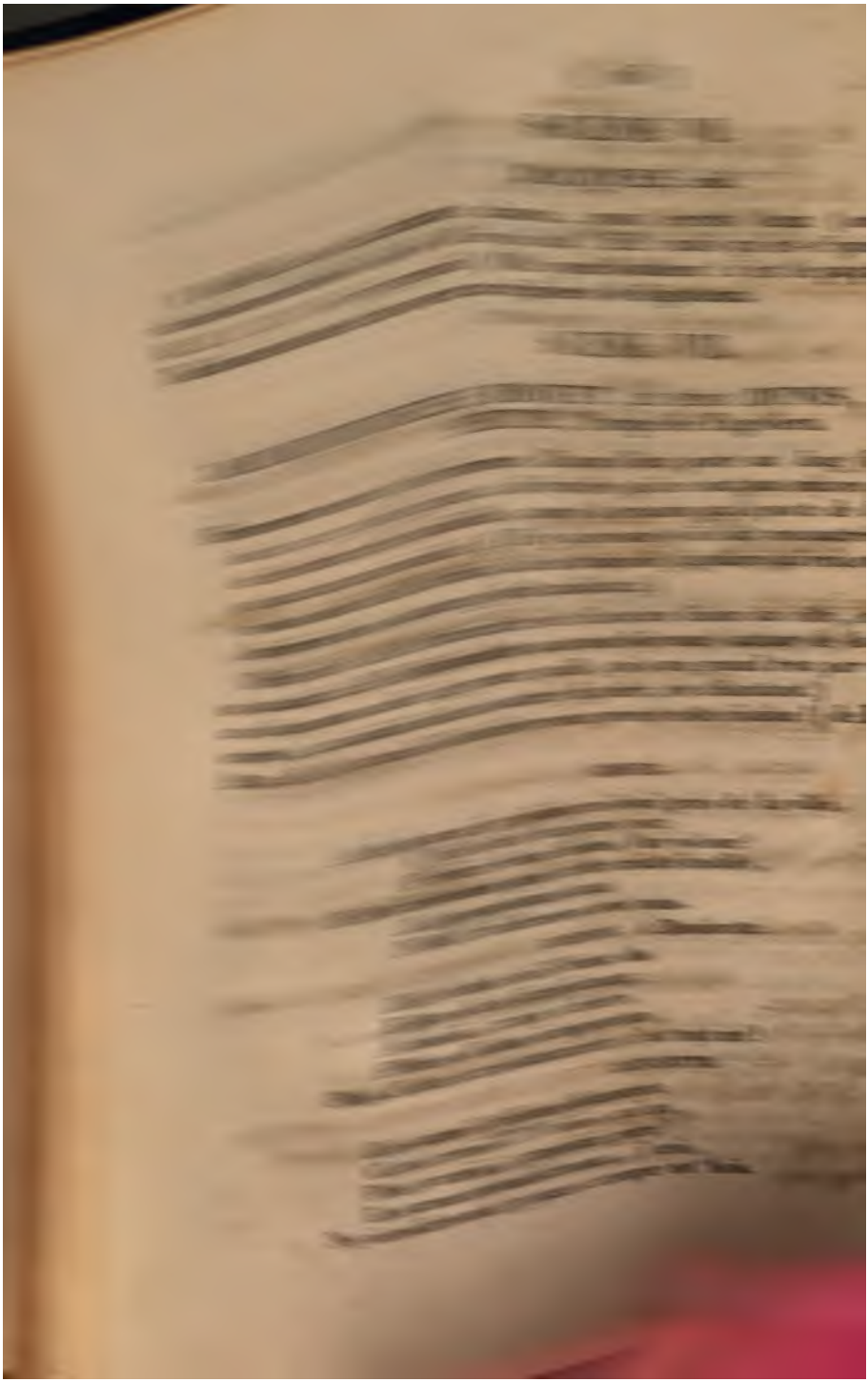
O mon dieu, non; rien du tout!... Madame Bertrand m'a porté malheur.

Le père FALAIZOT.

Comment, vous n'avez rien pris?... oh ben, par exemple!...

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Voulez-vous qu'à ce p'tit pass'temps
Le profit toujours double,
Y a des moyens fort innocens,
I' n'faut ni peines, ni talens,
Faites ce que font tant de gens,
Et pêchez en eau trouble.



CHŒUR.

Ah que je plains ces bonn' gens de la ville,
Qu'ont toujours peur
Pour leux bien, d'un voleur !
Je n'avons pas cette crainte inutile,
Je portons tous
Not' richesse avec nous.

JACQUES.

Eh! Denisette? Denisette?..

DENISETTE, *se retournant.*

Houé... c'est Jacques Brouet.

DENIS.

Eh! mais... oui... c'est lui-même... Bon jour, mon garçon.

DENISETTE.

Bonjour, Brouet.

DENIS, *aux fagotiers.*

Adieu, camarades... chacun à sa baraque... v'là la mienne.

Les fagotiers sortent gaîment, en reprenant le refrain.

Ah que je plains ces bonn'gens de la ville !

SCENE VIII.

DENIS, DENISETTE, JACQUES BROUET.

DENIS, *jetant son fagot de côté.*

Ah!.. et j'dis qu'en v'là un qui compte.

DENISETTE.

Et le mien, donc?.. Brouet?.. houp!.. aide-moi à me débarrasser.

JACQUES.

Me v'là... attends, attends... (*il lui ôte son fagot de dessus le dos.*)

DENISETTE, *riant.*

Merci, l'amour.

JACQUES, *pesant le fagot, qu'il met à terre.*

Queu fagot!.. ah! j'te vois en plein, du moins, comme'ça... A présent, pour ma peine, veux-tu que je t'embrasse?

DENISETTE.

Pourquoi pas?

JACQUES, *s'arrêtant au moment de l'embrasser.*

Ah mon dieu! comme t'es noire!

DENISETTE.

Noire?.. écoute donc... travailler du matin au soir en plein air, ça ne blanchit point, ça hâle tout le visage.

JACQUES, *après l'avoir embrassée.*

Oh! la! la! comme t'es z'halée! ah çà, vous avez gagné queuq' sous dans vot' route?

DENISETTE.

Oh! qu'oui, la bourse n'est pas mal garnie.

DENIS.

Sans compter que nos bissacs ne sont pas vides... il y en a qui nous ont payé en nature.

JACQUES, *à Denisette.*

A la bonne heure, au moins, vous vous portez bien, vous autres.

DENISETTE.

Ma fine oui... dieu merci!

DENIS.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

La fortun' parfois rend visite
A des gens qui n'bong' pas d'chez eux,
Mais souvent elle entraîne à sa suite
La goutte et ses tourmens affreux,
Et tant d'aut' maux fails pour les gens heureux!
Je crains peu c'te chanc' trop commune,
Par le sort sans cess' balotté,
Trottant chaq'jour d'un différent côté,
En courant après la fortune;
J'attrappe du moins la santé.

JACQUES.

Je ne peux pas en dire autant, moi.

DENIS.

Qu'est-ce que tu as, mon garçon?

JACQUES.

J'ai, que la nuit, quand j'dors tout seul, je n'ferme pas tant seulement l'œil... c'est bien différent, quand on dort deux.

DENISETTE, *riant.*

en, tiens, moi... je dors comme une souche et j'dis
our ne m' rend point malade.

JACQUES.

aimes donc pas ton petit Brouet?

DENISETTE.

que j' t'aime... Mais, qu'veux-tu?.. si not' mariage
pas encore venir...

JACQUES.

à-dire que t'en prends à ton aise, de l'amour....
nourrerais pas comm' moi, s'il y avait des ostaques.

DENISETTE.

en, quand j'en mourrirais?

JACQUES.

qu'il y en a des ostaques, il y en a.

DENISETTE.

s'ostaques donc?

JACQUES.

(*bas.*) Papa Denis, renvoyez Denisette, j'ai à vous

DENIS.

ette... va-t-en voir là dedans si tout est encore en

Il désigne la cabane.

JACQUES, *à part.*

s bien qu'on n'pourrait pas y déranger grand' chose.

DENISETTE.

clef?.. donnez-moi la clef.

DENIS.

f?.. tu l'as.

DENISETTE.

l'ai pas.

DENIS.

e-toi, j'te dis qu' tu l'as... est-elle ostinée?

DENISETTE.

n... c'est vous.

DENIS, *après avoir cherché.*

e, faut donc qu'all' soit perdue.

DENISETTE.

tu!.. n'y a pas tant d'cérémonie à faire... vous savez
e ça n'tient pas beaucoup.

ne un grand coup avec son derrière, dans la porte, qui s'ouvre.

DENIS.

Diantre ! il paraît que tu n'as pas besoin d'serrurier, toi.

JACQUES.

C'est vrai qu'all' n'y va pas de main morte.

DENIS.

Allons, remets tout en ordre, ça te r'garde.

JACQUES, *seul avec Denis, lui dit d'un air mystérieux*

Papa Denis !...

SCENE IX.

DENIS, JACQUES BROUET.

DENIS.

Voyons, que veux-tu?

JACQUES.

Dites-moi un peu, papa Denis, vous avez reçu ma lettre?

DENIS.

Ta lettre?... j'ons reçu une lettre, mais c'n'est point de toi, puisque tu n'sais pas écrire.

JACQUES.

C'est égal, c'est toujours moi qui vous ai écrit, avec la plume du maître d'école.

DENIS.

Ah! tu m'en diras tant! (*Il tire la lettre de sa poche.*) la v'là ta lettre, en ce cas.

JACQUES.

Eh bien, mais elle est encore cachetée.... vous n'l'avez donc pas lue?

DENIS.

Est c'que j'sais lire, moi?

JACQUES.

Mais Denisette...

DENIS.

Ah ben oui, Denisette me ressemble, all' n'distingeurait par un *a* d'un *b*.

JACQUES.

V'là une famille joliment sciençée! il fallait donc m'dire ça.

DENIS.

Dam! que veux-tu ? quand vous serez mariés, tu la mèneras à l'enseignement mutuel.

JACQUES, *soupirant.*

Ah!... nous n'en sommes pas là, père Denis... ah!..

DENIS.

Ah çà, il y a donc du chagrin là dedans... (*il décachette la lettre.*) quoiqu'ell' chante, ta lettre?... voyons.

JACQUES.

Vous êt' bon là... est-c'que j'sais c'qu'il y a dedans? puisque c'est le maître d'école qui a fait l'écriture.

DENIS.

Mais quoiq' tu lui as dit de m'dire au mait' d'école?

JACQUES.

Oh dame, tout plein d'choses, j'lui ai dit qu'il vous dis' de revenir tout d'suite, tout d'suite.

DENIS.

Eh bien; me v'là, qu'est-c'qu'il y a de si pressé?

JACQUES

Il y a, papa Denis, il y a, comme je vous l'disais tout-à-l'heure, des bâtons dans la roue, pour ma réunion avec Denisette.

DENIS.

Des bâtons!... queux bâtons?

JACQUES.

Primo, d'abord et d'un, c'est mon père qui dit qu'il n'veut point d'vot' fille pour sa bru, parc'qu'elle n'a rien et vous idem.

DENIS.

Ho! ho!... et queq' t'as donc, toi?... tes deux bras et ta bêche au bout... j'li conseil' de faire le fier... est ce parc' qu'il est jardinier d'une grande maison? et qu'il a d'gros gages... mais, morgué...

AIR: *Son cœur, j'en ai la certitude.* (de Rataplan.)

Aux ordres d'un maître, à toute heure,
Il n'a pas un instant à lui,
Le toit sous lequel il demeure,
Est le patrimoine d'autrui.
Moi, du moins, j'suis propriétaire,
Et je trouve qu'il est plus beau
D'loger chez soi dans un' chaumière,
Que chez les autr's dans un château.

De pareilles économies
Chez nous ne peuvent s'employer ;
Quand par hazard nous trouvons des génies,
On sait comme il faut les payer !

JACQUES *qui a écouté s'avance.*

Dites donc, Monsieur Adolphe, est-ce que c'est dans l'livre, ça?

ADOLPHE.

Ah ! te voilà, Broquet. (*il met son livre dans sa poche.*) Eh bien, le pauvre homme est-il revenu?

JACQUES.

Oui, mossieu Adolphe ; et Denisette aussi.

ADOLPHE.

Denisette?

JACQUES.

C'est sa fille... que j'épous'rai queuq' jour, s'il plaît à Dieu!.. et à mon père !.. (*il soupire.*) Je pense à une chose, moi, monsieur Adolphe, on dit que vous faites tout c'que vous voulez, vous devriez bien faire mon mariage.

ADOLPHE.

Ton mariage ?.. J'en parlerai à papa. Mais en attendant je voudrais bien voir le pauvre homme.

JACQUES.

Entrez chez eux... ils dinent dans c moment ici.

ADOLPHE.

Ils dinent... Oh! non, je ne veux pas les déranger.

JACQUES.

Ah ben, oui! déranger. Attendez.. (*il veut appeler*) Papa Den...

ADOLPHE ; *l'arrêtant.*

Non, non... laisse... cela les gênerait... Je vais regarder par la fente de cette porte. (*il s'avance sans bruit, et regarde.*) O mon Dieu ! oui !... les voilà... je vois la fille.... Elle a une bonne mine !...

JACQUES.

J' crois bien... Et l' père Denis?

ADOLPHE.

Il a le dos tourné... je ne peux pas voir sa figure.

JACQUES.

Tant pire, car vous verriez qu'il a l'air d'un bien bon homme.

ADOLPHE, *regardant encore.*

Ah! quelle chambre, mon ami!... Comme ils sont logés!... C'est égal, ils ont un fier appétit!

JACQUES.

Oh! l'appétit... est toujours ouvert chez eux.

ADOLPHE, *regardant encore.*

Les pauvres gens!... ils ne boivent que de l'eau!... quand il y a tant de vin!... (*Vivement.*) Brouet, cours, de ma part, trouver maître Pierre; dis-lui de te donner une bouteille de bon vin vieux, que c'est pour moi... Entends-tu?...

JACQUES.

Mais, Monsieu Adolphe...

ADOLPHE, *le poussant.*

Va donc, va donc... traînard... et reviens encore plus vite.

JACQUES *courant, et s'en allant par la grille.*

Oh! je n'demande pas mieux!

SCENE XIV.

ADOLPHE, seul.

Une fenêtre de la cabane donne en face du public, de manière qu'on peut voir tout ce qui se passe dedans.

ADOLPHE.

Cela lui fera du bien à ce pauvre diable!... Demeurer dans une pareille masure. (*Regardant le toît de la cabane.*) Ah!... quelle ouverture dans ce toît!... Comment font-ils donc quand il pleut?... Mais, je pense... si je montais sur cet arbre, je pourrais peut-être mieux les voir par ce trou-là... Essayons... (*Il grimpe sur l'arbre qui est près de la cabane, jusqu'à la hauteur nécessaire pour voir au-dessus du toît.*) Eh! oui, vraiment... les voilà... (*Passant tout-à-coup à une excessive surprise.*) O ciel!... que vois-je?... c'est lui!... je ne me trompe pas, c'est bien lui!.. Ah! quel bonheur... Enfin, le voilà... Oui, mais, je veux me venger de sa discrétion... Il ne me reconnaîtra plus... J'étais dans un si bel état, quand il m'a tiré de l'étang!... D'ailleurs, j'ai bien grandi depuis... Commençons par leur faire une surprise. D'ici, je vas leur jeter de l'argent;

nous verrons un peu ce qu'ils diront. (*Il jette sa bourse par le trou du toit.*) Oh ! c'est tombé quale dans leur assiette ; ils regardent en l'air ; cachons nous . . . (*Il descend bien vite de l'arbre. A peine est-il en bas, que Brouet arrive en courant de l'autre côté avec une bouteille de vin.*)

SCENE XV.

ADOLPHE, JACQUES.

JACQUES.

Monsieu, v'là une bouteille de . . . je n'sais pas quoi . . . que j'ai prise dans l'buffet.

ADOLPHE, *prenant la bouteille, et faisant rentrer Jacques.*

Chut ! . . . donne, donne . . . et sauve-toi . . . qu'on ne le voie pas.

JACQUES, *rentrant.*

Laissons-le faire

SCENE XVI.

DENIS, DENISETTE, sortant de la cabanne; ADOLPHE, caché.

DENIS, *regardant en l'air, et tenant la bourse au bout de son doigt.*

Queu diantre est-ce que c'est qu'ça, Denisette ?

DENISETTE, *le regardant.*

C'est une bourse, ma foi !

DENIS.

Pleine d'argent . . .

DENISETTE.

Des pièces blanches . . .

DENIS.

Et une jaune . . . C'est, pardieu, bien de l'or.

DENISETTE, *riant.*

C'est drôle, ça, mon père.

DENIS.

AIR : *du ballet des pierrots.*

D'où peut nous v'nir c'te bonne fortune ?
Ça n'est pas commun dans l'canton.

DENISETTE.

Je n'crois pas qu'ça vienn' de la lune.
Comm' les pièc' qu'en tombent, d'ordinaire,

DENIS.

Dans not' détresse malheureuse,
S'rait-ce un présent d'not' bon patron?

DENISETTE.

Ou bien serait-c' queuqu' pi' voleuse
Qu'aurait passé sur not' maison?

(*Pendant ce dialogue, Adolphe se glisse sans bruit dans la cabane, et va poser sa bouteille de vin sur la table; il en sort avec les mêmes précautions, et va se cacher de l'autre côté, derrière le tronc d'un gros arbre.*)

DENIS.

Dis donc, Denisette, s'il en pleuvait beaucoup com' ça, j' n'en perdrions pas un' goutte.

DENISETTE.

J' crois bien... Moi, j' tendrais mon tablier.

DENIS.

C'est pour l' coup qu'avec c'te pluie-là j'aurions d' quoi avoir du bon vin... Allons voir, si n'en r'tombe pas encore. (*En entrant dans la cabane, il aperçoit la bouteille et s'arrête.*) Ohai? Denisette!...

DENISETTE.

Mon père?

DENIS.

Est-ce toi qu'a mis c'te bouteille sur la table?

DENISETTE.

Un' bouteille! ons' que j' l'aurais donc prise? (*Pendant ce temps, son père est allé prendre la bouteille.*)

DENIS, *regardant la bouteille.*

Et j' dis qu'elle est bien pleine.

DENISETTE, *étonnée.*

Oh! par exemple!

DENIS.

C'est rouge en dedans, et du goudron tout autour... Ça doit être au moins du vin à quinze. (*il la débouche.*)

DENISETTE.

Voyez donc ça.

DENIS, *tout en buvant.*

Qu'est-ce que j'dis?.. à quinze!.. à vingt! à trente!... oh! jarni!

DENISETTE, *qui a été chercher un gobelet, le tend pour que son père lui en verse.*

N' buvez pas tout, mon père.

DENIS, *lui en versant.*

Goûte-moi ça, Denisette, c'est du chenu.

DENISETTE, *qui a bu.*

Oh ! j' vous en réponds.

DENIS, *boit encore.*

Ça redonne du cœur...

DENISETTE, *l'arrêtant.*

Dites donc, mon père, n'allez pas vous griser.

Elle lui ôte la bouteille.

DENIS.

Laisse donc... j'en boirais un tonneau de stila.

DENISETTE, *renverse le verre sur la bouteille et va la reporter.*

C'est égal... faut serrer ça pour demain.

DENIS.

Mais d'où diantre ça peut-i' nous venir ?

DENISETTE.

Ça vient de queuq' farfadet, apparemment.

DENIS.

Oui, de queuq' lutin... queu' bonne année, Denisette ! il pleut d' l'argent et du vin...

DENISETTE, *qui vient d'apercevoir Adolphe, dit tout bas à Denis.*

Hem !.. hem !.. mon père...

DENIS.

Hein ?

DENISETTE.

Ne serait-ce pas là le lutin, qu'est caché derrière c't arbre ?

DENIS.

Oh ! j' crais qu' t' as raison.

ADOLPHE, *à part.*

Est-ce qu'ils m'auraient aperçu ?... ne faisons semblant de rien.

Il reprend son livre et a l'air de lire en se promenant.

DENIS, *bas à sa fille.*

Attends, attends, j' vas ben voir si c'est lui. (*il l'aborde.*) Ben l' bonjour, mon p' tit monsieur.

ADOLPHE, *feignant d'être étonné.*

Ah ! ah !.. bon jour, bonhomme... qui êtes-vous ?

DENIS, *riant.*

Qui j' sommes ?

DENISETTE, *riant.*

Ah ! ah !.. vous l' savez aussi ben qu' nous.

ADOLPHE.

Moi, j' vous jure...

DENIS.

Qu'est-c' qui est venu tout à l'heure... là... autour de not' cabane ? et qui a... (*Il fait le geste de jeter de l'argent.*)

ADOLPHE, *faisant l'étonné.*

Qui a... quoi ?... je ne me doute pas seulement de ce que vous voulez dire... c'est donc à vous qu'appartient cette cabane ?

DENISETTE.

Ah !.. laissez donc, mon p'tit monsieur... et c'te bouteille avec le cachet ?

ADOLPHE.

Je vous assure, mes amis, que vous êtes dans l'erreur.

DENIS, *bas à sa fille.*

Dis donc, Denisette.... si stapendant j' nous étions trompés...

ADOLPHE.

Vous voyez bien que je viens de me promener là bas, en faisant ma lecture.

DENIS, *riant.*

Vout' lecture ?.. vous êtes bien heureux, mon p'tit monsieur, d' savoir lire tout courant.

DENISETTE.

Oh ! c'est vrai... on dit qu'il y a tant d' belles choses dans les livres.

DENIS.

AIR : *Vaud. des Amazones.*

Moi, je ressemble à feu mon pauvre père,
Il ne m'apprit qu'à travailler au bois,
Et, comme lui, pour m'tirer d'la misère,
Je n'ai que mon courag' ma serpe et mes dix doigts;
En fait d'esprit, de malice ou d'chicane,
Je n'suis pas fort je l' dis de bonne foi,
Et t'nez ! si l'un de nous d'eux est une âne,
Sans vanité, je réponds que c'est moi.

DENISETTE.

Queuq' y a donc dans un beau livre, comme ça, tout doré ?

ADOLPHE, *à part.*

Une bonne idée pour les dérouter. (*Haut.*) Oh ! il y a dans celui ci des histoires.

DENISETTE.

Des histoires !.. com' qui dirait : *Le petit Poucet, le Chat botté*...

ADOLPHE.

Eh donc ce sont des contes de fées ça, des enfantillages; au lieu qu'ici ce sont des contes de génies.

DENIS.

De génie!.. oh! dame, c'est du savant, ça.

ADOLPHE, *leur montrant le livre.*

Tenez... comment y a-t-il là?

DENIS, *riant.*

Pardine! j'serais ben embarrassé de vous l'dire.

DENISETTE.

Et moi itou.

ADOLPHE.

Il y a là... *La Cabane enchantée.*

DENIS.

Tiens!.. la Cabane enchantée! c'est quasiment comme la nôtre.

DENISETTE.

Oh! lisez-nous donc ça, mon bon p'tit monsieu.

DENIS.

Denisette, va chercher une chaise.

Elle court et en rapporte vite une toute de paille.

ADOLPHE.

Merci, merci, mes amis. (*Il s'assied.*) Écoutez (*il lit.*)

« Il était une fois un pauvre bûcheron, mais si pauvre, « si pauvre, que tout l' monde en avait pitié!

DENIS.

Ça me ressemble comm'deux gouttes d'eau, ça, de bûcheron à fagotier il n'y a qu' la main.

ADOLPHE, *lisant.*

« Un jour en allant au bois, il entend les cris d'un voya- « geur, qui appelait du secours.

DENISETTE, *bas à son père.*

Bah! c'est comm' ce petit marmouzet qu' vous avez tiré d' l'étang.

DENIS, *bas.*

Tais-toi donc...

ADOLPHE, *lisant.*

« Il était tombé dans un grand fossé rempli de serpens « et autres bêtes venimeuses. Le brave bûcheron s'élance, « et retire le voyageur du précipice, où sa perte était cer- « taine...

DENISETTE.

Je crois bien... des serpens!

SCÈNE XXII.

Les Précédents, Mad. BERTRAND.

Mad. BERTRAND, *à M. Gaspard.*

ur... il y a trente ans que je suis dans la maison, au ciel, je puis dire que jamais rien ne s'y est

ADOLPHE.

-vous donc encore, madame Bertrand?

Mad. BERTRAND.

J'ai... que je ne suis pas contente, et qu'il faut e retrouve; ce matin, j'avais sorti moi-même de ne bouteille de vieux vin de Bordeaux... et je l'avais 'entrée du buffet...

JACQUES, *bas.*

-vous, mame Bertrand... c'est moi qui l'ai prise.

Mad. BERTRAND, *s'écriant.*

. ô ciel!...

JACQUES.

lre de M. Adolphe.

ADOLPHE.

, oui, c'est lui, c'est lui... après! qu'est-ce que il dire... mais taisez-vous donc?

DENIS.

ngué... j'y suis maintenant!... et j'gagerais qu' itou qui l'avons bue, vont bouteille.

DENISETTE.

onc, père... c'était du Bordeaux!

DENIS.

t'avais ben raison... le v'là le génie, à qui nous bouteille.. la pièce... et mieux qu' ça e...

DENIS, *s'amusant.*

Veux-tu bien m'raccommoder tout d'suite, ou tu vas voir.

Le père FALAIZOT.

Parguée! ce n'est pas malin, avec une poignée de plâtre. je vas te reboucher ça. (*En même temps il prend sa pioche et agrandit le trou.*)

DENIS, *en colère.*

Eh bien! c'est comme ça que tu me raccommodes?

Le père FALAIZOT.

AIR : *Finissez donc, M. le militaire.*

Mais laisse donc, laisse, laisse-moi faire.

DENISETTE, *le tapant sur l'épaule.*

Finirez-vous?

Le père FALAIZOT.

Laissez, laissez-moi faire!

DENIS.

Ah! j'enrage!
Prends garde à toi!
Si j'me mets en colère!

DENISETTE, *le menaçant.*

SCENE XX.

Les Précédens, ADOLPHE et BROUET *accourant au bruit.*

ADOLPHE.

Eh bien? eh bien? qu'avez-vous donc, ma chère,

BROUET, *à Denisette.*

DENISETTE.

Venez au secours de mon père!
Mon p'tit monsieur,
Voyez ma peur,
Voyez c' qu'il vient de faire!

DENISETTE ET DENIS.

Ah! je suis d'un' colère!

Le père FALAIZOT.

Vous avez fort et très-grand tort.
A l'entendre crier si fort
On dirait qu'il est mort.

JACQUES.

onc, not' maître, à présent que Denisette a de
a père ne demandra pas mieux que...

M. GERCOUR.

harge de son consentement.

ADOLPHE.

ariez-vous, mes enfans, en notre qualité de génie,
qui présiderons au festin.

JACQUES.

!... queu noce!

Le père FALAIZOT, *à part.*

bien aventuré, moi de c't affaire là... (*à M. Ger-*
Gercour, est-c' que vous n'ferez point bâtir une
on, seulement pas pus haut que ça, pour les jeunes
oyez donc, i' seriont obligés là dedans de coucher
toile.

ADOLPHE.

ui, nous en ferons bâtir une..., mais à la condi-
e sera bien solide.

Le père FALAIZOT.

ranquille, je vous récrépirai ça joliment.

VAUDEVILLE.

AIR: *vaud. de Matin et Soir.*

M. GERCOUR.

Nous pourrions bien aujourd'hui sans vertiges :
Croire aux sorciers comme on faisait jadis,
Il est certain que toujours des prodiges
La France fut et sera le pays.

Bis du chœur.

DENIS.

Riche égoïste, on vous hait sur la terre !
Ah! plus heureux celui qui d'un' chaumière,
Asyle de la pauvreté,
Sait faire un asyle enchanté !

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

Fagotier.

Mad. BERTRAND.

Sur maint théâtre on ne voit que génies,
Que talismans, baguettes et féeries,
Enchantement de tous côtés !...
Et personne n'est enchanté.

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

ADOLPHE.

Lorsque je vais à l'Opéra-comique,
J'entends encor plus d'une voix magique,
Et lorsque Martin a chanté,
Moi, je sors toujours enchanté !

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

Le père FALAIZOT.

Chez nous maint'nant un' maison, un spectacle,
Ça s'fait si vit' que ça tient du miracle !
Aussi pour la solidité, (*il souffle*)
C'est comme un palais enchanté.

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

DENISETTE.

Bien des bell' dam' ont, dit-on, à la ville
Pour leur parure un sortilège habile,
Mais quand tout ça l'soir est ôté,
N'y a plus d'quoi trop être enchanté !

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

JACQUES.

Quittant sa femm' pour faire un long voyage,
Jean lui laissa trois enfans en bas âge,
A son r'tour, quand il eut compté...
Un... deux... trois... quatre !...
Dieu sait comm' il fut enchanté !

TOUS.

Nous pourrions bien, etc.

ADOLPHE, *au public.*

Sans faire acheter son suffrage,
Souvent l'indulgence sauva
De tout échec un faible ouvrage...
Vous avez fait de ces prodiges-là.
Y voir courir toute la ville,
Est un sort plus rare et plus doux,
A notre tour, nous implorons de vous
Ce prodige plus difficile.

FIN.

LES
ARRANGEUSES,
OU
LES PIÈCES MISES EN PIÈCES;

FOLIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

DE MM. GERSIN ET GABRIEL;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 28 novembre 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez CONSTANT LE TELLIER, LIBRAIRE, rue de Richelieu, n° 35.

1823.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DUPRÉ, Directeur du Théâtre de Quimper		M. *Philippe.*
BONBEC, petit Garçon de théâtre.		Mlle *Minette.*
Mme DESROCHES,	Actrices.	Mme *Bras.*
ASPASIE,		Mlle *Lucie.*
AIMÉE,		Mlle *Clara.*
HÉLOISE,		Mlle *Victorine.*
AGATHE,		Mlle *Pauline-Geoffroy.*
HENRIETTE,		Mme *Clozel.*

10 FEMMES DES CHŒURS.

La Scène se passe à Quimper, au foyer du Théâtre.

LES ARRANGEUSES,

OU

LES PIÈCES MISES EN PIÈCES.

Le Théâtre représente l'intérieur du foyer. A droite une cheminée ; à gauche une bibliothèque avec des cartons sur lesquels on lit : Sédaine, Destouches, Regnard, Favart, *etc., etc. Au premier plan, des deux côtés, des tables avec des pupitres ; au fond deux bustes posés sur des moitiés de colonnes.*

Au lever du rideau, Mme Desroches lit un journal, Mlles Aspasie et Héloïse sont auprès de la cheminée ; et Mlles Agathe, Aimée et Henriette sont assises de l'autre côté de la Scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DESROCHES, Mlles ASPASIE, HÉLOISE, AGATHE, HENRIETTE, AIMÉE, ensuite BONBEC.

Mad. DESROCHES.

Où donc est ce petit garçon de théâtre ? (*appelant*) Bonbec ! Bonbec !

BONBEC, *arrivant un plumeau à la main.*

Me voilà, Madame. Quoiqu'vous voulez ?

Mad. DESROCHES.

Est-il arrivé ?

BONBEC, *époussetant.*

Pourquoi que je ne chante pas comme ça, moi, je ne serois pas dans les balais.

HÉLOÏSE.

Trouvera-t-il même au grand Opéra une Bigottini qui ait plus que moi sa pantomime dans la jambe?

(*Elle fait quelques pas en ayant l'air de mimer une Scène*).

Mais je vous étonnerois bien si j'avois deviné le motif de son voyage précipité. Ecoutez, voilà ce que je suppose :

AIR : *Le Luth galant.*

Il est allé, je crois, chercher là-bas
Un grand chanteur qui, bravant tous débats,
Des journaux du matin dédaigne le suffrage,
Qui pour son intérêt ne fait aucun voyage,
Qui d'une pension brigue peu l'avantage.

ASPASIE.

Il n'en trouvera pas (*bis*).

Mad. DESROCHES.

Même air.

Jusqu'à Paris s'il a porté ses pas,
C'est pour chercher, ne vous y trompez pas,
Un *Lays*, un *Laisné* pour l'opéra lyrique,
La rivale de *Mars* pour la scène comique,
L'émule de *Talma* pour la scène tragique.

AIMÉE.

Il n'en trouvera pas (*bis*).

BONBEC, *accourant.*

Mesdames, Mesdames ! le voilà, je l'ons vu, je l'ons entendu.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUPRÉ.

DUPRÉ, *en habit de voyage.*

Oui, me v[illegible] petits agneaux, me voilà.

[illegible]ESROCHES.

[illegible]irecteur.

DUPRÉ, *allant à l'une et à l'autre, et leur donnant des preuves d'amitié.*

Bonjour, vous, bonjour, toi, bonjour tout le monde.

Mad. DESROCHES.

Vous venez de Paris; qu'y a-t-il de nouveau ?

DUPRÉ.

Toujours la même chose.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Les modes y sont bizarres,
Les sots toujours importuns,
Les grands talents assez rares,
Les intrigants fort communs;
Là tous les succès s'obtiennent
En tournant avec aplomb
Le visage à ceux qui viennent,
Le dos à ceux qui s'en vont (*bis*).

HÉLOÏSE.

Nous vous attendions avec une impatience !

DUPRÉ.

Je conçois ça; mais que voulez-vous ? quand on est dans cette grande ville, on ne peut pas en sortir.

Mad. DESROCHES.

Que nous apportez-vous de nouveau ?

HÉLOÏSE.

Des pièces à succès, sans doute?

DUPRÉ.

Par douzaine, et sur-tout du magnifique, du transcendant! Cent représentations au moins ! Un rôle délicieux !

Mad. DESROCHES.

Pour moi ?

DUPRÉ.

Oui.

HÉLOÏSE.

Et pour moi ?

DUPRÉ.

Aussi. Il y en aura pour tout le monde.

Mad. DESROCHES.

Ce cher ami, il pense à tout. Aussi, nous l'aimons... ah !

DUPRÉ.

Ce que je fais pour vous, mes petits anges, est bien naturel.

Les actrices ne sont-elles pas par-tout la gloire, la richesse d'un théâtre ? Les pièces ne sont presque rien.... Voyez à Paris.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Annonce-t-on dans les Femmes savantes
Deux des soutiens du Théâtre français,
Mille beautés des plus éblouissantes
Vont au spectacle étaler leurs attraits ;
Le comité que cette foule enchante,
Et de son or puissamment alléché,
Vous donne alors ensemble *Mars* et *Mante ;*
Molière est là par-dessus le marché (*bis*).

C'est qu'il n'y a rien de tel que Paris pour faire mousser une pièce et un succès; aussi, j'ai apporté de cette ville certain projet de règlement que vous approuverez fort.

Mad. DESROCHES.

Un règlement ? Quel est-il ?

DUPRÉ.

AIR : *G'n'y a qu'à Paris.*

A mes vœux tout sera soumis ;
J'aurai, c'est digne de remarque,
J'aurai des contrôleurs polis,
Et pour vendre la contre-marque
De beaux Messieurs en habits gris,
Comme à Paris. (4 *fois.*)

Je veux du parterre à jamais
Eloigner ma troupe chérie,
Et je mettrai comme aux Français
Mes claqueurs à la galerie,
Puis nous serons tous applaudis
Comme à Paris. (4 *fois.*)

J'aurai soin d'avoir les journaux
A qui l'on doit la préférence,
Je leur ferai certain cadeau.....
Pour soulager leur conscience,
Et nous serons tous bons amis
Comme à Paris. (4 *fois.*)

(*Les dames répètent le dernier vers en chœur.*

En attendant cette petite amélioration, je vous apporte de la capitale un petit bijou que nous allons monter tout de suite.

HÉLOÏSE.

Quoi donc ?

DUPRÉ.

Les deux Forçats, ou le danger d'aller aux galères, et d'y

faire de mauvaises connoissances. C'est une fureur : il faut s'éreinter, rester deux heures à la porte pour voir ces forçats ; c'est un métier de galérien.

Mad. DESROCHES.

Que voulez-vous que nous fassions ici de ces mauvais sujets ?

DUPRÉ.

Ah ! respect aux chefs-d'œuvre qui rapportent de l'argent.

AIR : *Du verre.*

Ces deux forçats des plus nouveaux
Sont vraiment deux forçats d'élite :
Je sais bien qu'ils ne sont pas beaux ;
Mais l'habit fait-il le mérite ?
Qu'ils paroissent, du haut en bas
La salle est richement garnie ;
Aussi l'on dit que ces forçats
Sont de très-bonne compagnie. (*bis.*)

(*A Héloïse.*) Et comme les travestissements vous vont à merveille, mon petit cœur, c'est un cadeau que je vous fais en vous donnant le premier rôle.

HÉLOÏSE.

Bien obligée, je ne joue pas le mélodrame ; et si madame en a envie....

Mad. DESROCHES.

Qui, moi ?

DUPRÉ, *lui offrant le rôle.*

Le voulez-vous, mignonne ?

Mad. DESROCHES.

Etes-vous fou ?

DUPRÉ.

Avec de la barbe au menton vous seriez adorable, et toute la Bretagne viendroit vous voir descendre la montagne, le bâton à la main, ramper péniblement sur la terre, et dire d'un ton lugubre et profondément caverneux : « Du pain ! du « pain ! » Puis, vous traîner ainsi. (*Il imite un moment l'accent et le jeu de Dufresne.*) Vous y seriez gentille à croquer.

Mad. DESROCHES.

Allez au diable ! N'avez-vous pas parmi vos acteurs des Dufresne, des Philippe qui joueront cela à merveille ?

DUPRÉ.

Eh ! très-chère amie, ne savez-vous pas qu'en partant pour

Paris, j'ai accordé à mes acteurs un petit congé beaucoup trop prolongé; ils ne seront ici que dans huit jours, et jusque-là il faut faire de l'argent. Vous jouez toutes les travestissements; si l'une de vous veut se charger du rôle, je lui donnerai des feux, une représentation à bénéfice, et je la fais redemander après chaque représentation.

Mad. DESROCHES.

Redemander, à Quimper?

DUPRÉ.

Tout comme à Paris; il n'y a pas de théâtre où cela n'arrive: à l'Ambigu, aux François, et même à l'Odéon... ça ne coûte que 36 francs. Eh bien! cela vous convient-il?

TOUTES.

Pas davantage.

DUPRÉ.

Vous êtes des ingrates. (*Il tire des autres pièces de sa poche.*) Voici donc d'autres rôles que je vous destine. Surtout, faites en sorte que nous puissions jouer demain au plus tard.

TOUTES.

Vous pouvez compter sur moi.

DUPRÉ, *en leur distribuant les pièces.*

Allez, mes petites colombes.

AIR: *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Je vais faire le répertoire,
Etudiez, mes chères enfants,
Et tout couverts d'or et de gloire,
Demain nous serons triomphants.. (*bis.*)
Que chacune apprenne son rôle,
Dans un instant je suis vos pas.

TOUTES, *à part.*

S'il n'est pas bon, sur ma parole,
Demain je ne le jouerai pas. (*bis.*)

(*Elles sortent en faisant des protestations d'amitié à Dupré.*)

DUPRÉ.

Je vais faire le répertoire,
Etudiez, mes, etc.

DUPRÉ, *achevant.*

e ?

BONBEC.

DUPRÉ.

acteur, un Talma; et comment aurois-je pu
ter ici, quand on a tant de peine à le retenir
à! si nous le perdions....

: *Vaud. de la Robe et les Bottes.*

nous rendroit la profonde énergie
De *Néron* et de *Manlius* ?
ui sauroit retracer le génie
rands héros que la Grèce a perdus ?
le la scène, étonnante merveille,
t lui toujours que le goût proclama.
pollon nous donna Corneille,
elpomène a donné Talma. (*bis.*)

ant la scène.) Qu'entends-je ? C'est ma chère

SCÈNE IV.

DUPRÉ, ASPASIE.

ASPASIE, *à la cantonnade.*

ames, non, cela n'est pas bien; il y a de
dirois même de la barbarie dans votre con-

DUPRÉ, *allant à elle.*

nc, chère amie ?

ASPASIE.

ir !

DUPRÉ.

noi donc....

ASPASIE.

oyez dans une colère épouvantable contre ces
rai malade.

DUPRÉ.

quelques débats se seroient-ils élevés entre

ASPASIE (*même jeu.*)

Vraiment
Belle
Bagatelle,
Seroit-ce étonnant?

bis.

DUPRÉ.

ites trembler; mais enfin qu'ont-elles fait, vos

ASPASIE.

) ne plaise pas, ça se conçoit. Ces auteurs, au lieu
de bons rôles, ils nous font la cour: l'amour ne
e l'esprit, et ils doivent s'attendre à être refusés.
itte pas la pièce à ses pieds: on vient trouver son
s s'explique avec lui bien poliment, et on lui dit
: (*Elle tire son rôle de son sac.*) Tenez, cher
otre rôle; je ne le jouerai pas. (*Elle lui frappe*

DUPRÉ, *sortant de sa rêverie.*

ASPASIE.

, je vous rends mon rôle.

DUPRÉ.

ible? un opéra charmant! *Le Solitaire!*

ASPASIE.

rame. Pas de musique.

DUPRÉ.

) délicieuse!

ASPASIE.

; et d'ailleurs je ne chanterai pas de la musique

DUPRÉ.

ut bien une autre.

ASPASIE.

ble; mais les Italiens viennent-ils chercher nos
)?

ER : *On dit que je suis sans malice.*

Vraiment, cette mode est unique!
Pour sauver l'Opéra-Comique,
Faut-il chercher un autre Dieu
Que *Berton*, *Aubert*, *Boyeldieu?*
Est-ce une lyre ultramontaine
Qui doit illustrer notre scène?
S'il faut demander des succès,
C'est à des artistes français. (*bis.*)

SCÈNE V.

ASPASIE, *seule.*

onc un peu ce petit directeur, comme il s'em-
errez que bientôt nous ne pourrons plus rien
mander permission. Mais voilà sans doute ces

SCÈNE VI.

ad. DESROCHES, AIMÉE, HÉLOISE, AGATHE, HENRIETTE.

nt, elles ont toutes leurs rôles à la main.)

CHŒUR.

Tôt, tôt, tôt. (Des trois Vampires.)

as un vers, pas un trait;
e rôle me déplaît.
Sans attendre,
Je viens le rendre :
e le dis sans aigreur,
Malheur
Au directeur,
me reçoit avec humeur.

ASPASIE.

as un air pour ma voix.

Mad. DESROCHES.

'aimerois mieux, je crois,
ouer *Ali-Baba.*

AGATHE.

n bien *Ali-Pacha.*

CHŒUR. *Reprise.*

as un vers, pas un trait,
rôle me déplaît, etc.

Mad. DESROCHES.

compromettre mon talent dans une mère

HÉLOÏSE.

dans une ingénue !

Ah ! pour punir un infidelle,
ar rompre ainsi les plus tendres liens,
ne faudroit, hélas ! être cruelle,
ce n'est pas dans mes moyens. (*bis.*)

HÉLOÏSE.

voudra, je suis malade.

ASPASIE.

raine.

HENRIETTE.

tion de voix.

AIMÉE.

ntorse.

AGATHE.

suis au lit.

Mad. DESROCHES.

s, des raisons excellentes ; mais comme un di-
nt pourroit ne pas s'en contenter, et nous forcer
r, il faut l'en empêcher... Où sont vos rôles ?
(*Elles les montrent.*)

AIR : *De Marianne.*

ASPASIE.

e voilà donc, ce *Solitaire*....

HÉLOÏSE.

e *Florestan*...

HENRIETTE.

Et ce *Lépreux*...

AIMÉE.

Meurtrier, ce sanguinaire....

AGATHE.

t cet *Aladin* fastueux.

Mad. DESROCHES.

Vous, froids amans,
Tristes tyrans,
nous avez fait dormir si long-temps,
Puisque de vous
Nulle entre nous
Ne peut ici
Tirer aucun parti,
ur ce brasier qu'on les expose ;
e feu, qui nous réchauffera,
Prouvera
Que ces héros-là
Sont bons à quelque chose.

s'entendu parler de vos talents, vient d'envoyer loges pour demain.

ASPASIE.

s !

Mad. DESROCHES.

nt de cavalerie ! De quelle arme ?

BONBEC.

s, madame. Ah ! quels beaux hommes ! Tous les ent venir au théâtre.

HENRIETTE.

s-bien.

AIMÉE.

e leur bon goût.

BONBEC.

M. Dupré, qui sait le refus que vous avez fait de faire dire que le spectacle sera fermé pendant

Mad. DESROCHES.

garde bien.

HENRIETTE.

ne grande folie.

HÉLOÏSE.

e si belle occasion ! Nous jouerons demain, mesdames ?

Mad. DESROCHES.

i fois qu'une.

HENRIETTE.

riller devant de tels spectateurs.

Mad. DESROCHES.

ac, ma chère... Je les connois.

AIR : *Vaud. du Petit Courrier.*

En voyant leur air imposant,
On pourroit les croire insensibles ;
Mais ils sont tous très-accessibles,
Je puis en parler savamment.
Dans un drame rempli de charmes,
Je me rappelle qu'à Châlons,
L'an dernier, j'ai fait fondre en larmes
Tout un régiment de dragons. (bis.)

ASPASIE.

ltons de pareils débats ;
ngeons bien à ce que nous sommes :
ns entendre ne jugeons pas,
a l'on nous prendroit pour des hommes.

AGATHE.

irez-vous, voyons ?

Mad. DESROCHES.

écoutez-moi. (*Elles se placent toutes sur en demi-cercle ; Mad. Desroches est au milieu* mouvement de dépit, peut-être un peu trop is a fait jeter au feu des rôles qu'on nous avoit , tranchons le mot, ne nous convenoient pas de plus innocent ? Une circonstance imprévue à coup la face des choses ; nous voulons main- ous ne voulions pas tout à l'heure, quoi de plus sommes toutes bien décidées à jouer ; mais nous ? Voilà la question. Je vais y répondre ; us la parole ?

AIMÉE.

eu, vous l'avez depuis une heure, la parole !

Mad. DESROCHES.

d les yeux sur les journaux que je reçois de ». (*Elle leur distribue des journaux que chacune uvrir.*)

HÉLOÏSE, *à part.*

hète les journaux.

TOUTES, *lisant.*

spagne, Madagascar.

ASPASIE.

nporte tout cela ?

Mad. DESROCHES.

Que donnoit-on mardi aux Variétés ?

ASPASIE.

use *d'esprit.*

Mad. DESROCHES.

lle ?

HENRIETTE.

use *d'esprit.*

Mad. DESROCHES.

ou mercredi à l'Opéra-Comique ?

à Paris, il ne peut pas manquer d'avoir autant Quimper. J'ai dit; présentez vos observations.

ASPASIE.

donc que les pièces de Favart sont toutes, à Paris, la moderne.

AIMÉE.

ous faudroit au moins cinq ou six auteurs pour passablement une à Quimper.

Mad. DESROCHES.

rs? belle nécessité! Vraiment, pour ce qu'il y sommes-nous pas là?

HÉLOÏSE.

es, hommes de lettres?

Mad. DESROCHES.

pas?

AIMÉE.

AIR: *Vaud.: de Turenne.*

Non, non, je sais trop me connoître
Pour prendre un titre si parfait
Homme de lettres.... !

Mad. DESROCHES.

On peut l'être
Pour une chanson, un couplet. (*bis.*)
Pendant très-long-temps au Parnasse
Ce fut un beau titre d'honneur.

HÉLOÏSE.

Oui, mais depuis peu, par malheur,
Il a bien perdu sa place. (*bis.*)

Mad. DESROCHES.

rois aussi bien que vous, s'il s'agissoit comme faire un ouvrage entièrement neuf, de trouver toutes nouvelles et des caractères absolument mais ce n'est plus cela.

HÉLOÏSE.

s raison.

: *Voilà la manière de vivre cent ans.*

De nos jours, la mode
N'est plus d'inventer.
Un code
Commode
Prescrit d'emprunter.

Voilà tout le secret.
Voilà, (*trois fois*) tout le secret. (*bis.*)

HÉLOÏSE.

AIR : *Du branle sans fin.*

Allons, (
Vite travaillons!
Et du courage.
A l'ouvrage.
mme les autres faisons;
Prenons,
Pillons,
Arrangeons.

ASPASIE.

Tes couplets
Seront parfaits
Si tu mets,
Tu peux m'en croire,
Les guerriers.
Près des lauriers,
La gloire
Après la victoire.

TOUTES.

Allons
Vite travaillons, etc., etc.

AIMÉE.

Mets la gaieté,
La santé,
La nature,
La verdure,
Les bosquets,
Et les bouquets;
n'est pas ça qu'on censure.

TOUTES.

Allons,
Vite travaillons, etc., etc.

irant un feuillet de la pièce qu'elle tient.

ène.

HÉLOÏSE.

plet. (*Elle le paie.*)

ASPASIE.

, je n'écris que des choses charmantes.

AGATHE.

tu copies Favart.

BONBEC.

'embarras, si M. Saint-Hylaire, votre jeune est allé faire le tyran à l'Orient, étoit revenu ce il l'avoit promis, je sais bien qu'il n'auroit pas lademoiselle Aspasie....

DUPRÉ.

a dire?

BONBEC.

vous ne savez pas l'histoire du petit cachemire autre fois sur le théâtre du casque de Tancrède? ? A mademoiselle Aspasie.

DUPRÉ.

n petit Bonbec, songez que vous n'êtes qu'un ître, chargé de la partie des accessoires, et que ne chose principale qui ne doit pas vous re-

BONBEC.

M. Dupré, le petit garçon de théâtre s'amuse principale. Et puis, est-ce qu'on a des secrets puis bien me vanter que si je vois vos premiers es dames, je les vois aussi en déshabillé. Je ie jaser, si j'étois un bavard.

DUPRÉ.

is pas?

BONBEC.

'est quand votre troupe est au grand complot, le toutes les couleurs, et ça m'amuse-t-il!

: *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

louvent je vois *Iphigénie*
)ui déjeune chez *Manlius*;
trouv' *Figaro* chez *Athalie*,
luzanne chez *Britannicus*.
'e sais *Zelmire* inconsolable,
lepuis que le *Dissipateur*
'a l'matin chez la *Mèr'coupable*,
e soir chez la *Fille d'honneur*. (*bis.*)

DUPRÉ.

int mieux pour toi. (*Il s'approche de la chemi- brûlé les rôles.*) Que diable a-t-on brûlé dans papiers, je pense?

, *ramassant quelques débris des pièces.*

veut donner du comique à Molière,
naturel à Sédaine, à Panard;
veut donner du génie à Voltaire,
le l'esprit à notre bon Favart.

ous, Français, quand d'une paix chérie,
es enfin, nous goûtons la douceur,
a même amour aimons notre patrie,
t le moyen d'arranger son bonheur.

, ma foi, laissé dans ce carton qu'une seule *Sultanes*, la meilleure de Favart. Tant mieux, être aussi en tirer quelque profit. (*Il la met*

BONBEC.

les voir, mesdames les arrangeuses; justement me qui arrive.

SCÈNE X.

AGATHE *en* NICETTE *de la* Chercheuse d'es-
e AIMÉE, *dans le même rôle, sous un costume*

AGATHE, *prenant l'air niais.*

AIR *connu.*

Quel désespoir!
re sans esprit à mon âge!
Quel désespoir!
pleure du matin au soir.
J'ai pour un jeune fille
Trop de timidité....

DUPRÉ.

Elle est, ma foi, gentille.

AGATHE, *faisant la révérence.*

Vous n'êt's pas dégoûté.
Quel désespoir!
re sans esprit à mon âge!
Quel désespoir!
pleure du matin au soir.

(Elle exécute la ritournelle de l'air suivant.)

BONBEC, *au fond du théâtre.*

nc que celle-ci qui vient de ce côté?

AGATHE.

omme aujourd'hui j'ai l'bonnet rond.

AIMÉE.

madam'Favart j'ai les sabots.

AGATHE.

es souliers sont bien aussi beaux.

AIMÉE, *montrant ses sabots.*

'pied p'tit, et j'suis innocente.

AGATHE, *montrant sa chaussure.*

tant qu'toi, je l'ai p'tit, je m'en vante.

Ensemble.

Je suis innocente....

AGATHE.

Tiens, donn'-moi la main;
Plus d'disput', ni d'chagrin,
N'cherchons, ma chère,
Qu'à plaire
Au parterre.

AIMÉE.

Qu'importe l'habit,
C'est l'talent, c'est l'esprit
Que l'parterre
Toujours applaudit.

Ensemble.

Tiens, donn'-moi la main;
Plus d'disput', plus d'chagrin, etc.

AIMÉE.

ntenant, cher Directeur, compliment à part,
trouvez-vous?

AGATHE.

ous bien.

DUPRÉ.

vous avez parfaitement saisi l'habit du rôle, et

AGATHE.

fait de notre mieux.

AIMÉE.

une main hardie sur l'œuvre de Favart.

ER : *Corneille nous fait ses adieux.*

Que diroit cet aimable auteur,

DUPRÉ.

s plus tard. Viens. (*Ils sortent tous deux par*

SCÈNE XI.

SPASIE. (*Elle est habillée en riche costume emps de Louis XV, avec de la poudre et des mme en avoit Mad. Favart, en jouant le rôle*

ASPASIE.

(*Elle s'avance avec fierté.*)

AIR : *Menuet d'Exaudet.*

A la cour,
En ce jour,
Pour séduire
'ai-je pas assez d'attraits,
Des falbalas, d'beaux traits,
Des dentell's, un sourire,
Des diamants
Bien brillants;
Une bouche,
es yeux très-bien assortis;
Pour plaire enfin, j'ai pris
La mouche.
n marchant, j'ai bien, j'espère,
ne tournure assez fière;
Mon maintien
Est fort bien,
Quelle grâce!
lle se donne des airs avec son éventail.)
e regard indifférent
Soudain au premier rang
Me place.
A la cour,
En ce jour,
Pour séduire, etc.

AGATHE.

s'est mise en Ninette.

AIMÉE.

trop mal choisi.

ASPASIE.

Mesdames, comment me trouvez-vous?

ASPASIE.

'est vrai ; mais, patience, on se forme, vois-tu,
t quand je t'aurai donné quelques petites leçons...

HÉLOÏSE.

h'selle Ninette, vous seriez assez bonne pour ça.

ASPASIE.

doute. Tiens, voilà que tu entres au milieu d'une
, au moment du bal, par exemple.

HÉLOÏSE.

ne, ça me va à moi.

ASPASIE.

oi bien.

Gentille Fiancée (du Fou de Péronne.)

Pour danser s'lon l'usage,
Tu prends l'air sérieux ;
Ça doit t'coûter, je gage,
Toi qu'es toujours joyeux.
Mais d'ton apprentissage
Je me charge en ce jour :
Voilà, loin du village,
Comme on danse à la cour.

un menuet. L'orchestre exécute la fin de l'air avec des sourdines.)

HÉLOÏSE.

l'air, après avoir regardé Aspasie avec beaucoup d'attention.)

J'te trouvons plus légère,
T'as ben plus d'grâc', ma foi,
Lorsque sur la fougère
Tu danses avec moi.
Je m'moquons ben d'l'usage
Et d'ces biaux pas, oui-dà,
V'là la dans' du village ;
All'me plaît mieux qu'tout ça.

exécute une contredanse de village. Héloïse prenant les manières d'un paysan. Aspasie, Nathe se mettent de la partie. Elles figurent une composition originale est de M. Beaupré.)

ASPASIE.

Des débats!

AIR : *Vaud. de l'Intérieur d'une étude.*

Ah ! mon cher, quelle calomnie :
Nous chérissons toutes la paix ;
Chacune de nous sans envie
Des autres chante les succès.
Malgré quelques légers caprices
Les femmes peuvent s'estimer,
Et, si nous n'étions pas actrices,
Nous pourrions même nous aimer. (*bis.*)

DUPRÉ.

Mais pourquoi donc cette colère ?

ASPASIE.

Ah ! si vous saviez...,

DUPRÉ.

Qu'est-il arrivé?

AIR : *Encore un quart'ron, Claudine.*

Pour la scène perdue,
D'amour suivant les lois,
Verrons-nous l'ingénue
S'absenter..... quelques mois?

ASPASIE, *souriant.*

Vraiment
Belle
Bagatelle,
Seroit-ce étonnant ?

DUPRÉ.

J'y suis, c'est ma danseuse,
Ne me le cachez pas :
Hélas ! la malheureuse
A fait quelque faux pas...

ASPASIE, *de même.*

Vraiment
Belle
Bagatelle,
Seroit-ce étonnant?

DUPRÉ.

A l'exemple fidelle,
Par un dernier effort,
Notre duègne aussi-elle... ?
Ah ! ce seroit trop fort.

ASPASIE (*même jeu.*)

Vraiment
Belle
Bagatelle,
Seroit-ce étonnant? } *bis.*

DUPRÉ.

Vous me faites trembler; mais enfin qu'ont-elles fait, vos camarades?

ASPASIE.

Qu'un rôle ne plaise pas, ça se conçoit. Ces auteurs, au lieu de nous faire de bons rôles, ils nous font la cour: l'amour ne donne pas de l'esprit, et ils doivent s'attendre à être refusés. Mais on ne jette pas la pièce à ses pieds: on vient trouver son directeur; on s'explique avec lui bien poliment, et on lui dit avec amitié: (*Elle tire son rôle de son sac.*) Tenez, cher ami, voici votre rôle; je ne le jouerai pas. (*Elle lui frappe sur le bras.*)

DUPRÉ, *sortant de sa rêverie.*

Hein!

ASPASIE.

Cher ami, je vous rends mon rôle.

DUPRÉ.

Est-il possible? un opéra charmant! *Le Solitaire!*

ASPASIE.

Un mélodrame. Pas de musique.

DUPRÉ.

Une ronde délicieuse!

ASPASIE.

Voilà tout; et d'ailleurs je ne chanterai pas de la musique italienne.

DUPRÉ.

Elle en vaut bien une autre.

ASPASIE.

C'est possible; mais les Italiens viennent-ils chercher nos compositeurs?

AIR: *On dit que je suis sans malice.*

Vraiment, cette mode est unique!
Pour sauver l'Opéra-Comique,
Faut-il chercher un autre Dieu
Que *Berton*, *Aubert*, *Boyeldieu*?
Est-ce une lyre ultramontaine
Qui doit illustrer notre scène?
S'il faut demander des succès,
C'est à des artistes français. (*bis.*)

ASPASIE.

Ma voix dans des ponts-neufs !

AIMÉE.

Me donner une Agnès ! Peut-on ainsi me méconnoître ?

AGATHE.

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

On sait comme on admire
Mon innocent regard
Dans la tendre *Zaïre*
Et dans *la Fille hussard.*

HENRIETTE.

On sait comme on me loue
Dans *Colas* ou *Beaufils.*

Mad. DESROCHES.

On sait comme je joue
La Femme à deux Maris. (3 fois.)

TOUTES, *avec humeur.*

Maudit rôle...

CHŒUR.

Pas un vers, pas un trait ;
Ce rôle me déplaît.
Sans attendre,
Je viens le rendre :
Je le dis sans aigreur,
Malheur
Au directeur,
S'il me reçoit avec humeur.

ASPASIE.

Qu'est-ce que je demandois, moi ? Un premier rôle.

HÉLOÏSE.

Une pièce à effet.

Mad. DESROCHES.

Une tirade brillante, pas davantage.

AGATHE.

Moi, un amoureux, et l'on me donne une princesse ; et quelle princesse encore !

AIR : *Vaudeville de trons-nous à Paris ?*

Méchante et jalouse à l'extrême,
Avant l'instant du dénouement,
Par un infâme stratagème,
Elle fait périr son amant.

gascon au jeu qui craindra
De gagner la partie...
Ah! tant que l'on vivra,
On jouera (bis.)
Par-tout la comédie.

Mad. DESROCHES.

tte actrice que sa santé
Eloigne de la scène,
ii prétend que la faculté
Veut qu'elle se promène,
qui le soir, à la Gaieté,
Joue.... à la galerie....
Eh! n'est-ce donc pas là
Larira (bis.)
Jouer la comédie?

AGATHE.

e Agnès qui fait le serment
D'être toujours cruelle,
i jure ensuite à son amant
De lui rester fidelle,
il répète ce serment-là
Quand elle se marie..
Eh! n'est-ce donc pas là
Larira (bis.)
Jouer la comédie?

AIMÉE.

petit auteur s'élevant
ur cinq chutes complètes,
i par-tout s'en va soulevant
es pièces toutes faites,
qui, dans le journal qu'il a,
arle de son génie...
h! n'est-ce donc pas là
Larira (bis.)
ouer la comédie?

DUPRÉ.

poltron parle de valeur,
honneur et de patrie,
premier feu mourant de peur,
onsoir la compagnie;
emande la croix d'honneur
uand la guerre est finie....
h! n'est-ce donc pas là
Larira (bis.)
ouer la comédie?

HENRIETTE.

bon luron chez nous s'en vient
mettre en apprentissage;
ez, dit-il, ça vous convient,
n'boud pas sur l'ouvrage;
ccepte: au bout d'huit jours voilà

TOUTES, *en regardant la cheminée.*

Oui, oui.

ASPASIE.

AIR : *Partons, suivons les pas du héros* (de Fernand Cortez).

Au feu ! (3 *fois.*)
Un rôle qui me gêne,
Jetons-le vite au feu ;
Pour moi, ce n'est qu'un jeu.

CHŒUR.

Au feu ! (3 *fois.*)
Un rôle qui me gêne, etc.

(*Elles passent toutes devant la cheminée, en jetant leurs pièces au feu.*)

ASPASIE.

Quel bonheur sans égal,
Si de la même peine
Périssoit tout journal
Qui de nous dit du mal !

CHŒUR.

Au feu ! (3 *fois.*)
Un rôle qui me gêne, etc.

(*On voit brûler les pièces.*)

ASPASIE.

Ah ! respirons enfin.

HÉLOÏSE.

De quel poids je suis débarrassée !

Mad. DESROCHES.

Je me sens plus légère de moitié. (*On entend plusieurs trompettes sonner une fanfare de cavalerie.*) Silence, mesdames ! Ecoutons.

ASPASIE.

Quel est ce bruit ?

HÉLOÏSE.

Qu'est-ce qui nous arrive ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BONBEC, *accourant.*

BONBEC.

Mesdames, mesdames, bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! Un régiment de cavalerie, qui va passer huit jours ici. Le

colonel, qui a entendu parler de vos talents, vient d'envoyer retenir vingt loges pour demain.

ASPASIE.

Vingt loges !

Mad. DESROCHES.

Un régiment de cavalerie ! De quelle arme ?

BONBEC.

De lanciers, madame. Ah ! quels beaux hommes ! Tous les officiers veulent venir au théâtre.

HENRIETTE.

Ils font très-bien.

AIMÉE.

Cela prouve leur bon goût.

BONBEC.

Oui; mais M. Dupré, qui sait le refus que vous avez fait de jouer, va lui faire dire que le spectacle sera fermé pendant huit jours.

Mad. DESROCHES.

Qu'il s'en garde bien.

HENRIETTE.

Ce seroit une grande folie.

HÉLOÏSE.

Perdre une si belle occasion ! Nous jouerons demain, n'est-ce pas, mesdames ?

Mad. DESROCHES.

Plutôt deux fois qu'une.

HENRIETTE.

J'aime à briller devant de tels spectateurs.

Mad. DESROCHES.

Et moi donc, ma chère... Je les connois.

AIR : *Vaud. du Petit Courrier.*

En voyant leur air imposant,
On pourroit les croire insensibles;
Mais ils sont tous très-accessibles,
Je puis en parler savamment.
Dans un drame rempli de charmes,
Je me rappelle qu'à Châlons,
L'an dernier, j'ai fait fondre en larmes
Tout un régiment de dragons. (*bis.*)

AGATHE.

Le Coq de Village.

Mad. DESROCHES.

Au Vaudeville ?

HÉLOÏSE.

Le Coq de Village.

Mad. DESROCHES.

Aux Variétés ?

HENRIETTE.

Le Coq de Village.

Mad. DESROCHES.

A la Porte Saint-Martin ?

AIMÉE.

Le Coq de Village.

Mad. DESROCHES.

A l'Ambigu ?

ASPASIE.

Le Coq de Village.

Mad. DESROCHES.

Au Panorama-Dramatique ?

AGATHE.

Le Coq de Village.

Mad. DESROCHES.

Vous voyez, j'espère, qu'il y en a pour tout le monde.

ASPASIE.

Oui, la grande et la petite propriété. A-t-on jamais vu s'emparer ainsi du bien des autres ?

Mad. DESROCHES.

Cela vous surprend, vous êtes bien bonnes.

AIR : *Lise épous' le beau Germance.*

L'esprit, dit-on, est fort rare;
Faut-il donc trouver bizarre
Que chacun prenne aujourd'hui
Sans crainte celui d'autrui ?
Tel qui pille maintes pages
Où l'on trouve esprit, talent,
Ne craint pas qu'à ses ouvrages
Jamais on en fasse autant. (*bis.*)

Je ne vous parlerai pas *des Ensorcelés*, *d'Isabelle et Gertrude* et de *Ninette à la Cour*, qui doit aussi se traîner partout ; je vous ferai seulement remarquer que si Favart a

DAMES MARTIN,

OU

LA FEMME ET LA VEUVE.

ésente une salle commune à tous les voya-
che du spectateur, un cabinet qui conduit
ent d'Adèle Martin, avec le n° 1er au-
té une seconde porte avec le n° 2; en face
; à droite, sur le devant de la scène, une
uteuil; une table vis-à-vis : trois portes ou-
e fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

RTIN, DURAND, *à la table de droite.*

ADÈLE, *entrant.*

mon mari est-il rentré ?

DURAND.

... je ne savois pas même qu'il fût sorti;
ours que vous logez dans mon hôtel, M. Mar-
fait l'honneur de m'adresser une seule fois
un peu original, M. Martin.

ADÈLE.

e d'en convenir.

DURAND.

ar hasard vous ne seriez pas heureuse avec

ADÈLE.

vous avez été pendant vingt ans au service

D'un vieux manuscrit
Qu'on déterre
Chez le libraire
Faire son profit,
Et savoir, en adroit coranire,
Bien peindre et refaire
Tout ce qu'on a dit,
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit. (*bis.*)

AIMÉE.

Ah! s'il ne faut que prendre.....

Mad. DESROCHES.

Pas davantage; et voilà l'auteur qu'il nous faut. (*Montrant le buste de Favart, qui est au fond.*)

AIMÉE.

Favart! que j'aurois de plaisir à jouer sa *Chercheuse d'esprit.*

AGATHE.

Et moi donc!

ASPASIE.

Sa *Ninette* semble faite à ma taille.

HÉLOÏSE.

Mesdames, voilà justement le carton qui renferme toutes ses pièces..... (*Elle ouvre le carton, et chacune d'elles prend une pièce.*) Tenez, prenez, mettons-nous là, et travaillons. (*Elles se placent aux deux tables sur lesquelles se trouvent des plumes et du papier.*)

Mad. DESROCHES.

Suivez bien mes instructions, mesdames.

ASPASIE, *se frappant le front.*

Elles sont là.

AIR : *Voilà, voilà tout le secret.*

D'abord, avec adresse,
Changeons l'air des couplets,
Sachons avec finesse
En conserver les traits;
D'un peu de hardiesse
Armons-nous sans regret!
Sur-tout point de foiblesse
Pour tout ce qui déplaît.
Qu'une scène nous blesse,
Déchirons le feuillet.
Pour refaire une pièce,

DURAND.

qu'il a amassée aux îles ! c'est très-bien de sa

AIR : *De Préville et Taconnet.*

ans ses projets, moi, je l'approuve;
'est vraiment un homme loyal :
t cette conduite me prouve
u'il a l'esprit national ;
nd une fois on a fait ses affaires,
ut rentrer au sein de ses amis
c les fonds que l'on a réunis ;
bien qu'on gagne aux rives étrangères
t jamais mieux mangé qu'en son pays.

GARÇON D'HÔTEL, *dans la coulisse.*

as la peine d'entrer par ici, Madame.

ADÈLE.

oyageurs qui vous arrivent. Je rentre ; sou- M. Durand, que j'attends mon oncle ; ayez la de lui faire préparer un appartement. (*Elle*

DURAND.

adame, vous serez obéie.

SCÈNE II.

URAND, PLUSIEURS GARÇONS DE L'HÔTEL, *portant une malle et des cartons.*

AMÉLIE, *aux garçons.*

t cela ici, et prenez garde à mes chapeaux. *entrent le tout au n° 2.*)

DURAND.

ompe pas, c'est Mlle Amélie!

AMÉLIE.

e! il y a long-temps que je suis dame.... J'ai is deux voyages à Paris.

DURAND.

ges.... sans loger chez moi! Auriez-vous eu à des gens de la maison ?

AMÉLIE.

cher M. Durand; mais votre quartier me dé-

HENRIETTE.

Je n'ai pas encore pu mettre un seul mot de moi.

AIMÉE.

Tant mieux, cela sera meilleur.

Mad. DESROCHES.

Cette scène est excellente; je vais la passer.

ASPASIE.

Ah! si Favart savoit le service que nous lui rendons.

HÉLOÏSE.

Comme il seroit content!

AGATHE, *remontant la scène.*

Eh! mesdames, voilà notre Directeur.

Mad. DESROCHES.

Il ne faut pas qu'il nous trouve ici. Allons dans nos loges terminer notre ouvrage, et revenons bien vîte le lui faire approuver. (*Elles reprennent l'air.*)

Allons,
Vîte travaillons!
Et du courage
A l'ouvrage.
Comme les autres faisons,
Prenons,
Pillons,
Arrangeons.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IX.

DUPRÉ, BONBEC.

BONBEC, *entrant mystérieusement.*

Elles ne sont plus là; entrez, Monsieur..... Vous êtes un malin tout de même, et vos trompettes ont eu un joli succès: toutes ces dames joueront demain.

DUPRÉ.

Je suis bien heureux d'avoir trouvé cette ruse pour les y forcer; les affiches vont être posées, je ne crains plus rien.

BONBEC.

C'est pas l'embarras, si M. Saint-Hylaire, votre jeune premier, qui est allé faire le tyran à l'Orient, étoit revenu ce matin comme il l'avoit promis, je sais bien qu'il n'auroit pas voulu jouer. Mademoiselle Aspasie....

DUPRÉ.

Que veux-tu dire?

BONBEC.

Est-ce que vous ne savez pas l'histoire du petit cachemire qui a tombé l'autre fois sur le théâtre du casque de Tancrède? A qui étoit-il? A mademoiselle Aspasie.

DUPRÉ.

Ah çà, mon petit Bonbec, songez que vous n'êtes qu'un garçon de théâtre, chargé de la partie des accessoires, et que l'amour est une chose principale qui ne doit pas vous regarder.

BONBEC.

Eh bien, M. Dupré, le petit garçon de théâtre s'amuse avec la chose principale. Et puis, est-ce qu'on a des secrets pour moi? Je puis bien me vanter que si je vois vos premiers sujets en belles dames, je les vois aussi en déshabillé. Je pourrois même jaser, si j'étois un bavard.

DUPRÉ.

Et tu ne l'es pas?

BONBEC.

Fi donc. C'est quand votre troupe est au grand complot, que j'en vois de toutes les couleurs, et ça m'amuse-t-il!

AIR: *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Souvent je vois *Iphigénie*
Qui déjeune chez *Manlius*;
J'trouv' *Figaro* chez *Athalie*,
Suzanne chez *Britannicus*.
Je sais *Zelmire* inconsolable,
Depuis que le *Dissipateur*
Va l'matin chez la *Mèr'coupable*,
Le soir chez la *Fille d'honneur*. (*bis.*)

DUPRÉ.

Eh bien! tant mieux pour toi. (*Il s'approche de la cheminée où l'on a brûlé les rôles.*) Que diable a-t-on brûlé dans ce foyer? Des papiers, je pense?

BONBEC, *ramassant quelques débris des pièces.*

Tout juste.

AIMÉE. (*Elle a des sabots.*)

AIR : *Ah! ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel plaisir on a
D'voir les montagnes
Les campagnes!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
N'est ce que pour ça
Qu'j'ai ces pieds, ces mains, ces yeux-là.

BONBEC, *la regardant presque sous le nez.*

Tiens, mais je connois ça, moi.

AIMÉE.

Loin d'chez nous quand j'me hasarde,
J'vois des poissons, des oiseaux,
Enfin tout plein d'animaux.

BONBEC, *à Dupré.*

J'crois, morgué, qu'all'nous regarde.

AIMÉE.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quel plaisir on a, etc.

DUPRÉ.

Deux Chercheuses d'esprit! Elles sont, ma foi, charmantes, et entre vous, mesdames, le choix est difficile. Ma foi, j'ai bien envie de les prendre toutes deux. Avancez, Nicette.

AIMÉE et AGATHE.

Laquelle?

DUPRÉ, *à Agathe.*

Vous.

AIMÉE.

AIR : *Pavons d'la gaieté.* (Cris de Paris.)

Ça doit être moi;
Oui, ma foi,
Oui, c'est moi
Qui dois, j'pense,
Avoir la préférence.

AGATHE.

Et pourquoi donc toi?
Du village,
Ma foi,
J'ai l'langage
Et l'habit comme toi.

AIMÉE.

Comme autrefois j'ai l'gros chignon.

DURAND.

tranquille.... les soins, les prévenances, ça me

IR : *On dit que je suis sans malice.*

us pouvez compter sur mon zèle,
nes devoirs je suis fidèle.
, dans le faubourg Saint-Germain,
i m'estime, j'en suis certain :
mandez aux gens que je loge;
ma maison ils font l'éloge
s'en vont toujours satisfaits....

(*A part.*)

ie je ne les revois jamais.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

AMÉLIE, *seule.*

ave homme que ce M. Durand : je me félicite
e loger dans son hôtel.... Mais, j'y songe....
je suis.... je viens de dire que je ne sortirois
inée et j'ai affaire chez mon bijoutier ; il faut
ne j'y aille chercher une tabatière dont j'ai
pour ma tante Dormeuil et sur laquelle j'ai
portrait de son mari ; cette attention la flattera.

M. MARTIN, *dans la coulisse.*

erre, avez-vous vu rentrer ma femme ?

AMÉLIE.

remettre cette course ; ma foi, ceux qui viendront
r, attendront mon retour, voilà tout. (*Elle*
roite, M. Martin entre par la gauche, Adèle
temps de son appartement.)

SCÈNE IV.

ADÈLE, M. MARTIN.

M. MARTIN, *d'un ton brusque.*

me, je suis enchanté de vous rencontrer ;
une heure que je vous cherche.

S'il apprenoit un tel outrage,
Que des femmes ont par malheur
Osé toucher à son ouvrage?

DUPRÉ.

Cet auteur, galant et civil,
Sauroit vous trouver des excuses:
Ce sont les grâces, diroit-il,
Qui vouloient embellir les muses. (*bis.*)

AGATHE.

C'est bien honnête de votre part.

DUPRÉ.

C'est très-bien, mes petites amies, vous avez imité les auteurs d'aujourd'hui; mais ces messieurs feroient bien mieux de trouver du nouveau.

AIR: *Ce magistrat irréprochable.*

Molière, au goût toujours fidelle,
Parmi des portraits bien connus,
Savoit saisir plus d'un modèle:
Molière, hélas! n'existe plus. (*bis.*)
Mais dans l'art d'intriguer sans cesse,
De servir toujours le plus fort,
Et de ramper avec bassesse,
Combien de Tartufes encor! (*bis.*)

Bonbec!

BONBEC.

Plaît-il, not'maître?

DUPRÉ.

Va faire afficher pour demain *la Chercheuse d'esprit*, de Favart.

AIMÉE *à Bonbec.*

N'oublie pas de mettre avec des changements.

DUPRÉ *vivement.*

Qu'il s'en garde bien, ça empêcheroit peut-être d'y venir.

BONBEC.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que je vois donc là?... Une belle dame qui veut entrer. Place, place.

DUPRÉ, *allant au fond.*

Une belle dame! Ah! je vois ce que c'est. Il est temps que je me mette de la partie. Suis-moi, Bonbec.

BONBEC.

Mais j'aurois bien voulu la voir, notre maître.... C'est *Ninette à la Cour.*

Au jeu l'on se mutine,
Il faut en enrageant
Lorsqu'on perd son argent,
Faire encor bonne mine;
Je connois trop le prix
Des plaisirs de Paris.

ADÈLE.

tant bien voir un peu la société.

M. MARTIN.

me; mais pour voir la société dans ce maudit
n argent passe en chiffons, en fadaises... Tous
nt nouveaux caprices de votre part: tantôt c'est
la Thibet, tantôt un abonnement au Journal des
t pas jusqu'aux bains à domicile, que vous ne
yer.

ADÈLE.

l faut bien suivre la mode.

M. MARTIN.

a mode! Rien que ce mot me met en colère.
lez-moi... Vous avez voulu que je me fisse
hode, je l'ai fait pour vous plaire; eh bien!
r d'un François.... Ce bolivar, cet habit à la
t à l'Ypsilanti, ces bottes et ce pantalon à l'An-
très-mal... On se moque de moi. De grâce,
donc plus de mode.

: *Un homme pour faire un tableau.*

sot est un homme d'esprit
il porte un habit à la mode,
marchand perd tout son crédit
il n'a pas d'enseigne à la mode;
sulter à l'homme indigent,
ltter la puissance, est la mode;
les maris sont maintenant....
ne veux pas être à la mode.

in je quitte ce costume; je n'aime les étrangers
vous préviens qu'aussitôt après l'arrivée de
nous retournerons dans notre bonne ville de

ADÈLE.

onçois pas, mon ami; quand on a comme vous
res de rentes...

M. MARTIN.

Madame, on les dépense plus utilement qu'en

Que le travail l'ennuie...
Eh ! n'est-ce donc pas là
Larira
Jouer la comédie? } (*bis.*)

HÉLOÏSE.

A soi n'avoir aucun butin
En prose, en poésie ;
N'avoir en françois ni latin
Rien écrit de sa vie,
Et s'éveiller un beau matin
En pleine Académie...
Eh ! n'est-ce donc pas là
Larira
Jouer la comédie ? } (*bis.*)

BONBEC.

Cette héroïn'qui vient chez nous
Jouer le mélodrame,
Toujours prête à fair'les quat'coups
Avec sa bonne lame,
Et qui l'soir, pour quat'liv'dix sous,
S'amuse à perd'la vie...
Eh ! n'est-ce donc pas là
Larira
Jouer la comédie ? } (*bis.*)

ASPASIE, *au public.*

Si vous appelez ce tableau
Une heureuse folie,
Si vous y trouvez tout nouveau,
Esprit, gaieté, saillie ;
Si vous criez : ah ! que c'est beau !
Que d'esprit, de génie !
Ah ! ce sera bien là
Larira
Jouer la comédie. } (*bis.*)

FIN.

AVIS IMPORTANT.

On prévient MM. les Directeurs de province que le premier couplet de la Scène 8e, le 7e de la même Scène et le dernier de la Scène 10e se passent à la représentation.

IMPRIMERIE DE J. GRATIOT, RUE SAINT-JACQUES, n° 41.

LES

DAMES MARTIN,

OU

LE MARI, LA FEMME ET LA VEUVE;

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

DE MM. LAFONTAINE, BELLE ET TULLY;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 9 décembre 1822.

PRIX : 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez CONSTANT LE TELLIER, LIBRAIRE, rue de Richelieu, n° 55.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. MARTIN, négociant retiré.	M. PHILIPPE.
ADÈLE MARTIN, sa femme.	Mme CLOZEL.
AMÉLIE MARTIN, jeune veuve.	Mlle VICTORINE.
GUSTAVE, son amant.	M. ISAMBERT.
DORMEUIL, oncle d'Amélie Martin.	M. GUILLEMAIN.
DURAND, maître de l'hôtel garni.	M. EDOUARD.
UN BIJOUTIER.	M. JUSTIN.
UNE COUTURIÈRE.	Mlle HUBY.
UNE LINGÈRE.	Mme DUMONT.
UNE MODISTE.	Mme BODIN.
UNE PETITE SERVANTE.	Mlle SUZANNE BRAS.
QUATRE GARÇONS DE L'HÔTEL.	

La scène se passe à Paris, dans un hôtel garni du faubourg Saint-Germain.

S'adresser, pour la partition, à M. Doche, chef d'orchestre, au théâtre du Vaudeville.

M. MARTIN.

eur pour moi. Pauvre Martin !

GUSTAVE.

cas, c'est une femme charmante. (*Il lui* c.) En prenez-vous ?

M. MARTIN.

ir.

GUSTAVE.

z pas de tabac ?... Vous avez tort... et qui st pas digne de vivre.

M. MARTIN.

ir, je n'ai pas tort, et ma femme n'est pas

GUSTAVE.

ible d'avoir des yeux plus tendres, plus

M. MARTIN.

donc bien regardés ?

GUSTAVE.

: *Il me faudra quitter l'empire.*

aspect mon ame s'est émue,
ieirs j'étois transporté,
lesir, sans me troubler la vue,
t remarquer sa beauté.

M. MARTIN.

ez mauvaise mémoire,
a l'esprit peu fleuri,
ttraits sont très-foibles aussi.

GUSTAVE, *souriant.*

ez pas, je pourrois croire
ffet vous êtes son mari.

M. MARTIN.

re que je vous le répète : oui, Monsieur, ma véritable femme, ma légitime femme.

GUSTAVE, *à part.*

est un rival. (*Haut.*) Monsieur, je veux elle.

M. MARTIN.

e le souffrirai pas.

de mon père ; il vous avoit accordé toute sa confiance, et, à ce titre, vous méritez la mienne.

DURAND.

C'étoit un si brave homme, monsieur votre père ! C'est à ses bontés que je dois cet établissement que j'ai formé : aussi j'étois plutôt son ami que son intendant, il me faisoit part de ses chagrins, de ses plaisirs ; il m'a même quelquefois demandé des avis ; et, je ne vous le cache pas, je ne lui aurois pas conseillé de vous marier à M. Martin.

ADÈLE.

Pourquoi cela ? vous ne le connoissez pas.

DURAND.

C'est vrai ; mais son air ne prévient pas en sa faveur.... Il paroît toujours triste, rêveur.... Tenez, je le crois jaloux.

ADÈLE.

Il l'est effectivement, et il a bien tort.

Air *nouveau de M. Doche.*

Mon mari, méfiant, grondeur,
Doute de ma constance ;
Lui plaire et faire son bonheur
N'est plus en ma puissance ;
Pourtant à lui garder ma foi,
Je mets toute ma gloire :
Est-ce ma faute à moi,
S'il ne veut pas y croire ?

DURAND.

Sans doute ce n'est pas votre faute ; et c'est après un mois de ménage que M. Martin se conduit ainsi !

ADÈLE.

Mon oncle, que j'attends, parviendra peut-être à lui faire entendre raison.

DURAND.

Permettez, madame : l'oncle que vous attendez est-il celui que je connois ?

ADÈLE.

Non : c'est celui qui habitoit les colonies, et qui n'est de retour en France, que depuis peu ; il y vient dépenser gaiement la fortune qu'il a amassée aux îles.

M. MARTIN, *à part.*

Vertu mensongère,
Quel affront conjugal !

GUSTAVE, *à part.*

Jen suis sûr, c'est un rival.

M. MARTIN, *à part.*

Épouse légère,
Femme peu sincère,
Pour ce trait déloyal
Courons vite au tribunal.
Ai-je tort d'être jaloux, etc.

GUSTAVE.

Deux amants au rendez-vous,
C'est un peu trop entre nous ;
Si j'étois son époux,
Ah ! Quel seroit mon courroux !
L'infidelle en ce moment,
Je le vois trop clairement,
Quoiqu'ici bien présent,
Me traite en futur absent.

Martin, furieux, rentre chez lui.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, *seul.*

core un duel !... Mais, j'y pense, cette veuve
ellement mariée, et n'auroit-elle changé de
pour rejoindre son mari ?... Ce ton d'autorité,
.. Non, non, cet homme est seulement un
un amant favorisé. Je ne m'étonne plus si l'on
de paroître aujourd'hui dans cet hôtel. (*Riant.*)
à de ces petites perfidies... Je ne croyois pas
e sur cet article-là.

AIR : *Tendres échos.*

e jurait de m'aimer constamment,
jour suffit pour la rendre volage ;
st donc vrai, d'amour le doux serment
ur la beauté n'est plus qu'un badinage :
me main sûre on cherche à le tracer ;
eine écrit, l'autre vient l'effacer.

2e COUPLET.

vais bientôt combattre mon rival :
ui des deux va demeurer la gloire ?

S'endormir au *Solitaire*
Et pleurer aux *Deux Forçats*.
Avec une aussi belle ame,
On doit avoir un bon cœur,
Et n'épouser une femme
Que pour faire son bonheur.

DURAND, *souriant.*

Je vois que c'est un homme d'un grand mérite.

AMÉLIE.

Vous pourrez juger si j'ai bon goût, M. Durand; car bien qu'en lui donnant ma nouvelle adresse, je lui aie défendu de venir me voir aujourd'hui, je suis certaine de recevoir sa visite ce matin, il n'y tiendra pas.

DURAND.

Quel bonheur d'être aimé comme cela!

AMÉLIE.

Aussi, je n'attends que l'arrivée de mon oncle Dormeuil pour conclure cet hymen.

DURAND, *à part.*

Bon! deux dames Martin! deux oncles! je ne manquerai pas de locataires!

AMÉLIE.

C'est un digne homme que cet oncle-là.... il est d'une générosité.... Je parierois bien qu'avant de se présenter ici, il m'enverra quelques jolis cadeaux; monsieur Durand, n'allez pas éconduire ceux qui les apporteront.

DURAND.

Comptez sur moi, Madame; c'est donc lui qui vous fait faire ce mariage?

AMÉLIE.

Ah! mon Dieu, non: il ne connoît pas mon prétendu, mais je lui ai écrit par déférence; je lui demande à ce sujet des conseils sans avoir pourtant l'intention de les suivre, s'ils ne sont pas favorables à Gustave.

DURAND.

A propos.... si M. Gustave se présente, faudra-t-il lui refuser la porte?

AMÉLIE.

Oh! non: je ne suis pas si sévère; d'ailleurs je ne sortirai pas ce matin, ainsi vous laisserez entrer tout le monde.....

DURAND.

Oh ! soyez tranquille.... les soins, les prévenances, ça me regarde.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Vous pouvez compter sur mon zèle,
A mes devoirs je suis fidèle.
Et, dans le faubourg Saint-Germain,
On m'estime, j'en suis certain :
Demandez aux gens que je loge;
De ma maison ils font l'éloge
Et s'en vont toujours satisfaits....

(*A part.*)

Mais je ne les revois jamais.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

AMÉLIE, *seule.*

C'est un brave homme que ce M. Durand : je me félicite d'être revenue loger dans son hôtel.... Mais, j'y songe.... étourdie que je suis.... je viens de dire que je ne sortirois pas de la matinée et j'ai affaire chez mon bijoutier ; il faut absolument que j'y aille chercher une tabatière dont j'ai fait l'emplette pour ma tante Dormeuil et sur laquelle j'ai fait mettre le portrait de son mari ; cette attention la flattera.

M. MARTIN, *dans la coulisse.*

Pierre, Pierre, avez-vous vu rentrer ma femme ?

AMÉLIE.

Je ne puis remettre cette course ; ma foi, ceux qui viendront me demander, attendront mon retour, voilà tout. (*Elle sort par la droite, M. Martin entre par la gauche, Adèle sort en même temps de son appartement.*)

SCÈNE IV.

ADÈLE, M. MARTIN.

M. MARTIN, *d'un ton brusque.*

Ah ! Madame, je suis enchanté de vous rencontrer ; voilà plus d'une heure que je vous cherche.

cornettes à la Marie Stuart, en toques à la Sicilienne; que sais-je, moi? Mais briller est une si belle chose.... Il faut se montrer le matin aux Tuileries, le soir au spectacle; et puis après, aller au bal, où l'on fait des conquêtes comme avant-hier.

ADÈLE.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

M. MARTIN.

Je veux parler de ce jeune fat qui vous fit toute la soirée une cour si assidue.

ADÈLE, *avec douceur.*

Vous ne dansez pas, mon ami; un jeune homme se présente et m'invite, il falloit donc le refuser? Au surplus, c'étoit la première fois que je le voyois, et ce sera probablement la dernière; j'ignore même son nom.

M. MARTIN.

C'est que vous n'avez pas voulu l'entendre, car il a eu le soin de le prononcer devant vous assez de fois; il se nomme Gustave.

ADÈLE.

Gustave! C'est possible, je n'y ai pas fait attention; mais j'ai remarqué que pendant le bal, vous n'avez pas seulement daigné m'adresser la parole; de sorte que ce jeune homme a pu me croire demoiselle, et c'est au bal ordinairement que les demoiselles trouvent des maris, vous le savez.

M. MARTIN.

Voilà pourquoi je pense que les femmes mariées ne devroient pas y aller.

ADÈLE.

Au surplus, M. Gustave est un jeune homme comme il faut.

M. MARTIN.

Quand on a dit cela, l'éloge est complet. Comme il faut!... Eh bien! Moi, je prétends, au contraire, que c'est un jeune homme comme il ne faut pas.

AIR: *Vaud. de Jean Monnet.*

Vive, légère et coquette,
A son mari parlant haut,
Ne songeant qu'à sa toilette,
C'est la femme comme il faut;

Sans caquet,
Sans regret,
Se montrant modeste et sage,
S'occupant de son ménage,
Voilà comme il la faudrait.

ADÈLE.

Même air.

Jaloux, quinteux et bizarre,
S'emportant au moindre mot,
Pour ses besoins même avare,
Voilà l'époux comme il faut;
A l'objet
Qui lui plaît,
A son tour jaloux de plaire,
Toujours bon mari, bon père,
Voilà comme il le faudrait.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE V.

M. MARTIN, *seul.*

Eh bien! La voilà qui s'en va maintenant... Je lui ai fait de la peine... C'est pourtant ma maudite jalousie qui me fait avoir tous les jours de semblables scènes... Pauvre Martin!... Quelle idée ai-je eue aussi d'aller épouser une femme élevée dans un grand pensionnat! Tandis que moi, honnête négociant, j'aurois pu trouver une bonne ménagère tout entière aux devoirs de l'état. Enfin, c'est fait; me désoler ne serviroit à rien.

SCÈNE VI.

M. MARTIN, GUSTAVE.

GUSTAVE, *à la cantonnade.*

Je sais que c'est ici... j'entre...

M. MARTIN.

Quel est cet étranger? (*Regardant Gustave. A part.*) Je ne me trompe pas, c'est le jeune homme du bal d'avant-hier.

GUSTAVE, *sans voir M. Martin.*

Cet imbécille de garçon d'hôtel est sourd, je crois; je lui

GUSTAVE.

Et son oncle, qu'elle attend, jugera de nos droits.

M. MARTIN.

Elle vous a dit qu'elle attendoit son oncle?

GUSTAVE.

Qu'est-ce qu'il y a là d'extraordinaire, au point où nous en sommes?

M. MARTIN.

C'en est trop, Monsieur; il n'y aura pas d'explication, parce que c'est inutile.

GUSTAVE.

Je vois bien où vous voulez en venir; mais on ne me mystifie pas, moi...

M. MARTIN, *se fâchant.*

Monsieur, vous le prenez sur un ton bien haut.

GUSTAVE.

S'il vous déplaît, Monsieur, vous savez ce qui vous reste à faire.

M. MARTIN, *furieux.*

Oui, Monsieur, je vous entends, et nous verrons. (*Après avoir réfléchi.*) Êtes-vous adroit au pistolet?

GUSTAVE, *souriant.*

Moi, je ne sors pas de chez Le Page.

M. MARTIN.

Allons, nous nous battrons à l'épée. (*A part.*) Pauvre Martin!... N'importe. (*Haut.*) Monsieur, vous vous trouverez ici dans une heure. (*A part.*) Jolie situation pour un mari!

AIR : *Sortez à l'instant, sortez.*

Ai-je tort d'être jaloux;
En présence d'un époux
Donner un rendez-vous;
Sans plus tarder vengeons-nous.
Oui, ma femme en ce moment,
Je le vois trop clairement,
Quoiqu'ici bien présent,
Me traite en époux absent.

GUSTAVE, *riant, à part.*

Dieux! quelle colère.

M. MARTIN, *à part.*

Vertu mensongère,
Quel affront conjugal !

GUSTAVE, *à part.*

J'en suis sûr, c'est un rival.

M. MARTIN, *à part.*

Épouse légère,
Femme peu sincère,
Pour ce trait déloyal
Courons vite au tribunal.

Ai-je tort d'être jaloux, etc.

GUSTAVE.

EMMA.

Deux amants au rendez-vous,
C'est un peu trop entre nous ;
Si j'étois son époux,
Ah ! Quel seroit mon courroux !
L'infidelle en ce moment,
Je le vois trop clairement,
Quoiqu'ici bien présent,
Me traite en futur absent.

(*M. Martin, furieux, rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, *seul.*

Allons, encore un duel !... Mais, j'y pense, cette veuve seroit-elle réellement mariée, et n'auroit-elle changé de logement que pour rejoindre son mari ?... Ce ton d'autorité, de confiance... Non, non, cet homme est seulement un amant, mais un amant favorisé. Je ne m'étonne plus si l'on me défendoit de paroître aujourd'hui dans cet hôtel. (*Riant.*) Ah ! ah ! Voilà de ces petites perfidies... Je ne croyois pas Amélie si forte sur cet article-là.

AIR : *Tendres échos.*

Elle juroit de m'aimer constamment,
Un jour suffit pour la rendre volage ;
Il est donc vrai, d'amour le doux serment
Pour la beauté n'est plus qu'un badinage :
D'une main sûre on cherche à le tracer;
A peine écrit, l'autre vient l'effacer.

2e COUPLET.

Je vais bientôt combattre mon rival :
A qui des deux va demeurer la gloire ?

Me battre, hélas ! Jadis m'étoit égal,
J'étois certain d'enchaîner la victoire ;
Mais elle est femme... on peut en vérité
Douter parfois de sa fidélité.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, UNE MARCHANDE DE MODES, UNE LINGÈRE, UNE COUTURIÈRE.

LES TROIS FEMMES.

AIR : *Vaud. des deux Valentins.*

Entrons donc, entrons donc ;
Sans plus de façon,
A Monsieur demandons
Ce que nous cherchons ;
Entrons donc, entrons donc ;
Sans plus de façon,
Déposons
Nos cartons.

LA MARCHANDE DE MODES.

Comme le cadeau
Qu'on fait est fort beau,
Sans être demandeuse,
J'attends, car enfin,
Madame Martin
Peut-être est généreuse.

CHŒUR.

Entrons donc, entrons donc ;
Sans plus de façon,
A Monsieur demandons
Ce que nous cherchons ;
Entrons donc, entrons donc ;
Sans plus de façon,
Déposons
Nos cartons.

GUSTAVE.

Ces dames, si je ne me trompe, ont prononcé le nom de Madame Martin ?

LA LINGÈRE.

C'est chez elle que nous venons, je lui apporte un cachemire.

LA COUTURIÈRE.

Moi, des robes.

LA MODISTE.

Et moi, des chapeaux.... Savez-vous, Monsieur, si elle est chez elle ?

GUSTAVE.

Elle est absente pour le moment.

LA LINGÈRE.

Monsieur nous dira peut-être si elle doit bientôt rentrer ?

GUSTAVE.

Je le présume ; mais elle vous a probablement donné rendez-vous ici ?

LA LINGÈRE.

Non, Monsieur, nous ne l'avons pas encore vue.

GUSTAVE.

Ce n'est donc pas elle qui a fait ces emplettes ?

LA MODISTE, *avec mystère.*

Non, vraiment; c'est une surprise qu'un Monsieur, qui va venir, veut lui faire.

GUSTAVE.

Un Monsieur : (*à part*) c'est sans doute celui que je viens de voir.

LA COUTURIÈRE, *à la modiste.*

Silence donc, Mademoiselle ; vous ne savez pas à qui vous parlez....

GUSTAVE *à la lingère.*

Dites-moi, ce Monsieur est-il jeune ?

LA LINGÈRE.

Ah ! bien oui, est-ce que les jeunes gens donnent comme ça des cachemires ?

LA MODISTE.

Là.... Mademoiselle est contente, elle a placé son mot.

LA COUTURIÈRE.

Monsieur, puisque vous voulez le savoir, il n'est ni trop jeune ni trop vieux.

GUSTAVE, *à part.*

Plus de doute, c'est un cadeau du rival qui vient de me quitter.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Eh ! quoi, c'est vous, mon cher Gustave... Quel est tout ce monde ?

GUSTAVE.

C'est pour vous, Madame.

AMÉLIE, *examinant les cartons que les marchandes ont ouverts.*

Des robes, des chapeaux ! un cachemire ! c'est charmant... Mais je n'ai rien demandé de tout cela.

GUSTAVE, *avec dépit.*

C'est un Monsieur qui vous l'envoie.

AMÉLIE, *surprise.*

Un Monsieur ! (*regardant Gustave avec intention.*) Ah ! Je devine.

GUSTAVE.

Vraiment, vous devinez ?

AMÉLIE.

Oui, oui,... certainement (*à part.*) c'est une galanterie de M. Gustave.

GUSTAVE.

Ah ! Vous savez qui vous fait ce cadeau ?

AMÉLIE, *souriant.*

C'est un homme fort aimable.

LA LINGÈRE, *bas à la modiste.*

Que dit-elle donc ?

LA MODISTE, *bas à la lingère.*

Elle va se faire faire une scène, c'est sûr.

LA COUTURIÈRE, *à part.*

Il faut pourtant la détromper. (*haut*) Madame, ce n'est pas ce Monsieur qui nous envoie (*bas à l'oreille*) ; c'est M. Dormeuil.

AMÉLIE, *à part.*

Mon oncle ! J'avois bien prévu qu'il m'annoncerait sa visite

de cette manière. (*Aux marchandes.*) Mesdemoiselles, je connois celui qui vous envoie, j'accepte, et je vous remercie.

GUSTAVE, *étonné.*

Vous acceptez ?

AMÉLIE, *avec malice.*

Oui Monsieur. (*Aux marchandes.*) Tenez, Mesdemoiselles, voilà pour vos courses (*elle leur donne de l'argent*).

LES TROIS MARCHANDES.

AIR : *Vaud. de la Visite à Bedlam.*

Éloignons-nous aussitôt,
Et retournons à l'ouvrage ;
Ce parti me semble sage,
Nous voyons ici de trop.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE X.

GUSTAVE, AMÉLIE.

GUSTAVE, *avec dépit.*

Ah ! Vous acceptez, Madame ?

AMÉLIE.

Je ne pouvois guère faire autrement.

GUSTAVE.

Dans le fait, vous avez raison ; refuse-t-on un présent offert par une personne que l'on aime ?

AMÉLIE.

Et que l'on aime sincèrement. (*A part.*) Tourmentons-le un peu.

GUSTAVE.

La confidence est agréable pour moi.

AMÉLIE.

Elle ne peut pas vous déplaire ; je l'aimois avant de vous connoître.

GUSTAVE.

Si j'avois pu le penser, Madame.

AMÉLIE.

Quand vous connoîtrez cet homme respectable, vous changerez de langage, je l'espère.

GUSTAVE.

Je viens de le voir à l'instant.

AMÉLIE.

Vraiment?

GUSTAVE.

Nous avons eu ensemble une conversation très-animée.

AMÉLIE.

Où donc?

GUSTAVE.

Dans cet hôtel.

AMÉLIE.

Est-ce qu'il vous auroit mal reçu?

GUSTAVE.

Oui, Madame.

AMÉLIE, *à part.*

Cela me paroît surprenant de la part de mon oncle. (*Haut.*) Il ne vous a donc pas dit qui il étoit?

GUSTAVE.

Il ne m'a rien laissé ignorer. C'est probablement parce que vous attendiez sa visite ce matin, que vous m'avez défendu de vous rendre la mienne?

AMÉLIE.

Précisément, je voulois lui parler de vous, et le préparer à vous recevoir. Vous voyez que la précaution n'étoit pas inutile.

GUSTAVE.

Je vous remercie de l'attention, on n'est pas plus aimable.

AMÉLIE, *vivement.*

Que signifie un tel discours? N'êtes-vous pas sûr de mon cœur? Voulez-vous de mon amour?

GUSTAVE, *tendrement.*

Moins que jamais. (*A part.*) La perfide!

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas, Monsieur.

GUSTAVE.

Je veux vous dire, Madame, que je me retirerai d'avoir un [illegible]

AMÉLIE.

Monsieur, ce n'est point un rival que vous venez de voir; ainsi veuillez bien m'expliquer...

SCÈNE XI.

GUSTAVE, AMÉLIE, UNE JEUNE BONNE.

LA BONNE.

Madame Martin?

AMÉLIE.

C'est moi, ma petite; que voulez-vous?

LA BONNE, *donnant une lettre.*

Madame, je suis bien fâchée de vous déranger : mais je suis Fanchette; je viens de la part de ma maîtresse, vous apporter cette lettre.

AMÉLIE, *lisant.*

« Ma chère amie,

« Je vous prie d'arriver aujourd'hui chez moi, à quatre « heures et demie au plus tard, parce que nous dînerons de « bonne heure, pour aller au spectacle.

« Femme GERVAIS. »

LA BONNE.

Madame Gervais, c'est ma maîtresse.

AMÉLIE.

Madame Gervais, ma petite, je ne la connois point, et cette lettre n'est point pour moi.

LA BONNE.

Vous n'êtes donc pas Madame Martin?

AMÉLIE.

C'est bien mon nom.

LA BONNE.

En ce cas, Madame, vous connoissez Madame Gervais; vous avez dîné chez elle vendredi dernier.

AMÉLIE.

Vendredi dernier, moi?

LA BONNE.

Oui, Madame; vous savez bien, vous étiez avec Monsieur

M. MARTIN.

D'où vient cette surprise, vous ne le savez pas ?

DORMEUIL.

Je ne croyois pas les choses si avancées.

M. MARTIN.

Ma femme a dû cependant vous l'écrire.

DORMEUIL.

Elle me mande en effet qu'elle va se remarier, mais elle ne me dit pas....

M. MARTIN.

Comment, se remarier? J'espère bien que c'est la première fois.

DORMEUIL.

Pas du tout.... son premier mari que je n'ai pas connu, se nommoit Martin.

M. MARTIN, *à part.*

Encore un qui veut savoir mieux que moi.... (*haut.*) Mon cher oncle, c'est moi qui me nomme Martin, et votre nièce n'a jamais été veuve, du moins on ne me l'a pas donnée pour telle.

DORMEUIL.

On a eu grandement tort. (*A part.*) Il paroît qu'elle lui a caché cette circonstance.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN BIJOUTIER.

LE BIJOUTIER.

Madame Martin ?

M. MARTIN.

Encore un inconnu qui demande ma femme ! Ils n'en finiront pas. (*Haut.*) Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE BIJOUTIER.

Je lui apporte ce qu'elle m'a acheté.

M. MARTIN.

Madame Martin vous a acheté quelque chose ?

LE BIJOUTIER.

Une tabatière que voilà.

M. MARTIN.

C'est impossible, Monsieur; je ne prends pas de tabac. (*A part.*) Je fais une réflexion... M. Gustave... m'en a offert tantôt... Plus de doute, la tabatière lui est destinée.

LE BIJOUTIER.

Madame Martin m'a promis de me payer ce matin, et voilà mon mémoire.

M. MARTIN, *se fâchant.*

Ma femme est sortie; remportez votre marchandise, et laissez-moi tranquille.

LE BIJOUTIER.

Mais, Monsieur, que voulez-vous que je fasse d'une tabatière avec un portrait?

M. MARTIN.

Un portrait, dites-vous?

DORMEUIL, *surpris.*

Un portrait!...

M. MARTIN, *avant d'avoir regardé.*

Ah! la perfide! C'est le sien qu'elle donne à M. Gustave.

LE BIJOUTIER, *donnant la tabatière.*

Il ressemble plutôt à un financier qu'à une jolie femme. (*A part, regardant Dormeuil.*) Eh! mais, je ne me trompe pas...

M. MARTIN.

C'est le vôtre, Monsieur.

DORMEUIL.

Effectivement, c'est le mien.

M. MARTIN.

Comment se fait-il?...

DORMEUIL, *passant du côté de M. Martin.*

Allez-vous me croire l'amant de ma nièce, à présent? (*Au Bijoutier.*) Monsieur, donnez-moi votre mémoire.

LE BIJOUTIER.

Le voici.

DORMEUIL.

Voilà votre argent. (*Il garde la tabatière.*)

ma nièce; je veux absolument causer avec elle. Tenez... remettez-lui cette tabatière; car enfin je ne sais pas à qui elle la destine... Si c'étoit à une jolie femme... la mienne pourroit croire.... Tout à l'heure vous avez voulu me faire entendre que j'étois un séducteur...

M. MARTIN.

Je vais vous envoyer votre nièce. Faites-lui un sermon très-sévère... bien paternel... bien sentimental... Mais, après cela, le duel aura lieu... J'y tiens... je n'en démordrai pas. (*M. Martin rentre chez lui.*)

SCÈNE XVIII.

DORMEUIL, *seul.*

Allons, me voilà engagé dans une affaire d'honneur!... Comment diable ma nièce s'est-elle amourachée d'un homme comme celui-là... C'est que c'est une mauvaise tête!...

SCÈNE XIX.

DORMEUIL, AMÉLIE, *venant du dehors.*

AMÉLIE.

Quoi! C'est vous, mon cher oncle?

DORMEUIL.

Oui, ma chère nièce; depuis une heure je suis débarqué, et je t'avoue que je ne m'attendois guères à tout ce qu'on vient de me dire.

AMÉLIE.

Vous savez déjà?... Vous l'avez donc vu?

DORMEUIL.

Tu le sais bien.

AMÉLIE.

Et qui me l'auroit dit?

DORMEUIL.

Lui!... Il m'a quitté pour cela.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

DORMEUIL.

pas lui qui t'envoie auprès de moi?

AMÉLIE.

... Je ne serois pas venue.

DORMEUIL, *à part.*

tête. (*Haut.*) Écoute, ma nièce, je sais tout, moins singulier...

AMÉLIE.

out, n'est-ce pas?.... Eh bien! Mon oncle, j'ai trop vive, j'en conviens; mais enfin tout est pis pour lui.

DORMEUIL, *surpris.*

mpu! (*A part.*) Est-ce qu'elle voudroit se

AMÉLIE.

me tête! Mais, Dieu merci, j'ai du caractère e, et je ne cèderai pas.

DORMEUIL.

st fort bien; mais il faut, ce me semble, y un peu du sien.... Je viens de causer avec lui... érité, je ne te le cache pas, je te blâme.

AMÉLIE.

ouffrir que l'on me traitât de volage, de perquoi? Parce que vous avez été assez bon pour adeau.... aussi, je me suis bien gardée de lui t de vous.

DORMEUIL.

t, te dis-je.... et tu aurois dû, avant tout cela, chement que tu étois veuve.

AMÉLIE.

DORMEUIL.

ite seulement pas. Ensuite, je trouve extraorm'aies fait venir après la cérémonie.

AMÉLIE.

près la cérémonie?

DORMEUIL.

as à m'en faire un mystère; je suis indulgent,

GUSTAVE.

Il n'est pas son mari, je vous le répète. Hier encore, madame Martin m'a écrit qu'elle étoit veuve.

DORMEUIL.

Elle vous a écrit.... Alors je n'y comprends plus rien du tout.... Justement voilà monsieur Martin.... Je vous réponds qu'il ne sortira pas avant que je sache à quoi m'en tenir.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, M. MARTIN.

M. MARTIN, *en entrant.*

Est-il possible d'être plus bizarre que votre nièce! Je lui annonce votre arrivée, je lui dis que vous voulez la voir, elle ne veut pas venir.

DORMEUIL.

Ma nièce? Elle sort d'ici.

M. MARTIN.

Madame Martin sort d'ici?

DORMEUIL.

Dans l'instant.

M. MARTIN.

Auriez-vous l'intention de vous amuser à mes dépens?

GUSTAVE, *à part.*

Il va encore se fâcher.

DORMEUIL.

Auriez-vous l'intention de vous amuser aux miens? Je connois bien ma nièce, peut-être?

M. MARTIN.

Je connois bien ma femme, je pense?

DORMEUIL.

Je vous soutiens qu'elle sort d'ici.

M. MARTIN.

Et moi, je prétends que ma femme n'a pas quitté son appartement; j'étois avec elle, je le dois savoir.

GUSTAVE, *avec joie.*

l'oncle d'Amélie ?

DORMEUIL, *sévèrement.*

sieur, et vous me permettrez de vous dire
duite est très-blâmable, très-audacieuse.

GUSTAVE, *étonné.*

donc cela, Monsieur ?

DORMEUIL.

en que de chercher à troubler un bon ménage,
ux cœurs faits l'un pour l'autre ?

GUSTAVE.

ient à moi que ce reproche s'adresse.

DORMEUIL.

ous pas la cour à ma nièce ?

GUSTAVE.

rel d'aimer ce qui est aimable.

DORMEUIL.

quand ce qui est aimable est marié....

GUSTAVE.

là la scène de ce matin qui va recommencer....
sieur, ça m'est égal, tant pis pour lui.

DORMEUIL.

le mari de ma nièce est un galant homme, il
être trompé.

GUSTAVE.

que si !... C'est un original qui m'a provoqué
ménage une bonne leçon... Tenez, je l'attends ici.

DORMEUIL.

battre, n'est-ce pas ? Mais il n'en fera rien, je
re.

GUSTAVE.

-moi, Monsieur, à moins qu'il ne consente à
bélie.

DORMEUIL.

sa femme ! l'ai-je bien entendu !

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ADÈLE MARTIN; ensuite AMÉLIE MARTIN, et M. DURAND *dans le fond.*

ADÈLE, *en entrant.*

AIR : *Ah! mon Dieu qu'on a de peine.* (De M. Furet.)

D'où vient ce bruit, ce tapage?

M. MARTIN.

Venez, madame Martin.

(*A part.*)

Ce mystère, donc j'enrage,
Va donc s'éclaircir enfin.

(*A sa femme.*)

Êtes-vous ma femme?

ADÈLE.

Oui.

DORMEUIL, *à M. Martin.*

Pour vous j'en suis réjoui.

M. MARTIN, *à Dormeuil.*

Est-ce votre nièce?

DORMEUIL.

Non.

M. MARTIN, *se fâchant.*

Vous perdez donc la raison?
Vous le disiez tout à l'heure.

ADÈLE.

Monsieur n'est pas mon parent.

M. MARTIN, *se frappant la tête.*

C'est à tort que je me leure,
Je n'y comprends rien vraiment.

(*A Gustave.*)

Et vous, monsieur l'épouseur,
Qui prétendez à son cœur,
Persistez-vous à la main?

GUSTAVE.

Je m'en flatterais en vain,
Pour une autre ma tendresse
A décidé de mon sort.

DORMEUIL, *apercevant Amélie qui écoute avec M. Durand.*

Viens, approche donc, ma nièce;
Personne ici n'est d'accord.

(*A M. Martin.*)

Voici madame Martin.

M. MARTIN, *montrant sa femme.*

La voici j'en suis certain.

M. DURAND, *en riant.*

Allons, Messieurs, point d'humeur,
Je vois quelle est votre erreur.

Oui, Messieurs, madame Amélie vient de m'interroger, et vous avez tous raison. Le hasard seul a tout fait.... Ces deux dames portent le même nom, à l'exception que madame Amélie est veuve, et que madame est l'épouse de monsieur. (*Il les désigne.*)

GUSTAVE.

Ah! ça, mais ces chapeaux, ces robes....

AMÉLIE.

Sont un cadeau de mon oncle.

DORMEUIL.

Et cette tabatière avec un portrait?

AMÉLIE.

Un souvenir d'amitié que je vous prie d'offrir à ma tante Dormeuil.

ENSEMBLE.

Ah! Quelle étrange aventure,
Je m'en souviendrai long-temps;
Ce quiproquo, je le jure,
Fera rire à nos dépens.

M. MARTIN, *aux genoux d'Adèle.*

Ma chère Adèle, que je suis fâché de t'avoir soupçonnée!

GUSTAVE, *aux genoux d'Amélie.*

Amélie me pardonnera-t-elle?

AMÉLIE, *lui tendant la main.*

Voilà ma réponse. Mais n'oubliez pas dorénavant, Messieurs, qu'il faut plutôt en croire vos femmes que ce que vous voyez.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaud. de la Créancière.*

DORMEUIL.

Hélas! Qui ne se trompe pas?
Oui, je blâme la jalousie;
Mais que de femmes, ici-bas,
Nous causent cette maladie :
Je vois, sans être curieux,
Tant de maris que l'on baptise....
En ce cas Dieu veuille, pour eux,
Que ce ne soit qu'une méprise!

ADÈLE MARTIN.

Par-tout on s'occupe à présent
De l'ennuyeuse politique :
L'un pour la guerre fait son plan,
L'autre est d'humeur plus pacifique ;
Le postulant trouve tout bien,
Et le réformé moralise ;
Il en est qui ne disent rien....
De peur de faire une méprise.

M. MARTIN.

Ayant fêté, dans un festin,
De leur hymen l'anniversaire,
Deux couples pris d'amour, de vin,
Firent une erreur singulière;
Ils se fâchèrent ; nos maris,
Qui n'ont pas besoin qu'on les grise,
N'en sont jamais moins bons amis,
Et font souvent cette méprise.

DURAND.

Je crois qu'on peut facilement
Trouver une femme parfaite :
On peut aussi, par accident,
La prendre légère et coquette ;
Tout dépend de l'occasion,
Il est encor quelqu'Artémise....
Quant à moi, je reste garçon,
Dans la crainte d'une méprise.

GUSTAVE.

Long-temps, par des succès nouveaux,
Le François se couvrit de gloire :
Pour toujours ses nobles travaux
Sont gravés dans notre mémoire ;
S'il faut combattre pour l'honneur,
Vaincre sera notre devise ;
En comptant sur notre valeur
On ne fit jamais de méprise.

AMÉLIE, *au public.*

Messieurs, nous avons cru, ce soir,
Vous amuser tous et vous plaire :
N'allez pas trahir notre espoir,
En rendant un arrêt sévère !
Si cet ouvrage est mal écrit,
S'il n'a ni gaieté, ni franchise....
Nous y trouvions un peu d'esprit....
Daignez excuser la méprise.

FIN.

IMPRIMERIE DE J. GRATIOT, RUE SAINT-JACQUES, n° 41.

3 9015 06868 6539
UNIVERSITY OF MICHIGAN

A 3 9015 00369 900 9
University of Michigan - BUHR
DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD